FE6345

Library

of the

University of Toronto

# CLARISSE HARLOWE.

TOME SIXIEME.

ET SE TROUVE A PARIS,

Chez { MOUTARD, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins.

# CLARISSE HARLOWE.

Traduction nouvelle et seule complète ;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson ; avec figures d'après M. Chodoviecki, de Berlin.

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

—Humanos mores nosse volenti
Sufficit una domus.

TOME SIXIEME.

A GENÈVE,

Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

1788.

# HISTOIRE
## DE
# CLARISSE HARLOWE.

## LETTRE CCI.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Landi matin, 22 Mai.*

NULLE générosité dans cette belle. Non, c'est une vertu qu'elle ne connoît pas. N'aurois-tu pas cru qu'après avoir obtenu hier la liberté de se retirer, au moment où j'étois prêt à frapper le coup, elle me rejoindrois de bonne heure ce matin avec un sourire gracieux, et qu'elle me feroit une de ses plus agréables révérences ?

J'étois avant six heures à l'attendre dans la salle à manger. Elle n'a point ouvert sa porte. Je suis monté : je suis descendu ; j'ai toussé ; j'ai appelé Will, j'ai appelé Dorcas, j'ai poussé les portes avec violence. Elle n'en a pas ouvert plutôt la sienne. J'ai perdu ainsi mon temps jusqu'à huit heures et demie, et le déjeûner étant prêt alors, je lui ai fait demander par Dorcas l'honneur de sa compagnie.

Mais quelle a été ma surprise, lorsque suivant cette fille à la première invitation, je l'ai vue entrer toute habillée avec ses gants et son éventail à la main, donnant ordre en même temps à Dorcas d'envoyer Will appeler des porteurs.

Cruelle fille, ai-je dit en moi-même, de m'exposer ainsi aux railleries des femmes de la maison !

« Vous vous disposez à sortir, Ma» dame ? (*)

Oui, Monsieur.

J'ai paru fort sot, j'en suis sûr. « J'es» père, Madame, que vous ne sortirez » pas s'en avoir déjeûné » d'un ton fort humble, mais me sentant le cœur déchiré de mille pointes. Si j'avois eu le moindre pressentiment de ses intentions, je me serois peut-être remonté sur le ton où j'étois la veille, et j'aurois commencé ma vengeance. Tous les extraits irritans des lettres de Miss Howe qu'on avoit transcrites pour moi, et de celle que j'avois transcrite moi-même, n'ont pas manqué de me revenir à l'esprit.

Je prendrai une tasse de thé, m'a-t-elle répondu. Elle a posé son éventail et ses gants sur la fenêtre.

J'étois complêtement déconcerté. J'ai toussé. J'ai hésité. J'ai ouvert plusieurs

(*) Il l'appel *Madame* devant les femmes de la maison.

fois la bouche pour parler ; mais je ne savois quel ton je devois prendre. Qui de nous deux en ce moment est le modeste, disois-je en moi-même ? De quel côté est à présent l'insolence ? Combien la tyrannie d'une femme est capable de confondre un homme *timide !* J'ai pensé qu'elle faisoit le rôle de Miss Howe, et moi celui du pusillanime Hickman.

A la fin, la force me reviendra, ai-je dit en moi-même. -- Elle a pris sa tasse ; moi la mienne. Elle, en tenant les yeux fixés sur la liqueur, comme une souveraine altière, impérieuse, qui sent sa dignité, et dont chaque regard est une faveur ; moi, comme son vassal, les lèvres et les mains tremblantes, sentant à peine ce que je tenois et ce que je portois à ma bouche.

« J'avois... J'avois... (ai-je commencé, en humant à la fois et mon haleine et le thé, quoique si chaud qu'il me brûloit les lèvres ) » j'avois quelque espérance, Madame....

Dorcas est revenue. Hé bien, Dorcas, lui a-t-elle dit, ai-je une chaise ?

Maudite impertinente ! ai-je pensé. Est-ce ainsi qu'on interrompt les gens ? Il a fallu nécessairement attendre la réponse de la servante à la question de l'insolente maîtresse.

Will est allé en chercher une, Madame, a répondu Dorcas.

Il m'en a coûté une minute de silence,

avant que j'aie pu prendre mon discours. Enfin j'ai recommancé ; « avec mon *espérance*, et mon *espérance*, et trois fois mon *espérance* d'être admis plus matin. . . ,

Quel temps fait-il, Dorcas ? a-t-elle demandé à sa servante ; sans faire plus d'attention à moi que si je n'eusse pas été présent.

Un peu sombre, Madame. Le soleil s'est caché ; il faisoit très-beau il n'y a qu'une demi-heure.

Ma foi, la patience m'a manqué. Je me suis levé brusquement. La tasse, la soucoupe ont volé dans l'air. « Au diable le » temps, le soleil et la servante, ai-je dit ; » au diable, vous qui avez l'audace de » m'interrompre, lorsque je parle à votre » maîtresse, et que j'en ai si rarement » l'occasion. »

Mon impertinente s'est levée aussi d'un air à demi effrayé. Elle s'est hâtée de reprendre ses gants et son éventail sur la fenêtre.

J'ai saisi sa main. « Vous ne sortirez pas, Madame ; non, absolument vous ne sortirez pas. »

Je ne sortirai pas, Monsieur ! il faut que je sorte. Vos imprécations contre votre Dorcas, peuvent continuer en mon absence, comme si j'étois présente ; à moins... à moins que ce que vous lui avez adressé ne me regarde moi-même.

« Très-chère Clarisse ! vous ne sortirez

» point ! Non, non, vous n'aurez pas la » cruauté de me quitter. Un dédain si » marqué ! un mépris de cette force ! des » questions redoublées à votre servante, » dans la seule vue de m'interrompre ! qui » pourroit le supporter ? »

Ne me retenez pas, m'a-t-elle dit, en se débattant pour m'arracher sa main. Je ne veux pas être forcée. Vos méthodes et vous, me déplaisez. Hier vous me cherchâtes querelle, sans que j'en puisse imaginer aucune raison au monde que l'excès de ma complaisance. Vous êtes un ingrat. Je vous hais du fond du cœur, M. Lovelace!

« Ne me poussez pas au désespoir, » Madame. Permettez-moi de vous dire » que vous ne me quitterez point dans » l'humeur où vous êtes. Je vous suivrai » dans quelque lieu que vous alliez. Si » Miss Howe étoit de mes amies, vous ne » m'auriez pas traité si mal. Je vois trop » d'où viennent tous mes obstacles. J'ob- » serve depuis long-temps que chaque let- » tre que vous recevez d'elle apporte un » changement dans votre conduite et dans » vos sentimens pour moi. Elle voudroit » apparemment que vous me traitassiez » comme elle traite M. Hickman ; mais il » ne convient, ni à votre admirable carac- » tère de tenter ce traitement, ni à moi » de le recevoir. »

Cette attaque l'a étonnée. Elle n'étoit

pas bien aise, m'a-t-elle répondu d'abord, d'entendre parler mal de Miss Howe. Ensuite se remettant un peu ; Miss Howe, a-t-elle dit, est l'amie de la vertu et des hommes de bien ; et si elle n'est pas des vôtres, c'est qu'apparemment vous n'êtes pas de ce nombre.

« Oui, Madame, et pour parler de M. » Hickman et de moi d'après l'opinion » que je suppose que vous avez toutes » deux de l'un et de l'autre, elle traite » M. Hickman comme il est sûr qu'elle ne » traiteroit pas un Lovelace. De tant de » lettres que vous avez reçues d'elle, je » vous défie, Madame, de me montrer » une de celles où elle vous parle de moi. »

Miss Howe est juste, a-t-elle repliqué. Miss Howe est bonne. Elle écrit, elle parle de chacun, comme chacun le mérite. Si vous pouvez me nommer une seule occasion, dans laquelle vous ayez marqué de la bonté, de la justice, ou même de la générosité, je chercherai celle de ses lettres qui a rapport à cette occasion, ( car si cette occasion est jamais arrivée, je l'en ai sûrement informée ) et j'engage ma parole que cette lettre vous sera favorable.

Maudite sévérité ! ne trouves-tu pas même une sorte de grossièreté, Belford, à mettre un homme modeste dans le cas de jeter les yeux derrière lui, pour aller à la trace de ses bonnes actions ?

Elle s'est efforcé de me quitter. Je veux

sortir, m'a-t-elle dit ; je le veux absolument. Vous ne me retiendrez pas malgré moi.

« En vérité, Madame, vous ne devez » pas penser à sortir, dans l'humeur où vous êtes ; » et je me suis placé entr'elle et la porte. Alors elle s'est jetée sur une chaise, le visage enflammé de colère, et faisant jouer son éventail.

Je me suis jeté à ses pieds. --- Retirez-vous, M. Lovelace, m'a-t-elle dit, avec un mouvement de rebut, de la main dont elle tenoit son éventail ouvert. Pour votre propre intérêt, laissez-moi ! et me repoussant des deux mains ; « apprends, homme ! » que mon ame est au-dessus de toi. Ne » me presse pas de te dire, avec quelle » sincérité je crois mon ame supérieure à » toi. Tu as à combattre en moi un cœur » trop fier. Laisse-moi, laisse-moi pour » jamais. Oui, tu as en moi un cœur fier » à combattre. »

Malgré la rigueur de ce langage, ses regards, son air, le ton de sa voix, étoient d'une noblesse enchanteresse.

« J'adore un ange ; me suis-je écrié ? » Ce n'est point une femme ! Pardon, » divine créature ! Si vous êtes une créa- » ture de l'espèce humaine, pardonnez- » moi, pardonnez mes inadvertances, » pardonnez mes inégalités, pardonnez » mes foiblesses humaines ! qui sera jamais » égal à ma Clarisse ? »

J'étois tremblant d'admiration et d'amour. Dans le transport de ces deux sentimens, j'ai passé les deux bras autour d'elle, assise comme elle étoit encore. Elle s'est efforcée aussi-tôt de se lever ; mais ne cessant point de la tenir étreinte entre mes bras, je l'ai fait retomber sur sa chaise. Jamais femme ne fut plus effrayée. Cependant, quelque libres que mon attitude et mon transport pussent paroître à son cœur alarmé, je n'avois pas dans cet instant une seule idée qui ne fût inspirée par le respect, et jusqu'à son départ, tous les mouvemens de mon cœur n'ont pas été moins purs que les siens. Après lui avoir fait promettre qu'elle me reverroit bientôt, qu'elle renverroit les porteurs, je lui ai laissé la liberté de se retirer.

Elle n'a pas tenu parole. J'ai attendu plus d'une heure, avant que de lui rappeler sa promesse. Sa réponse a été qu'il lui étoit encore impossible de me voir, et qu'elle me verroit aussi-tôt qu'elle seroit en état de descendre.

Dorcas m'assure qu'elle a été excessivement tremblante, et qu'elle s'est fait apporter de l'eau fraîche et des sels. Je ne comprends rien à cet excès de timidité. Sa terreur est trop forte pour l'occasion. La crainte imagine les maux plus grands qu'ils ne sont réellement. N'as-tu jamais observé que les terreurs d'un oiseau pris, qu'on tient actuellement dans la main, sont plus

grandes sans comparaison qu'on n'auroit cru qu'elles pussent l'être, si l'on en avoit jugé sur le petit air d'assurance qu'avoit l'oiseau, avant qu'il fût tombé dans le piège?

Chère personne! N'a-t-elle donc jamais folâtré? ne s'est-elle donc jamais depuis son enfance, livrée aux *petits jeux* étourdis de son âge? les innocentes libertés qu'on s'accorde dans ces occasions, l'auroient familiarisée avec de plus grandes. C'est un sacrilège de toucher seulement le bord de sa robe! Quel excès de délicatesse! Oh c'est une beauté *sacrée*! Comment peut-elle penser à devenir femme? Mais quel moyen de savoir autrement qu'à l'épreuve' s'il n'y a pas de succès à se promettre par des voies moins capables de l'alarmer, ou si elle ne cédera pas aux surprises de la nuit? Car le jour, c'en est fait, je n'y songe plus. Le refrein de ma chanson, c'est que je puis l'épouser quand je le voudrai; et si je prends ce parti après avoir triomphé d'elle, soit par surprise ou par un consentement à demi forcé, à qui aurai-je fait injure qu'à moi-même?

Il est déja près d'onze heures. Elle me verra le plutôt qu'il lui sera possible, a-t-elle dit à Polly Horton, qui lui a fait une tendre visite, et pour laquelle elle a moins de réserve que pour toute autre. « Son » émotion, m'a-t-elle fait assurer, n'est pas » venue de mutinerie, ni d'un excès de

» délicatesse, ni de mauvaise humeur ; » mais de *foiblesse de cœur*. Elle n'a point, » dit-elle, assez de force d'esprit pour » soutenir sa situation. »

Cependant quelle contradiction ! *foiblesse de cœur*, dit-elle avec tant de force dans la volonté ! Ah ! Belford. C'est un cœur de lion que cette fille, dans toutes les occasions où son honneur, ou plutôt son point d'honneur anime son courage. J'ai observé plus d'une fois que les passions d'une femme douce, quoique plus lentes à s'émouvoir que dans un tempérament vif, sont plus ardentes et plus invincibles, lorsqu'elles sont bien enflammées ; mais le corps charmant de Clarisse n'est pas organisé sur le ton de son ame. L'inégalité des deux parties qui la constituent la tire en sens contraire ; et la divinité qui loge sous cette belle enveloppe, en fatigue le tissu trop délicat et trop foible pour elle. Si la même ame s'étoit trouvée dans un corps d'homme, jamais on n'auroit vu de plus véritable héros !

*Lundi, à deux heures.*

Point encore visible ! Ma déesse ne se sent pas bien. Quelle attente elle s'étoit formée sur mes transports d'admiration pour elle ! On a plutôt craint un excès d'insolence, que de la vengeance. Cependant mon ame est altérée de vengeance contre ces deux belles Il faudra que je recoure à quelque coup de maître de mon inven-

tion. Ce maudit projet de Miss Howe et de sa Mde. Townsend, si je ne trouve pas le moyen de le faire avorter, sera toujours une épée nue suspendue sur ma tête. Au moindre mécontentement, ma charmante sera prête à prendre son vol; et toutes les peines que j'ai prises pour la priver de toute autre protection et la rendre entièrement dépendante de moi, seront perdues. Mais je saurai trouver un *contrebandier*, pour l'opposer à Miss Howe.

Te souviens-tu de la dispute du soleil et du vent du nord, dans la fable, à qui des deux forceroit le premier un honnête voyageur de quitter son manteau?

Borée commença. Il se mit à souffler de toutes ses forces, et fit plus d'une fois pencher et chanceler le pauvre diable: mais sans autre effet que de lui faire boutonner et serrer plus étroitement autour de lui son manteau. Phœbus, lorsque son tour fût venu, fit jouer si vivement ses rayons sur le pélerin, qu'il l'obligea d'abord de déboutonner, et bientôt de dépouiller tout-à-fait le surtout, et il ne lui donna pas de relâche, qu'il ne l'eût mis dans la nécessité de chercher un ombre propice sous le feuillage d'un vaste hêtre où s'étendant à terre sur son habit qu'il avoit quitté, il répara ses forces par quelques heures de sommeil. Le Dieu vainqueur ayant beaucoup ri, et de Borée et du voyageur, continua sa course radieuse, répondant sa

lumière et sa chaleur sur tous les objets qui s'offrirent à lui sur son passage ; et le soir, après avoir dételé ses coursiers brûlans, il amusa sa Thétis du récit de son aventure du jour.

Voilà mon modèle. Je veux, Belford, renoncer à toutes mes inventions orageuses : et si je puis obliger ma chère *pélerine* de quitter un moment le manteau de sa rigide vertu, je n'aurai, comme le soleil, qu'à répandre mes rayons et leur bienfaisante influence sur de nouveaux objets. Mes heures de repos et de félicité après mes courses seront, comme les siennes, consacrées à ma déesse.

A présent, Belford, pour suivre mon nouveau système, je crois que cette maison de Mde. Fretchvill est un embarras pour moi. Je veux m'en délivrer, pour quelque temps du moins ; Mennell prendra le moment où je serai sorti ; pour rendre une visite à ma déesse, en feignant d'avoir demandé d'abord à me voir. Pourquoi ? Dans quelle vue demanderas-tu ? Tu ne sais donc pas ce qui est arrivé à cette pauvre Mde. Fretchill ? Je vais te l'apprendre.

Une de ses femmes fut attaquée, il y a huit jours, de la petite vérole. Les autres cachèrent cette accident à leur maîtresse jusqu'à vendredi, qu'elle en fut informée par hazard. La plus grande partie des fléaux de notre pauvre condition mortelle vient

de nos domestiques que nous prenons moitié par ostentation, moitié pour notre usage et dans la vue de diminuer nos peines.

Cette nouvelle a causé tant d'épouvante à la veuve, que la voilà prise elle-même avec tous les symptômes qui annoncent une attaque de cette terrible ennemie des beaux visages. Elle ne peut plus penser par conséquent à quitter sa maison. Mais elle ne doit pas espérer non plus que nous attendions éternellement pour l'amour d'elle.

Elle regrette à présent de tout son cœur de n'avoir pas mieux su ce qu'elle vouloit, et de n'être pas partie pour sa campagne, lorsque j'ai commencé à traiter pour son hôtel. Ce fatal accident ne lui seroit point arrivé : mais n'est-il pas bien fâcheux aussi pour nous ? Hélas ! hélas ! il n'y a, je crois, que malheur dans cette vie mortelle. Il n'est pas besoin de nous en attirer nous-mêmes par notre propre pétulance.

Ainsi l'affaire de cette maison séra finie, du moins pour quelques mois. Mais ce contre-temps m'oblige d'imaginer quelque autre expédient qui puisse le réparer. J'en suis réduit à marcher lentement, pour rendre ma marche plus sûre ; j'ai dans la tête deux ou trois inventions charmantes, capables même de me ramener ma belle, quand elle trouveroit le moyen de m'échapper.

Mais qu'est devenu Milord M.... ,qui

ne m'écrit point, et ne répond point à mon invitation ? Si je recevois de lui une lettre que je pusse montrer, ce seroit un moyen d'avancer beaucoup ma parfaite réconciliation. J'ai pris le parti d'en écrire deux mots à Miss Charlotte. S'il ne hâte pas sa réponse, il aura bientôt de mes nouvelles, et sur un ton qui ne lui sera pas fort agréable. Tu sais qu'il m'a quelquefois menacé de me déshériter : mais moi, si je le renonçois pour mon oncle, je ne ferois que lui rendre justice ; et je lui causerois dix fois plus de chagrin que tout ce qu'il peut faire de pis contre mes intérêts ne m'en causera jamais. Sa négligence diffère nécessairement la conclusion des articles. Comment puis-je supporter ces éternels délais ! moi, qui pour mes volontés et pour l'impatience, et pour bien d'autres choses, suis vraiment constitué comme les Dames, et qui ne peux souffrir, pas plus que la meilleure de ce sexe, qu'on me domine ou qu'on me contredise.

Autre lettre de Miss Howe. Je suppose que c'est celle qui étoit annoncée dans sa dernière, et qui regarde les propositions de mariage du vieil oncle Antonin à Anna Bella la mère. Je serois bien réjoui de voir cette lettre. Il n'y sera plus question, j'espère, du complot de contrebande. -- Il paroît que ma charmante l'a mise dans sa poche ; mais je me flatte que je ne serai pas long-temps sans la trouver au dépôt avec toutes les autres.

*Lundi au soir.*

Mes instances redoublées l'ont fait consentir enfin à me voir dans la salle ordinaire, à l'heure du thé, et pas plutôt.

Elle est entrée avec un air d'embarras, si j'en ai bien jugé, et dans une charmante confusion d'avoir poussé trop loin ses alarmes. Elle s'est avancé lentement et les yeux baissés vers la table : Dorcas présente et s'employant aux préparatifs du thé. J'ai pris sa main qu'elle s'est efforcée de retirer ; et la pressant de mes lèvres : « La plus chère, la plus aimable de toutes » les créatures ! pourquoi cette distance, » lui ai-je dit ; pourquoi ces marques de » mécontentement ? Quel plaisir prenez-» vous à tourmenter ainsi le plus fidèle » de tous les cœurs. » Elle a dégagé sa main. J'ai voulu la reprendre. -- Laissez-moi, en la retirant avec dépit. Elle s'est assise avec une douce palpitation que j'ai remarquée au travers de tous ses charmes, et qui annonçoit un mélange de tristesse et de ressentiment qui se passoit dans son ame, son blanc mouchoir qui cachoit son sein, s'élevant et s'abaissant avec un mouvement précipité, et ses joues charmantes couvertes d'une aimable rougeur.

Au nom de Dieu ! Madame....

Et pour la troisième fois j'ai voulu prendre sa main qui a repoussé la mienne.

Au nom de Dieu aussi, Monsieur, cessez vous-même de me tourmenter.

Dorcas s'est retirée. J'ai avancé ma chaise plus près de la sienne. J'ai pris sa main, avec la plus respectueuse tendresse ; et je lui ai dit que dans la cruelle distance où elle me tenoit, il m'étoit impossible de ne pas lui exprimer avec une mortelle inquiétude la crainte où j'étois que, s'il y avoit quelque homme au monde qui lui fût plus indifférent, pour ne pas dire plus odieux qu'un autre, ce ne fût le malheureux qu'elle voyoit devant elle.

Elle m'a regardé un moment d'un œil fixe ; et sans retirer sa main que j'avois dans les miennes, elle a tiré de l'autre son mouchoir de sa poche, et fermant à demi ses paupières, elle a fait sortir une larme ou deux qui s'étoient formées dans chacun de ses beaux yeux, et qu'il étoit aisé de voir qu'elle auroit voulu dissiper ; mais elle ne m'a répondu que par un profond soupir, et le visage détourné de moi.

Je l'ai pressée de parler, de tourner ses yeux vers moi, de me rendre heureux par un regard plus favorable.

J'avois raison, m'a-t-elle dit, de me plaindre de son indifférence. Elle ne connoissoit rien de généreux dans mon caractère. Je n'étois pas un homme qu'on pût obliger, ni traiter avec la moindre faveur. Mon étrange conduite avec elle depuis samedi au soir l'en avoit convaincue. Toutes les espérances qu'elle avoit conçues de moi s'étoient évanouies. Elle ne voyoit

plus rien dans mes manières, qui ne lui causât du dégoût.

Ce langage m'a piqué au vif. Je crois que les coupables en toute occasion se révoltent plus contre la vérité qui les démasque, que les innocens contre la calomnie qui les défigure. J'ai prié ma charmante d'écouter avec patience l'explication que je lui devois sur ce changement de ma part. J'ai répété l'aveu de la fierté de mon cœur, qui ne pouvoit soutenir dans une femme à laquelle je me flattois d'appartenir un jour, ce défaut de préférence qu'elle m'avoit toujours donné lieu de lui reprocher. Le mariage, ai-je dit, étoit un état dans lequel on ne devoit point entrer de part et d'autre avec une froide indifférence.

Il n'y a, Monsieur, qu'une insolente présomption, a-t-elle dit en m'interrompant vivement, qui puisse s'attendre à des marques d'estime sans avoir même formé la résolution de les mériter. Vous me jugez mal, M. Lovelace. (¶) Vous n'avez pas devant vous une plaintive et foible créature que de vils motifs puissent abaisser à placer son amour où elle ne voit aucun mérite. (♭) Miss Howe vous apprendra, Monsieur, que je n'ai jamais aimé les fautes de mon amie, et que je n'ai jamais souhaité qu'elle aimât les miennes. C'est une règle entr'elle et moi, de ne pas nous épargner. Pourquoi donc un homme

qui n'offre que des vices (car dites-moi, Monsieur, je vous prie, quelles sont vos vertus) se croiroit-il en droit d'exiger que je lui montre de l'estime? Je ne mériterois pas même la sienne, si j'étois capable de cette aveugle bassesse. Il ne me devroit que du mépris.

Vous avez, Madame, vous avez parfaitement soutenu cette noble manière de penser. Vous n'êtes point en danger d'être méprisées pour aucunes marques de tendresse ou de faveur que vous ayez accordées à l'homme qui est devant vous. Il paroît que votre louable étude et tous vos soins se sont appliqués à faire naître ou à saisir les occasions de déclarer, que si vous avez eu quelques pensées en ma faveur, je suis loin de les devoir à votre propre choix. Mon ame toute entière, Madame, dans toutes ses erreurs, dans tous ses désirs et dans toutes ses vues, auroit été ouverte et nue devant vous, si j'avois eu pour m'encourager une part assez libre dans votre confiance et à votre estime, pour me rassurer contre les fâcheuses interprétations que j'ai tremblé de vous voir donner à tout ce que j'aurois pu vous dire ou vous proposer. Jamais un cœur n'eut plus de franchise. Jamais homme ne fut plus disposé à reconnoître ses fautes. (C'est la vérité, Belford.) Mais vous savez, Madame, combien nous avons été loin de ces heureux termes. La défiance et l'extrê-

me réserve de votre part ont produit de la mienne le doute, la crainte et une insurmontable timidité. Nulle confiance mutuelle ! comme si nous nous étions supposé de part et d'autre plus d'intrigue et de dissimulation que d'amour. Combien ai-je redouté chaque lettre que je vous ai vu recevoir par le ministère de Wilson ! et ce n'est pas sans fondement ; puisque la dernière dont j'avois conçu tant d'espérance, à l'occasion des articles que je vous ai proposés par écrit, n'a point eu d'autre effet, si j'en dois juger d'après le refus que vous fîtes hier de me voir (quoique vous fussiez en état de sortir, et même en chaise, pour m'ôter la satisfaction de vous accompagner), que d'autre effet que de vous irriter plus que jamais contre moi.

Je suis coupable apparemment, m'a répondu la belle indignée, d'avoir été à l'église ; et sans être accompagnée d'un homme que son indignation n'y porteroit guère, s'il ne m'y voyoit aller. Je suis coupable d'avoir souhaité de me recueillir un peu le dimanche, après avoir eu la complaisance d'aller avec vous à la comédie, et celle de passer avec vous une partie de la nuit, contre mon inclination. Voilà mes crimes ; voilà ce qui m'a fait mériter d'être punie, ce qui vous a mis en droit sans doute de me forcer à vous voir, de m'effrayer, lorsque je vous ai vu, par l'humeur et les manières les plus cho-

quantes qu'on ait jamais prises avec une femme qui est dans ma position, et que rien n'oblige à les souffrir. L'humeur de mon père n'a point échappé à votre censure, M. Lovelace : mais ce qu'il en a montré de plus fâcheux après le mariage, n'est pas comparable à ce que vous en avez montré vingt fois d'avance. Que dois-je attendre de vous à l'avenir, en vous considérant du côté le plus favorable ? Mon indignation s'irrite, M. Lovelace, au moment que je vous parle, lorsque je me rappelle vingt traits de votre conduite, aussi contraires à la générosité qu'à la politesse, pour une personne que vous avez jetée dans les disgraces dont elle gémit. Et j'ai peine à vous souffrir devant mes yeux.

Ici elle s'est levée en détournant la tête et levant vers le ciel ses deux mains jointes et ses beaux yeux inondés de pleurs : O mon père, s'est écriée cette inimitable fille, vous auriez pu vous épargner cette accablante malédiction, si vous aviez su combien j'ai été punie, depuis l'instant que mes pieds égarés m'ont conduite hors des portes de votre jardin, pour joindre cet homme ! Ensuite se laissant retomber sur sa chaise dans l'excès du sentiment, elle s'est noyée dans ses pleurs, qui rouloient le long de ses joues enflammées.

Ma très chère vie, lui ai-je dit, en prenant dans mes mains ses mains qu'elle

tenoit encore jointes ensemble : qui pourroit soutenir une invocation si touchante, quoique si violente ? (¶) (comme j'espère vivre, Belford, je me suis senti dans le nez une sorte de frémissement comme un temps de mon enfance, et comme cela m'est encore arrivé une fois il n'y a pas bien longtemps, annonce de quelques larmes qui se sont présentées sous mes paupières, et j'osois à peine exposer mon visage à sa vue.) (♭) Qu'ai-je donc fait pour mériter cette exclamation pleine d'impatience ? Vous ai je donné sujet en aucun temps, par mes discours, par mes actions, par mes regards, de douter de mon honneur, de mon respect, de mon adoration ? Car je puis donner ce nom à mes sentimens pour vos célestes vertus. De part et d'autre le mal vient, j'ose le croire, de ne pas nous entendre. Daignez m'éclaircir vos idées, comme je vais vous expliquer les miennes, et nous serons bientôt heureux. Plût au ciel que je pusse aimer le ciel comme je vous aime ! Et si je doutois néanmoins d'un retour du même sentiment, que je périsse si je sais comment je pourrois souhaiter de vous voir à moi ! Laissez moi penser, très-chère Clarisse, laissez-moi seulement entrevoir que je suis votre choix de préférence. Laissez-moi me flatter que vous ne me haïssez pas, que vous ne me méprisez pas....

Ah ! Monsieur Lovelace, nous avons été

ensemble assez long-temps pour être fatigués de l'humeur et des manières l'un de l'autre. Elles se conviennent si peu que vous devez vous sentir peut-être aussi dégoûté de moi que je le suis de vous. Je crois. ... je crois, qu'il ne m'est pas possible d'accorder le retour que vous demandez aux sentimens dont vous faites profession pour moi. Mon caractère naturel est tout-à-fait altéré. Vous m'avez donné une fort mauvaise opinion de tout votre sexe, et en particulier de vous. Vous m'en avez fait prendre en même temps une si fâcheuse de moi-même, qu'ayant perdu pour jamais cette satisfaction, ce témoignage intérieur de mes propres sentimens, qui est si nécessaire à une femme pour se soutenir avec dignité pendant le cours de cette vie, je ne serai jamais capable de lever la tête d'un air assuré.

Elle s'est arrêtée.--J'ai gardé le silence. -- Sur mon Dieu, ai-je pensé en moi-même, cette divine fille est capable à la fin de me perdre entièrement.

Elle a repris : que reste-t-il à présent, sinon que vous me déclariez libre de toute obligation envers vous, et que vous ne m'empêchiez pas de suivre ma destinée ?

Elle s'est arrêtée encore une fois. Mon silence a continué. Je méditois si je ne devois pas renoncer à tous mes projets sur elle : si je n'avois pas reçu assez de preuves d'une vertu et d'une grandeur d'ame qui ne

laissoient plus ni prise au soupçon, ni lieu à l'épreuve.

Elle a repris encore : Puisse-t-il m'être propice, M. Lovelace, ce long silence de votre part ! Dites-moi que je suis libre de toute obligation à votre égard. Vous savez que je ne vous ai jamais fait de promesse. Vous savez que vous n'êtes pas lié par les vôtres. Je ne m'embarrasse point du mauvais état de ma fortune....

Elle alloit continuer. Je l'ai interrompue. Ma très-chère vie, lui ai-je dit, quoique vous me laissiez dans des doutes si cruels sur votre affection, je me suis employé pendant ces derniers jours aux préparations nuptiales. Je suis actuellement en marché pour des équipages.

Des équipages, Monsieur ! de l'éclat, du clinquant ! Que font les équipages, que fait la vie et tout ce qu'elle peut offrir à une malheureuse fille tombée aussi bas que je le suis dans ma propre opinion, gémissante sous la malédiction d'un père ! ne pouvant tourner les yeux sur le passé sans reproche, ni sur l'avenir sans terreur ! confirmée dans ces fatales idées par l'opposition que je trouve à tous mes désirs ! car que rencontrai-je ? qu'obstacles et malheurs ; obligée de renoncer à mes plus chères inclinations ! et voyant tout mon bonheur, toutes mes espérances anéanties ! Ne me refusez pas la liberté de chercher un asyle dans quelque coin obscur, ignoré,

où ni les ennemis que vous m'avez faits, ni le peu d'amis que vous m'avez laissés, ne puissent jamais entendre parler de celle qu'ils supposent coupable; jusqu'à l'arrivée de cet heureux moment qui expiera tout.

Il ne m'est pas venu un mot à répondre pour moi-même. Jamais une guerre de cette espèce ne s'étoit élevée dans mon ame; la reconnoissance et l'admiration de la sublime créature qui étoit devant moi, combattant de honteuses habitudes, et ces résolutions si préméditées et ces vues dont tu sais combien je me suis glorifié! cent nouvelles inventions, que j'ai roulées dans ma tête et dans mon cœur, dans ce cœur si amoureux d'intrigues et d'obstacles à surmonter, y faisoient face à la tentation d'être ce qu'on appelle *honnête;* les injures de Miss Howe revenoient avec tout leur fiel pour les seconder; mais j'avois beau me les représenter; elles ne me rendoient point la force et l'énergie nécessaire pour me défendre. J'étois certainement un homme perdu, si Dorcas n'avoit paru fort à propos avec une lettre. L'adresse portoit : *ouvrez sur-le-champ, Monsieur.*

Je me suis approché d'une fenêtre. J'ai ouvert cette lettre mystérieuse. Elle étoit de Dorcas même, qui me pressoit en deux mots, « d'arrêter Madame pour lui donner le temps de transcrire un papier d'importance. »

» d'importance. » Elle me promettoit de tousser lorsqu'elle auroit fini.

J'ai mis la lettre dans ma poche, et je suis retourné vers ma charmante, moins déconcerté ; comme elle avoit eu aussi le temps de se remettre un peu pendant ma lecture ; une grace, lui ai-je dit, très-chère Clarisse, que j'apprenne seulement si Miss Howe approuve ou non mes propositions. Je sais qu'elle est mon ennemie. Mon intention étoit de vous rendre compte d'abord du changement que vous m'avez reproché dans ma conduite : mais vous m'en avez fait perdre l'idée par votre petit emportement. En vérité, ma chère Clarisse, vous vous êtes emporté avec beaucoup de chaleur. Croyez-vous qu'il ne soit pas bien chagrinant pour moi de voir mes désirs si long-temps réunis ou réjetes, en faveur de vos vues prédominantes pour une réconciliation avec votre famille qui ne veut pas se réconcilier avec vous. De là, vient le refus que vous avez fait de célébrer votre mariage avant notre arrivée à Londres, malgré mes pressantes instances, et quoique outrageusement traité par votre sœur et par toute votre famille : de là, ce dégoût dont vous vous êtes prévenue contre mes quatre amis, et cette facilité à vous offenser de la hardiesse que j'ai eue à me saisir d'une lettre tombée ; me figurant peu que dans le commerce de deux dames, telle que vous et votre

amie, ma curiosité pût trouver le sujet d'une morteile injure. De là, l'éloignement où vous m'avez tenu pendant une semaine entière, pour attendre le succès d'une autre négociation. Mais après en avoir reconnu l'inutilité ; après avoir envoyé mes articles, si froidement reçus, à Miss Howe pour lui en demander son opinion, comme je vous l'ai conseillé moi-même ; après m'avoir honoré de votre compagnie samedi au soir à la comédie, et me devant le témoignage que jusqu'au dernier moment ma conduite n'a pas cessé d'être irréprochable ; le changement subit, Mademoiselle, que j'ai remarqué le jour suivant dans la vôtre, n'a-t-il pas dû me causer autant de surprise que de douleur ? Et lorsque je vous ai vue y persister, après avoir reçu la réponse que vous attendiez impatiemment de Miss Howe, n'ai-je pas dû conclure que le changement venoit uniquement de son influence ? n'ai-je pas dû juger qu'il se formoit quelque nouvelle négociation, quelque nouveau projet qui vous mettoit dans la nécessité de me tenir éloigné de vous pour en attendre le succès, et dont le but étoit de vous arracher pour jamais à moi ? Car ce sacrifice n'a-t-il pas été constamment votre article préliminaire ? Oui, Mademoiselle, j'ai bien pu devenir furieux de cette crainte, et j'ai bien eu le droit de vous reprocher que vous m'haïssiez ? Aujourd'hui, très-chère

Clarisse, qu'il me soit permis de vous demander encore une fois ce que Miss Howe pense de mes propositions ?

Si j'étois d'humeur à entrer dans des débats avec vous, M. Lovelace, il me seroit fort aisé de répondre à votre belle harangue. Mais je me contenterai de vous dire à présent, que vos procédés m'ont toujours paru inexplicables. Si vous n'avez eu que des intentions justes et droites, il me semble que vous vous êtes bien donné de la peine pour les rendre obscures. Je ne puis décider si c'est faute d'une tête claire ou d'un cœur net ; mais je suis réellement persuadée que c'est à l'un ou l'autre de ces deux défauts que je dois attribuer la plus grande partie de votre étrange conduite.

Malédiction, me suis-je écrié, sur le *petit démon*, qui vous excite à penser si mal du cœur le plus fidèle du monde !

« Comment osez-vous, Monsieur, .... » Elle s'est arrêtée là ; sentant apparemment qu'elle s'étoit trop avancée, comme j'avois dessein de l'y engager.

Comment j'ose... Quoi donc ? Mademoiselle, en la regardant d'un air qui signifioit beaucoup. Qu'ai-je osé ?

« Homme vil ! et vous.... » Et elle s'est arrêtée encore une fois -- Et qu'ai-je donc osé, Mademoiselle, quoi ? Et pourquoi *homme vil.*-- Comment osez-vous maudire *quelqu'un* en ma présence ? »

C'étoit revenir doucement sur ses pas :

mais on n'échappe pas si facilement à Lovelace.

« Quoi donc, chère Clarisse ; y a-t-il » *quelqu'un* en effet qui vous excite ? Si » *quelqu'un* fait ce rôle contre moi, oui, » je le maudis encore, quel qu'il puisse » être. »

Elle a paru dans une charmante petite fureur, et c'est la première fois que les dés aient été en ma faveur.

« Je vois, Mademoiselle, que mes soup- » çons ne m'ont pas trompé. Il m'est facile » à présent d'expliquer une humeur qui, » je m'en flatte, ne peut vous être natu- » relle. »

Artificieux esprit ! est-ce ainsi que vous tentez de me faire donner dans vos pièges ! mais sachez, Monsieur, que je ne reçois des lettres de personne que de Miss Howe. Miss Howe n'approuve pas plus que moi plusieurs de vos procédés : car je lui communique tout ce qui m'arrive. Cependant elle n'est pas plus votre ennemie que la mienne. Elle croit que je ne dois pas refuser vos offres et que je dois me soumettre à mon sort. Vous êtes instruit à présent de la vérité. Plût au ciel que vous fussiez capable d'autant de bonne foi !

« Je le suis, Mademoiselle. Et ici à vos » genoux, je vous renouvelle tous mes » sermens et mon humble prière de » hâter le bonheur d'être à vous ! et pour » jamais à vous ! daignez me mettre dans

» le cas de pouvoir bénir et vous et Miss
» Howe tout d'une haleine. »

Pour te parler sincèrement, Belford, j'avois commencé à soupçonner cette malicieuse fille qui n'aime point Hickman, j'en suis sûr, d'être amoureuse de moi.

Levez-vous, Monsieur, quittez une posture que vous ne prenez que trop aisément et ne vous moquez pas de moi.

Une posture, ai-je dit en moi-même, qui me paroît toucher peu cette fière beauté; mais elle ne sait pas tout ce que cette posture m'a fait obtenir de son sexe, ni combien de fois on m'a pardonné les entreprises les plus hardies, lorsque j'ai demandé grace à genoux.

Me moquer de vous, Mademoiselle! O Dieu!... Je me suis levé. J'ai recommencé à la presser pour le jour. Je me suis blâmé moi-même d'avoir fait à Milord M... une invitation qui pouvoit m'exposer à quelque retardement, à cause de ses infirmités. Je lui ai dit que j'écrirois à mon oncle pour lui faire mes excuses, si elle n'avoit point d'objection; que je lui marquerois le jour qu'elle auroit la bonté de me fixer; et que s'il ne pouvoit arriver à temps, nous prendrions le parti de ne pas l'attendre.

Mon jour, Monsieur, m'a-t-elle répondu, c'est... *jamais*. Point de surprise, Monsieur. Une personne de quelque politesse qui jugeroit entre nous n'en seroit

point étonnée. Mais en vérité, M. Lovelace ( pleurant d'impatience ) ou vous ne savez guère comment il convient de traiter avec un esprit un peu délicat, malgré votre naissance et votre éducation, ou vous êtes un ingrat, pire qu'un ingrat, a-t-elle ajouté après un moment de réflexion. Je me retire. Je vous verrai demain au matin. Il m'est impossible de vous voir plutôt. Je crois que je vous hais.... vous avez beau me regarder... Je crois réellement que je vous hais : et si je me confirme dans cette idée par le nouvel examen que je vais faire de mon cœur, je ne voudrois pas pour le monde entier, que les affaires fussent poussées plus loin entre nous.

(¶) Mais je vois, moi, je vois qu'elle ne me hait point. Combien ma vanité seroit mortifiée, si je pouvois penser qu'il eût au monde une seule femme, et celle-ci plus que tout autre, qui pourroit me haïr. Il est évident, que tout misérable qu'elle me juge, je ne serois pas un misérable si odieux, si je pouvois seulement cesser d'en faire le rôle dans un seul point. Elle n'y pourroit tenir, quelque bien déterminée qu'elle puisse se croire, je l'ai lu dans ses yeux, au moment que prosterné à ses genoux, dans cette posture qu'elle me reproche d'être trop souple à prendre, je m'efforçois de dissiper ses alarmes et ses soupçons. Du moment que j'aurai écarté tout-à-fait le tuf rocailleux et rude dont

mes procédés équivoques et tortueux ont couvert ses affections, je ne doute pas que je ne trouve l'or pur au fond de son cœur, et un métal aussi doux que brillant et plein de charme. (♭)

J'étois trop chagrin, et trop déconcerté, trop mortifié, pour l'empêcher de se retirer. Cependant elle ne seroit pas sortie, si Dorcas n'avoit pas toussé.

Cette fille est venue à moi, aussi-tôt que sa maîtresse lui a laissé la liberté de descendre. Elle m'a donné la copie qu'elle venoit de faire. Que pouvoit-ce être qu'une réponse à mes articles, que l'admirable Clarisse se proposoit apparemment de me remettre ?

Je n'ai fait que parcourir ce touchant écrit. Je n'aurois pas fermé l'œil de toute la nuit, si je l'avois lu plus attentivement. Demain j'en ferai le sujet de mes sérieuses méditations.

## LETTRE CCII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Mardi matin, 23 Mai.*

LA chère personne me fait prier de remettre notre entrevue à l'après-midi. Dorcas me dit qu'elle n'est pas bien.

Lis ici, si tu veux, le papier que Dorcas a transcrit. Il me seroit impossible de pour-

suivre mes projets contre cette admirable fille, si je n'étois résolu, après quelques autres épreuves, au cas qu'elles soient aussi noblement soutenues que celles dont je t'ai rendu compte, d'en faire légitimement ma femme; supposé du moins qu'elle ne me haïsse pas.

## A M. LOVELACE.

« Lorsqu'une femme est mariée, ce lien, le plus sacré qu'il y ait sur la terre, l'oblige dans tous les cas qui peuvent intéresser l'honneur réel de son mari, de soumettre sa propre volonté à la sienne. Mais je serois bien aise, suivant le désir que j'en ai toujours marqué, d'avoir d'avance les assurances les plus positives, que toutes les voies possibles seront employées pour éviter d'entrer en procès avec mon père. Le temps et la patience pacifieront tout. Mes vues de bonheur sont extrêmement resserrées. Le droit d'un mari sera toujours le même. Je souhaiterois que pendant le temps de ma vie il ne s'élevât jamais aucune discussion de cette nature. L'état de votre fortune, Monsieur, ne vous obligera pas d'employer la violence, pour arracher à mon père ce qu'il a dans ses mains. Je ferai tout ce qui dépendra de moi, soit du côté de ma personne et de mes plaisirs, soit par cette espèce d'économie qu'une femme mariée, de quelque rang qu'elle soit, ne doit pas croire au-dessous d'elle,

pour prévenir la nécessité de ces mesures violentes ; et s'il ne survient aucune nécessité qui force à les prendre, il faut espérer que des motifs moins excusables n'auront pas ce pouvoir. -- Je parle de ces motifs qui doivent venir d'une petitesse d'ame, qu'une femme qui n'auroit pas cette petitesse, ne pourroit trouver dans son mari, sans être tentée de le mépriser, quelque attachement qu'elle eût d'ailleurs pour son devoir : sur-tout dans des cas où sa propre famille, qui fait une partie considérable d'elle-même, et qui a sur elle des droits, du moins secondaires, qu'elle ne peut jamais perdre, est essentiellement intéressée.

"C'est donc un article que je recommande très-sérieusement à votre considération, comme celui que j'ai le plus à cœur. Je n'entre ici dans aucun détail, sur la fatale mésintelligence qui est entre vous et mes proches. La faute est peut-être des deux côtés : mais dans l'origine, Monsieur, la première faute vient de vous. C'est vous, du moins, qui avez fourni un prétexte trop plausible à l'antipathie de mon frère. La complaisance n'a pas été un objet de votre étude et de vos soins. Vous avez mieux aimé porter les imputations dont on vous a chargé, que de faire le moindre effort pour les détruire.

» Mais ce sujet pourroit nous conduire à d'odieuses récriminations. Qu'il me soit permis seulement de vous rappeler ici,

qu'ils voient en vous un homme qui leur a dérobé une fille qu'ils aimoient passionément, et que le ressentiment qu'ils en ont conçu n'est que proportionné à leur tendresse et à leurs espérances perdues. S'ils ont été répréhensibles dans quelques-unes des mesures qu'ils ont prises, qui sera leur juge lorsqu'eux-même ne se reconnoissent pas coupables ? Vous, Monsieur, qui voulez juger de tout le monde à votre gré et qui ne voulez être jugé de personne, vous n'avez pas le droit de vous établir leur juge. On peut donc s'attendre à les voir persister ouvertement dans leur marche.

» Pour ce qui me regarde moi-même, je dois laisser à votre justice (ainsi paroît l'ordonner ma destinée) le soin de me traiter comme vous me croirez digne d'être traité. Mais si votre conduite future, à l'égard de mes proches, n'est pas gouverné par cette haine violente et implacable dont vous accusez quelques-uns d'entr'eux, la splendeur de votre famille et l'excellent caractère d'une partie de vos proches, même de tous, à moins que votre propre conscience ne vous fournisse une exception unique, serviront beaucoup mieux, en y réfléchissant, à ramener par degrés les esprits. Cette victoire n'est pas impossible, quoique je la crois d'autant plus difficile, que les prospérités extraordinaires rendent l'ame plus impatiente et

plus sensible aux injures. Je vous avoue qu'en réfléchissant sur le caractère de quelques personnes de ma famille, j'ai souvent gémi en secret, de voir que leur immense fortune étoit devenue pour eux comme un piège, aussi dangereux peut-être que l'ont été pour vous quelques autres avantages accidentels, qui étant moins immédiatement votre ouvrage, vous autorisent moins encore à vous en glorifier.

» Je n'ajouterai qu'une observation sur le même sujet : c'est que la complaisance n'est point bassesse. Il y a de la gloire à céder, quoiqu'un esprit violent soit difficilement en état de la sentir. Peut-être mon frère n'est-il pas plus sensible que vous à cette gloire. Mais comme vous avez des talens qu'il n'a point (quoiqu'il ait, lui de son côté, j'espère, pour les mœurs un respect dont le défaut en vous est une de ses objections contre votre personne) je souhaiterois que les difficultés qui empêchent votre aversion mutuelle de se calmer, vinssent moins de votre part que de la sienne, car c'est une de mes plus ardentes espérances, que vous parviendrez tous deux à vous voir quelque jour, sans qu'une femme et une sœur ait à trembler pour les suites. Non que je souhaite jamais de vous voir céder sur des points qui concernent le véritable honneur : non, Monsieur. Je serois là-dessus aussi délicate que vous ; plus délicate, j'ose le dire, parce que ma

délicatesse seroit plus suivie et plus uniforme. Que je trouve vaine et méprisable une fierté qui n'a pour objet que des points frivoles, et qui néglige, ou qui tourne en raillerie les plus importans! »

« Cet article obtenant la considération » qu'il mérite, tout le reste devient aisé. » Si j'acceptois la généreuse pension que » vous m'offrez, avec les sommes consi- » dérables qui me reviennent de la succes- » sion de mon grand-père, et qui doivent » être considérablement multipliées depuis » sa mort, beaucoup plus peut-être que » vous ne l'avez supposé dans vos offres, » je regarderois comme un devoir d'en » mettre en réserve pour le bien de la » famille, et pour les évènemens imprévus. Car quand à mon usage, je saurai » toujours me borner à la dixième partie » de mon revenu, quel qu'il puisse être; » de ce côté je n'ai aucunes prétentions au » faste ni à l'éclat, tout ce que je désire, » c'est de me trouver en état de secourir » l'infirme, l'aveugle, le malade, et le » pauvre laborieux, (¶) qu'un accident » ou un coup du sort ont jeté dans l'in- » fortune. Pour les mendians publics et » errans, j'en laisse le soin à d'autres et » aux charités publiques. Ils ne peuvent » tomber plus bas; et peut-être ne souhai- » tent-ils pas eux-mêmes s'élever plus » haut; et ne pouvant suffire à tous les » misérables, je ne vise point aux bonnes

» œuvres de surérogation. (b) Dans cette » vue particulière, deux cents guinées » par an rempliroient mes désirs ; le sur- » plus, si j'en avois besoin, je ne ferois » pas difficulté de vous le demander ; à » moins cependant que vous défiant de » votre propre économie, vous ne jugeas- » siez à propos de me laisser le manie- » ment d'une plus grosse somme, dont je » vous rendrois compte régulièrement, » comme votre économe.

» A l'égard des habits, j'en ai deux com- » plets, que je n'ai jamais fait qu'essayer, » et qui peuvent suffire à présent pour » toutes sortes d'occasions. Pour les dia- » mans, j'ai ceux de ma grand-mère, » auxquels il ne manque que d'être remon- » tés, outre la garniture dont mon père » m'avoit fait présent, et que je portois à » certains jours particuliers. Quoiqu'on » ait refusé de me les envoyer, comme » c'est un pur mobilier, je ne doute point » qu'ils ne me soient rendus, lorsque je les » ferai demander sous un *autre nom* ; et » jusqu'alors je ne désire point d'en porter.

» Quant aux plaintes qui regardent ma » défiance et autres de cette espèce, j'en » appelle à votre propre cœur. Si vous » pouvez vous mettre un moment à ma » place, en jetant les yeux en arrière sur » divers parties de vos discours et de » votre conduite, je vous demande, Mon- » sieur, si je ne mérite pas plutôt votre

» approbation que votre censure, et si » de tous les hommes du monde, vous » n'êtes pas, d'après vos propres aveux, » celui de qui je suis le plus en droit de » l'attendre. Si vous ne le pensez pas, » vous me permettrez de vous avertir qu'il » y a trop peu de rapport entre nos carac- » tères et nos idées, pour vous faire » jamais chercher; ni même souhaiter la » liaison d'intérêts, qui de toutes est la » plus intime, entre vous et »

CL. HARLOWE.

20 *Mai.*

Dorcas m'assure que l'original de ce charmant écrit étoit déchiré presque en deux, dans un de ses mouvemens de dépit, je suppose. Il convient bien à ce sexe, dont la principale gloire est la douceur, la patience et la résignation, de se laisser jamais emporter par la colère! Celle qui s'accorde ces libertés dans l'état de fille, n'en prendra-t-elle point de plus grandes quand elle sera mariée?

Une femme en colère! je veux bien l'apprendre au beau sexe; en lui en demandant bien pardon, mais c'est la plus impudente de toutes les imprudences que la colère d'une femme, si ce qu'elle se propose n'est pas une séparation éternelle ou le plus outrageux défi. Car n'est-ce pas renoncer tout d'un coup à l'intérêt des douces plaintes, aux charmes de la per-

suasion, au pouvoir des tendres soupirs, aux graces de la beauté à genoux et suppliante, à tout ce qu'il y a de touchant pour la majesté impériale d'un mari dans une humble prière faite à mains jointes, dans des regards humblement élevés vers lui, et qui n'osent le fixer ; et à tous les moyens qui hâtent la réconciliation, et qui la rendent ordinairement aussi durable que prompte ? En supposant même que le tort soit du côté de l'époux, les plaintes de la femme n'en tirent-elles pas encore plus de force ? Et en y réfléchissant, il me semble que l'intérêt d'un mari est d'avoir quelquefois tort, pour faire briller sa chère moitié. Miss Howe dit à ma déesse que l'*adversité est sa saison brillante*. Je trouve qu'il y a de la générosité dans un homme à faire briller sa femme à ses propres dépens, à lui permettre de triompher de lui par la patience et les raisons : et quand il seroit trop jaloux de son autorité absolue pour reconnoître sur-le-champ ses torts, elle ne laissera pas de recueillir dans la suite le fruit de son respect et de sa soumission, par la haute idée qu'il concevra de sa prudence et de son caractère obligeant. C'est le moyen de se rendre par dégré, la maîtresse de son maître. (¶) Mais qu'une femme ose s'avancer un bras courbé sur la hanche et l'autre main tendue par la menace, et peut-être pointant un doigt insultant... Vois un peu, Belford ; arrête un

peu ton attention ici. -- Si vous avez tort, Monsieur, je veux avoir tort aussi, moi. Si vous êtes en colère, je serai en colère aussi ! rebuffade pour rebuffade, Monsieur! Si vous fuyez, je pleurerai ! Si vous jurez, je maudirai ! Et le même toît, le même lit ne vous arrêtera pas, Monsieur, car souvenez-vous bien, Monsieur, que je suis mariée ! je suis votre femme, Monsieur ; vous ne vous appartenez pas à vous seule, Monsieur, votre honneur aussi bien que votre repos sont à ma garde : et si ce traitement vous déplaît, vous pourriez en essuyer un pire, Monsieur !

Ah ! Belford, Belford, quel est l'homme, qui ayant observé pareille chose, pareille scène ou en actions ou seulement en intentions, ne seroit pas dégoûté du mariage ? (b)

Dorcas a pris cet écrit dans un tiroir de la toilette de sa maîtresse, qui étoit à le relire apparemment, lorsque je lui ai fait demander la permission de prendre le thé avec elle ; et la fine soubrette l'ayant apperçu entre ses mains, a feint de détourner les yeux, pour lui laisser le temps de le cacher dans le tiroir où elle l'a trouvé.

Mais autant que j'en puis juger, il me semble que je me serois bien passé de cette lecture. Tout déterminé que j'étois à commencer mes opérations, je sens qu'en un instant toutes mes résolutions sont changées en sa faveur. Cependant je donnerois bien des choses, pour être convaincu

qu'elle n'a pas affecté de cacher l'écrit devant sa servante, dans la vue de le faire tomber entre mes mains; ou peut-être pour découvrir, suivant l'avis de Miss Howe, s'il m'arrivoit d'en faire imprudemment mention, si Dorcas est plus de ses amis que des miens. Le moindre soupçon que j'en aurois ne tourneroit point à son avantage. Car je ne puis souffrir qu'on emploie la ruse avec moi. Chacun voudroit être le seul à exercer le monopole, puis-je dire. Je crains aussi que cet écrit ne te serve à fortifier tes argumens contre moi en sa faveur. Mais sois persuadé que je sais d'avance là-dessus tout ce que tu peux me dire. Epargne-toi tes insipides et dégoûtantes réflexions, je te prie; et laisse cette excellente fille et moi à notre destin qui disposera de nous comme il lui plaira. Tu sais les vers de Cowley. (¶) « Une main invisible nous meût tous à la fois: quelques-uns sont grands, d'autres sont petits: l'un monte au faîte de la fortune: l'autre en est précipité; nous décorons les uns du nom de sages, nous flétrissons les autres du nom de fous, autant de noms hélas! inventés par notre ignorance! vaines figures de langage, et rien de plus! nous sommes tous les aveugles jouets de la fatalité. » (♭)

Mais après tout, je suis fâché, demi fâché, (car comment le serois-je tout-à-fait, lorsqu'il ne m'est pas donné de le

pouvoir ?) Oui, presque fâché de ne pouvoir me résoudre au mariage, sans avoir poussé l'épreuve un peu plus loin. Je viens de relire cette réponse à mes articles. Que je la trouve adorable ! Cependant, *et cependant* encore une fois, cette réponse ne m'a été ni remise ni envoyée ; ainsi ce n'est point la réponse de ma belle. Elle n'est point écrite pour moi, quoiqu'elle le soit à moi. Loin d'avoir eu intention de me l'envoyer, elle l'a déchirée, peut-être avec indignation, la croyant trop bonne apparemment pour moi. C'est l'avoir absolument rétractée. Pourquoi donc ma folle tendresse cherche-t-elle à lui donner le même prix dans mon cœur, que si c'étoit une réponse avouée ? Cher Belford, je t'en prie encore une fois, laisse-nous à notre destin. N'entremets pas tes insensés raisonnemens, pour affoiblir un esprit déja trop chancelant, et fortifier une conscience qui s'est déclarée de son parti.

C'est à moi-même que je veux parler. Souviens-toi, Lovelace, de tes nouvelles découvertes. Souviens-toi de son indifférence, accompagnée de toutes les apparences de la haine et du mépris. Considère-la renfermée, même à présent, dans ses réserves et ses mystères ; méditant des complots, autant que tu l'as pu reconnoître, contre le droit souverain que tu as sur elle à titre de conquête. Enfin rappelle-toi tout ce que tu as juré de te rappeler contre cette inso-

lente beauté qui n'est qu'une rebelle au pouvoir sous lequel elle s'est engagée.

Mais comment te proposes-tu donc de subjuguer cette douce ennemie ? Loin de moi et avec horreur toute espèce de force ; loin de moi la nécessité de l'employer, si elle peut être évitée ! Il n'y a point de vrai triomphe à se promettre de la force ! point de vraie conquête sur la volonté ! point de ces douces victoires où les tendres passions du cœur qui cède, amènent par degrés sa propre défaite ! La force est un vrai démon.

Ma maudite réputation, comme je l'ai souvent dit, étoit contre moi au premier début. -- Cependant Clarisse n'est-elle pas une femme ? Ne puis-je trouver un instant de faveur où elle cède du moins à demi, si elle ne sent pas pour moi une haine absolument décidée ?

Mais qu'employerai-je pour la tenter ? Les richesses : elle est née pour elles, et elle les méprise, parce qu'elle en connoît la vanité. Des joyaux, des ornemens... de quel prix peuvent-ils être pour une ame qui sent ce qu'elle vaut, et ne connoît rien de plus précieux qu'elle-même ? L'amour, si je suppose qu'elle soit susceptible d'amour, est veillé si soigneusement dans son cœur par la modestie et la prudence, que je ne puis espérer de le trouver un moment sans ces deux gardes ; et leur attention est si exacte et si vive, qu'ils

sonnent l'alarme même avant le danger. D'ailleurs son amour de la vertu paroît un principe inné en elle, ou s'il n'y est pas né, il y a poussé de si fortes racines, qui avec le temps se sont tellement mêlées et entassées avec les fibres du cœur et les principes de la vie, qu'il est sans doute impossible de séparer les unes sans détruire entièrement les autres.

Quelle voie faut il donc prendre, pour faire abandonner ses principes à cette incomparable fille, et pour pouvoir la mettre à la grande épreuve qui doit m'apprendre si une fois vaincue, elle ne le sera pas pour toujours ?

(¶) Notre veuve et ses nimphes disent que je suis un vrai poltron, et non pas un Lovelace, et je le crois comme elles. Mais ma belle ne ressemble pas aux autres : il ne faut pas attendre d'elle ces petites minauderies, ces demi-sourires d'une fausse naïveté, lorsqu'on effleure de loin quelque phrase ou mot qui donne à penser, comme j'en ai fait deux ou trois fois l'essai, lorsque nous étions seuls avec la veuve, qui amenoit le propos pour adoucir et pallier les libertés d'un autre sexe en les faisant passer par la bouche d'une personne du sien. Elle est au-dessus de l'affectation de paroître ne pas vous entendre. Elle montre aussi-tôt par un air de mécontentement, et un œil d'indignation qui ne lui est pas naturel, qu'elle juge par une bouche

impure, que le cœur l'est aussi, et elle écarte en un moment jusqu'au germe de la plus petite espérance d'un amant qui voudroit gagner pied, quelque fine, quelque éloignée que soit l'insinuation, avant même que l'idée indiquée puisse se montrer assez pour former une double entente. (§)

En vérité, Belford, lorsque je suis assis près d'elle, toute mon ame est dans mes yeux occupée à contempler ses charmes, et faisant réflexion, après l'avoir vue tranquille et sereine, quelles seroient ses pensées, si elle pouvoit connoître le fond de mon cœur comme moi; lorsque je la vois troublée et défiante, et que je considère combien ses craintes sont fondées, et qu'elles sont loin d'approcher du danger qui la menace, je sens quelquefois mon cœur prêt à me trahir.

(¶) Eh quoi, me dis-je en moi-même, faudra-t il, ô divine et incomparable créature, si passionnément aimée de mon cœur, faudra-t-il que ces bras dont les embrassemens rendroient heureux un monarque, soient employés à repousser une brutale violence, et que leur force s'épuise, peut-être en vain, à la repousser et à défendre tant de charmes d'un tissu si délicat? La violence peut-elle entrer dans le cœur d'un misérable, qui pourroit se donner des droits à ton amour volontaire et libre, sans cesser d'être vertueux, et te faire un devoir de lui accorder tout le bonheur

auquel il aspire ? Loin de moi, lâches desseins ! rentrez dans l'abîme de l'enfer, qui seul a pu me les suggérer ? (b) et je me sens prêt alors à me jeter à ses pieds, à lui faire l'aveu de mes infâmes projets, celui de mon repentir, et à me mettre dans l'impuissance d'en user indignement avec cette créature angélique.

Comment arrive-t-il donc que tous ces sentimens compatissans, toute cette *honnête sensibilité*, comme quelques-uns l'appellent, s'évanouissent ? Ma foi, c'est Miss Howe qui te l'apprendra. Elle dit que je suis le *diable* ; en vérité, je crois du moins que le diable me possède à présent à moitié.

Voilà de l'ingénuité. Avec quelle franchise je m'ouvre à toi ! mais ne vois-tu pas aussi que plus je me rends justice à moi-même, moins je laisse de matière à tes reproches. O Belford ! il m'est impossible, du moins à présent, impossible, te dis-je, de me marier.

Penses-tu à sa famille, mes plus mortels ennemis ? Fléchir les genoux devant eux, ou si je ne le fais pas, la rendre aussi malheureuse par ma fierté, qu'elle peut jamais l'être par mes épreuves ! Et ne les aime-t-elle pas trop aussi, et moi trop peu ?

Elle paroît aujourd'hui me mépriser. Miss Howe déclare qu'elle a pour moi un mépris réel. Etre méprisé par une femme ! Qui soutiendroit cette idée ! Etre surpassé

aussi par une femme, dans quelque genre de connoissances estimables ! Prendre *des leçons*, *des instructions* de sa femme ! Mais elle fait bien plus que me mépriser : n'a-t-elle pas pris du temps elle-même pour examiner si elle ne me hait pas ? Je vous hais du fond du cœur, Lovelace, me disoit-elle : il n'y a pas plus long-temps qu'hier. « Apprends, homme, que mon » ame est au-dessus de la tienne. Ne me » presse pas de te dire combien je crois » mon ame supérieure à la tienne. » Que j'étois petit alors, même au témoignage de mon propre cœur ! Une supériorité si visible sur un esprit aussi fier que le mien !

(¶) Et les créatures de cette maison : ces *femmes*, qui m'excitent et m'aiguillonnent sans relâche ? .. Et il est bien mortifiant aussi de croire que je ne sois qu'une pauvre machine entre les mains de ces malheureuses. Non je ne suis point une machine. Lovelace, tu t'avilis toi-même par la seule supposition que tu puisses n'être qu'une machine. (§)

Mais depuis que les choses ont été amenées si loin, quel seroit mon malheur, si après le mariage, dans une accès de mauvaise humeur, j'avois à me reprocher de n'avoir pas poussé l'épreuve à son dernier point ? Et cependant je ne sais quel nom donner à ce pouvoir inconnu qui, au moment que je parois devant cette divine personne, m'assimile à moitié à elle et à sa vertu.

(¶) Une ou deux fois, pour ne rien dire de son triomphe sur moi dimanche dernier, on m'a persuadé de m'échauffer un peu la tête, avec l'intention de risquer quelques avances, que je pourrois, si j'étois forcé de reculer, mettre sur le compte d'une imagination allumée par un peu d'excès : mais à l'instant où je venois à la voir devant moi, je retombois de sang froid dans le respect et la vénération la plus craintive ; et la majesté de son ame pure, visible dans ses traits, éteignoit tout-à-coup ma double flamme. (♭)

Quel doit être le pouvoir qui produit un effet si surprenant ; elle, étant depuis si long-temps dans ma dépendance ; moi si vivement aiguillonné par quelques personnes de son propre sexe, et par ma passion ? Comment expliquer ce prodige dans un Lovelace ?

J'ai honte, Belford, de l'amas d'extravagances que je viens d'écrire. Où me suis-je laissé emporter, et par quoi ? Peux-tu le dire par quoi ? O conscience, sombre traîtresse ! — es-ce toi, qui m'épiant dans tes ténèbres, m'as fait prendre ainsi parti contre moi-même ? Comment t'es-tu introduite chez moi ? Sous quel déguisement se cache ton fantôme pour m'obséder dans mes plus douces heures ? Demeure seulement neutre, avec le destin, dans cet important démêlé ; et si je ne viens pas à bout de réduire cet ange au rang des femmes,

mes, pour orner leur sexe et la nature humaine, (car elle leur feroit honneur jusque dans ses foiblesses mêmes,) alors je suis à toi sans réserve, et jamais je n'entreprendrai de te résister.

Ici, Belford, je me suis levé. Je me suis secoué quelques momens. Ma fenêtre étoit ouverte. La conscience, cette incommode hôtesse étrangère dans mon sein, a pris son vol dans les airs. Cependant je l'apperçois encore. Je la vois, je la vois qui s'éloigne, qui diminue à mes yeux fatigués de la suivre. Ma foi elle entre dans les nues. Je la perds de vue..... et je me retrouve encore une fois.

ROBERT LOVELACE.

## LETTRE CCIII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Mardi, 23 Mai.*

IL étoit temps, et j'ai bien fait de renoncer à Mde. Fretchvill et à sa maison. Mennell m'est venu déclarer qu'en conscience et en honneur, elle ne peut aller plus loin. Il ne voudroit pas, dit-il, pour le monde entier, servir à tromper une personne de ce mérite. Je suis un fou, Messieurs, de vous avoir accordé l'honneur de la voir. Depuis ce moment, je vous trouve à tous deux des scrupules dont vous n'auriez pas été capa-

bles l'une et l'autre, si vous aviez cru simplement qu'il fût question d'une femme.

Eh bien ! je ne puis qu'y faire. Mennell a consenti néanmoins, quoiqu'avec un peu de résistence, à m'écrire une lettre ; pourvu que cette démarche soit la dernière que j'exige de lui dans mon entreprise.

Je m'imaginois, lui ai-je dit, que si je pouvois introduire la femme-de-chambre de Mde. Fretchvill à sa place, il n'auroit pas d'objection à faire contre ce nouveau système. Non, m'a-t-il répondu ; mais n'est-ce pas une pitié... L'ame pitoyable ! Ces pitiés ridicules ressemblent à celles de certains idiots qui ne voudroient pas pour tout au monde tuer un innocent poulet, mais qui sont les plus avides à le dévorer lorsqu'il est tué.

Cette lettre enfin donne la petite vérole à la femme-de-chambre, qui l'a malheureusement communiquée à sa vaporeuse maîtresse. Les vaporeux, comme tu sais, sont la proie continuelle des maladies. Qu'on en nomme une en leur présence, elle est aussi-tôt la leur. (¶) Ils sont toujours prêts à recevoir l'inoculation : vraies vaches à lait de la tourbe des médecins. Un splénétique ou un vaporeux est sous la main des docteurs une espèce de violon qu'ils font jouer sans cesse, et qui rend à leurs oreilles une douce musique. Tout leur embarras, excepté dans un cas extraordinaire, comme dans celui de la pauvre

Dame Fretchvill, qui a réalisé en elle ses craintes, se réduit à savoir faire bonne contenance, lorsque leur patient produit un *bill* d'accusation contre lui-même; et après qu'ils l'ont entendu, d'infliger la punition : car c'est le mot, au lieu d'*ordonnance*. Et pourquoi ne puniroient-ils pas quand le criminel a confessé son délit? Aussi punissent-ils généralement avec un esprit de vengeance.

Et cependant, ils sont une espèce aussi sotte que vile; car lorsqu'ils savent qu'ils ne peuvent faire aucun bien à leur malade, pourquoi ne cherchent-ils pas à flatter son palais, au lieu de lui soulever le cœur de dégoût?

Si je me faisois médecin, j'attirerois à moi toutes les pratiques : j'irois puiser mes principales doses dans la Malvoisie, le cypre et les généreux vins du cap, un peu déguisés : ils ne manqueroient pas d'inspirer de nouveaux esprits; et alors comme le patient ranimé aspireroit après la médicine et adoreroit le docteur! Donne cette idée à tous le charlatans de la faculté que tu connois. Les Apoticaires, il est vrai, pourroient se plaindre que leurs drogues leur coûtent quelque argent; mais la quantité du débit leur dédommageroit : car l'honnête garde-malade ne manqueroit pas d'être l'échanson du patient, et il en résulteroit des demandes répétées de ce cordial si restaurant. (b)

Revenons à la lettre en question. Mais il n'est pas besoin de plus d'explications, après ce que je t'ai fait entendre dans ma précédente. La Dame, par consequent, ne peut quitter sa maison, et le rôle de Mennell est fini. Il faut abandonner cet *homme* aux reproches de sa conscience, mais pour ses péchés propres et non pour ceux d'autrui, et il seroit fort possible qu'il fût assez puni.

Sa lettre est adressée *à Monsieur, ou dans son absence, à Madame Lovelace.* Madame m'avoit refusé l'honneur de me voir et de dîner avec moi. J'étois absent de la maison lorsque la lettre est arrivée. Elle l'a ouverte. Ainsi, toute fière et toute impertinente qu'elle est, la voilà, Mde. Lovelace de son consentement. Je suis ravi que la lettre soit venue, avant que nous soyons entièrement réconciliés. Peut-être auroit-elle jugé, dans un autre temps que c'étoit quelque invention pour amener un délai. D'ailleurs, nous pouvons raccommoder à présent tout-à-la-fois nos querelles anciennes et nouvelles. Voilà ce qui s'appelle une invention! Mais quelle différence d'elle d'aujourd'hui, à ce qu'elle étoit lorsque je l'ai vue pour la première fois! Que son cher petit cœur hautain doit être humilié, pour craindre de moi des délais, et n'avoir plus d'autre sujet de chagrin!

Je suis rentré à l'heure du dîner. Elle m'a envoyé la lettre, avec des excuses

de l'avoir ouverte. Elle l'avoit fait sans réflexion. Orgueil de femme, Belford ! repli sur son ame, et retour sur ses pas.

Je lui ai fait demander la permission de la voir sur-le-champ ; mais elle souhaite que notre entrevue soit remise à demain matin ; compte qu'avant que j'aie fini avec elle, je l'amènerai à confesser qu'elle ne peut me voir trop souvent.

Mon impatience étoit si vive, dans une occasion *si peu attendue*, que je n'ai pu me défendre de lui écrire, « pour lui exprimer combien j'étois affligé de cet accident et pour lui dire aussi, que ce n'étoit » pas une raison de différer l'heureux » jour puisqu'il ne dépendoit pas d'une » maison. » ( Elle le savoit fort bien, dira-t-elle, et je le savois aussi. ) J'ajoute que Mde. Fretchvill ayant la politesse de témoigner par M. Mennell, le chagrin qu'elle a de ce contre-temps, et le désir qu'elle auroit que nous puissions un peu nous prêter à cet inévitable délai, il me sembloit qu'aussi-tôt que je serois le plus heureux des hommes, nous pourrions aller passer deux ou trois mois de l'été au château de Lawn, et attendre là qu'elle fût rétablie.

Je suis trompé, si la chère personne ne prend cet accident fort à cœur. Malgré mes instances répétées, elle ne se relâche point sur la résolution de ne me voir que démain. « ce sera dès six heures du matin,

*s'il vous plaît.* » Assurément, *il me plaira.* Comment soutenir, Belford, de ne la voir à présent qu'une fois le jour !

T'ai-je dit que j'ai écrit à Miss Charlotte Montaigu, pour lui marquer ma surprise de n'avoir point encore reçu la réponse de Milord sur un sujet si intéressant ? Je lui ai parlé dans ma lettre de la maison que j'allois prendre et des délais de la vaporeuse Mde. Fretchvill.

C'est à contre-cœur que j'engage dans cette affaire quelqu'un de ma famille, homme ou femme ; mais je ne puis mettre trop de sûreté dans mes mesures. Je vois qu'ils pensent déja aussi mal de moi qu'ils le peuvent. Tu m'avertis toi-même que l'honnête *Pair* appréhende que je ne joue à cette admirable fille quelqu'un de mes infâmes tours.

Je reçois à l'instant une réponse de Miss Charlotte. Cette pauvre cousine n'est pas bien. Un mal d'estomac ! Je ne suis pas étonné que l'estomac d'une fille la tourmente ; c'est le mal de cet état solitaire. Qu'on leur donne un homme à faire enrager, elles sont soulagées de moitié, parceque leur estomac trouve à s'exercer hors d'elles-mêmes. (¶) Ne sais-tu pas d'ailleurs que l'homme est le soleil de la femme, et la femme la terre de l'homme ? Quel désert, quelle triste solitude qu'une terre qui ne seroit pas éclairée d'un soleil ! (♭)

Pauvre Charlotte ! mais je savois qu'elle

étoit assez mal : c'est ce qui m'a excité à lui écrire, et à lui témoigner un peu de chagrin de ce qu'elle n'est pas encore de son propre mouvement venue à la ville, rendre visite à ma charmante.

Voici la copie de sa lettre. Tu riras de voir que la moindre de ces petites guenons me catéchise. Ils se reposent tous sur mon bon naturel.

22 *Mai.*

CHER COUSIN,

« Depuis long-temps nous sommes de jour en jour dans l'espérance d'apprendre que vos heureux liens sont formés. Milord a été fort mal ; cependant on n'a pu lui ôter le désir de répondre lui-même à votre lettre. C'est peut-être la seule occasion qu'il aura jamais de vous donner quelques bons avis auxquels il espère que vous ferez quelque attention. Chaque jour il n'a pas cessé d'y employer plusieurs heures, dans les momens de relâche que sa goutte lui a laissés. Sa lettre ne demande plus que d'être revue. Il espère qu'elle fera plus d'impression sur votre esprit, lorsqu'elle sera écrite en entier de sa propre main.

» En vérité, mon cher cousin, son digne cœur n'est occupé que de votre bien. Je souhaiterois que vous eussiez pour vous-même la moitié seulement de l'affection qu'il a pour vous. Mais je suis persuadée aussi que si toute la famille vous aimoit moins, vous vous en aimeriez davantage.

» Les momens où Milord ne pouvoit écrire, ont été employés à consulter Pritchard, son homme d'affaires, sur les biens dont il veut se défaire en votre faveur, à cette heureuse occasion ; dans la vue de vous faire une réponse agréable, et de vous prouver par des effets combien il est sensible à votre invitation. Je vous assure qu'il s'en glorifie beaucoup.

» Pour moi, je suis loin de me bien porter, et depuis quelques semaines j'ai beaucoup souffert de mes anciens maux d'estomac. Sans une raison aussi forte, je n'aurois pas attendu si long-temps à me procurer l'honneur que vous me reprochez d'avoir différé. Ma tante Lawrance qui étoit résolue de m'accompagner, car nous avons fait l'impossible pour cela, n'a pas été libre un moment. Vous savez ses affaires. La partie adverse qui est actuellement sur les lieux, lui a fait des propositions d'accommodement. Mais vous pouvez compter qu'aussi-tôt que la chère cousine de notre choix, sera établie dans le nouveau logement dont vous me parlez, nous aurons l'honneur de lui faire notre visite, et si le courage lui manquoit pour avancer l'heureux jour, (ce qui ne paroît pas impossible, permettez-moi de le dire, quand on considère avec quel homme il est question de s'engager) nous tâcherons de lui en inspirer et nous répondrons pour vous. Au fond, cousin, je crois que vous auriez

besoin d'être régénéré par un nouveau baptême, pour devenir digne d'un si céleste bonheur. Qu'en pensez-vous ?

» Milord vient me dire actuellement qu'il vous dépêchera demain un exprès avec sa lettre. Ainsi, j'aurois pu me dispenser de vous écrire. Mais puisque la mienne est faite, elle partira. J'en charge *Empson*, qui va monter à cheval pour retourner à Londres. »

« Mes complimens les plus tendres, et ceux de ma sœur, à la plus méritante personne du monde. Je suis, mon cher cousin, votre etc.

CHARLOTTE MONTAIGU.

Tu vois que cette lettre ne pouvoit arriver plus à propos. J'espère que Milord ne m'écrira rien que je ne puisse montrer à ma charmante. Je viens de lui envoyer la lettre de Charlotte, et j'en espère d'heureux effets.

( *Miss Clarisse, dans une lettre que l'Editeur supprime, rend compte à son amie de ce qui s'est passé entre elle et M. Lovelace. Elle se ressent de sa conduite avec sa dignité ordinaire. Mais lorsqu'elle arrive à la lettre de M. Mennell, elle presse Miss Howe d'achever son plan pour sa délivrance, dans la résolution de l'exécuter. Cependant, sous une autre date, où elle lui envoie la lettre de Miss Montaigu, elle change de pensée, et elle la prie de sus-*

*pendre ses conventions avec Mde. Townsend.*

« J'avois commencé, dit-elle, à trouver » fort suspect tout ce qu'il m'a dit de Mde. » Fretchvill et de sa maison ; et mes soupçons tomboient jusque sur M. Menell, » quoique sa physionomie prévienne si » fort pour lui. Mais à présent que M. Lovelace a communiqué à sa famille le dessein qu'il a de prendre cette maison, et » qu'il a même engagé quelques-unes de » ses Dames à m'y rendre une visite, j'ai » peine à ne me pas faire un reproche de » l'avoir cru capable d'une si vile imposture. Cependant ne doit-il pas s'en prendre à lui-même de l'embarras qu'il me » cause par sa conduite inexplicable et par » mille détours inutiles ; et de celui qu'il » met dans ses propres intentions ; comme » je le dis souvent, si elles sont aussi bonnes que je veux encore me le persuader ? »

## LETTRE CCIV.

### M. BELFORD à M. LOVELACE.

*Mercredi, 24 Mai.*

( *Il raconte à son ami l'entrevue qu'il a eue le matin avec Miss Clarisse, et l'heureux effet qu'a produit sur elle la lettre de sa cousine Montaigu. Cependant il se plaint*

*qu'elle n'a point encore banni tout-à-fait la réserve ; ce qu'il attribue à de pures formalités.*) Il continue :

J'AVOUE qu'il n'est pas au pouvoir d'une femme d'être absolument sincère dans ces occasions. Mais pourquoi ? Regarderoient-elles donc comme un si grand malheur de se laisser voir telles qu'elles sont ?

J'ai regretté la maladie de Mde. Fretchvill, ai-je dit à ma chère Clarisse, parce que l'intention que j'ai eue de la fixer dans cette maison, avant que l'heureux lien fût formé, l'auroit mise de fait autant qu'en apparence, dans cette indépendance parfaite qui étoit nécessaire pour montrer à tout le monde que son choix étoit libre ; et parce que les dames de ma famille auroient ambitionné de lui faire la cour dans son nouvel établissement, tandis que je me serois occupé à préparer les articles et les équipages. Par tout autre motif, ai-je ajouté, la chose me touchoit assez peu, puisqu'après la célébration, il nous étoit aussi commode de nous rendre au château de Lawn, ou près de Milord au château de M.... ou tour à tour chez l'une ou l'autre de mes deux tantes ; ce qui nous auroit donné tout le temps nécessaire pour nous fournir de domestiques et des autres commodités.

Tu ne saurois t'imaginer avec quelle

charmante douceur elle me prêtoit son attention.

Je lui ai demandé si elle avoit eu la petite vérole?

(¶) Elle en vaudroit dix mille fois moins à mes yeux, me disois-je, si elle ne l'avoit pas eue. Car il n'y a pas une seule de ses graces, de ses charmes, dont il me fût possible de la dispenser. (b)

C'est de quoi sa mère et Mde. Norton, m'a-t-elle répondu, n'ont jamais été bien sûres. Mais quoiqu'elle ne la craignît point, elle ne se soucioit pas d'entrer sans nécessité dans des lieux où elle étoit. Fort bien, *ai-je pensé en moi-même.* Sans cela, lui ai-je dit, il n'auroit pas été mal-à-propos qu'elle eût pris la peine de voir cette maison avant que de partir pour la campagne, parce que si elle n'étoit pas de son goût, rien ne m'obligeoit de la prendre.

Elle m'a demandé si elle pouvoit prendre copie de la lettre de ma cousine? Je lui ai dit qu'elle pouvoit garder la lettre même, et même l'envoyer à Miss Howe, si elle vouloit: je supposois que c'étoit son intention. Elle a incliné la tête vers moi pour me remercier. Qu'en dis-tu, Belford? Je ne doute pas que bientôt je n'obtienne une révérence complète. Que diable avois-je besoin aussi d'effrayer cette douce créature par mes rodomontades? Cependant je ne crois pas non plus avoir si mal fait de me rendre un peu terrible. Elle me

reproche d'être un homme impoli : chaque trait de civilité, de la part d'un homme de cette espèce, est regardé comme une faveur.

En raisonnant sur les articles, je lui ai dit que de tous les gens d'affaires, j'aurois souhaité que Pritchard, dont Miss Charlotte parle dans sa lettre, eût été le seul que Milord n'eût pas consulté. Pritchard, à la vérité, étoit un fort honnête homme. Il étoit attaché depuis long-temps à la famille. Il en connoissoit les biens et leur situation, mieux que Milord ou que moi-même. Mais Pritchard avoit le défaut de la vieillesse, qui est la lenteur et la défiance. Il faisoit gloire d'être aussi habile qu'un procureur ; et pour soutenir cette misérable réputation, il ne négligeroit pas la moindre formalité, quand la couronne impériale dépendroit de sa diligence.

Dans cette conversation, je n'ai pas baisé sa main moins de cinq fois, sans qu'elle m'ait repoussé. Bon Dieu ! cher ami, combien de mouvemens se sont élevés dans mon généreux cœur ! Elle étoit tout-à-fait obligeante en me quittant. Elle m'a demandé en quelque sorte la permission de se retirer, pour relire la lettre de Miss Charlotte. Je crois qu'elle a plié les genoux devant moi ; mais je n'ose l'assurer. Combien il y a de temps que nous serions heureux l'un et l'autre, si cette chère personne avoit toujours eu pour moi la même complaisance ! J'aime le respect ; et soit que je le

mérite ou non, je m'en suis toujours fait rendre, jusqu'à l'époque où j'ai commencé à connoître cette fière beauté.

C'est à présent, Belford, que nous sommes en fort bon train, ou le diable s'en mêle. Une ville fortifiée a ses endroits forts et ses endroits foibles. J'avois d'abord ouvert la tranchée du côté imprenable.--- Je ne doute point que je ne parvienne à la dépouiller du manteau de sa vertu par des moyens doux, ou par des ruses de contrebande, puisqu'elle et Miss Howe n'ont pas fait difficulté d'employer des *contrebandiers* contre moi. Ce que nous attendons à présent c'est la réponse de Milord.

Mais j'ai presque oublié de t'apprendre que nous n'avons par été peu alarmés, par quelques informations qu'on a prises ici sur ma charmante et sur moi. C'est un homme de fort bonne apparence, qui engagea hier un artisan du voisinage à faire appeler Dorcas. Il lui fit divers questions sur mon compte; et comme nous sommes logés et nourris dans la même maison, il lui demanda particulièrement si nous étions mariés.

Cette aventure a jeté ma charmante dans une vive inquiétude. En réfléchissant sur les circonstances, je lui ai fait observer combien nous avions eu raison de déclarer dans cette maison que nous sommes mariés. Les recherches, lui ai-je dit, viennent probablement de la part de son frère;

et notre mariage étant avoué à présent, peut-être n'entendrons-nous plus parler de ses complots. L'homme, à ce qu'il paroît, étoit fort curieux de savoir quel jour la cérémonie avoit été célébrée. Mais Dorcas a refusé de lui donner d'autres lumières que l'assurance de notre mariage; et elle y a mis d'autant plus de réserve, qu'il n'a pas voulu s'expliquer lui-même sur les motifs de sa curiosité.

## LETTRE CCV.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*24 Mai.*

QUE le diable emporte ce chère oncle! J'ai reçu enfin sa lettre : mais je ne puis la montrer, sans exposer le chef de notre famille à passer pour un fou. Il a lâché sur moi une horrible bordée de proverbes. Je m'étois flatté qu'il auroit épuisé son arsenal dans la lettre qu'il t'a écrite. Garder son écrit, différer à le faire partir, pour se donner le temps de ramasser ce tas d'impertinences! Au diable *la sagesse des nations*, s'il est besoin, à sa propre honte d'en amonceler tant ensemble pour former un parfait idiot. Cependant je suis bien aise de voir mon entreprise fortifiée de cette pièce d'une folie notoire, puisque dans toutes les affaires humaines le *com-*

*mode et l'incommode*, le *bon et le mauvais* sont tellement mêlés, qu'on ne peut obtenir l'un sans l'autre.

J'ai déja offert à ma belle le billet de banque qui accompagne la lettre, et je lui ai lu quelques endroits de la lettre même. Mais elle a refusé le billet ; et moi qui suis en argent, je suis résolu de le renvoyer. Elle a paru fort curieuse de lire la lettre entière ; et lorsque je lui ai dit que j'y consentirois volontiers, si je ne craignois d'exposer l'écrivain ; elle m'a répondu que je ne courrois pas ce risque avec elle, et qu'elle avoit toujours préféré le cœur à la tête : j'ai fort bien compris ce qu'elle vouloit dire, je ne l'en ai pas remerciée.

Je lui transcrirai tout ce qui m'est favorable. -- Cependant, en dépit de moi-même, elle aura si elle veut la lettre, et mon ame avec la lettre, pour un seul baiser donné de bonne grace.

Elle a trouvé le moyen d'obtenir la lettre sans la récompense. Le diable m'emporte si j'ai eu le courage de lui proposer ma condition. Voilà bien un nouveau caractère de timidité éclos dans ton ami. J'éprouve que la véritable honnêteté dans une femme peut tenir en respect l'homme le plus présomptueux. Sur mon ame, Belford, je crois que de dix femmes qui tombent, neuf doivent s'en prendre à leur propre vanité, à leur légèreté, à leur défaut de circonspection et de réserve.

Je m'attendois à prendre ma récompense, lorsqu'elle me rendroit une lettre qui nous est si favorable à tous deux. Mais elle me l'a renvoyé cachetée, par Darcas : j'aurois dû juger, qu'avec sa délicatesse, il y a deux ou trois endroits qui l'empêcheroient de paroître immédiatement après les avoir lus : je te l'envoye ; et je m'arrête ici, pour te laisser le temps de la lire. Tu me la renverras aussi-tôt que tu l'auras lue.

## LETTRE CCVI.

### Milord M... à M. LOVELACE.

*Mardi, 23 Mai.*

(*) *UNE rue est longue lorsqu'elle ne tourne ne point.* Ne vous moquez point de moi pour mes proverbes. Vous savez que je les ai toujours aimés de passion. Si vous aviez fait de même, vous vous en trouveriez mieux ; soit dit sans vous offenser. J'oserois jurer que la belle personne qui se destine, suivant toute apparence, à faire bientôt votre bonheur, est fort éloignée de les mépriser ; car on m'a dit qu'elle écrit fort bien, et que toutes ses lettres sont remplies de sentences. Que Dieu vous convertisse ! Il n'y a qu'elle et lui dont on puisse attendre ce miracle.

(*) On connoît le caractère de ce vieux Seigneur.

Je ne doute plus qu'enfin vous ne soyez disposé à vous marier, comme votre père et tous vos ancêtres l'ont fait avant vous. Sans cela vous devez sentir que vous n'auriez aucun droit à mon héritage, et que vous n'en pourriez transmettre aucun à vos descendans s'ils n'étoient légitimes : ce point mérite votre attention, Monsieur. *Nul homme n'est toujours fou, quoique tout homme le soit quelquefois.* Mais je me flatte qu'à présent vos folies touchent à leur fin.

Je sais que vous avez juré vengeance contre la famille de cette belle Dame. Il n'y faut plus penser aujourd'hui : vous devez regarder tous ses parens comme les vôtres, vous devez pardoner et oublier. Lorsqu'ils vous reconnoîtront pour un bon mari et pour un bon père, (ce que je demande à Dieu pour notre bien à tous) ils s'étonneront eux-mêmes de leur folle antipathie, et ne manqueront pas de vous en faire des excuses. Mais tandis qu'ils vous regardent comme un vil et méprisable libertin, comment pourroient-ils vous aimer, ou trouver leur fille excusable ?

Il me semble que je dirois volontiers quelques mots de consolation à votre Dame qui doit être sans doute fort inquiète sur les moyens de tenir en bride un esprit aussi indocile que vous l'avez été jusqu'à présent. Je lui ferois entendre, qu'avec des raisonnemens solides et des paroles douces,

elle peut faire de vous tout ce qu'elle voudra. Quoiqu'en général vous ayez la tête facile à s'échauffer, les paroles douces sont capables de vous refroidir, et de vous ramener au calme et aux dispositions nécessaires pour votre guérison. Plût au ciel que la pauvre Milady, votre tante, qui est morte depuis long-temps, eût été susceptible du même remède ! Dieu fasse paix à son ame ! je ne veux pas faire de reproche à sa mémoire. On ne sent bien le mérite que lorsqu'il n'est plus : je connois aujourd'hui le sien ; et si j'étois parti le premier, elle connoîtroit à présent le mien.

Il y a beaucoup de sagesse dans cette vieille sentence : *Dieu puisse m'envoyer un ami pour m'avertir de mes fautes ; ou du moins un ennemi, il me les dira de même.* Ce n'est pas que je sois votre ennemi, et vous le savez bien. *Plus on a de noblesse, plus on a d'humilité.* Souffrez donc mes avis, si vous voulez qu'on vous croie le cœur noble. Ne suis-je pas votre oncle ? N'ai-je pas dessein de faire plus pour vous que vous n'auriez pu attendre de votre père ? Oui, je veux même, puisque vous le désirez, vous servir de père, lorsque vous serez à l'heureux jour. Faites, je vous prie, mes complimens là-dessus à ma chère nièce, et dites-lui que je m'étonne beaucoup qu'elle diffère si long-temps votre bonheur.

Je vous prie de lui apprendre que mon

dessein est de lui offrir, (à elle et non à vous) mon château de Lancashire, ou celui de Lawn, dans le comté d'Herford, et de placer sur sa tête mille livres sterlings de rente annuelle, pour lui faire voir que notre famille n'est pas capable de prendre de vils avantages. Vous pouvez en faire dresser les actes dans la forme que vous voudrez. L'honnête Pritchard a le registre terrié de tous ces biens : c'est un bon vieux domestique que je recommande à l'affection de votre Dame. Je l'ai déja consulté : il vous dira ce qui est le plus avantageux pour vous, et le plus agréable pour moi.

Je suis encore fort mal de ma goutte ; mais je me rendrai dans une litière, aussitôt que vous aurez fixé le jour. Je serai dans la joie de mon cœur, si je puis joindre vos mains, et trouvez bon que je vous le déclare : si vous n'êtes pas le meilleur de tous les maris avec une jeune personne qui a montré pour vous tant de courage et tant de bonté, je vous renonce d'avance, et je placerai sur elle et sur les enfans qu'elle aura de vous, tout ce qui dépend de ma volonté ; et je vous laisserai de côté.

Demandez-vous quelque chose de plus pour votre sûreté ? parlez hardiment ; je suis prêt à le faire, quoique ma parole, comme vous savez, ait toujours tenu lieu d'écrit. Lorsque les Harlowes sauront mes

intentions, nous verrons s'ils sont capables de rougir, et de prendre la honte pour eux-mêmes.

Vos deux tantes n'attendent qu'à savoir le jour, pour mettre tout le pays en feu autour d'elles, et faire tourner la tête de joie à tous leurs vassaux. Si quelqu'un des miens étoit sobre ce jour-là, Pritchard a ordre de le chasser. A la naissance de votre premier enfant, si c'est un garçon, je ferai quelque chose de plus pour vous, et toutes les réjouissances seront renouvelées.

Je conviens que j'aurois dû vous écrire plutôt; mais je savois que si vous trouviez ma réponse trop lente, et si vous étiez pressée pour le jour, vous m'en donneriez avis par un second exprès. Ma goutte m'a furieusement tourmenté : d'ailleurs, vous le savez, je ne suis plus qu'un écrivain bien lent, quand je veux faire une bonne lettre. La composition est un exercice que j'entendois autrefois fort bien, et Milord Lexington me louoit souvent là-dessus : mais l'ayant interrompue depuis longtemps, j'avoue que je ne suis plus le même. Et dans ces circonstances, j'ai voulu tout écrire de ma propre main et sur ma seule mémoire, pour vous donner les meilleurs avis dont je suis capable, car je pourrois bien n'en avoir jamais la même occasion. Vous avez toujours eu (Dieu veuille vous amender!) l'étrange méthode de tourner le dos à tout ce que je vous ai dit : j'espère

que cette fois vous ferez plus d'attention au conseil que je vous donne pour votre propre bien.

J'avois une autre vue ; j'en avois même deux : l'une à présent que vous êtes *comme sur le bord* du mariage, et que *vous avez jeté enfin votre gourme*, de vous donner quelques instructions sur votre conduite publique et privée, dans le cours de cette vie. Me connoissant les bonnes intentions que j'ai pour vous, votre devoir est de m'écouter : peut-être ne l'auriez-vous jamais fait dans une occasion moins extraordinaire.

La seconde est de faire connoître à la chère Dame de votre choix qui écrit elle-même si bien et si *sentencieusement*, que si vous n'aviez pas mieux valu jusqu'à présent, ce n'est pas notre faute, ni manque d'excellens avis.

Je commence en peu de mots par la conduite que vous devez tenir en public et en particulier ; si vous me croyez capable de vous donner là-dessus quelques lumières. Je serai court, n'ayez pas d'inquiétude.

Dans la vie privée, ayez pour votre femme l'affection qu'elle mérite. *Que vos actions vous louent.* Soyez un bon mari ; et donnez ainsi le démenti à tous ceux qui ne vous aiment point : faites-les rougir de leurs calomnies, et donnez-nous sujet de nous vanter que Miss Harlowe ne s'est pas

fait déshonneur à elle-même ni à sa famille, en entrant dans la nôtre. Faites cela, cher neveu, et vous êtes sûr à jamais de mon amitié et de celle vos tantes.

A l'égard de votre conduite publique, voici ce que j'aurois à souhaiter. Mais je compte que la sagesse de votre femme nous servira de guide à tous deux. Point de hauteur, Monsieur; car vous savez qu'avec tout votre esprit, votre sagesse jusqu'à présent n'a pas fort éclaté.

Entrez au parlement le plutôt qu'il vous sera possible. Vous avez bec et ongles pour y faire une grande figure. Si quelqu'un est propre à aider à faire de nouvelles loix capables de réprimer, ce sont ceux à qui les anciennes n'ont pu servir de frein. Soyez assidu aux assemblées. Tandis que vous serez assidu dans la chapelle St. Etienne. -- (*) (Ce nom de chapelle, j'espère, ne sera pas une raison pour vous de vous en dégoûter.) (¶) Je peux me vanter d'y avoir vu bien du désordre. - Un orateur y a fort affaire, -- mais nous autres Pairs, nous gardons mieux le *décorum*. --- Mais qu'allois-je dire? revenons sur mes pas: tandis que vous serez assidu au parlement, vous n'aurez pas l'occasion de commettre le mal, ou du moins aucun mal qui vous soit personnel: et s'il vous arrivoit jamais

(*) Nom de la chambre du Parlement.

de commettre aucun mal public, puissiez-vous avoir le sort de St. Etienne. (b)

Lorsque le temps vient de faire une nouvelle élection, vous n'ignorez pas que vous aurez à choisir sur deux ou trois bourgs; mais si vous y restez jusqu'à ce terme, j'aimerois mieux que vous fussiez pour le *comté*. Le crédit ne vous manquera pas, j'en suis sûr. Etant si bel homme, les femmes obtiendront pour vous les voix de leurs maris. J'attendrai vos harangues avec une extrême impatience : je compte bien que vous parlerez dès le premier jour, si l'occasion s'en présente. Vous ne manquez pas de courage; vous avez une assez bonne opinion de vous-même et une assez mauvaise des autres, pour ne pas manquer de hardiesse dans toutes les occasions.

Pour ce qui regarde les méthodes de la Chambre, je vous connois assez d'élévation d'esprit, pour me faire craindre que vous ne les jugiez trop au-dessous de vous. Prenez-garde à ce point. Je redoute bien moins de votre part un défaut de bonnes manières. Avec les hommes, vous ne manquerez point de décence, lorsqu'ils ne vous irritent pas mal-à-propos : sur cet article, je vous donne pour règle d'apprendre à souffrir les contradictions d'autrui, avec autant de patience que vous en demanderiez pour les vôtres.

Quoique je ne souhaite pas de vous voir un partisan outré de la cour, je serois fâché

fâché aussi que vous fussiez du parti des mécontens. Je me souviens, (et je crois même l'avoir jeté par écrit) d'un bon mot de mon vieil ami, sir *Archibald Hutcheson*, à M. *Craggs*, le secrétaire d'Etat: oui, je crois que c'étoit à lui-même. « Je » regarde une administration, disoit-il, » comme en droit d'attendre de moi tous » les suffrages que je puis lui accorder en » bonne conscience. Une chambre des communes ne doit pas jeter mal-à-propos de » l'embarras dans les roues du gouvernement. Lorsque je n'ai pas donné ma voix » au ministère, c'est avec regret; et pour » le bien de mon pays, j'ai toujours souhaité de tout mon cœur que les mesures » fussent telles que je pusse les approuver.»

Il avoit une autre maxime que je n'ai pas moins retenue, c'est que « ni le ministère, ni le parti de l'opposition ne peuvent avoir toujours tort. Ainsi être toujours pour l'un ou pour l'autre, c'est » une marque infaillible de quelque mauvaise intention qu'on n'oseroit avouer.»

Ces sentences, Monsieur, sont-elles si mauvaises? Les croyez-vous méprisables? Pourquoi donc me mépriseriez-vous pour les conserver dans ma mémoire et les citer, comme j'y prends plaisir? Je ne ferai pas difficulté de vous dire que si vous aviez un peu plus de goût pour ma compagnie, vous n'en vaudriez pas moins. Je puis vous le faire remarquer sans vanité, puisque

c'est de la sagesse d'autrui, et non de la mienne, que je fais tant de cas. Mais, pour ajouter un mot ou deux dans une occasion qui ne reviendra peut-être jamais pour moi (car je veux que vous lisiez cette lettre d'un bout à l'autre;) *aimez les honnêtes gens, et soyez toujours de leur troupeau hors de votre maison comme dedans, de quelque condition qu'ils puissent être. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.* Ai-je ou n'ai-je pas déja cité ce proverbe? Dans une si longue lettre, et reprise tant de fois, on n'a pas toujours la mémoire présente.

Vous pouvez espérer d'être revêtu de mon titre après moi; Dieu me fasse paix alors! -- Ainsi je souhaiterois de vous voir garder l'équilibre. Si vous vous faites une fois la réputation d'habile orateur, il n'y a rien à quoi vous ne puissiez prétendre. Il est certain que vous avez un grand fond d'éloquence naturelle; une langue qui séduiroit un ange, comme disent les femmes, et quelques-unes à leur grand chagrin; les pauvres créatures! un chef d'opinion, dans la chambre des communes, est un personnage d'importance, parce que le droit de cette chambre est de donner l'argent! et que l'argent fait mouvoir le monde; et que, pour ne rien vous cacher, il fait quelquefois aller les Reines et les Rois mêmes tout autrement qu'ils ne se l'étoient proposé.

Cependant, je ne serois pas d'avis que vous prissiez jamais une place à la Cour. Votre crédit et l'opinion qu'on aura de vous, croîtront du double, si l'on vous croit au-dessus des emplois. Vous ne serez point alors exposé à l'envie, parce que vous ne vous trouverez sur le chemin de personne. Vous jouirez d'une considération précieuse, pure et sans alliage, et les deux partis vous feront également la cour. Un emploi ne vous sera pas nécessaire, comme il est à quelques autres, pour réparer le désordre de leur fortune. Si vous pouvez vivre aujourd'hui fort honorablement avec deux mille livres sterlings de rente, il seroit bien étrange qu'après moi vous ne le pussiez pas avec sept à huit mille. Car vous n'aurez pas moins si vous avez un peu d'attention à m'obliger, comme vous y serez porté sans doute en épousant une personne si estimable: et je ne compte pas là-dedans ce que vous pouvez attendre de vos tantes. Quel démon peut avoir possédé les Harlowes, surtout ce fils, ce fils leur héritier. Mais en faveur de sa sœur, je n'en dirai pas un mot de plus.

A moi-même, on a jamais offert de place à la cour et la seule que j'aurois acceptée, si on me l'avoit offerte, eût été celle du *Grand-Veneur*, parce que dans ma jeunesse j'ai beaucoup aimé la chasse, et que cet office est d'une fort belle appa-

rence pour un homme de qualité qui vit dans ses terres ; je me suis rappelé bien des fois cet excellent proverbe : *celui qui mange l'oie du roi, sera étouffé par les plumes* ! Il seroit fort à souhaiter qu'il fût connu de tous ceux qui pourchassent les emplois, ils s'en trouveroient mieux, eux et leurs pauvres familles. Je pourrois ajouter beaucoup d'autres réflexions, et qui toutes iroient également au sujet, mais réellement je commence à me sentir fatigué, et je crains que vous ne le soyez aussi. D'ailleurs je suis bien aise de réserver quelque chose pour la conversation.

Mes nièces Montaigu et mes deux sœurs s'unissent dans leurs complimens à ma nièce future. S'il lui plaisoit que la cérémonie fût célébrée parmi nous, ne manquez pas de lui dire que nous ne laisserions rien manquer à la solidité du nœud. Nous ferions reluir et danser tout le pays pendant une semaine entière. Mais je crois vous l'avoir déja dit.

Si vous me croyez propre à quelque chose qui puisse avancer votre bonheur mutuel, faites-le moi savoir avec le jour que vous aurez fixé, et tout ce qui peut toucher vos intérêts. Le billet de mille pistoles que vous trouverez sous cette enveloppe est à votre service : il est payable à vue ; comme le sera toute autre somme qui pourra vous être nécessaire.

Je prie le ciel de vous bénir tous deux.

Prenez des arrangemens les plus commodes que vous pourrez pour ma goutte. Quels qu'ils soient néanmoins, je me traînerai vers vous du mieux qu'il me sera posssible ; car j'ai une impatience extrême de vous voir, et plus encore de voir ma nièce. Dans l'attente de cet heureux jour, je suis votre oncle très-affectionné,

M.....

## LETTRE CCVII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Jeudi, 25 Mai.*

TU vois, Belford, comme nous faisons voile avant le vent. La chère personne vient à présent, presqu'au premier mot, chaque fois que je lui fais demander l'honneur de sa compagnie. Je lui dis hier au soir, qu'appréhendant les lenteurs de Pritchard, j'étois déterminé à laisser la liberté à Milord de nous faire ses complimens dans la forme qu'il souhaiteroit ; et que j'avois déposé actuellement dans l'après-midi mes papiers entre les mains d'un habile jurisconsulte, (le conseiller Villiams,) avec des instructions pour dresser les articles sur l'état de mon bien. Ce n'est pas une petite partie de mon chagin, lui ai-je dit, que ses fréquens mécontentemens, et nos malentendus continuels m'aient ôté jusqu'au-

jourd'hui le pouvoir de raisonner là-dessus avec elle. Assurément, ma chère vie, ai-je ajouté, vous m'avez fait faire un cours de galanterie bien épineux.

Elle gardoit le silence, mais d'un air obligeant; car je sais fort bien qu'elle auroit pu récriminer avec justice. Mais je voulois voir si elle n'auroit pas à présent quelque peine à me désobliger. Ma consolation, ai-je repris, étoit d'espérer que tous les obstacles étoient enfin levés, et que toutes mes peines seroient bientôt ensevelies dans l'oubli.

Il est très-vrai, Belford, que j'ai déposé mes papiers chez le conseiller Villiams, et que j'en espère l'extrait dans huit jours au plus tard. Alors je serai doublement armé. Si je tente quelque entreprise sans succès, ces nouvelles armes seront à ma main et serviront à me rétablir dans son esprit, jusqu'à l'occasion d'une autre tentative.

J'ai d'autres inventions en réserve. Je pourrois t'en nommer cent, et en garder encore cent autres *in petto*, que je pourrois employer au besoin, pour exciter ta surprise et soutenir ton attention. Ne t'emporte pas contre moi; car si tu es mon ami, souviens-toi des lettres de Miss Howe et de son système de contrebande. C'est ma belle captive qui l'informe de tout. C'est elle qui l'excite. Ne suis-je pas déja, pour ces deux filles, un infâme, un fou,

un Belzébuth ? Cependant quel mal leur ai-je fait ? Quel mal ai-je même tenté de faire jusqu'à présent ?

La chère personne m'a répondu, les yeux baissés et la rougeur au visage, qu'elle m'abandonnoit tous les soins de cette nature. Je lui ai proposé pour la célébration, la chapelle de Milord M..... où nous pourrions avoir la présence de mes deux tantes et de mes deux cousines. Elle ne m'a pas marqué de penchant pour la publicité de la cérémonie, et je m'imagine en effet qu'elle n'en a pas plus que moi. La voyant passer légèrement là-dessus, je me suis bien gardé de la presser davantage.

Mais je lui ai déja offert des modèles d'étoffes, et un joaillier devoit dès aujourd'hui lui apporter différentes garnitures de diamans à choisir. Elle n'a pas voulu développer les modèles. Elle a poussé un soupir à cette vue. Les seconds, m'a-t-elle dit, qui lui ont été présentés ! (*) Elle m'a positivement défendu de lui amener le joaillier ; et la proposition de faire remonter les diamans de ma mère, a été aussi refusée, ou du moins renvoyée à d'autres temps. Je t'assure, Belford, que toutes ces offres étoient sérieuses de ma part. Tout mon bien n'est rien pour moi, en comparaison de son cœur que j'espère obtenir.

(*) Voyez Lettre XLI et suiv. vol. 2.

Elle m'a dit alors qu'elle avoit jeté par écrit ce qu'elle pensoit de mes articles, et qu'elle y avoit expliqué son sentiment sur les habits et sur les joyaux ; mais que dimanche dernier, à l'occasion de l'étrange conduite que j'avois tenue avec elle sans qu'elle pût deviner pourquoi, elle avoit déchiré son écrit. Je l'ai instamment pressée de me faire voir ce papier, tout déchiré qu'il étoit. Après avoir un peu hésité, elle est sortie, et elle m'a envoyé le papier par Dorcas. Je l'ai relu tout entier. Je l'ai trouvé comme nouveau, quoi qu'il y eût si peu de temps que je l'avois lu ; et sur ma damnation, j'ai eu beaucoup de peine à résister à son impression. L'admirable créature ! ai-je répété cent fois en moi-même. Mais je t'avertis, si tu lui veux du bien, de ne pas m'écrire un mot en sa faveur ; car si je lui fais grace, je veux que ce soit de mon propre mouvement.

Tu supposes aisément qu'aussi tôt que je l'ai revue, je me suis livré au plaisir de la louer, et que j'ai renouvelé tous mes sermens de reconnoissance et d'amour éternel. Mais voici le diable ; c'est qu'elle reçoit encore tout ce que je lui dis avec réserve, ou si ce n'est pas avec réserve, elle le reçoit comme un tribut qui lui est si justement dû, qu'elle n'en paroît pas flattée. Les louanges et la flatterie perdent quantité de femmes. Moi-même je me sens enfler le cœur lorsqu'on me loue. Tu me diras peut-être que

ceux qui s'enflent de louanges, sont ordinairement ceux qui les méritent le moins : comme on voit s'enfler de leurs richesses, ou de leur grandeur, ceux qui ne sont pas nés pour ces deux avantages. J'avoue qu'il faut avoir une ame, pour être supérieur à ce foible. Mais suis-je donc sans ame ? Non, j'en suis sûr. Regarde-moi donc comme une exception à la règle commune.

Je suis fondé maintenant à tenir ferme dans mes résolutions. Milord dans l'excès de sa générosité, parle de céder mille livres sterlings de rente. Je sais bien une chose, c'est que si j'épousois ma belle, il mettroit sur sa tête plutôt que sur la mienne tout ce qu'il a dessein de céder ; et ne m'a-t-il pas déja menacé qu'à sa mort, si je ne suis pas un bon mari, il lui laissera tout ce qu'il pourra m'ôter ? Cependant il ne considère pas qu'une femme si parfaite ne peut jamais être mécontente de son mari sans le déshonorer ; car qui oseroit croire que c'est elle qui est blâmable ? Nouvelle raison, comme tu vois, qui doit ôter l'envie à un Lovelace d'épouser une Clarisse. Mais quel original que ce cher oncle, de penser à rendre une femme indépendante de son souverain, et par consequent rébelle !... Cependant il ne s'est pas trouvé trop bien lui-même d'avoir commis une folie de cette nature.

Dans son écrit déchiré, ma charmante ne parle que de deux cent livres sterlings

pour sa pension annuelle. Je l'ai pressée de fixer une plus grosse somme. Elle m'a dit qu'elle consentoit donc à trois cents : et moi, dans la crainte de me rendre suspect par de trop grandes offres, j'ai dit cinq cents, avec l'entière disposition de tous les arrérages qui sont entre les mains de son père pour en favoriser Mde. Norton ou tout autre qu'elle jugera digne de ses bienfaits.

Elle m'a répondu que sa bonne Norton ne souhaiteroit pas qu'elle allât pour elle au-delà des bornes convenables. Elle avoit soin, m'a-t-elle dit, que ses dispositions de ce genre fussent toujours proportionnées à l'état naturel des personnes. Les pousser plus loin, c'étoit exposer ceux qu'on oblige à la tentation de former des projets extraordinaires, ou à prendre un air emprunté et ridicule dans un nouvel état, pendant qu'ils pourroient briller dans l'état qui leur étoit familier. L'aisance nécessaire pour aider le fils de la bonne Norton à commencer un établissement dans le temps convenable, et pour se mettre elle-même à couvert du besoin, borneroit toute l'ambition d'une si digne mère.

Voilà de la prudence! Voilà du jugement dans une personne de cet âge! Que je hais les Harlowes pour avoir produit un ange! Ah! pourquoi, pourquoi s'est-elle refusée à mes sincères instances, lorsque je l'ai pressée de former le nœud avant que

nous vinssions à la ville ? Mais ce qui mortifie mon orgueil, c'est que si nous étions pour être mariés, cette sublime créature dans sa conduite avec moi, ne seroit pas gouvernée par l'amour, mais par une pure générosité, ou par un aveugle devoir, et qu'elle aimeroit mieux vivre dans le célibat, que d'être jamais ma femme. Je ne puis soutenir cette idée. Je voudrois que la femme que j'honorerai de mon nom, si je fais jamais cet honneur à quelque femme, négligeât pour moi jusqu'à ses devoirs supérieurs. Je voudrois que lorsque je sortirois de la maison, elle me suivît des yeux aussi long-temps qu'elle pourroit me voir, comme mon *bouton de rose* suivoit *Jean*, et qu'à mon retour, elle vînt avec transport au devant de moi. Endormie, je voudrois être l'objet de ses songes ; éveillée, je voudrois l'être de ses pensées. Je voudrois qu'elle regardât comme perdus tous les momens qu'elle n'auroit pas passés avec moi, qu'elle chantât pour moi, que ses lectures, que ses yeux fussent pour moi, toujours prête au signal de mon plaisir, et ne goûtant point de plus grande joie que celle de m'obéir : que lorsque je serois disposée à l'amour, elle m'accablât des marques de sa tendresse ; que dans mes momens sérieux ou solitaires, elle n'osât s'approcher de moi qu'avec respect, prête à se retirer au moindre signe, n'osant s'avancer qu'autant qu'elle seroit encouragée

par un sourire ; qu'elle se glissât devant moi dans un profond silence, et que si je ne marquois pas d'attention pour sa présence, elle se retirât sur la pointe du pied : enfin, qu'elle fût commode et facile pour tous mes plaisirs, et qu'elle aimât de préférence celles qu'elle connoîtroit capables d'y contribuer ; soupirant seulement en secret, que ce ne fût pas toujours elle-même. Tel étoit l'ancien usage entre les femmes rivales des honnêtes Patriarches ; elles recommandoient une jolie servante à leurs maris, lorsqu'elles la croyoient propre à lui plaire, et elles ne mettoient point de distinction entre les fruits de l'étrangère et leurs propres enfans.

Le tendre Waller dit, que les *femmes sont faites pour être maîtrisées*. Tout tendre qu'il étoit, il connoissoit cette vérité. Un mari tiran fait une femme soumise et vertueuse. Pourquoi les femmes aiment-elles les libertins de notre espèce, si ce n'est parce qu'ils savent diriger leurs volontés incertaines, et qu'ils s'entendent à les conduire ?

Autre conversation agréable. Le jour des jours en a fait le sujet. En fixer un, m'a dit la belle, c'est ce qui n'est pas nécessaire avant que les articles soient réglés. Quant à la célébration dans la chapelle, en présence des Dames de ma famille, ce seroit en faire un acte d'éclat, et la chère personne a observé avec regret, que

Milord paroît être dans l'intention de rendre la fête éclatante.

Je lui ai répondu que le voyage de Milord en litière, son arrivée à la ville, son goût pour la magnificence et les témoignages de sa joie de me voir enfin marié, et marié à une personne de son mérite, donneroient aussi nécessairement un air public à notre mariage, que s'il étoit célébré dans la chapelle de M....en présence des Dames.

Je ne puis supporter, a-t-elle répliqué, la pensée d'une fête publique, cela aura l'air d'une insulte pour toute ma famille. Si Milord vouloit ne pas s'en offenser (comme j'espère, vu que la proposition n'est pas venue de lui-même, mais de vous, M. Lovelace,) je le dispenserois bien volontiers de nous honorer de sa présence, d'autant plus que la parure alors et l'air de représentation ne seroient pas nécessaires: car je ne puis songer à me parer, tandis que mon père et ma mère sont dans les larmes. Quelle sublime générosité! Si ses parens pleurent, ne l'ont-ils pas bien mérité?

Vois, Belford! avec une si charmante délicatesse, nous aurions pu nous trouver il y a long-temps sur *le bord* du mariage: et cependant trouver encore bien du chemin à faire avant que d'y entrer.

J'ai montré la plus parfaite obéissance et la plus entière résignation. Nulle autre

volonté que la sienne. Je l'ai quittée pour écrire sur-le-champ à Milord. Elle n'a pas désapprouvé ma lettre. Je n'en ai pas gardé une copie, mais en substance, " je témoi-
» gne ma reconnoissance à Milord pour la
» bonté dont il me donne de si chères mar-
» ques, dans l'occasion la plus sérieuse et la
» plus importante de ma vie. Je lui dis que
» l'admirable personne à laquelle il donne
» de si justes louanges, trouve de l'excès
» dans les propositions qu'il fait en sa
» faveur, que jusqu'à ce qu'elle soit récon-
» cilié avec ses proches, elle n'a pas d'in-
» clination pour une fête éclatante, si nous
» pouvons éviter l'éclat sans désobliger les
» miens, qu'en se croyant fort redevable aux
» sentimens de bonté qui le font consentir
» à me la donner de sa propre main, comme
» elle présume que le seul motif de son
» obligeante intention est de lui faire hon-
» neur, aux dépens même de sa santé qui
» ne lui permet pas trop de s'exposer à la
» fatigue du voyage, elle croit qu'il seroit
» plus à propos qu'il s'épargnât cette
» peine, et qu'elle se flatte que la manière
» dont elle pense là-dessus, sera prise de
» toute la famille dans son véritable sens.
» J'ajoute que le château de Lawn me
» paroît le plus convenable pour notre
» demeure, sur-tout parce qu'il me semble
» que c'est aussi le sentiment de Milord,
» mais que s'il le souhaite, la dot peut
» être assignée sur mon propre bien, et

» que je laisse l'alternative à son choix. Je
» finis pour lui dire que j'ai offert mon bil-
» let de banque à Miss Harlowe ; mais que
» sur le refus qu'elle a fait de l'accepter,
» et n'en ayant pas besoin moi-même à
» présent, je le lui renvoye avec mes
» remercîmens, etc. »

Cette manœuvre m'engage dans des longueurs qui me damnent. Quelle figure ferois-je dans les annales des libertins, s'il arrivoit que je fusse pris dans mon propre piège?

(4) Le beau sexe en dira tout ce qu'il voudra ; mais un malheureux et innocent jeune homme a grand besoin de bien prendre-garde à lui, lorsque son pied danse sur le bord d'un précipice conjugal. Plus d'un homme avec un cœur foible, qui a commencé par un badinage, et qui n'avoit d'autre intention que de jouer la galanterie, s'est trouvé sérieusement engagé et malgré lui, pour s'être trop avancé, et avoir été pris au mot, ne sachant comment faire pour avouer qu'il n'avoit pas du tout les vues sérieuses que sa belle lui supposoit. Je suis d'autant plus autorisé à juger que c'est là l'histoire de bien des faquins sans courage, que moi-même, qui connois le monde femelle aussi bien qu'homme de mon siècle, je me trouve si souvent embarrassé moi-même, et ne sachant quel parti prendre.

Et ces rusées petites friponnes, comme

elles se tiennent aux aguets, pour fondre sur nous, pauvres innocentes victimes! au moment qu'elles nous voient à leur portée! Quand une fois la glace est rompue devant elles, comme elles cinglent à pleines voiles vers le port! En attendant, le sujet dont elles en parlent le moins, est celui qui occupe le plus leurs pensées. Et vous ne pouvez pas leur parler de la cérémonie, avant qu'elles aient tout retourné dans leur esprit, et arrangé toutes choses. Petites hypocrites au visage plein d'insolence! Comme elles se prennent d'abord au piège, et nous ensuite! (♭)

Mais de quelque manière que l'affaire puisse tourner, de sa vie Milord n'a reçu une lettre si agréable de son neveu Lovelace.

(*Miss Clarisse, après avoir fait à son amie, dans une autre lettre, le récit des circonstances qu'on vient de lire, s'exprime en ces termes :*)

La principale consolation que je trouve dans ses favorables apparences, c'est que vraisemblablement, si je n'y mets pas d'obstacle par ma faute, moi qui n'ai à présent qu'une amie, j'en aurai autant qu'il y a de personnes dans la famille de M. Lovelace; et cela, soit qu'il en use bien, ou mal avec moi : et qui sait si par degrés le rang et le mérite de ces nouveaux amis n'auront pas assez de poids pour me rétablir dans la faveur de mes proches? Jusqu'à

cet agréable dénouement il n'y a point de véritable repos pour moi. Je ne m'attends pas à être jamais heureuse. Le caractère de M. Lovelace et le mien sont extrêmement différens : différens sur les points essentiels. Mais dans les termes où je suis actuellement avec lui, je vous recommande, ma chère amie, de garder pour vous seule toutes les circonstances dont la révélation pourroit ne pas lui faire honneur. Il vaut mieux que les fautes d'un mari soient révélées par tout autre que par sa femme, si je suis destinée à être la sienne, et tout ce qui pourroit vous échapper paroîtroit venir de moi.

Je demanderai constamment au ciel qu'il répande sur vous tout ce qu'on peut espérer de bonheur dans ce monde ; et que vous et les vôtres, dans la postérité la plus éloignée, vous ne manquiez jamais d'une amie, telle que ma chère Miss Howe l'a toujours été pour sa Clarisse Harlowe.

---

## (¶) LETTRE CCVIII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

A présent que ma bien-aimée est tranquille et sans défiance dans mes filets, parlons de mon projet de vengeance sur ce lutin de Miss Howe, et sur sa mère ; et il est bien juste que l'officieux Hickman

qui fait le rodomont, y trouve aussi son fait.

Mais pourquoi y mêler la mère, t'entends-je demander, elle qui n'agit qu'à son insu et par ton impulsion, que tu as communiquée à ce vieux fou d'oncle Antonin, par le canal de ton Joseph Leman ?

N'importe. Elle s'imagine qu'elle agit d'après son propre jugement ; et elle mérite d'être punie pour sa prétention au jugement lorsqu'elle n'en a pas l'ombre. Pas une ame vivante, excepté moi, de ceux qui auront traité avec mépris ou cruauté, cette belle si adorée de mon cœur, n'échappera à sa punition : voilà ce que je te déclare. Et par l'enfer ! n'est-ce pas assez qu'elle soit vexée et tourmentée en personne par moi ?

J'ai déja confié mon plan à nos trois confédérés ; comme un pur projet cependant, et dont l'exécution n'est pas encore résolue. Ils savent pourtant bien qu'avec moi, en fait de méchans tours, l'exécution a le pied léger, et qu'elle n'est pas à trois pas en arrière du projet, qui avec moi ne traîne pas non plus.

Mowbray ne s'est pas déclaré contre : c'est un plan, dit-il, qui est digne de nous. Et il y a long-temps que nous n'avons fait une intreprise d'éclat.

Belton, à la vérité, hésite un peu ; parce que les choses vont assez mal entre lui et sa Thomassine ; et le pauvre diable n'a pas

le courage de faire sonder sa plaie jusqu'au fond.

Tourville a commencé une nouvelle chasse ; et il hausse les épaules, et il ne se *soucieroit pas* de sortir du royaume dans ce moment-ci, si c'étoit mon plaisir. Car j'appréhende un peu, d'après la nature du projet ; qu'il n'ait une sorte de nécessité de voyager, jusqu'à ce que tout soit appaisé.

Pour moi, tout pays m'est bon : et bientôt, je m'imagine, je prendrai le parti de quitter cette méchante île ; à moins que la souveraine de mes destins ne consente à cohabiter avec moi dans ce pays, et ne me dispense par-là de la nécessité de l'attirer par quelque surprise dans les pays étrangers. Tu sais que les voyages procurent aux deux sexes de charmantes occasions de se familiariser ensemble. Encore quelques jours et quelques nuits et tout doit être décidé entre moi et ma belle incomparable.

Doleman, qui dans ces sortes d'affaires, ne peut faire d'autre office que celui d'avocat consultant, fera agir la plume pour nous informer. Il lui reste encore la main droite et le côté gauche libres, quoique l'autre côté et sa main gauche commencent à se paralyser : il nous instruira de tout ce qui arrivera en notre absence.

Quant à toi, nous aimerions bien mieux avoir ta compagnie que de ne l'avoir pas ;

car quoique tu ne vailles rien pour l'invention, tu es intrépide dans l'exécution. Mais comme on ne peut pas compter sur toi dans les circonstances actuelles qui t'enchaînent, je n'ai pas compté non plus dans mon plan ta présence nécessaire. Mais tu pourras, nous suivre plus tard, quand nous serons expatriés. Je sais qu'il t'est impossible de vivre long-temps séparé de nous.

Voici mon projet en deux mots. Mde. Howe a une sœur ainée dans l'île de Wight, veuve depuis quelque temps ; et je suis bien informé, que la mère s'est engagée à rendre avec sa fille, avant son mariage, une visite à cette sœur, qui est fort riche, et qui se propose de faire la jeune Miss son héritière. En attendant, elle veut lui faire quelques présens de nôces assez considérables, et qui valent bien la peine qu'on aille les chercher, comme a dit à quelqu'un de ma connoissance, la bonne Mde. Howe, qui, après elle-même, aime l'argent au-dessus de tout.

A présent qu'y a-t-il autre chose à faire que de louer quelque joli petit navire, qui, d'abord pendant huit à quinze jours, fera des voyages de plaisirs, ira et viendra à Portsmouth, à Spithead, et à l'île de Wight, et cela avant que nous commencions nos rôles dans le complot ? Mde. Howe ne manquera pas de marchander son passage au plus bas prix qu'elle pourra:

mais on peut donner ordre au maître du navire de recevoir ce qu'elle offrira, comme un profit qui lui est alloué par ses commettans. Et le nom du maître, quel qu'il soit d'ailleurs, sera pour cette occasion *Ganmore* : car je connois un coquin de ce nom, qui n'est pas plus obligé d'être d'aucun pays, qu'aucun de nous.

A présent, figure-toi mes gens embarqués. Je serois aussi moi déguisé. Ils ne connoissent aucun de nous quatre ; en supposant que tu sois de la partie : elle est si attrayante !

Ce sera bien le diable, si nous ne pouvons rencontrer ou faire naître une tempête.

Peut-être aussi auront-elles le mal de mer : mais qu'ils aient ou non, toujours est-il certain qu'elles se tiendront dans un cabinet.--Là, seront Mde. Howe, Miss Howe, M. Hickman, une femme-de chambre et un laquais : je le suppose du moins ; cela posé, voici comment nous arrangerons les choses.

Je sais qu'il fera un gros temps : j'en suis sûr. Et avant qu'ils aient pu se douter de rien, nous serons à la vue de Guernesey, de Jersey, de Dieppe, de Cherbourg ou de tout autre endroit de la côte de France, où il nous plaira de donner le mot aux vents de nous conduire. Et là, après nous être assurés de la personne du laquais, et avoir séparé les femmes, l'un

de nous, suivant son lot qu'on pourra tirer au sort, sera chargé de venir à bout, ou par la persuasion, ou par la force, de la suivante : cela ne sera pas bien difficile ; et elle est fort gentille; je l'ai vue plus d'une fois. Un autre aura Mde. Howe ; et il n'y aura pas encore la grande difficulté : car elle regorge de santé et de vie, et il y a si long-temps qu'elle est veuve ; Un autre : ( cette part dit le monarque lion, m'appartient, ) attaquera l'insolente petite fille ; qui sera trop effrayée pour être capable d'une grande résistance : ( dans ce sexe, les esprits violens sont rarement les plus fermes ; ce n'est que lorsqu'ils sont les plus forts. ) - Et après avoir battu la côte pendant trois ou quatre jours par forme de récréation, pour assurer notre ouvrage, et jusqu'à ce que nous voyons nos oiseaux reprendre un peu courage et recommencer à boire et à manger ; nous débarquerons tous nos passagers sur le rivage, à l'endroit qui nous conviendra le mieux : nous vendrons le vaisseau ( aux agens de Mde. Townsend, de tout mon cœur, ou à quelques autres contrebandiers ; ) ou bien nous en ferons présent à Ganmore, et nous poursuivrons nos voyages, et resterons hors du royaume, jusqu'à ce que tout soit calmé.

Je sais bien qne tu vas me faire des difficultés, c'est ton rôle ordinaire, comme le mien est de les renverser. Mes autres

vassaux m'ont aussi fait leurs objections, et j'ai eu la condescendance de répondre pour les lever ; comme je vais lever aussi les tiennes, en les ajustant à ta mesure, et à la connoissance que j'ai de ton phlegme.

Que ferons - nous, demanderas - tu d'abord, d'Hickman ? qui sera beau et dans toute sa parure, pour montrer à la vieille tante de quel neveu bien propre et bien tourné elle va faire l'acquisition.

Ce que nous en ferons ? -- Je vais te l'apprendre. Hickman, en homme qui a du savoir-vivre, laissera les femmes seules dans leur cabinet. -- Et pour faire montre de son courage et de son éducation, il sera sur le tillac.

Fort bien, supposons-le sur le tillac. Hé bien ?

Hé bien ? J'espère qu'alors il sera fort aisé à Ganmore, ou à tout autre, à moi-même, qu'il te faut voir dans ma juppe et ma casaque de matelot (si d'autres s'en font scrupule) tandis qu'il sera là debout sur notre passage, l'œil et la bouche ouvertes à regarder comme un novice, d'aller dans un faux pas heurter contre lui, et de le pousser par-dessus le bord. Excellente idée. N'est-ce pas, Belford ? il ne faut pas douter que ce trop officieux agent ne se devoue à servir la correspondance des deux Dames ; et je suis informé, qu'il joue le double entre la mère et la fille, par la peur qu'il a de toutes les deux. Ne le vois-tu

pas ami ? comme je le vois, moi, tantôt surnageant, tantôt replongeant, sa perruque et son chapeau flottant à ses côtés, et lui ramant des pieds et des mains, et battant l'onde jaillissante sous ses coups redoublés, comme un chien effrayé : je crains seulement une chose, c'est qu'il ne se soit jamais aventuré à apprendre à nager.

Mais tu ne veux pas noyer le pauvre diable ? Tu ne le voudrois pas ? -- Oh non, non ! cela n'est pas nécessaire au projet. -- Je déteste moi de faire du mal surérogation. La chaloupe sera là, toute prête à le sauver, tandis que le vaisseau continuera sa course. Il sera mis sur le rivage (sans avoir rien perdu que sa perruque et son chapeau, et la moitié de sa petite cervelle) au même lieu où il se sera embarqué, ou quelque part ailleurs.

Fort bien : mais ne serons-nous pas en danger d'être pendus pour trois rapts d'une espèce aussi énorme, quand Hickman en seroit quitte pour sortir de la mer le ventre enflé d'eau salée ?

Oui, sûrement, si nous étions pris. -- Mais y a-t-il la moindre vraisemblance que nous le soyons ? D'ailleurs, n'avons-nous pas déja couru le même danger, pour de plus méchans tours ? Et qu'y a-t-il donc de si terrible à *n'être qu'en danger* ? S'il nous falloit après paroître publiquement en Angleterre avant qu'on eût arrangé l'affaire, il est bien plus probable que ces femmes

femmes ne la poursuivront pas, qu'il ne l'est qu'elles la poursuivront. Et si un brave jeune homme ne préféroit pas de comparoître devant les tribunaux pour répondre à pareille accusation, et soutenir la confrontation avec les femmes, qui ajouteroit foi à son entreprise ? La loi de notre pays est indulgente dans ces sortes de cas, plus que dans aucun autre ; je serois donc fort porté à rester dans mon pays. Permets que je me livre ici à quelques réflexions sur la supposition que tu peux regarder comme le pis qui puisse arriver. Je supposerai que tu es un des nôtres, et que tous cinq nous sommes actuellement conduits à la barre à cette occasion : de quel air fier nous entrerons dans la salle de justice, moi à votre tête, et tous parés, comme si nous allions à nos nôces ! Vous êtes sûrs que toutes les femmes, jeunes et vielles, seront pour nous. Quelle brave jeunesse, diront-elles ! Quels beaux gentils-hommes ! Voilà certainement un beau cavalier, et bien tourné ; en voulant parler de moi, il n'y a pas à s'y méprendre. Qui pourroit avoir le cœur d'envoyer au gibet un aussi beau jeune homme ? murmure tout bas une jeune Lady assise peut-être à la droite du greffier (je suppose que la scène est à Londres) tandis qu'une autre refuse de croire qu'il se trouve une femme qui puisse de bonne foi porter témoignage contre moi. Toute la foule se pressera après moi ;

et le bonheur de chacun de vous autres, si par hazard vous pouvez prendre un air modeste, sera d'être négligés : je serai regardé comme le plus criminel ; et ma grace, que tous demanderont d'une voix unanime, sera la vôtre.

Mais voici le triomphe des triomphes, et qui fera lever la tête aux accusés tandis que les accusateurs seront couverts de confusion.

Qu'on fasse place ! rangez-vous : serrez-vous en arrière ! L'un recevant une nazarde, l'autre un coup de coude, chacun une douzaine de coup de tête. -- Alors s'avancent à pas lents, la face voilée et les yeux baissés, les humbles plaignantes.

Et d'abord la veuve dans un triste et dolent maintien, quoiqu'à demi voilée, et montrant bien plus de pitié pour sa fille que pour elle-même. Le public alors, et les femmes sur-tout, qui dans un pareil procès formeront les cinq-sixièmes des spectateurs, lui disant aux oreilles avec reproche, quoi, auriez-vous la conscience de faire pendre ces cinq jeunes gens si intéressans, pour je ne sais quoi ?

Vient ensuite la pauvre jeune fille -- qui peut-être avoit été violée vingt fois auparavant, et qui n'auroit pas montré là son visage, si ce n'est pour accompagner sa mère ; minaudant, souriant et pleurant alternativement ; et ne sachant trop si elle doit paroître triste ou gaie. Cependant

tous les yeux se fixent sur la jeune Miss !-- Voyez, voyez, voyez; le beau jeune homme lui fait une révérence !

Et je la lui ferai jusqu'à terre sans contredit, et baiserai ma main. -- Voyez sa confusion; voyez : elle détourne de lui son visage ! Oui ! parcequ'elle est ici en public, criera un méchant. --- tandis que d'autres l'admirent, et disent : oui, cette jeune fille vaut bien que l'on expose son cou.

Alors on fera notre éloge --- jusqu'aux juges, et tout le banc des conseillers nous absoudront dans leurs cœurs; et il n'y en aura pas un qui ne souhaitât d'être à ma place. -- Toutes les femmes pendant ce temps-là protesteront qu'elles n'auroient pas poursuivi l'affaire, si elles se fussent trouvées dans ce cas. A coup sûr, Belford, les plaignantes ne peuvent figurer dans le procès avec la moitié autant d'avantage que nous.

Et puis quel bruit, quel éclat fera ce procès ! N'y en a-t-il pas assez, en supposant qu'on nous conduise de la prison au Parlement, (*) pour faire bondir de plaisir et de gloire un noble cœur, qui se voit accompagné à son jugement d'une escorte

(*) Depuis quelques années on a pratiqué un passage secret de la prison au Parlement, par lequel les malfaiteurs sont transférés à la Cour sans passer par la rue. Le triomphe que Lovelace se promet dans sa marche publique montre assez la sagesse de ce changement.

de gardes et d'officiers de toutes couleurs ; de mille aspects divers et de physionomies variées, les unes guerrières, les autres pacifiques, et dont il se voit l'unique objet de leur attention, et de leurs soins. --- Leurs armes dans les mains, les unes brillantes, les autres rouillées, et non moins vénérables par leur antiquité et leur paisible innocence ! d'autre avec un maintien où se montre l'autorité, marchant fièrement en avant avec leurs beaux bâtons peints, sceptres de leurs offices : des troupeaux de peuple qui les suit, en demandant quel est celui que la jeune Dame attaque ? -- Qu'alors nous portions nos regards en haut, en bas, autour de nous, par-tout où nous voudrons, nous verrons toutes les portes, toutes les boutiques, toutes les fenêtres, les rampes de fer, les balcons, greniers, gouttières, et jusqu'aux sommets des cheminées, tous couverts de têtes à bonnets blancs, et à coëffes noires, à perruques ou tondues, appartenantes à une populace immobile : tandis que d'autres flots de peuple mouvant dans les rues, qui nous auront vu passer dans un endroit, courront par les détours le cou tendu en avant, et les yeux aggrandis, et feront tant de l'épaule et du coude, qu'ils se replaceront vis-à-vis des lieux où nous devons passer encore, pour jouir encore une fois de notre vue ; et chaque rue versant sans cesse de nouveaux essaims des tards-venus, qui viendront s'ajouter et

s'incorporer à la pelote pressée comme un amas de neige ; et contens de tenir les descriptions et les récits de nos personnes, et de notre maintien, de nos contenances, de la bouche des heureux qui se seront trouvés à temps pour nous considérer à leur aise.

Je t'assure, amie, que je ne vois pas pour quoi, à en juger suivant nos principes et notre pratique, nous ne serions pas aussi fiers dans notre marche, si cela devoit nous arriver, que d'autres pourroient l'être dans la cérémonie ou la fête la plus propre à attirer la multitude. Suppose un Lord-maire dans son jour de Gala, un Général victorieux, un ambassadeur faisant son entrée publique ; et pour aller du plus petit au plus grand, suppose enfin un couronnement : dans toutes les fêtes, ne sont-ce pas les gardes du Roi, les files de guerriers disciplinés et de figures héroïques : les troupeaux de spectateurs les uns montant, les autres suspendus, avec les flots de leurs têtes mouvantes en tout sens depuis le fond des boutiques jusqu'aux toîts des maisons, comme je viens de le décrire, qui font la principale partie de la curiosité et de la grandeur de ce spectacle ?

Permets-moi de te demander, si tu ne penses pas, que le maire ou l'ambassadeur, ou le général feroient fort pauvre figure dans leurs galas, si les trompettes et les tambourins n'appeloient la canaille à venir

les voir et les admirer ? Et nous ne serions peut-être pas de tous les héros, les plus coupables. Car qui sait par quels moyens le magistrat peut avoir obtenu sa chaîne d'or ; et sans doute le général triomphant revient d'égorger des milliers d'hommes, et de commettre des meurtres accumulés, sanctifiés seulement par la coutume. César, nous dit-on, avoit à l'âge de 56 ans où il fut assassiné, gagné 55 batailles rangées, pris d'assaut plus de mille villes, et tué près de (*) 1,200,000 hommes, sans compter, je suppose, ceux qui périrent de son côté en tuant les autres : ne sommes-nous pas toi et moi, Belford, des mortels innocens et blancs comme neige, des enfans au maillot, en comparaison de ce César, et de son prédécesseur en héroïsme, cet Alexandre, décoré du nom de *grand*, pour ses dévastations et ses meurtres ?

La principale différence qui me frappe dans cette comparaison de nous avec le Lord-maire, l'ambassadeur, ou le général dans leurs jours de triomphe, c'est que la populace fait plus de bruit, pousse des clameurs plus bruyantes dans un cas que dans l'autre ; ce qu'on nomme des acclamations, et ce qui finit souvent par un goût plus exalté, en se jetant des animaux morts à la tête les uns des autres, avant

(*) Pline fait monter ce nombre à 1,100,092.

que la foule se disperse ; espèce d'orgie qui leur donne autant de joie qu'a pu leur en causer la première partie du triomphe : au lieu qu'ils nous suivront dans le respect le plus silencieux et le plus auguste, qu'interromperont tout au plus de légers murmures ; leurs bouches ouvertes de toute leur grandeur, comme si elles étoient distendue par des bâillons ; et leurs voix généralement perdues dans l'excès de leur admiration, exprimée dans leurs regards de travers.

Mais suppose après tout que nous soyons convaincus ; qu'avons-nous à faire, que de vendre à temps nos terres ; afin que les shériffs ne se régalent pas de nos dépouilles. -- Il n'y a jamais de risque d'être pendu pour pareil crime, tant que nous aurons de l'argent ou des amis. Enfin, mets les choses au pis, et suppose que deux ou trois de nous doivent mourir ; ne reste-t-il pas à chacun des chances et l'espoire d'échapper ? Ils auront bien le diable au corps, s'ils en pendent cinq pour en avoir violé trois.

Je suis bien sûr d'être un des heureux : ne fût-ce qu'en considération de ma famille. Et étant aussi bel homme, je ne peux manquer d'avoir une douzaine ou deux de jeunes pucelles, toutes vêtues de blanc, qui iront à la cour demander ma grace. Et quel charmant spectacle elles offriront avec leurs blanches thérèses, leurs blan-

ches robes, et leurs blancs jupons, leurs blanches écharpes et leurs gants blancs, prosternées à genoux pour moi, leurs mouchoirs blancs sur les yeux, enfermant dans deux jolies files Sa Majesté qui se promène au milieu d'elles, et d'un signe de tête accorde ma grace à leur considération ? Et si une fois j'ai mon pardon, tout finit là : car Belford, dans un crime de cette espèce, il n'y pas d'appel, comme dans un meurtre. Tu vois donc que le pis qui nous pût arriver, si nous ne profitions pas de cette occasion pour faire notre grand tour d'Europe, seroit de rester dans notre pays et de subir notre jugement : mais il est bien plus probable qu'elles ne feront aucunes poursuites. Et si elles n'en font pas, alors nous ne courons plus aucun risque ; et l'objet de notre voyage chez l'étranger sera uniquement un plaisir de notre choix ; en quittant nos amis fatigués de nous, pour revenir après un temps retrouver ces mêmes amis à qui l'absence nous aura rendus plus chers, comme l'absence nous aura rendus nous-mêmes plus sensibles au plaisir de les revoir.

Voilà quel est mon plan, camarade, du moins au premier apperçu. Je sais fort bien qu'il est susceptible d'être perfectionné — par exemple je peux débarquer les Dames en France, les entraîner rapidement avant qu'elles puissent trouver un moyen de retour, ou que Hickman soit remis de sa

frayeur ; et trouver par-là quelque expédient pour attirer ma charmante sur mon bord : et alors tout seroit au mieux, et je n'aurois pas besoin de m'inquiéter si je devrois ou non revenir jamais en Angleterre.

Note qui mérite attention --- savoir si, pour compléter ma vengeance, je ne puis pas imaginer quelque stratagême pour surprendre ou exporter ou James Harlowe ou Solmes ? ou même tous les deux ? Il ne faut pas, Belford, aller en exil pour rien. ( b )

## LETTRE CCIX.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

SI le complot dont je t'ai donné l'explication n'est pas de ton goût, compte, Belford, que j'en ai trois ou quatre autres dont je suis beaucoup plus satisfait, et dont tu le seras peut-être aussi. Tu n'as seulement qu'à renoncer aux misérables engagemens que tu as pris, et tu choisiras. Pour tes trois camarades, ils doivent exécuter ce que je leur ai prescrit ; et ne t'imagine pas que tu puisses t'en dispenser non plus. Ne suis-je pas votre général ? Mais c'est un sujet auquel je reviendrai dans son temps. Tu sais que je ne me

détermine jamais absolument pour un projet, avant le temps de l'exécution. Alors le trait de la foudre n'est pas plus prompt que moi.

Revenons à ce qui me touche immédiatement le cœur. Me croiras-tu, si je dis que par rapport à ma fière maîtresse, j'ai tant de systêmes qui se présentent en foule à mon esprit et se disputent la préférence, que je suis dans l'embarras pour choisir. Je pourrois t'en détailler six principaux, dont un seul répondroit à toutes mes vues. Mais comme la chère personne ne m'a point épargné les sujets de chagrin, je crois que la reconnoissance m'oblige à ne pas ménager la poudre pour elle, et que je dois au contraire lui causer de l'étonnement et de l'admiration, en faisant jouer trois ou quatre mines à la fois.

(¶) Tu te souviens de ce que Shaskespear, dans sa pièce de *Troïle et Cresside*, (*) fait dire à Hector, qui pour tant n'est pas accoutumé à faire le fanfaron, dans une entrevue qu'il a avec Achille, et dont on peut faire l'application à cette beauté si vigilante, et à la manière dont elle m'a vexé, et à la certitude où je crois être actuellement de la réduire; suppose que ma charmante est devant moi, et que moi, je considère sa personne de la tête aux pieds.

(*) Acte 4me. scène 16me.

Dèsormais, *beauté si vigilante*, sois bien sur tes gardes : car je ne te tuerai pas ici ou là, ou là ! mais j'en jure par *la ceinture qui entoure les flancs de Vénus ;* je te tuerai dans tout ton corps : oui, par-tout.

Toi, sage *Belford*, pardonne-moi cette bravade : c'est son excessive *vigilance* qui m'arrache cette folle menace : mais je ferai tous mes efforts pour confirmer mes paroles par mes actions ; ou puissé-je ne jamais. . . . .

Et je me figure que tu t'entremets ici pour modérer mon emportement, comme Ajax fit pour calmer Achille.

> Ne vous emportez point, cousin,
> Et laissez là cette menace, jusqu'à ce que l'occasion ou la résolution vous mette dans le cas de l'exécuter.

Tout ce qui me dépite, c'est qu'au milieu de l'orgueil que me donnent mes stratagêmes, il se trouve dans le monde un mortel, qui a osé mettre en question si le prix de la conquête une fois obtenu, vaut les peines qu'elle me coûte : et qui pourtant n'ignore pas avec quelle patience, avec quels soins un oiseleur couvre un acre de terre de ses lacs et de ses filets, établit son cheval de tonnelle, ses miroirs; ses oiseaux de leurre, et invite par son sifflet la troupe des oiseaux ; et le fruit de toutes ses peines pendant les premières heures du jour ou même d'une matinée

entière, se borne souvent à une simple linote.

Parlons sérieusement, Belford. Je suis forcé de reconnoître, que depuis l'enfance jusqu'à notre âge d'homme, toutes nos chasses, toutes nos poursuites ne sont que des bagatelles de grandeurs différentes, et proportionnées à nos années et à nos vues : mais une belle femme n'est-elle donc pas la plus brillante des bagatelles qu'ait jamais pu ou que puisse jamais obtenir un homme ? Et pourquoi disons-nous *obtenir*, si elle ne fait pas l'objet naturel de nos désirs ? Et puis si c'est l'homme qui est plutôt la conquête de la femme, que la femme celle de l'homme.

Hé bien, Belford, que penses-tu ?---- Que tu es le plus détestable des hommes, diras -- tu si. . . -- Si ? -- Point de *si*. --- Mais pas plus tard que demain, je serai fort malade ; sérieusement, je le serai --- Malade ? Eh ! pourquoi malade ? (b) Pour quantité de bonnes raisons, Belford. ---- Je serois fort curieux d'en savoir du moins une. Malade, dis-tu ? De toutes tes inventions perverses, en voilà une qui ne me seroit jamais tombée dans l'esprit.

Peut-être crois-tu que ma vue est d'attirer ma belle au chevet de mon lit. C'est une ruse ancienne de trois ou quatre mille ans. Il conviendroit bien mieux à mes desseins de pouvoir m'approcher du sien ; mais je veux bien avoir la complaisance de te mettre au fait.

Je suis plus inquiet que tu ne le penses sur ce système de contrebande, qui est de l'invention de Miss Howe. Il ne faut pas douter que si je fais une tentative sans succès, ma charmante n'entreprenne l'impossible pour s'échapper d'entre mes mains. Je m'étois persuadé autrefois qu'elle m'aimoit; mais j'en doute à présent: ou du moins, que ce soit avec une *ardeur*, pour employer le terme de Miss Howe, qui la rende capable de me pardonner une faute préméditée, si je m'en rendois coupable.

Et que te servira d'être malade? -- Ecoute-moi jusqu'à la fin. Mon intention n'est pas d'être aussi mal que Dorcas le représentera. Cependant je ferai faire à mon estomac des efforts prodigieux. Je rendrai un peu de sang caillé. Sûrement je me serai rompu quelque vaisseau. Cela ne sera pas douteux. On fera venir de l'eau styptique d'*Eaton*: mais aucun médecin ne paroîtra. Si ma belle a quelque sentiment d'humanité, elle ne manquera pas de s'alarmer: mais si son cœur sent de l'amour, quelque reculé qu'il puisse être dans le fond de son ame, il se produira dans cette occasion, il éclatera, non-seulement dans ses yeux, mais dans chaque trait de son charmant visage.

Je montrerai une grande intrépidité. Je ne redouterai pas la mort, ni aucune suite de mon accident. Je parlerai en homme sûr d'être mieux dans une heure ou deux,

pour avoir déja fait une heureuse expérience de ce remède balsamique à l'occasion d'un vaisseau rompu dans une chûte qui m'est arrivée à la chasse, et dont ma maladie est vraisemblablement un reste; cette conduite, tandis que tout le monde paroîtra fort alarmé de ma situation, fera voir à la belle que je n'en ai pas la moindre inquiétude, et que je n'ai par conséquent aucun dessein caché.

Tu commences, sans doute, à juger mieux de mon invention. J'en étois sûr, lorsque j'aurois achevé de m'expliquer. Une autre fois que tes yeux soient prêts à lire des merveilles, et ton esprit à bannir toutes les doutes. A présent, Belford, si ma charmante n'est pas fort touchée de me voir un vaisseau rompu, mal fort dangereux dans une constitution aussi ardente qu'on connoît la mienne, et que j'attribuerai, d'un air calme, aux agitations et aux chagrins que j'ai essuyés depuis quelque temps; ce qui doit passer à ses yeux pour une nouvelle preuve de mon amour, et m'attirer quelque sentiment de reconnoissance... quoi? qu'arrivera-t-il, homme fertile en inventions? -- Ce qui arrivera? que je ne serai pas combattu alors par des remords trop vifs, si je prends le parti d'employer un peu de violence: car celle qui ne montre point de compassion, n'en mérite pas.

Mais si son inquiétude paroît extrême?

Alors je serai dans l'espérance de bâtir sur un bon fondement. L'amour cache une multitude de fautes, et diminue celles qu'il ne peut cacher. L'amour, lorsqu'il est découvert et reconnu, autorise les libertés. Une liberté en produit une autre. Enfin je verrai alors où cette ouverture pourra me conduire.

Fort bien, Lovelace; mais avec cette force de santé, et ce visage fleuri, comment diable persuaderas-tu à quelqu'un que tu sois malade!

Comment? quelques grains d'Ipecacuanha feront l'affaire.... En voilà assez pour me faire faire des efforts de démon.

Mais le sang? comment rendre du sang, si tu ne te fais une blessure réelle?

Pauvre Belford! ignores-tu donc qu'il se trouve des pigeons et des poulets chez le premier rôtisseur?

Joins les mains d'admiration.

Dans un état si douteux, Madame Sinclair me représentera que j'ai mené depuis quelque temps une vie trop sédentaire. Je me laisserai persuader de faire venir une chaise, et de me faire porter au Parc, où j'essayerai un peu de marcher et de faire la longueur du mail. A mon retour, je m'arrêterai au *Cocotier*, pour m'amuser quelques momens.

Et que m'en reviendra-t-il?

Encore des questions? Je crains, Belford, que tu ne sois un incrédule. Eh bien!

pour satisfaire ta curiosité, ne saurois-je donc pas si ma charmante entreprend de sortir dans mon absence ? Ne verrai-je pas à mon retour, si je suis reçu avec tendresse ? Mais ce n'est pas tout ; je ne sais quel pressentiment me dit qu'il arrivera quelque chose d'intéressant pendant ma promenade. C'est ce que je remets à t'expliquer dans un autre temps.

Conviendras-tu enfin, Belford, ou ne conviendras-tu pas qu'il est utile à bien des choses d'être malade ? En vérité, je prends tant de plaisir à mes inventions, que si je perds l'occasion de les mettre en œuvre, j'en serai à demi fâché. De ma vie, non, de ma vie je n'en retrouverai une si belle.

D'un autre côté, les maudites femmes de cette maison sont si pressantes dans leurs impertinens reproches, qu'elles ne me laissent pas un moment de repos, et que je ne fais que les maudire. Elles voudroient que sans perdre le temps en projets éloignés, je prisse le parti d'employer quelqu'un de leurs artifices vulgaires et usés. Sally, particulièrement, qui se croit l'esprit fort inventif, me disoit tout-à-l'heure, d'un air insolent, sur le refus que j'ai fait de ses offres, que mon intention n'étoit pas de vaincre, et que j'étois assez corrompu pour penser au mariage, quoique je fisse difficulté de lui en faire l'aveu. Parce que ce petit Diable a fait son premier sacrifice

à mon autel, elle se croit en droit de prendre avec moi toutes sortes de libertés ; et son impertinence augmente, de ce que depuis long-temps j'évite avec affectation, dit-elle, l'occasion de répondre à ses avances. L'impudente, me croire capable d'être le successeur d'un autre homme ! Je n'en ai jamais été réduit à cette humiliation. Tu sais quel a toujours été mon principe. Ce qui passe une fois entre les mains d'autrui, et je ne m'y trompe pas, ne rentre jamais dans les miennes. C'est à des gens tels que toi et à tes compagnons qu'il convient de s'accommoder d'un bien devenu bannal. J'ai toujours, moi, aspiré à la gloire de la première découverte. Je n'en suis que plus noir, diras-tu peut-être de me plaire à corrompre ce qui n'a jamais été corrompu. Mais je te réponds, *non.* Puisque d'après une pareille maxime, j'ai fort peu d'adultères sur la conscience.

Cependant, une aventure qui m'est arrivée à Paris avec une Dame mariée (je crois ne t'en avoir jamais fait le récit) ne me permet pas de dire que j'aie la conscience absolument nette. Mais l'esprit d'intrigue y eut plus de part qu'aucune méchanceté réfléchie. Je veux te la conter en deux mots.

Un marquis François, déja avancé en âge, qui se trouvoit employé par sa cour dans une fonction publique à celle de Madrid, avoit laissé une femme jeune et

charmante, qu'il avoit épousée depuis peu, dans la même maison et comme sous la garde de sa sœur, qui étoit une vieille et insolente prude. Je vis la jeune Dame à l'Opéra : je pris du goût pour elle à la première vue, et plus encore à la seconde, lorsque j'eus appris sa situation. En conséquence, sous prétexte de faire ma cour à la prude, je fus reçu chez toutes les deux. Mon premier soin fut de me plaindre des froideurs et des réserves de la vieille, pour la rendre encore plus réservée ; ensuite de prendre avantage de la situation de la jeune marquise, entre la jalousie de son mari et l'arrogance de sa belle-sœur, pour la piquer contre ces deux ennemis de sa liberté. Je me flattai de faire entrer dans son ressentiment un peu d'égard pour ma personne. Les Dames françoises ne sont pas ennemies de l'intrigue.

La vieille sœur ne laissa pas de former quelques soupçons. Mais j'étois déja si bien dans l'esprit de la jeune, qu'elle ne se trouva pas disposée à voir congédier le seul homme qu'on lui eût permis de voir. Elle m'apprit les soupçons de sa sœur, je lui conseillai de l'engager à se cacher dans un cabinet pendant ma première visite, sous prétexte de lui faire entendre comment je m'expliquerois en son absence. Elle devoit prendre la clef du cabinet dans sa poche. Et elle devoit me questionner sur la sincérité de mes sentimens pour sa sœur qui

seroit là pour m'écouter. J'arrivai, on enferma ma prude, je m'assis près de l'aimable marquise; je lui parlai de sa sœur, je fis l'aveu de ma passion pour elle, je me répandis en protestation des plus chaudes : car la marquise me faisoit des questions pressantes : et la sœur prude étoit aux écoutes pendant cet entretien.

Quel fut le dénouement ? Je pris cette charmante françoise par la main en feignant de vouloir chercher sa sœur dans l'appartement voisin. Je la traînai à demi, sans qu'elle osât crier pour se plaindre; et la vieille, enfermée sous une clef sûre, demeura dans le ravissement de tout ce qu'elle venoit d'entendre.

Jamais jolie femme ne s'est trouvée inutilement tête-à-tête avec moi; à l'exception néanmoins de ma chère Clarisse. Mon ingénuité me fit obtenir ma grace : la marquise ne put s'empêcher de rire de cette double tromperie, d'autant plus que sa geolière devenue alors sa prisonnière, se crut aussi heureuse que nous l'avions été sa sœur et moi....

Les Anglois, Belford, ne l'emportent pas souvent sur les François par l'esprit.

Notre commerce se soutint par d'autres ruses qui ne te paroîtroient pas moins ingénieuses. La glace une fois rompue, ma belle marquise ne fit pas difficulté d'y contribuer; car tu sais mon axiôme; *une fois subjuguée, c'est pour toujours.* Mais

un incident plus tendre servit à révéler le secret, -- à le révéler, avant que cette disgrace pût être voilé par le retour du Marquis. La sœur avec plus d'un sujet de ressentiment devint une furie impitoyable : le mari irréconciliable : un homme à tous égards peu propre à la qualité de mari, même d'un mari françois... il étoit devenu plus délicat sur cet article, peut-être par son séjour chez un peuple dont les mœurs sont si opposées à celles de sa nation. Que restoit-il à la belle, que de se jeter sous ma protection ? Elle ne s'en crut pas plus malheureuse jusqu'au jour des grandes douleurs que la mort et le repentir l'emportèrent à la même heure.

Pardonne une larme, cher ami ; elle méritoit un meilleur sort. De quoi ce vil et inexorable mari n'aura-t-il pas à répondre? La sœur fut punie par d'autres évènemens. C'est une réflexion qui me console encore : oui, elle fut réellement punie. Mais peut-être t'avois-je déja raconté cette aventure.

## LETTRE CCX.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Vendredi au soir.*

FÉLICITE-MOI ; je viens de prendre l'air avec ma charmante, après de grandes instances pour obtenir cette faveur. Nous

étions accompagnés des deux nymphes, qui ont joué parfaitement leur rôle ; les yeux modestes, le discours tourné sans affectation à la morale. Ah ! Belford, quels démons que les femmes, lorsqu'elles ont passé toutes les bornes et que nous avons rendu leur ruine complète.

Le carosse nous a conduits vers Hamstead, de-là vers Highgate, vers Muswell-Hill, d'où nous avons repris le chemin de Hamstead, et nous nous sommes arrêtés à Upper Flask ; là, par complaisance pour les nymphes, ma charmante a consenti à faire une petite collation. Ensuite nous sommes revenus de bonne heure à la ville, par Kentish-Town.

Elle a paru d'une humeur délicieuse. Moi, j'ai marqué tant de respect et de complaisance pendant tout le chemin, et lorsque nous sommes descendus pour nous promener sur la hauteur, où la variété des objets forme une perspective charmante, qu'elle m'a promis d'y revenir quelquefois pour y prendre l'air. Je crois, Miss Howe, ai-je dit plusieurs fois en moi-même dans la promenade, je crois que tes misérables plans sont suspendus.

(¶) Mais il faut que je te dise quelques particularités de notre conversation pendant le circuit que nous fîmes, étant dans la voiture. -- « Elle avoit reçu une lettre » de Miss Howe, hier, à ce que je pré- » sumois.

Point de réponse. -- « Que je me trouverois heureux d'être admis dans leur correspondance ! Ce seroit avec bien de la joie qu'en échange je leur communiquerois la mienne. »

Ainsi, quoique sans espérance d'y parvenir de son consentement, et qu'elle fût loin de se douter que j'y eusse réussi si heureusement, sans avoir besoin de son aveu, je crus qu'il ne seroit pas mal-à-propos de la presser, et pour plusieurs motifs. Entr'autres ne fût-ce que pour lui rendre raison de ce que je suis constamment occupé à écrire, afin de lui ôter toute défiance qu'elle fût le sujet de ta correspondance et de la mienne; et encore pour justifier ma réserve à lui en faire un secret par l'exemple de la sienne.

Je continuai donc. -- Je lui dis que les lettres familières, le genre épistolaire étoit celui de tous que j'aimois le plus, comme je le lui avois dit plus d'une fois : qu'on écrivoit d'après son cœur, sans être gêné par les entraves de l'étude et de la méthode, et que c'étoit ce que signifioit le mot même de *cor*-respondance : (*) qu'on y mettoit son ame. Le corps est comme annéanti pour un ami qui écrit à son ami : c'est l'ame qui commande et dirige en souveraine, et les doigts obéissent. C'étoit en ce mot, l'amitié même peinte et consignée dans un dépôt durable; l'amitié fixée sous

(*) *Cor* en latin et en italien signifie *cœur*.

le cachet : annonçant que les deux parties ne craignoient aucun changement du pouvoir du temps ou du sort, puisqu'ils se prodiguoient si libéralement des témoignages, qui, en casde foiblesse ou d'infidélité, seroient toujours prêts à déposer contre eux.

Pour moi, c'étoit mon principal amusement pendant son absence, et sans cette distraction innocente, il ne m'auroit pas été possible de soutenir le cruel éloignement où elle me tenoit d'elle. Sally savoit où j'en voulois venir : elle dit, qu'elle avoit eu l'honneur de voir deux ou trois de mes lettres, et autant de M. Belford, et qu'elle ne croyoit pas avoir jamais fait une lecture plus amusante. Mon ami Belford, ajoutai-je, avoit un heureux talent pour le genre épistolaire ; et une grande facilité à traiter toutes sortes de sujets.

Je m'attendois que ma belle alloit me questioner sur le genre des sujets de nos lettres : mais retranchée dans le silence, à ce que je vis, elle ne dit pas une parole. Je me mis donc à toucher moi-même cet article.

Nos sujets, continuai-je, étoient fort variés et s'étendoient à tout ; quelquefois c'étoient des articles littéraires : (je vis qu'elle m'écoutoit fort attentivement) quelquefois les divertissemens publics : tantôt nous nous amusions réciproquement

des fruits de différentes correspondances ; que nous entretenions avec des étrangers, avec lesquels nous nous étions liés d'amitié dans nos voyages, tantôt des foiblesses et des qualités de nos amis particuliers : quelquefois nous parlions de nos projets actuels, de nos futures espérances, quelquefois nous y versions notre gaieté et nos plaisanteries l'un contre l'autre. -- Je sentois qu'il y auroit une apparence de vanité à supposer que mes lettres pussent amuser une Dame de son jugement et de sa délicatesse ; mais du moins je croyois pouvoir assurer que peut-être elle seroit bien éloignée de me juger aussi défavorablement qu'elle avoit paru le faire quelquefois, si elle étoit dans le cas de voir les lettres que nous nous écrivions M. Belford et moi. -- J'espère, ami, que tu as trop de savoir-vivre, pour me donnet un démenti, même dans le fond de ton cœur.

Elle a enfin parlé. Après s'être excusée de mon compliment comme le feroit une personne qui le mériteroit, elle a dit que, pour elle, elle m'avoit toujours regardé comme un homme de sens (un homme de sens, Belford ! quel éloge mesquin !) qu'elle étoit par conséquent très-portée à croire, que mes lettres surpassoient encore de ce côté ma conversation ; parce qu'il étoit impossible, qu'une lettre, quelque familier, quelque facile qu'on en supposât le style, n'eût des avantages que procuroit la réflexion

réflexion d'un homme assis et écrivant à loisir, et que ne pouvoit toujours donner de même la rapidité d'une conversation. Il lui paroîtroit donc bien étrange, que je m'y donnasse avec réflexion des licences qui n'auroient d'autre excuse que le défaut de réflexion, qui n'étoit pas lui-même une excuse recevable. Mais s'il étoit vrai que les lettres de M. Belford et les miennes roulassent sur des sujets aussi généraux, et que plusieurs fussent aussi amusantes et aussi instructives qu'elle le présumoit, elle ne pouvoit disconvenir qu'elle ne fût fort aise d'en avoir quelques-unes, et en particulier celles que Miss Martin avoit vues et admirées.

C'étoit me serrer de près. -- Je la regardai pour voir si je pourrois découvrir en elle quelque soupçon que Miss Martin eût vu ce que je ne lui avois pas montré : mais elle n'eut pas l'air d'avoir cette défiance. En sorte que je me contentai de lui dire, que je serois très-fier de lui montrer non-seulement celles-là, mais même toute ma correspondance avec Belford ; mais que je devois la faire souvenir, qu'elle savoit la condition.

Non en vérité ! avec une de ses jolies lèvres pincée ; d'une manière aussi impertinente que gracieuse, annonçant un joli dédain, qui ne pouvoit être joli que dans une bouche de rose aussi fraîche, et dans une beauté si divine, et si incomparable. --

Quel désir j'ai de revoir encore ce mouvement si plein de charmes ? il ne peut naître que d'une bouche comme la sienne.

Mais je suis fou d'amour. -- Et cependant, du train dont je vais, jamais je ne franchirai l'intervalle qui me sépare d'elle. Tantôt de feu, tantôt de glace, mon ame passe continuellement de l'un à l'autre extrême. --- Cependant c'est bien en vain que l'épreuve tentera d'éteindre... ce qui après tout est inextinguible.

Je t'en prie, Belford, pardonne-moi ma déraison, et mes métaphores de volcan.-- Ne t'ai-je pas dit, non pas que j'étois malade d'amour, mais que j'en étois fou ? Pourquoi ai-je amené un tel ange dans une pareille maison? dans une pareille société ? Et pourquoi ne pas boucher mes oreilles à ces sirènes, qui connoissant mon aversion pour le nœud conjugal, sont sans cesse à toucher cette corde ?

Je n'aimois pas, lui ai-je dit, une réponse aussi légère. J'étois sûr que la correspondance de deux jeunes amies aussi chères l'une à l'autre, pouvoit être vue de tout le monde ; j'avois plus de raisons que personne de souhaiter de voir les lettres écrites entr'elle et Miss Howe, parce que j'étois sûr qu'elles étoient remplies d'une instruction admirable, et que l'une des chères correspondantes avoit daigné souhaiter mon entière réforme.

Elle me fixa des yeux, comme si elle

eût voulu lire jusqu'au fond de mon ame. Je crus sentir le trait de ses regards pénétrer l'un après l'autre jusqu'à mes entrailles frémissantes. ---- Mais elle garda le silence : et ses yeux n'avoient pas besoin d'être secondés par la parole.

N'éanmoins, me remettant un peu ; j'espérois, lui dis-je, qu'il n'étoit rien arrivé de fâcheux à Miss Howe ou à sa mère. La lettre d'hier lui avoit été envoyée par un exprès : elle l'avoit ouverte avec une émotion visible. --- comme si elle l'eût attendue beaucoup plutôt : c'étoient toutes ces remarques qui m'avoient donné des craintes. -- Nous étions alors à Muswell-Hill. Voilà un fort joli pays, dit-elle à Polly, au lieu de me répondre.

Mais je n'étois pas homme à me contenter de cette manière de répondre. --- " Je ne pouvois qu'attendre des sujets charmans, et des descriptions piquantes de la part de deux plumes aussi exercées.-- J'espérois que tout alloit bien entre M. Hickman et Miss Howe. La mère, ajoutai-je, avoit cette union à cœur. M. Hickman ne laissoit pas d'avoir son mérite. Il étoit ce que les Dames appeloient un homme sage et rassis : mais je ne pouvois m'empêcher de dire, que je pensois que Miss Howe méritoit un mari d'une autre trempe.

Je croyois cette attaque propre à l'engager dans un sujet où j'aurois pu tirer

d'elle quelques lumières à mon profit. --- Car Hickman est un de ses favoris. - Pourquoi ? c'est ce que je ne peux deviner, si ce n'est par l'opposition de son caractère avec celui de ton honnête ami.

Mais elle m'a coupé par un regard de désapprobation, et par une autre froide remarque sur un lointain -- à combien jugez-vous, Miss Horton, que ce soit de nous ce bouquet d'abres ? --- en avançant la main hors de la voiture, pour l'indiquer du doigt -- ainsi je fus arrêté là.

Ici finit tout ce que j'avois à t'écrire de notre entretien pendant notre agréable promenade. (b)

« Depuis que nous sommes revenus, son occupation et la mienne ont été d'écrire. Elle a promis de m'accorder ce soir une heure d'entretien avant que de se retirer.

Tout ce que l'amour le plus soumis est capable d'inspirer, pour intéresser son cœur à la maladie de demain, fera mon étude pendant notre conversation ; mais j'aurai soin en la quittant, de me plaindre d'un mal d'estomac.

Nous nous sommes vus. De ma part, l'amour et le respect ont joué parfaitement leur rôle. Il n'a rien manqué non plus à sa douceur et à sa complaisance. Elle a paru touchée de mon incommodité. Si subitement ! Au moment que nous allions nous quitter. Mais ce n'étoit rien. Elle comptoit me trouver mieux de main.

Ma foi, Belford, je crois que je suis déja malade. Est-il possible, pour un étourdi tel que moi, de se persuader qu'il ne se porte pas bien ? A ce compte, je serois meilleur comédien que je ne le souhaite; mais je n'ai pas un nerf, pas une fibre, qui ne soient toujours prêts à contribuer au succès d'une intention dont j'ai formé le dessein.

Dorcas a transcrit pour moi toute la lettre (*) de Miss Howe du dimanche 14 Mai, dont je n'avois encore que l'extrait. Elle n'en a pas trouvé de nouvelle dans le même paquet; mais c'est assez pour moi de celle-ci, et de celle que j'ai copiée moi-même en chiffres, dimanche dernier, relative au plan de contrebande, (**) tandis que ma charmante étoit à l'église.

Dorcas m'apprend que sa maîtresse a transporté ses papiers, de la grande armoire débène, dans une cassette qui contient son linge; et qu'elle a placée dans une garderobe obscure. Nous n'avons pas à présent la clef de cette cassette; sans doute elle y conserve toutes les lettres qu'elle a reçues avant celles que je me suis procurées. Dorcas en est fort inquiète : cependant elle se flatte de n'être pas soupçonnée, parce qu'elle est sûre d'avoir tout remis dans l'ordre où elle l'a trouvé.

(*) Voyez Lettre CLXXXIII, vol. 5.
(**) Voyez Lettre CXCV, vol. 5.

## LETTRE CCXI.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Au Cocotier, Samedi, 27 Mai.*

CET Ipecacuanha est bien la drogue la plus désagréable ! Pourquoi ces maudits médecins ne peuvent-ils rien trouver pour faire du bien à notre santé, qui ne soit capable d'empoisonner le diable? Il suffiroit de prendre médecine dans l'autre monde, pour punition d'une vie mal employée. Un médecin d'un côté, un apoticaire de l'autre, et la pauvre ame soumise à leurs ordonnances, il ne seroit par ma foi pas besoin d'autres bourreaux ni d'autres tourmens.

Il étoit question de me donner un air malade : je n'ai que trop réussi, ayant pris assez d'ipecacuanha pour me causer de grands vomissemens, et n'ayant pas avalé assez d'eau pour le balayer tout-à-fait, je me suis trouvé aussi-tôt l'air d'un homme qui auroit gardé le lit pendant quinze jours. Il ne faut pas badiner avec des armes tranchantes, me suis-je dit à moi-même au milieu de l'exercice ; et bien moins avec celles de la médecine.

J'ai passé deux heures dans les efforts et les tranchés. J'avois défendu à Dorcas d'en rien dire à ma chère Clarisse par un

pur mouvement de tendresse pour elle ; mais bien aise aussi de lui faire connoître lorsqu'elle apprendroit ma défense, que je m'attendois à lui voir de l'inquiétude pour ma situation.

Fort bien, mais Dorcas est une femme. Elle peut dire tout bas à sa maîtresse, le secret qu'elle a reçu ordre de garder.

Viens ici, toi, malheureuse, ai-je dit à cette fille, (malade en attendant comme un chien.) Laisse-moi voir comment la douleur, mêlée avec la surprise, va sur ton gros visage. Tu t'y prends mal. Cette mâchoire pendante et cette bouche trop étendue en long ovale conviennent plus à l'horreur qu'à la tristesse. Retranche-moi ce clignotement, ces minauderies dans ton *odieux regard*, comme tu sais que ma charmante l'a une fois nommé. -- Bon ; cela est un peu mieux : pas tout-à-fait bien encore ; mais tiens la bouche un peu plus fermée : tu as là un ou deux muscles que tu ne saurois gouverner, entre l'os de la joue et les levres, et qui devroient tirer en haut un coin de ta bouche vers ta chausse-trape, et baisser celui-ci pour aller joindre l'autre. -- Bon. T'y voilà. Pars à présent. Monte et descends l'escalier à pas précipités. Porte quelque chose avec toi ; rapporte-le, comme si tu l'avois été chercher dans la salle à manger ; jusqu'à ce que ce mouvement extraordinaire t'ait mise

hors d'haleine, et donne à ta respiration le soupir naturel.

Dorcas a commencé aussi-tôt la scène. Qu'y a-t-il donc, Dorcas? — Rien, Madame.

Ma charmante étoit étonnée sans doute de ne m'avoir pas vu le matin, mais trop dédaigneuse pour avouer son étonnement. Cependant, à force de répéter : qu'y a-t-il donc, qu'y a-t-il donc? pendant que Dorcas montoit et descendoit en hâte, elle a tiré de cette fille; Ah, Madame, mon maître, mon pauvre maître. . . .

Quoi? comment? Quand? . . . . . avec tous les monosyllabes de l'étonnement.

( Entre deux parenthèses, je te dirai, Belford, une idée que j'ai eu souvent, que les petits mots dans la république des lettres comme les petits hommes dans une nation, sont quelquefois ceux qui signifient le plus. Les trisyllables et les grands mots ronflans ne sont bons que pour la petite espèce des grands de l'Etat. )

Je ne dois pas vous le dire, Madame. Mon maître, m'a défendu de vous le dire. Mais il est plus mal qu'il ne pense. Il ne veut pas qu'on vous effraie.

Ici une vive inquiétude a pris possession de chaque trait du charmant visage. Elle s'est attendrie sur moi! Sur mon ame, elle s'est attendrie pour moi.

Où est-il?...

Trop pressée pour observer la politesse,

( Autre parenthèse, Belford. Ce qu'on appelle politesse est si peu naturel, qu'il faut avoir l'esprit calme pour l'observer. La politesse périt dans l'orage des passions.)

Je ne puis m'arrêter pour répondre aux questions, a crié la soubrette, quoiqu'elle ne désirât rien tant que de répondre, ( troisième parenthèse ; comme les crieurs d'édits qui fuient à grands pas les acheteurs auxquels ils ont envie de vendre. ) Cette precipitation n'a fait qu'augmenter celle de ma charmante. (¶) ( Quatrième parenthèse pour embellir la troisième ; comme le crieur public attire par sa fuite le peuple qui se précipite sur ses pas pour acheter ; et en ce moment je vois devant mes yeux toute une rue sur pied et courant après l'édit ou le crieur public, comme s'il étoit un voleur qu'ils poursuivissent. ) (b)

A la fin ! O ciel ! Il faut bien que Mde. Lovelace le sache ! il y a sûrement du danger a dit en bas une des nymphes à sa compagne d'un ton contraint, mais à la porte, et assez haut pour être entendue de ma déesse, qui prêtoit l'oreille. A ces mots, elle s'élance après Dorcas : Arrêtez..... Je veux savoir.... O Madame ! un vomissement de sang ! Un vaisseau rompu, j'en suis sûr ! --- Elle est déja au bas de l'escalier : elle trouve tout le monde dans le vestibule aussi occupé de mon sang, que s'il eût été question de celui du Saint Napolitain.

Ma charmante n'a fait qu'un pas jusqu'à la chambre où j'étois ; et s'approchant de moi, les yeux pleins d'une tendre inquiétude : Qu'avez-vous ? comment vous trouvez-vous M. Lovelace ?

« O mon unique amour ! fort bien ; » fort bien, ai-je répondu d'une voix languissante. Ce n'est rien ; rien qui doive » alarmer personne : je serai mieux dans » un moment. » Faisant encore des efforts convulsifs, car je souffrois comme un damné, quoique je ne rendisse plus de sang.

En un mot, Belford, je suis parvenu à mes fins. Je vois que je suis aimé : je vois que la chère personne me pardonne tout le passé : je vois que j'ai maintenant du crédit pour recommencer un nouveau compte. Miss Howe, je te défie, ma chère. Et toi, Mde. Townsend ! qui êtes-vous toutes ensemble pour lutter contre moi ? Tournez-moi le dos et fuyez avec votre contrebande : plus d'autre contrebandier que moi-même ; et les plus exquises faveurs de ma belle ne seront pas encore long-temps des richesses prohibées pour moi.

Personne ne doute plus ici qu'elle ne m'aime. Les larmes lui sont venues aux yeux plus d'une fois à la vue de ma situation. Elle a souffert que j'aie pris sa main, et que je l'aie baisée aussi souvent qu'il m'a plu. A l'occasion de quelques discours de Mde. Sinclair, qui me reprochoit de vivre

trop renfermé, elle m'a pressé de prendre l'air ; mais elle m'a recommandé, dans les termes les plus obligeans, de prendre soin de moi. Elle m'a conseillé de voir un médecin. *Dieu*, m'a-t-elle dit, a *fait* les *médecins*.

Je ne suis pas de cette avis, Belford. Dieu assurément nous a faits tous : mais je crois que ma charmante a voulu dire la médecine, au lieu *des médecins* ; alors sa pensée peut être entendue dans le sens de cette phrase vulgaire, *Dieu envoie les viandes, et le Diable fait la cuisine.*

Je me suis trouvé bientôt rétabli, après avoir pris le stiptique de ses chères mains.

Lorsqu'elle m'a pressé de prendre l'air, je lui ai demandé si elle me feroit l'honneur de monter en carrosse avec moi : je voulois connoître par sa réponse, si elle pensoit à sortir pendant mon absence.

Elle m'a répondu que si elle n'étoit persuadée qu'une chaise me convenoit mieux après mon accident, elle m'auroit accompagné de tout son cœur.

Est-ce là un compliment divin ? J'ai baisé encore une fois sa main. Elle étoit toute bonté. Plût au ciel, lui ai-je dit, que j'en fusse plus digne ! Mais je ne voyois plus devant nous que des jours heureux : sa présence et le généreux intérêt qu'elle avoit pris à mon accident, m'avoient tout d'un coup rétabli : j'étois bien ; je ne sentois plus le moindre mal ;

mais puisque ma bien-aimée étoit d'avis que je prisse un peu l'air, j'allois sortir -- qu'on fasse appeler une chaise. -- O chère Clarisse ! ai-je ajouté, quand cette indisposition me seroit venue de mes derniers chagrins, et du regret que j'ai eu de vous avoir désobligée, tout seroit compensé à l'infini par votre bonté. Tout le pouvoir de la médecine est dans un sourire de votre bouche. Votre dernier mécontentement a fait seul ma maladie.

Pendant ce temps-là, Mde. Sinclair, et Dorcas et Polly, et jusqu'à la pauvre innocente Mabell (car Sally étoit sortie au moment où ma belle étoit entrée) les yeux et les mains levés vers le ciel, le remercioient de ce miracle. Voyez la force de l'amour, disoit l'une tout bas, mais d'un ton à pouvoir être entendu ! le charmant mari, disoit un autre ! et toutes ensemble, l'heureux couple ! Que ce concert d'éloges a paru flatter ma charmante ! Quelles étincelles j'ai vu sortir de ses yeux ! Que la louange est douce pour un cœur qui se rend témoignage de son mérite, (¶) tandis qu'elle fait éprouver l'amertume du reproche à celui qui s'en connoît indigne ! Comme elle bannit la défiance ! Quelle gaieté ! quelle force nouvelle elle inspire à l'ame timide et découragée ! (♭)

A présent, Belford, crois-tu que j'aie perdu mon temps en me donnant cette maladie ? Cependant je te déclare que j'ai

trop d'autres expédiens beaucoup plus agréables à mettre en œuvre, pour recommencer jamais l'expérience de ce maudit ipecacuanha.

## LETTRE CCXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

*Samedi, 27 Mai.*

M. Lovelace, ma chère, a été fort malade. Son mal l'a pris subitement : il a vomi du sang en abondance. C'est quelque vaisseau rompu. Il s'étoit plaint hier au soir d'un mal d'estomac. Je m'en suis sentie d'autant plus affectée, que je crains qu'il ne lui soit venu de nos violentes contentions. Mais étoit-ce ma faute ?

Que j'ai cru le haïr ces jours passés ! Mais je vois que dans mon cœur la colère et la haine ne sont que des mouvemens passagers. Il est impossible, ma chère, de haïr ceux qu'on voit en danger de mort ou dans l'affliction. Mon cœur, je le sens, n'est point à l'épreuve des procédés obligeans, ni du sincère aveu d'une faute commise.

Aussi long-temps qu'il l'a pu, il a pris grand soin de me faire cacher sa maladie. Si tendre, si attentif dans la violence de la douleur ! Je voudrois ne l'avoir pas vu dans cet état. Ce spectacle a fait sur moi

trop d'impression ; alarmée encore comme je l'ai été par les craintes de tout le monde. Le pauvre jeune homme ! être surpris tout d'un coup ! dans une santé si florissante, et y étant si peu préparé !

Il est sorti dans une chaise à porteurs : c'est moi qui l'en ai pressé. Mais je crains de lui avoir donné un mauvais conseil ; car le repos est ce qu'il y a de mieux dans les maladies de cette nature. On n'est que trop prompte dans les cas imprévus à donner son avis sans lumières et sans réflexion. Je lui ai proposé à la vérité de faire appeler un médecin : mais il ne veut pas en entendre parler. Je respecte beaucoup la faculté ; et d'autant plus que ceux qui la traitent avec mépris n'ont pas plus d'égard, comme je l'ai toujours observé, pour des institutions d'un ordre encore plus respectable.

Je vous avoue que mon esprit n'est pas tranquille ; je crains de m'être exposée trop à découvert devant lui et devant les femmes de la maison. Elles pourront me trouver excusable, parce qu'elles nous croient mariés. Mais s'il manque de générosité, j'aurai peut-être sujet de regretter une surprise qui m'apprend à me connoître mieux que je ne me suis connue jusqu'à présent ; sur-tout lorsque j'ai raison de croire qu'il ne s'est pas bien conduit avec moi.

(¶) Il est vrai, j'ai fait plus d'une fois l'aveu, que j'aurois pu préférer M. Lovelace à tous les hommes. Je me rappelle les

débats que nous avions toutes deux coutume d'avoir ensemble sur ce sujet dans ces jours heureux que j'ai passés chez vous. Vous me disiez souvent (*) et vous me l'avez écrit une fois, que les hommes de sa trempe ne déplaisent pas naturellement à notre sexe ; tandis que je soutenois que ce n'étoient pas ceux que nous devions aimer, quoique cela pût arriver. Mais pressée entre mes parens d'un côté qui me précipitoient en avant, et son malheureux caractère, et ses embarrassantes inventions de l'autre ; je n'avois pas plus de loisir que d'inclination pour examiner mon cœur sur ce point. Cela me rappelle un passage d'une de vos premières lettres que je veux transcrire ici, quoique vous l'ayez écrit par plaisanterie. -- *Ne se pouvoit-il pas* (**) *que la violence des esprits auxquels vous aviez affaire, ne vous eût pas permis de faire attention aux palpitations de cœur, ou que si vous y avez fait quelque attention de temps à autre, ayant à choisir entre deux causes auxquelles on pouvoit les attribuer, vous vous fussiez méprise sur la véritable?* Passage qui me revenoit souvent en pensée, lorsque M. Lovelace étoit le moins reprochable, et qui n'a cependant fait depuis aucun effet sur moi, lors même qu'il m'a inquiétée et tourmen-

(*) Voyez Lettre CLXXXVIII, vol. 5.
(**) Voyez Lettre XII, vol 1.

tée, et qu'il a donné matière à mes soupçons. Car après tout, ma chère, M. Lovelace s'égare quelquefois dans sa propre prudence. Et ne devrions-nous pas, autant que nous le pouvons, autant que la fragilité et la prévention humaine peuvent le permettre, et dans les cas où il n'est pas question des liens de la nature, prendre la raison pour règle de nos inclinations ou de nos aversions, et les mesurer sur le mérite ou le démérite de l'objet? Car si ce qu'on appelle *l'amour*, devient une excuse légitime pour nos plus extravagantes folies, si on lui permet de renverser toutes les barrières, toutes les défenses dont une éducation soigneuse nous avoit environnées, quels peuvent être le but et le fruit de la doctrine qui nous enseigne à dompter nos passions? Mais, ô ma très-chère amie, ne serois-je pas coupable d'une faute punissable, si j'allois aimer cet homme plein de défauts? Et n'ai-je pas été déçue par mon propre cœur, lorsque j'ai cru que je n'avois aucun sentiment pour lui? Et quel doit être cet amour, qui n'exige pas un certain degré de pureté dans son objet? Je n'ose me rappeler quelques passages de la lettre de mon cousin Morden. (*) Et cependant, pourquoi ce soin d'éviter des sujets, dont l'examen sérieux pourroit corriger et épurer mon cœur? Je crains

(*) Voyez Lettre CLXXIII, vol. 5.

bien d'avoir porté trop haut mes notions sur ce point, je ne dirai pas pour la pratique en général, mais du moins pour la mienne. -- N'allez pas néanmoins me croire non plus coupable de pruderie : car je vous aurois fait cet aveu plutôt, si j'avois su me mieux voir auparavant, ou plutôt s'il m'avoit laissé assez de tranquillité d'esprit pour m'examiner et sonder mon ame. (b)

Cependant je vous dirai, comme je le crois sincèrement, que s'il me donne occasion de reprendre l'air de réserve et de le tenir éloigné de moi, j'espère que ma raison retrouvera assez de force dans la connoissance que j'ai de ses défauts, pour dominer et contenir mes passions. Que pouvons-nous faire de plus que nous gouverner par les rayons de lumière qui nous luisent par intervalles.

Vous ne vous étonnerez pas que je paroisse grave sur cette *découverte*. Quel nom je lui donne ! Mais quel nom puis-je lui donner ? Je n'ai pas le cœur assez à l'aise pour approfondir ce cœur comme je le devrois.

Dans le mécontentement que j'ai de moi-même, je n'ai pas la hardiesse de jeter les yeux sur ce que je viens d'écrire. Cependant je ne saurois par comment j'aurois pu faire pour écrire autrement. Jamais je ne me suis trouvée dans une situation d'esprit si bisarre ; je serois embarrassée à vous la

décrire. Auriez-vous jamais été de même? c'est-à-dire, redoutant la censure de votre amie, sans croire néanmoins que vous la méritiez ?

Je ne suis sûre que d'une chose ; c'est que je la mériterois effectivement, si mon cœur avoit quelque secret que je voulusse vous déguiser.

Mais je n'ajouterai pas un seul mot après vous avoir assurée que je veux faire un examen plus rigoureux de moi-même, et que je suis, etc.

CL. HARLOWE.

## LETTRE CCXIII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Samedi soir.*

L'AIR m'a fait le plus grand bien : il ne me reste rien de ma maladie. Avec le cœur parfaitement tranquille, comment l'estomac ne seroit-il pas bien ?

Mais en arrivant au logis, j'ai trouvé ma chère ame fort alarmée d'un nouvel incident. On étoit venu s'informer de nous ; et d'une manière fort suspecte. Ce n'étoit pas par nos noms, mais par la description de nos personnes qu'on nous avoit demandés ; et le curieux étoit un domestique en livrée bleue, doublée et galonnée de jaune.

Dorcas qu'il avoit fait appeler à la porte comme la première servante, ayant refusé de répondre à ses questions s'il n'expliquoit ses motifs, et par quel ordre il étoit si pressant, il avoit répondu aussi laconiquement qu'elle : que si elle faisoit difficulté de s'expliquer avec lui, peut-être en feroit-elle moins avec une autre personne; là-dessus, il s'étoit retiré de fort mauvaise humeur.

Dorcas étoit montée brusquement chez sa maîtresse, qu'elle avoit alarmée non-seulement par ce récit, mais encore plus par ses propres conjectures; en ajoutant que c'étoit un homme de fort mauvaise mine, et qu'elle étoit sûre qu'il ne pouvoit être venu avec de bonnes intentions.

On l'a beaucoup questionnée sur la livrée et les traits du *domestique;* et l'on a répondu à tout de la manière la plus circonstanciée.

*Mon Dieu, mon Dieu!* s'est écriée ma charmante : mes alarmes ne finiront donc pas? et son imagination lui a montré présens tous les maux qu'elle peut redouter dans l'avenir. Elle a souhaité que M. Lovelace revînt promptement.

M. Lovelace est revenu, plein de vivacité, de reconnoissance, de respect et d'amour, pour remercier sa chère Clarisse et la féliciter du miracle qu'elle avoit opéré dans une guérison si prompte. Elle lui a fait le récit de l'aventure, avec toutes ses

circonstances. Dorcas, pour augmenter la frayeur de sa maîtresse, nous a dit que le domestique avoit le visage brûlé du soleil et paroissoit être homme de mer.

On a conclu que ce devoit être le matelot du capitaine Singleton. La première scène à laquelle il falloit s'attendre, étoit de voir notre maison environnée de tout un équipage de vaisseau ; d'autant plus que suivant ce qu'elle avoit ouï dire, le navire du capitaine n'étoit pas plus loin qu'à la pointe de Rotherhith.

Impossible, ai je dit. Une entreprise de cette nature ne seroit pas annoncée par une information si mal entendue. Pourquoi ne seroit-ce pas plutôt un des gens de votre cousin Morden, qui venoit vous apporter la nouvelle de son arrivée, et vous préparer à sa visite?

Cette explication a paru lui plaire. Ses craintes se sont dissipées, et elle a repris assez de calme pour me féliciter sur le prompt rétablissement de ma santé ; ce qu'elle a fait de l'air le plus obligeant.

Mais notre entretien n'avoit pas été long, lorsque Dorcas est revenue nous dire avec assez d'effroi, que le laquais, le même laquais étoit encore à la porte, et qu'il demandoit si *M. et Mde. Lovelace* n'étoient pas logés dans cette maison. Il n'avoit aucune mauvaise vue, avoit-il dit à Dorcas. Mais la précaution même de ce désaveu étoit une démonstration pour ma charmante

que nous étions menacés de quelque grand mal. Comme Dorcas n'avoit pas fait de réponse, j'ai proposé de descendre moi-même, pour entendre de quoi il étoit question. Je vois, ai-je dit, vos craintes imaginaires et votre impatience, ma chère vie; vous plaît-il de descendre avec moi? Vous entrerez dans le parloir, d'où vous pourrez entendre, sans être vue, tout ce qui va se passer à la porte.

Elle y a consenti. Nous sommes descendus: Dorcas a fait avancer le domestique. Hé bien, mon ami, que voulez-vous à M. ou à Mde. Lovelace? Je suis sûr, m'a-t-il dit, en faisant révérences sur révérences, que j'ai l'honneur de parler à M. Lovelace même. Ce que j'ai à demander, Monsieur, c'est si vous demeurez ici et si l'on peut vous y parler, ou si vous y êtes du moins pour quelque temps?

De quelle part, mon enfant?

De la part d'un gentilhomme, qui m'a donné ordre de répondre uniquement à cette demande, qu'il est l'ami de M. Jules Harlowe, oncle aîné de Mde. Lovelace.

La chère personne a pensé s'évanouir à ce nom. Elle s'étoit procuré depuis peu des sels; elle les a tirés aussi-tôt.

Dites-moi, mon ami, connoissez-vous le colonel Morden?

Non, Monsieur; je n'ai jamais entendu ce nom là.

Ni le capitaine Singleton?

Non, Monsieur. Mais mon maître est aussi capitaine.

Comment se nomme-t-il ?

Je ne sais si je dois le dire.

Il ne sauroit y avoir de mal à me dire son nom, si vous venez avec des vues honnêtes.

Très-honnêtes, Monsieur, car mon maître me l'a dit ; et sur la face de la terre de Dieu il n'y a pas de plus honnête gentilhomme que mon maître. Son nom, Monsieur, est le capitaine *Tomlinson*.

Je ne connois point ce nom là.

C'est ce que je m'imagine, Monsieur. Il m'a dit qu'il n'avoit pas l'honneur d'être connu de vous ; mais que malgré cela sa visite ne vous seroit pas désagréable.

Ici, faisant deux pas pour m'approcher du parloir : Connoissez-vous, ma très-chère vie, un capitaine Tomlinson ami de votre oncle ?

Non, a répondu ma charmante, mais mon oncle peut bien avoir des amis que je ne connoisse pas : j'espère, a-t-elle dit toute tremblante, qu'il n'y a pas de piège caché dans cette aventure.

Si votre maître, ai-je dit au messager, a quelque chose à dire à M. Lovelace, vous pouvez l'assurer que M. Lovelace est ici, et qu'il le verra dès qu'il lui plaira de se présenter.

La chère personne a paru craindre que pour ma propre sûreté, je ne me fusse

engagé trop légèrement. Le messager est parti tandis que pour prévenir l'étonnement de ma belle ; j'ai feint de m'étonner que le capitaine Tomlinson, qui avoit de justes raisons de me croire au logis, n'eût pas écrits deux mots en y envoyant pour la seconde fois, ou ne fût pas venu lui-même.

En même temps, dans la crainte que ce ne fût quelque invention de James Harlowe, qui aime les complots, ai-je remarqué, quoiqu'il n'y ait pas la tête fort propre, j'ai donné quelques instructions de précaution aux femmes et aux domestiques de la maison ; après avoir eu soin, pour rendre la scène plus éclatante, de faire assembler tout le monde : et ma charmante a pris la résolution de ne pas sortir, jusqu'à ce qu'elle ait vu la fin de cette affaire.

Je suis obligé de finir ici, quoi qu'au milieu d'une énigme si intéressante. J'ajoute seulement que le pauvre Belton a besoin de toi ; car, pour tout au monde, je n'ose m'écarter. Mowbray et Tourville se cachent comme des vagabonds sans chef, sans mains et sans ame, depuis qu'ils n'ont plus ni toi ni moi pour les conduire. (¶) Ils me disent, que si notre absence dure encore long-temps, ils se rouilleront si bien, qu'ils deviendront des automates immobiles, sans que l'huile ni le frottement puissent rendre le mouvement et le jeu à leurs ressorts. Apprends-moi comment se porte ton oncle. (§)

## LETTRE CCXIV.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Dimanche, 28 Mai.*

CETTE aventure du capitaine Tomlinson a fait notre unique entretien, non-seulement pendant toute la soirée d'hier, mais ce matin encore pendant tout le déjeûner. Ma belle ne cesse pas de croire que c'est le prélude de quelque malheureuse entreprise de la part de Singleton. J'ai répondu, suivant la première idée que j'avois donnée, qu'il y a beaucoup plus d'apparence que c'est une invention du colonel Morden, pour lui causer un peu d'alarme et lui annoncer sa visite, et que les voyageurs à leur retour, prennent quelquefois plaisir à surprendre. Pourquoi, très-chère Clarisse, lui ai-je dit, donnerions-nous l'interprétation la moins favorable à tout ce que nous ne saurions bien expliquer ?

Elle m'a répondu que depuis quelque temps il lui étoit arrivé tant de choses désagréables, qu'elle ne pouvoit empêcher que ses craintes ne fussent souvent plus fortes que ses espérances.

C'est ce qui me fait crainde, ai-je répliqué, de vous voir tomber dans un abattement qui vous rende incapable de jouir du bonheur qui semble nous attendre. Elle espéroit,

espéroit, m'a-t-elle dit gravement, que son respect et sa reconnoissance pour le dispensateur de tous les biens, la garantiroit de l'ingratitude; et la reconnoissance, dans un cœur, produisoit le même effet que la joie.

Ainsi, Belford, toutes ses joies futures portent sur des biens invisibles. Elle a raison; car ceux qui comptent le moins sur les causes secondes, sont le moins exposés à voir échouer leurs espérances. Gravité, comme tu vois, pour gravité.

A peine avoit-elle cessé de parler, que Dorcas est accourue d'un air effrayé. Elle m'a causé à moi-même une sorte de palpitation. Mon cœur battoit, battoit comme le pendule à secondes d'une horloge. Mais il s'est passé bien d'autres mouvemens dans le cœur agité de ma charmante, comme je l'ai remarqué à son sein qui se soulevoit jusqu'au menton. « Ces gens du bas ordre, a-t-elle observé, tendent toujours stupidement au merveilleux, et trouvent un sujet de surprise dans les évènemens les plus communs.

Et pourquoi cette air alarmé, ai-je dit en colère à la soubrette? Avec vos doigts étendus, et vos *ô Madame! ô Monsieur*! Malédiction sur vos airs effarés! La différence auroit-elle été d'une minute, quand vous seriez venue plus doucement?

Le capitaine Tomlinson, Monsieur!

Le capitaine diable... que m'importe?

Ne voyez-vous pas dans quel ttoube vous avez jeté votre maîtresse ?

Cher M. Lovelace, m'a dit ma charmante en tremblant, (vois, Belford, ce que c'est de paroître nécessaire ! Je suis le cher M. Lovelace.) Si.... si mon frère, si le capitaine Singleton paroissoient ; je vous en prie, je vous en conjure, de grace, gardez un peu de modération. Mon frère est mon frère ? le capitaine Singleton n'est qu'un agent.

Ma très-chère vie, en passant mes bras autour d'elle, (lorsqu'on demande une faveur, ai-je pensé en moi-même, ce seroit bien le diable, si des libertés si innocentes n'étoient pas permises, et au *cher M. Lovelace* encore : ) vous serez témoin de tout ce qui va se passer entre nous.-- Dorcas, faites entrer la personne qui me demande.

Laissez-moi je vous prie le temps de me retirer qu'on ne sache pas que je suis dans cette maison.

Charmante fille ! -- tu vois, Belford, qu'elle ne pense plus à me quitter. O les friponnes ! si l'on n'employoit pas quelquefois la surprise, comment un honnête homme sauroit-il jamais ce qui se passe dans leur cœur.

Elle est sortie de la chambre pour prêter l'oreille. Quoique cet incident n'ait pas produit tout ce que j'en avois attendu, il faut, si tu veux connoître entièrement

la circulation de mes desseins, que je te raconte jusqu'à la moindre circonstance, ce qui c'est passé entre le capitaine Tomlinson et moi.

Vois donc entrer le capitaine en habit de campagne son fouet à la main.

« Votre serviteur, Monsieur; je crois parler à M. Lovelace !

Mon nom est Lovelace, Monsieur.

» Pardon, Monsieur pour le jour; daignez aussi excuser l'habillement. Je suis » obligé de sortir en ce moment de la ville, » dans l'espérance de revenir ce soir.

Le jour n'a rien que de convenable; votre habillement n'a pas besoin d'apologie.

» Lorsque j'ai envoyé mon valet, je ne » prévoyois pas que je trouverois moi-même » le temps et l'honneur de vous voir. Je » ne m'étois proposé de ce voyage, pour » obliger mon ami, que de m'assurer de » votre demeure, et si je pouvois espérer » l'honneur de vous parler, ou à Madame » votre épouse. »

Monsieur, vous devez connoître vos motifs. Vous devez savoir aussi quel temps vos affaires vous laissent. J'attends que vous preniez la peine de vous expliquer.

( Ma charmante m'a confessé depuis que le ton sec de mes réponses l'avoit fort alarmée. Tu devineras aisément que si je mêle ici le récit de ses émotions, je n'en ai été informé qu'après cette scène. )

« J'espère, Monsieur, que vous ne vous

» offenserez pas : mon dessein n'est pas de » vous offenser.

Non, non, Monsieur, point du tout.

» Je n'ai aucune sorte d'intérêt, Mon- » sieur, dans l'affaire qui m'amène ici. Je » puis vous paroître trop officieux ; mais » si je le croyois, je cesserois de m'en » mêler, aussi-tôt que je vous aurai fait » entendre de quoi il est question.

Et de quoi s'agit-il, je vous prie, Monsieur ?

» Puis-je vous demander sans offense, » Monsieur, si vous avez le désir de vous » réconcilier, et si vous êtes disposé à » prendre des mesures honorables, de » concert avec une personne du nom » d'Harlowe, comme une préparation qui » peut conduire à une réconciliation générale ?

( Oh ! quelle agitation dans mon cœur, s'écria alors ma charmante ! )

Vous m'embarrassez, Monsieur ; ( et l'agitation redoubla sans doute ici. ) Toute la famille en a fort mal usé avec moi. Elle a ménagé encore moins ma réputation, et celle même de mes proches ; ce que j'ai bien plus de peine à pardonner.

» Monsieur, Monsieur, j'ai fini. Je vous » demande pardon de vous avoir inter- » rompu.

( Ici ma charmante a pensé s'évanouir, et a été très-mécontente de moi. )

Mais de grace, Monsieur, venez sans

détour au sujet de votre commission puisqu'il paroît que c'est une commission dont vous êtes chargé.

» Oui, Monsieur, c'en est une, et d'une nature qui m'avoit fait juger qu'elle seroit agréable pour toutes les parties, sans quoi j'aurois refusé de l'accepter.

Elle peut l'être, Monsieur, lorsqu'elle sera mieux connue. Mais souffrez que je la prévienne par une question. Connoîtriez-vous le Colonel Morden?

» Non, Monsieur. Si vous entendez *per-*
» *sonnellement*, je ne le connois pas,
» mais mon intime ami, M. Jules Harlowe,
» m'a parlé souvent de lui avec de grandes
» marques d'estime, comme de son associé
» dans un certain dépôt de confiance.

J'avois jugé, Monsieur, que le Colonel pouvoit être arrivé, et qu'étant peut-être de ses amis, votre dessein étoit de me causer une agréable surprise.

» Si le Colonel Morden étoit en Angle-
» terre, M. Jules Harlowe ne pourroit
» l'ignorer, et vraisemblablement je ne
» serois pas sans en avoir sû quelque
» chose.

Fort bien, Monsieur, vous êtes donc chargé de quelque commission pour moi, de la part de M. Jules Harlowe?

» Monsieur, je vais vous expliquer en
» aussi peu de mots qu'il me sera possible,
» le véritable sujet qui m'amène; mais
» approuvez que je vous fasse aussi une

» question préliminaire, pour laquelle » vous verrez que la curiosité n'est pas » mon seul motif. Votre réponse m'est » nécessaire pour continuer, et vous en » allez juger après m'avoir entendu.

Quelle est cette question, Monsieur ?

» En deux mots : si vous êtes actuelle- » ment et de bonne foi marié à Miss » Clarisse Harlowe ?

(J'ai marqué de l'étonnement, et j'ai pris un ton plus haut.)

Est-ce là, Monsieur, la question à laquelle il faut que je réponde, avant que vous puissiez vous expliquer sur l'affaire dont vous vous êtes chargé ?

» Je ne pense à rien moins qu'à vous » offenser, M. Lovelace, M. Harlowe m'a » pressé de me charger de cet office. J'ai » des nièces, j'ai des filles; je me suis » figuré que la commission étoit louable, » sans quoi, j'ai bien assez de mes affaires » personnelles, et je me serois dispensé » de l'accepter. Je connois le monde, et » je prendrai la liberté de dire que si cette » jeune dame....

Capitaine Tomlinson, -- n'est-ce pas ainsi que vous vous nommez ?

» Oui, Monsieur.

Eh bien, Capitaine Tomlinson, je vous déclare qu'il n'y a point de *liberté* que je puisse prendre en bonne part, si elle n'est txtrêmement délicate, lorsqu'il est question de la jeune dame dont vous parlez.

« Lorsque vous en aurez entendu, M. » Lovelace, si vous jugez que je me sois » expliqué d'une manière qui ait rendu » cette précaution nécessaire, je convien- » drai qu'elle étoit juste. Permettez-moi » de vous dire que je sais aussi bien que » personne ce qu'on doit au caractère » d'une femme vertueuse. »

Comment, capitaine Tomlinson ! il paroît que vous vous échauffez facilement. Au reste si ce langage couvre quelque vue, (que j'ai tremblé ici ! m'a dit ma belle, lorsqu'elle est venue après à faire mention de cette partie de notre entretien :) je réponds seulement que cette maison est un lieu privilégié. C'est à présent ma demeure, et parconséquent un asyle sacré, pour quiconque me fait l'honneur d'y venir, dans quelque vue qu'il y vienne.

» Je ne crois pas, Monsieur, avoir don- » né occasion à ce discours; mais je ne ferai » pas difficulté de vous voir dans toute autre » lieu, si je vous importune ici. On m'a- » voit averti que j'aurois affaire à un jeune » gentilhomme plein de feu. Comme je » me rends témoignage de mes intentions, » et que la commission que j'ai acceptée est » toute pacifique, je n'en ai pas été plus » réfroidi. J'ai deux fois votre âge, M. » Lovelace, j'ose le dire, mais je vous » assure que si mon message ou la manière » dont je l'exécute, ont quelque chose » d'offensant pour vous, je puis suspendre

» mon entreprise un jour ou deux, et pour toujours, si vous le désirez. Ainsi, Mon» sieur, quelque jour qu'il vous plaise de » choisir, vous serez le maître de me » faire savoir vos intentions demain matin » avant huit heures. »

( Il alloit me dire sa demeure ; mais je l'ai interrompu. )

Capitaine Tomlinson, vous répondez fort bien. J'aime les caractères fermes. N'êtes-vous pas officier de guerre ?

» Je l'ai été, Monsieur ; mais *j'ai con*» *verti mon épée en un soc de charrue*, » pour parler le langage de l'écriture ; » ( voilà ce qui s'appelle un homme adroit, Belford ! c'étoit bien s'annoncer, je gage, aux yeux d'une certaine personne. (¶) Oh qu'un texte de l'écriture appliqué à propos sert bien à masquer un hypocrite, et qu'il est propre à donner dans l'œil des personnes pieuses ! avec qu'elle facilité les bonnes ames se laissent prendre à ce piège ! ) (♭) « et depuis quelques années, » ajouta-t-il, j'ai fait toutes mes délices » de cultiver le bien de mes pères. Un » homme de cœur, M. Lovelace, me plaît » autant que jamais. Cependant, permet» tez-moi de vous dire que lorsque vous » serez à mon âge, vous penserez qu'il n'y » a pas autant de vrai courage dans une » chaleur de jeunesse, que vous semblez » y en trouver à présent. »

) Qu'en dis-tu, Belford ? Ce n'est pas

un sot que ce Tomlinson. Il a gagné tout-à-la-fois l'attention et le cœur de ma charmante. Quel bonheur, a-t-elle dit, qu'il y ait des hommes capables de se posséder dans la colère ! )

Fort bien, capitaine ! Reproche pour reproche. Nos points sont égaux, donnez-moi donc à présent le plaisir d'entendre votre commission.

» Volontiers, Monsieur, pourvu que » vous me permettiez de répéter ma » demande. Etes-vous marié réellement » et de bonne foi à Miss Clarisse Harlowe, » ou ne l'êtes-vous pas ?

Rien de plus net, capitaine. Mais si je vous reponds que je suis marié, qu'aurez-vous à dire ?

» Je dirai, Monsieur, que vous êtes » homme d'honneur. »

Oui, capitaine, c'est ce que je crois être, soit que vous le disiez ou que vous ne le disiez pas.

» Je serai sincère, Monsieur, dans tout » ce que j'ai à vous expliquer là-dessus. » M. Jules Harlowe a découvert depuis » peu que vous êtes logés dans la même » maison, vous et sa nièce et depuis long-» temps ; que vous étiez ensemble à la » comédie, il y a sept ou huit jours. Il se » flatte que vous êtes actuellement mariés. » On l'a même confirmé dans cette opi-» nion ; mais comme il vous connoît d'un » caractère entreprenant, et que vous avez

» déclaré vos dédains pour une alliance » avec sa famille, il souhaite que je tire de » votre propre bouche la confirmation de » votre mariage, avant que de s'engager » dans les démarches qu'il est disposé à » faire en faveur de sa nièce. Vous con- » viendrez, M. Lovelace, qu'il n'auroit » pas lieu d'être satisfait d'une réponse » qui lui laisseroit le moindre doute. »

Il me semble, capitaine Tomlinson, qu'il y auroit un excès de bassesse dans l'homme qui supposeroit....

« Monsieur.... Monsieur Lovelace, au » nom de Dieu ne vous échauffez pas. Les » parens de la jeune Dame sont jaloux » de l'honneur de leur famille. Ils ont » comme vous des préventions à vaincre. » On peut avoir pris des avantages..... » sans que la jeune Dame fût blâmable. »

Elle n'est pas capable, Monsieur, de donner de tels avantages; et quand elle le seroit, qui seroit l'homme capable de les prendre? La connoissez-vous, Monsieur?

« Je n'ai jamais eu l'honneur de la voir » plus d'une fois. C'étoit à l'église, et je » ne crois pas que je puisse la reconnoître. »

Ne pas la reconnoître, Monsieur! J'aurois cru qu'après avoir eu le bonheur de la voir une fois, il n'y avoit pas d'homme au monde qui ne la reconnût entre mille.

« Je me souviens, Monsieur, d'avoir » pensé que je n'avois jamais vu de ma vie » de si belle femme; mais, M. Lovelace,

» vous conviendrez, je crois, qu'il vaut » mieux que ses parens vous aient fait une » injustice, que si vous lui en aviez fait » une. Je me flatte, Monsieur, que vous » me permettrez de vous répéter ma » question. »

Là-dessus Dorcas est entrée avec précipitation. Un monsieur, m'a-t-elle dit, demande à vous parler une minute : et me tirant à part c'est ma maîtresse, Monsieur.

( Conçois-tu, Belford, que la chère personne ait pu mettre ce petit mensonge dans la bouche de Dorcas, et cela pour m'en épargner un ? ) J'ai répondu à cette fille : faites entrer l'étranger dans une salle, et je suis à lui dans quelques momens. Elle est sortie.

Je n'ai pas douté que ma charmante ne voulut me dicter la réponse que je devois faire aux instances du capitaine. Elle n'auroit pas réussi, comme tu crois bien. Je savois ce que je voulois répondre. Cependant le message de Dorcas m'a un peu ébranlé. J'étois sur le point de faire un de mes coups de maître, qui auroit été de prendre avantage des informations du capitaine pour lui faire avouer à elle-même notre mariage devant lui, comme elle l'avoit fait devant les femmes de la maison : et si j'avois pu l'y faire consentir, il ne m'auroit pas été plus difficile de l'engager, pour la satisfaction de son oncle, à lui écrire une lettre de reconnoissance, qu'elle n'auroit pu se

dispenser de signer *Clarisse Lovelace*. Je n'étois pas fort disposé par conséquent à suivre l'ordre qu'elle m'envoyoit. Mais dans la crainte aussi de l'offenser sans retour, j'ai jugé à propos de changer l'état de la question, en mettant Tomlinson dans la nécessité de répondre pour lui-même, et sur la manière dont il étoit parvenu à découvrir notre demeure; (¶) et sur d'autres circonstances, qui, j'en étois sûr, attireroient toute son attention; et qui peut-être l'auroient convaincue de la nécessité d'acquiescer à la réponse affirmative que j'étois disposé à faire. (♭) Mes vues en cela ne regardoient qu'elle; car au fond, comme je lui ai dit ensuite à elle-même, que m'importe à moi d'être jamais réconcilié ou non avec sa famille? -- avec une famille, Belford, que je dois éternellement mépriser?

Vous croyez donc, Capitaine, que j'ai faite une réponse douteuse à la question que vous m'avez proposée? Vous pouvez le penser. Je vous apprends que j'ai le cœur fier, et si vous ne me paroissiez pas un galant homme, qui ne s'est engagé dans cette affaire que par de généreux motifs, je prendrois fort mal une question qui suppose quelque doute de mon honneur et de mes procédés envers une personne qui m'est aussi chère. Mais avant que de vous satisfaire plus directement, je vous ferai moi-même deux ou trois questions auxquelles je vous prie de répondre.

« De tout mon cœur, Monsieur, vous » ne me ferez pas de questions auxquelles » je ne réponde avec candeur et franchise.»

Vous dites qu'il est revenu à M. Harlowe que nous avons été ensemble à la comédie, et que nous sommes logés dans la même maison. De grace, d'où lui viennent ces lumières ? Car je ne vous cacherai pas que par certaine considération, qui, je puis vous l'assurer, ne me regarde pas moi-même, j'avois consenti que notre demeure fût ignorée, et ce secret a été gardé si fidèlement, que Miss Howe même, quoiqu'en commerce avec son amie, ne sait pas où nous adresser directement ses lettres.

« Je puis vous dire que la personne qui » vous a vus à la comédie est un des vas- » saux de M. Jules Harlowe. Il observa » tous vos mouvemens. Après le specta- » cle, il suivit votre carrosse jusqu'ici ; et » le lendemain, le dimanche, étant monté » à cheval, il se hâta d'aller faire part à » son maître de ses observations. »

Quelle bizarerie dans les évènemens, capitaine Tomlinson ! Mais notre demeure est-elle connue de quelqu'autre des Harlowes ?

« C'est un secret absolu pour tout le reste » de la famille, et M. Jules Harlowe désire » qu'il soit gardé. Il souhaite qu'on ne » sache pas non plus qu'il est en traité » avec vous, si sa nièce est actuellement

» mariée : car il prévoit beaucoup d'obs-
» tacles à la réconciliation de la part de
» certaines personnes, quand il leur don-
» neroit même cette assurance. »

Je n'en doute pas, Capitaine, toute la folie de cette famille vient du brave James Harlowe. Quels fous en effet (en me promenant fièrement dans la salle) de se laisser gouverner par une tête à qui la malice plutôt que le génie, donne une vivacité mal entendue, qui l'empêche d'être un imbécille! Mais y a-t-il long-temps, s'il vous plaît, que M. Jules Harlowe est dans ces dispositions pacifiques?

« Je vous le dirai volontiers, M. Love-
» lace; et je vous en apprendrai même
» l'occasion. Je veux m'expliquer d'autant
» plus nettement là-dessus, et sur-tout ce
» que vous avez quelque intérêt à savoir
» de moi, et sur la commission dont je me
» suis chargé, qu'après m'avoir entendu,
» vous serez persuadé que je ne me suis
» pas mêlé mal-à-propos dans cette
» affaire. »

Parlez, Capitaine. Je vous promets toute mon attention. (Ma charmante n'en donnoit pas moins, sans doute.

« Il faut vous apprendre, Monsieur,
» qu'il n'y a pas fort long-temps que je
» suis établi dans le voisinage de M. Jules
» Harlowe. Deux motifs m'y ont fait trans-
» porter ma famille, du comté de Nor-
» thampton : celui d'être plus à portée de

» remplir les devoirs d'une curateile dont
» je n'ai pu me dispenser, et qui m'oblige
» de faire souvent comme aujourd'hui, le
» voyage de Londres; et ensuite mon pro-
» pre intérêt, qui m'a fait prendre le parti
» d'occuper moi-même une ferme négli-
» gée dont j'ai acquis depuis peu la pro-
» priété. Mais quoique notre connoissance
» ne soit pas plus ancienne; et qu'elle ait
» commencé au jeu de boules (l'oncle
» Jules est un grand joueur de boules,
» Belford) à l'occasion d'un coup d'im-
» portance dont on me remit la décision
» qui auroit pu avoir des suites funestes;
» deux frères n'ont pas l'un pour l'autre
» une plus cordiale estime. Vous savez,
» M. Lovelace, que la nature a mis entre
» certains esprits des rapports de sympa-
» thie capables de les lier plus étroite-
» ment dans un quart-d'heure, que ne
» feroient des années entières avec d'au-
» tres, qu'on voit cependant sans dé-
» plaisir. »

Cela est vrai, Capitaine.

« Ce fut en conséquence de cette ami-
» tié reconnue de part et d'autre, que
» lundi quinze du mois, comme je m'en
» souviens parfaitement, M. Harlowe vint
» me demander familièrement à dîner.
» Dans notre entretien, il m'apprit en con-
» fidence toute la malheureuse affaire qui
» a causé tant de chagrin à toute sa famille.
» Je n'en étois informé que par le bruit

» public ; car malgré notre intime liaison, » j'avois attendu que dans une affaire qui » le touchoit de si près, il s'ouvrît le premier. Il me dit alors qu'un homme de » considération qu'il me nomma, s'étoit » adressé à lui deux ou trois jours auparavant, (*) pour l'engager non-seulement » à se réconcilier avec sa nièce, mais à » faire les ouvertures d'une réconciliation » générale.

» Sa sœur Harlowe, m'a-t-il dit, avoit » été sollicitée en même temps par une » digne femme, qui est respectée de tout » le monde, et qui avoit fait entendre » qu'avec un peu d'encouragement de la » part de la famille, sa nièce étoit disposée » à rentrer sous la protection de ses parens et même à vous quitter ; mais » qu'autrement elle ne pouvoit éviter de » devenir votre femme.

« Je me flatte, M. Lovelace, de n'avoir » rien dit d'offensant pour vous. Vous » paroissez chagrin. Vous soupirez, Monsieur. »

Continuez, capitaine Tomlinson ; de grace, continuez, (et j'ai poussé un soupir encore plus profond.)

« Ils ont trouvé tous extrêmement » étrange, qu'une jeune personne parlât » d'éviter le mariage avec un homme à

(*) Voyez les Lettres de Miss Howe CLXXVII et CCXXXIII, vol. 5.

» qui elle s'est livrée en prenant la fuite
» avec lui.

Je vous prie, Capitaine, je vous prie, M. Tomlinson, de ne plus toucher ce point. La nièce de M. Harlowe est un ange. Elle est au-dessus du moindre reproche. Tout ce qu'il y a de fautes ici vient de sa famille et de moi. Ce que vous voudriez ajouter, n'est-ce pas, c'est que l'implacable famille a rejeté ses offres? Je le sais. Cet évènement a causé quelque mésintelligence entr'elle et moi : une querelle d'amans ; vous m'entendez, Capitaine. Notre bonheur en est augmenté depuis.

" D'accord, Monsieur. Mais vous con-
» viendrez que M. Harlowe en a dû faire
» de plus sérieuses réflexions sur les cir-
» constances. Il m'a demandé mon avis sur
» la conduite qu'il devoit tenir. Jamais,
» m'a-t-il dit, un père n'eut pour sa fille
» plus de tendresse qu'il en a pour sa nièce
» qu'il avoit toujours coutume d'appeler
» sa *fille nièce*. Il reconnoît qu'elle a été
» durement traitée par son frère et par sa
» sœur : et comme votre alliance, Mon-
» sieur, est bien éloignée de faire déshon-
» neur à sa famille, il seroit porté à faire
» ses efforts pour réconcilier toutes les
» parties, s'il étoit sûr que vous fussiez
» actuellement homme et femme.

Puis-je vous demander, Capitaine, quel a été votre avis?

" Je lui ai dit naturellement, que si sa

» nièce avoit été indignement traitée, ou
» si elle étoit dans quelque embarras,
» comme il croyoit le pouvoir conclure de
» ses offres, il ne seroit pas long-temps
» sans entendre encore parler d'elle : mais
» qu'il me paroissoit plus vraisemblable
» qu'elle avoit fait des offres sans espé-
» rance de succès, et comme une démarche
» qu'elle avoit crue nécessaire pour se ma-
» rier sans le consentement de ses proches:
» d'autant plus, comme il me l'avoit dit
» lui-même, qu'elles ne venoient pas direc-
» tement d'elle, mais d'une jeune Demoi-
» selle de ses amies, qui n'étoit pas le
» mieux du monde avec la famille, et
» qu'elle n'auroit pas sans doute employée
» si elle s'étoit promis quelque succès.»

A merveille, capitaine Tomlinson. De grace continuez.

« L'affaire en resta là jusqu'à dimanche
» au soir, que M. Jules Harlowe me fit
» l'honneur de venir chez moi, accom-
» pagné de l'homme qui vous avoit vu à
» la comédie avec votre chère femme,
» comme je veux croire qu'elle l'est à pré-
» sent, et qui l'avoit assuré que vous lo-
» giez dans la même maison. Les offres
» qui lui étoient toutes récentes, semblant
» faire connoître que vous n'étiez pas
» mariés, il étoit dans une si vive inquié-
» tude pour l'honneur de sa nièce, que je
» lui conseillai de dépêcher quelque per-
» sonne de confiance à la ville pour faire
» les recherches convenables.

Fort bien, Capitaine. -- Et M. Harlowe a fait partir quelqu'un avec cette commission ?

« Il en chargea un homme sage et discret, qui prit des informations mardi » dernier, si je ne me trompe ; car il nous » les apporta mercredi. Après s'être » adressé aux voisins sans en pouvoir tirer » les lumières qu'il cherchoit, (c'est justement, Belford, cette recherche qui nous » causa tant d'inquiétude) (*) il fit appeler la femme-de-chambre de votre Dame » qui déclara que vous étiez actuellement » mariés. Mais l'homme de confiance ayant » refusé de nommer les personnes qui » l'avoient chargé de faire ces informations ; cette fille refusa de lui apprendre le jour et les autres circonstances » de votre mariage.

Votre récit, Capitaine, est fort clair et fort exact. Continuez, je vous en prie.

« L'homme revint, mais ses informations laissèrent des doutes à M. Harlowe, qui ne se voulant point engager » témérairement dans une affaire si importante, me pria d'entreprendre moi-même » cet éclaircissement, parce que mes affaires m'appellent souvent à Londres. »

» Vous avez des enfans, M. Tomlinson ; » vous connoissez le monde, eut-il la bonté » de me dire : Vous comprenez mes vues ;

(*) Voyez Lettre CCIV de ce vol.

» vous êtes capable d'y mettre et de la » sagesse et de la fermeté : je serai content » de tout ce qui vous satisfera vous-même.

(Ici Dorcas est rentrée brusquement. Monsieur, dit-elle, l'étranger s'impatiente. -- J'ai répondu que j'étois à lui dans un instant.

Alors le Capitaine a fort bien expliqué pourquoi il n'étoit pas venu lui-même, lorsqu'il savoit que nous étions logés dans cette maison. Il avoit, m'a-t-il dit, une affaire de conséquence à quelques milles de Londres, à laquelle il s'étoit cru obligé de donner hier tous ses soins. Mais d'autres obstacles lui ayant fait remettre son voyage à ce jour, et sachant qu'il nous trouveroit ce matin au logis, sans être sûr de retrouver une autrefois la même occasion, il avoit cru devoir tenter sa bonne fortune avant son départ, ce qui le faisoit paroître avec ses bottes et ses éperons, comme je le voyois.

Il a glissé quelques mots à l'honneur de nos hôtesses ; mais assez adroitement pour ne pas faire soupçonner qu'il eût jugé nécessaire de prendre des informations sur la réputation d'une maison de si bonne apparence. Je puis remarquer aussi par rapport à ce point, que si ma charmante avoit pu concevoir quelque défiance des femmes du logis, le silence du messager de son oncle, après ses informations dans le voisinage, auroit été une forte preuve en leur faveur.

Le Capitaine a repris : « A présent, » Monsieur, que je crois vous avoir donné » de justes éclaircissemens sur tout ce qui » regarde ma commission, j'espère que » vous me permettrez de renouveler ma » demande, qui est. . .

( Dorcas est revenue comme hors d'haleine. Monsieur ! l'étranger veut entrer jusqu'ici pour vous parler. Et s'approchant de mon oreille : Ma maîtresse est impatiente ; elle est surprise que vous tardiez si long-temps. )

Pardon, Capitaine, si je vous quitte un moment.

« Je vous ai trop retenu, M. Lovelace, » et mes propres affaires ne me permettent » pas de pousser cet entretien plus loin, » sur-tout, lorsque la suite de ma question » et de votre réponse nous engageroit sans » doute dans de plus longues explications. » Me permettez-vous de revenir demain » au matin avant mon départ ?

Vous déjeûnerez donc avec moi, Capitaine ?

« Il faut que ce soit de très-bonne heure, » si vous me faites cette faveur. Je dois » être chez moi demain au soir, sans quoi » je causerois une mortelle inquiétude à » la meilleure de toutes les femmes ; et j'ai » deux ou trois endroits où je suis obligé » de m'arrêter sur la route.

Ce sera dès sept heures, si vous le souhaitez, Capitaine. Nous sommes ici fort

matineux. Et je vous dirai volontiers que si j'ai quelque réconciliation à me promettre avec une famille aussi implacable que l'ont toujours été les Harlowes pour moi, ce doit être par la médiation d'un homme aussi sage et aussi modéré que vous.

Nous nous sommes quittés de cette manière, avec les plus grandes marques de considération et de politesse. Mais, pour la satisfaction particulière d'un si galant homme, je ne lui ai laissé aucun doute que nous ne fussions homme et femme ; quoique je ne l'en aie point assuré directement.

## LETTRE CCXV.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Dimanche au soir.*

CE capitaine Tomlinson est tout-à-la-fois un des plus heureux et des meilleurs hommes du monde. Que ne donnerois-je pas pour être aussi bien que lui dans l'opinion de ma bien aimée ! Cependant si j'avois la liberté de raconter ma propre histoire, et si l'on y ajoutoit la même foi, je serois aussi bon homme que lui. Mais le diable l'eût plutôt emporté que je n'eusse consenti à le voir pour le sujet qui l'a fait venir, si j'eusse cru n'en pas tirer plus de fruit pour mon principal but, tel que je

te l'ai fait entendre dans ma lettre précédente.

Il faut t'apprendre les particularités d'une conférence entre ma belle et moi, à l'occasion de ses impatiens messages. C'est à regret que j'en viens à ce sujet, parce qu'au fond elle a remporté sur moi un demi triomphe.

Après avoir conduit le Capitaine jusqu'à la porte, je suis retourné à la salle à manger, et j'ai pris un air joyeux lorsque j'y ai vu entrer la divinité de mon cœur. O très-chère Clarisse! laissez-moi vous féliciter sur la perspective agréable qui s'ouvre pour vos désirs? Là-dessus, j'ai saisi sa main que j'ai couverte de baisers.

J'allois continuer; mais elle m'a interrompu. Vous voyez, M. Lovelace, m'a-t-elle dit, comme vous vous êtes jeté dans l'embarras par vos obliques détours. Vous voyez que vous n'avez pu satisfaire directement à une question simple et honnête, quoique delà dépende toute cette perspective de bonheur dont vous me félicitez.

Vous savez, ma bien-aimée, quelles ont été mes prudentes, et j'oserai dire, mes obligeantes vues, en déclarant que nous étions mariés. Vous voyez que je n'en ai pris aucun avantage, et qu'il n'en est arrivé aucun inconvénient. Vous voyez que votre oncle demande seulement à tenir de nous même l'assurance de ce fait.

« Pas un mot de plus dans cette vue,

» M. Lovelace. Je risquerois, j'abandon-
» nerois même la réconciliation que j'ai
» tant à cœur, plutôt que de donner le
» moindre crédit à une pareille fausseté.

Ma très-chère ame... Voudriez-vous que je parusse?... « Je voudrois, Monsieur,
» que vous parussiez ce que *vous êtes*: et
» je suis résolue de paroître ce que je suis,
» aux yeux de l'ami de mon oncle et aux
» siens.

Huit jours seulement, ma très-chère vie: ne pouvez-vous pendant huit jours. -- Seulement jusqu'à ce que les articles....

« Pas une minute, de mon consente-
» ment. Vous ne savez pas, Monsieur,
» combien j'ai ressenti de chagrin d'avoir
» paru ici ce que je ne suis pas. Mais mon
» oncle n'aura jamais à me reprocher ni
» ma conscience à moi-même, de lui en
» avoir imposé volontairement.

Que voulez-vous, ma chère, que je dise demain au Capitaine? Je lui ai donné lieu de penser....

« Mettez-le sincèrement au fait, M.
» Lovelace. Dites-lui la vérité. Commu-
» niquez-lui ce que vous voudrez des obli-
» geantes intentions de votre famille en
» ma faveur. Dites-lui ce qu'il vous plaira
» par rapport aux articles: et lorsqu'ils
» seront dressés, si vous les soumettiez à
» son jugement et à son approbation, ce
» seroit lui faire voir combien il y a de
» sincérité dans vos dispositions.

Ma

Ma très-chère vie, croyez-vous qu'il puisse désapprouver les articles que j'ai offerts?

Non.

Que je sois donc maudit du ciel, si je me soumets volontairement à me voir foulé aux pieds par mes ennemis!

" Et moi, M. Lovelace, que je n'aie
" jamais de bonheur dans ce monde,
" si je me soumets à faire passer aux yeux
" de mon oncle un mensonge volontaire
" pour la vérité! J'ai trop long-temps
" gémi dans l'affliction de me voir rejetée
" de tous mes parens, pour acheter aujour-
" d'hui ma réconciliation au prix de ma
" candeur et de ma bonne foi.

Les femmes de cette maison, ma chère.

Que m'importent les femmes de cette maison? Leur opinion m'est indifférente. D'ailleurs est-il besoin qu'elles sachent tout ce qui se passe entre mes parens et vous et moi?

Leur opinion ne me touche pas plus que vous, Mademoiselle. Sans le motif de prévenir en leur faisant croire que nous sommes mariés, les malheurs qui pouvoient naître du complot de votre frère, je ne voudrois pas qu'elles prissent de moi une idée qui vous paroît choquante à vous-même. Par ma foi, Mademoiselle, j'aimerois mieux mourir que de me rétracter si ouvertement, après leur avoir raconté tant de circonstances de notre mariage.

« Eh bien, Monsieur, il faut laisser » croire à ces femmes tout ce qu'il leur » plaira. L'espèce de consentement que » j'ai donné à ce que vous leur avez dit, » est une erreur que j'ai commise. Toutes » ces circonstances, dans le récit desquel- » les une première fausseté a pu vous en- » gager, justifient elles-mêmes le refus » auquel je me crois obligée dans le cas » présent.

Ne croyez-vous pas, Mademoiselle, que votre oncle souhaite de nous trouver mariés ? La cérémonie ne pourroit-elle pas être exécutée secrètement, avant que sa médiation commence?

" Cessez de me presser là-dessus, M. » Lovelace. Si vous ne voulez pas déclarer » la vérité, je me charge de la dire moi- » même au capitaine Tomlinson, lorsqu'il » reviendra demain. Oui, je la dirai.

Consentez-vous, Mademoiselle, que les choses demeurent sur le même pied dans cette maison ? Il peut arriver que cette médiation du Capitaine ne produise aucun fruit. Votre frère peut continuer ses projets ; d'autant plus qu'il saura bientôt, et peut-être de votre oncle même, que vous n'êtes pas sous une protection légitime. Vous devez consentir du moins que les choses demeurent ici sur le même pied.

" Consentir à ce que vous désirez, M. » Lovelace, c'est persister dans une faute

„ que je condamne. Cependant, comme
„ l'occasion (si vous croyez qu'il y en ait
„ quelqu'une qui puisse justifier une faus-
„ seté) ne sauroit durer long-temps, j'en
„ suis moins portée à vous disputer ce
„ point. Mais je ne me rendrai pas com-
„ plice d'une nouvelle erreur, si je puis
„ l'éviter.

Me soupçonnez-vous, Mademoiselle, de quelque vue indigne, dans la démarche dont j'ai supposé que vous ne vous feriez pas un scrupule pour obtenir une solide réconciliation avec vos proches? Mon motif, vous le savez, n'est pas mon intérêt propre. Que m'importe à moi d'être jamais réconcilié avec eux? Je ne demande d'eux aucune faveur.

" Il me semble, M. Lovelace, que dans
„ notre situation présente, qui n'est pas
„ absolument désagréable, il n'y a rien qui
„ m'oblige de répondre à cette question.
„ J'ajoute que je trouverai encore plus
„ d'agrément dans ma perspective, si
„ demain matin vous déclarez au Capi-
„ taine, non-seulement le fond de la
„ vérité, mais tous les pas mêmes que
„ vous avez faits et que vous devez faire,
„ et dont la connoissance peut servir à
„ soutenir les favorables intentions de
„ mon oncle. C'est une ouverture que vous
„ pouvez faire sous le secret, et sous toutes
„ les restrictions qu'il vous plaira. M.
„ Tomlinson est un homme prudent, qui

„ a le repos d'une famille à cœur, et dont „ j'ose dire qu'on peut se faire un ami.

J'ai jugé qu'il n'y avoit rien à me promettre d'elle. J'ai vu l'inflexible esprit des Harlowes, qui agissoit dans toute sa force. Une petite obstinée, une petite.... pardonne amour, si je lui donne des noms qu'elle mérite. Voici ce que je lui ai répondu d'un air grave. " Nous avons eu, „ Mademoiselle, des démêlés trop fréquens „ pour me faire désirer d'en chercher de „ nouveaux. Je veux vous obéir sans ré- „ serve. Si je n'avois pas cru vous obliger „ par l'autre méthode, sur-tout en prenant „ le parti de hâter la célébration qui nous „ auroit dispensés de persister dans une „ fausseté, je ne vous en aurois jamais „ fait la proposition. Mais ne vous ima- „ ginez pas, mon adorable Clarisse, que „ vous jouirez sans condition du triomphe „ que vous remportez sur mon jugement.„ Et jetant mes bras autour d'elle, j'ai pris, malgré toute sa résistance, un baiser enflammé sur sa joue détournée, au lieu de ses charmantes lèvres où je voulois le déposer. Votre pardon pour cette douce liberté, (en lui faisant une profonde révérence) est l'unique condition que je vous propose.

Elle n'a pas paru mortellement offensée. Il faut à présent que je tire du reste le meilleur parti possible. Mais je ne te cacherai pas que, si son triomphe n'a pas diminué mon amour, il est devenu pour moi

un nouvel aiguillon de vengeance, si tu veux lui donner ce nom. Mais celui de victoire ou de conquête me paroît convenir bien mieux.

A la vérité, il y a du plaisir à subjuguer ces beautés fières et vigilantes. Mais sur ma foi, Belford, les hommes de notre espèce prennent vingt fois plus de peine pour être des vauriens, qu'il ne leur en coûteroit pour devenir d'honnêtes gens : et, sans parler des risques auxquels on s'expose, il faut suer et se tourmenter prodigieusement le cerveau pour arriver au terme. Il s'ensuit qu'on ne doit pas nous envier le succès, lorsque nous l'obtenons, sur-tout parce que la satiété suit bientôt la possession, et qu'il nous reste peu de chose ou presque rien dont on puisse se faire honneur. Mais on peut dire la même chose de tous les plaisirs de ce monde. Cette réflexion ne te paroît-elle pas assez grave ?

Mon dessein étoit de t'écrire jusqu'au retour du Capitaine. Quoique je n'aie pas réussi dans le principal point, j'ai quelque fruit à recueillir de sa commission. Mais je veux t'avertir que tu ne dois pas juger de mes plans par *parties*. Prends patience, jusqu'à ce que tu voies l'ensemble du tout. Je te jure encore une fois, que deux novices et leur *Norris* (*) ne l'emporte-

(*) [¶] On se rappelle que c'est le nom d'un

ront pas sur moi. Cependant je suis quelquefois fort alarmé du plan contrebandier de Miss Howe.

(¶) Ma conscience, j'imagine, ne doit pas me reprocher un stratagême qui est justifié par les ruses de deux pareilles filles; dont l'une, c'est-à-dire la plus parfaite des deux est le modèle que je me suis toujours, et avec son approbation, je crois, proposé d'imiter.

Mais voici, mon ami, ce qui achève de me décider, et ce qui enferme mon cœur dans un mur de diamant. C'est de trouver dans les lettres de Miss Howe, la preuve, que c'est à elle que j'ai l'obligation de n'avoir pas fait de plus grands progrès dans le jeune cœur de ma belle. Elle m'aime. La journée de l'ipécacuanha m'a convaincu qu'elle m'aime. Or, où est l'amour la confiance doit s'y trouver, ou du moins le désir de pouvoir prendre cette confiance. La générosité fondée sur celle qu'elle m'attribue a pris pied dans son cœur. Ne faut-il donc pas que je voie à présent ce que je ferai de son amour et de sa confiance naissante, puisque je suis un homme malheureux pour jamais, s'il faut que je l'épouse avant de l'avoir mise aux dernières épreuves? Le succès, si je l'ob-

livre envoyé par Miss Howe à son amie, et que Lovelace a pris pour le nom de quelque rival, de quelque agent inconnu, qui traverse ses desseins. [♭)

tiens, ne fera-t-il pas ma gloire ? Et si je succombe, ne sera-ce pas son triomphe et celui de son sexe ? Où sera donc le tort que je leur ferai à l'une ou à l'autre, en faisant cette épreuve ? Et ne puis-je pas toujours, quand je le voudrai, comme je l'ai dit tant de fois, la récompenser par le mariage ? (*b*)

Il est tard, ou plutôt de bonne heure ; car les premiers rayons du jour commencent à luire sur moi. Je me sens fort appésanti, et peut-être ne t'en apperçois-tu que trop, sans que je te le dise. Mais je vais prendre une heure de repos dans mon fauteuil, me secouer ensuite, me baigner le visage et me rafraîchir. A mon âge, et du tempérament dont je suis, il n'en faut pas davantage. Bonne nuit, Lovelace. Je doute qu'il soit grand jour lorsque je m'éveillerai. ( *Il exprime ici un bâillement* : ) malédiction sur ce bâillement !

A propos, ton oncle n'est-il pas encore mort ? Qu'est-il arrivé au mien, qui ne répond pas à ma dernière lettre ? Je le suppose occupé à la chasse de nouveaux proverbes. Quoi ? Encore un bâillement ! Adieu, ma plume. Je dors.

---

## LETTRE CCXVI.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Lundi, 29 Mai.*

C'EST à présent que je me crois établi pour jamais dans le cœur de ma charmante.

Le Capitaine est venu à sept heures, comme il l'avoit promis, et dans l'équipage d'un homme prêt à partir. Ma bien-aimée n'a pas jugé à propos de nous honorer de sa présence avant que les premiers éclaircissemens fussent achevés : confuse apparemment de retomber par mon aveu dans *son état* virginal, après avoir passé pour femme dans l'esprit de son oncle. Cependant elle a pris son rôle, et elle a entendu tout ce qui s'est passé.

Les plus modestes personnes de ce sexe, Belford, doivent penser, et quelquefois même assez profondément. Je voudrois savoir si elles rougissent en elles-mêmes et étant seules, de mille choses pour lesquelles on les voit rougir avec tant de grace en compagnie. Si cela n'est point, et si la rougeur n'est qu'une grace de plus et un signe extérieur de modestie, les femmes n'ont-elles pas sur leur rougeur le même empire qu'on prétend qu'elles ont sur leurs larmes? Cette réflexion me feroit faire bien du chemin dans la connoissance

du caractère féminin, si j'étois disposé à la suivre.

J'ai dit au Capitaine que je voulois prévenir sa question : et sur-le-champ, après avoir exigé de lui le plus grand secret pour que James Harlowe n'en pût tirer aucun avantage, secret qu'il m'a garanti de sa part et de celle de M. Jules Harlowe, j'ai reconnu ouvertement et de bonne foi toute la vérité, c'est-à-dire, que nous n'étions pas mariés. Je ne l'ai pas instruit moins fidèlement des causes de ce délai ; quelques-unes venues d'une malheureuse mésintelligence ; mais les principales du désir que ma belle avoit toujours eu de commencer par une véritable réconciliation avec sa famille, sont d'une délicatesse qui n'avoit jamais eu d'exemple.

Des femmes moins délicates que celle-ci, Belford, ne sont pas fâchées, dans le même cas, qu'on rejette sur elle des délais volontaires et étudiés. Cependant cette affectation de délicatesse me paroît très-peu délicate, car n'est ce pas confesser tacitement qu'elles ont plus à gagner que nous dans le mariage, et que c'est un plaisir dont elles se privent par l'orgueil qu'elles mettent à prolonger les délais ?

J'ai raconté au Capitaine les raisons qui nous avoient déterminés à nous donner dans la maison pour des gens mariés ; avec serment néanmoins de suspendre la consommation : ce qui avoit tenu les deux

parties dans la plus grande réserve ; l'un condamné à s'abstenir, l'autre se renfermant dans les bornes d'une scrupuleuse vigilance, jusqu'à refuser même ces faveurs innocentes que des amans destinés à s'unir, ne font pas difficulté d'accorder et de prendre.

Je lui ai ensuite communiqué une copie du mémoire qui contient mes articles, un extrait de la réponse de ma belle, et de ma lettre d'invitation à Milord M... pour le prier de lui servir de père à ses nôces, et des généreuses offres de Milord. Mais j'ai ajouté que les infirmités de ce vieux seigneur, jointes au goût de ma bien-aimée, pour une célébration sans éclat, par le motif du respect, bien mal payé, qu'elle croit devoir à sa famille, m'avoient fait écrire à Milord que nous le dispenserions de nous accorder sa présence, et que d'heure en heure j'attendois sa réponse.

Les articles, ai-je dit encore au Capitaine, étoient actuellement entre les mains du conseiller Williams, qu'il devoit connoître de réputation, (le Capitaine a répondu qu'il avoit cet honneur-là) et de la bouche duquel il pouvoit se le faire confirmer avant que de quitter Londres. Lorsque ces articles seroient dressés dans les formes, approuvés et transcrits, il ne manqueroit plus que de les signer, et de fixer le jour de mon bonheur.

J'ai déclaré au Capitaine, que ma fierté

me faisoit trouver beaucoup de satisfaction à rendre à une femme qui m'étoit si chère, la justice la plus complète, de mon propre mouvement, et sans l'intervention d'une famille dont j'avois reçu les plus grandes insultes; et que notre situation étant telle que je venois de la représenter; je consentirois avec plaisir que M. Jules Harlowe suspendit ses ouvertures de réconciliation jusqu'après la célébration de notre mariage.

Le Capitaine a paru singulièrement charmé de tout ce qu'il avoit entendu. Cependant il a confessé que son cher ami M. Jules Harlowe, lui ayant témoigné qu'il apprendroit notre mariage avec une joie extrême, il auroit souhaité pouvoir lui porter cette heureuse nouvelle; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'espérât toute sorte de bons effets de mon récit et de mes intentions.

Il avoit compris mes motifs, a-t-il dit, pour faire croire aux femmes de la maison, qui lui paroissoient être d'un fort bon caractère, que nous étions véritablement mariés. Il approuvoit mes raisons. Elles expliquoient fort bien la réponse de la femme de-chambre à l'ami de M. Harlowe. On ne pouvoit douter, a-t-il remarqué, que M. James n'eût ses vues pour tenir la brêche ouverte, et il n'étoit pas moins certain qu'il avoit formé le dessein de m'enlever sa sœur: d'où je devois conclure qu'il

paroîtroit aussi important à M. Jules qu'à moi, de tenir notre traité secret ; du moins jusqu'à ce qu'il eût formé son parti, et qu'il eût arrangé ses mesures. La mauvaise volonté et la passion savoient former des fantômes effrayans et trompeurs. Il lui paroissoit étonnant qu'on eût poussé si loin l'animosité contre un homme capable de vues si pacifiques et si honnêtes, qui avoit montré d'ailleurs tant d'empire sur ses ressentimens dans tout le cours de cette fâcheuse aventure. Il voyoit bien, comme il l'avoit entendu dire, que dans tous les cas où l'amour de l'intrigue (je devois lui pardonner ce terme) ne venoit pas se mêler, la générosité faisoit le fonds de mon caractère.

Il n'auroit pas cessé de parler, si le déjeûner étant déja prêt, la divinité de mon cœur n'étoit entrée, en répandant autour d'elle sur tous les objets un éclat radieux. Toute sa figure offroit un air de bonté et de douceur gracieuse, qui en avoit été banni loag-temps, quoique ce soit son cortège naturel.

Le Capitaine a fait une révérence si profonde, que je l'ai cru prêt à se prosterner. Quel charmant sourire a peint sur le visage de ma belle son approbation et son estime pour lui! Le respect dans un homme produit le même sentiment dans un autre. Nous sommes plus singes que nous ne le croyons, par le penchant qui nous porte à

l'imitation. Un mouvement comme involontaire m'a fait plier les genoux. Ma très-chère vie..... Et je lui ai fait un discours fort galant pour lui présenter le Capitaine. Quoique je n'eusse pas plus de droits que lui sur ses joues, sur ses lèvres, il a fort bien fait de ne rien entreprendre témérairement (*). Mais il paroissoit bien plus porté à l'adorer s'il eût pu seulement aspirer au bonheur de toucher sa main charmante.

J'ai dit au Capitaine, ma très-chère ame ce qu'il a désiré de savoir. Et j'ai repris en peu de mots tout ce que j'avois dit en effet, comme si j'avois supposé qu'elle ne l'eût point entendu.

Le Capitaine a paru extrêmement étonné qu'il y eût quelqu'un au monde, à qui une personne si angélique pût causer le plus léger mécontentement. Il a témoigné dans des termes très-vifs, qu'il alloit faire le plus grand bonheur de sa vie d'embrasser sa cause. Jamais, il faut que je le dise, jamais cet ange n'a pris un air plus céleste. Tout respiroit en elle la majesté, les graces, la sérénité, la noble confiance. Une rougeur plus aimable encore qu'à l'ordinaire relevant l'éclat de son beau teint, ajoutoit mille charmes à ses perfections

(*) L'usage d'Angleterre est de baiser les femmes au visage et même sur la bouche, et le nom de gorge est proscrit comme indécent.

naturelles, et sembloit la faire rayonner de gloire.

Après nous être assis, l'agréable sujet est revenu en prenant le chocolat. -- Qu'elle se promettoit d'être heureuse, lorsqu'elle se verroit rétablie dans les bonnes graces de son oncle !

Le Capitaine s'est engagé à presser cet agréable évènement. Mais il se flattoit que de sa part il n'y auroit plus le moindre délai. L'heureux jour une fois passé, tout prendroit bientôt une face tranquille. Seroit-il mal-à-propos de demander une copie de mes articles et de sa réponse, pour les faire voir à l'oncle, son ami !

*Comme il plairoit à M. Lovelace*, lui a répondu l'incomparable fille. -- Ah ! que ne dit-elle toujours de même !

Ce doit donc être sous le plus grand secret, ai-je repliqué. Mais ne seroit-il pas mieux de faire voir à son oncle le contrat même, lorsqu'il seroit dressé ?

Aurez-vous *cette bonté*, M. Lovelace ?-- Vois, Belford. Nous étions autrefois les amans querelleurs. A présent nous sommes les amans polis.

Assurément, ma très-chère Clarisse, j'y consentirai, si vous le désirez, et si le capitaine Tomlinson s'engage au secret pour M. Harlowe, afin que je ne sois point exposé aux réflexions et aux insultes d'une famille qui m'a tant maltraité.

C'est à présent, Monsieur, m'a-t-on dit, que vous êtes vraiment fort obligeant

Crois-tu, Belford, que mon visage ne soit pas devenu rayonnant à son tour? J'ai avancé ma main, après l'avoir consacrée d'abord par un baiser, pour lui demander la sienne; elle a daigné me la donner. Je l'ai pressée de mes lèvres. Vous ne savez pas, Monsieur, (en m'adressant au Capitaine avec un air de transport) après tous les orages dissipés, quel heureux mortel.....

Charmant couple, a-t-il dit en m'interrompant, les mains levées d'admiration. Quelle joie pour mon digne ami! Ah! que n'est-il présent! Vous ne savez pas, Mademoiselle, combien vous êtes toujours chère à votre oncle Harlowe.

Je ne me console point, a dit ma belle, du malheur de l'avoir désobligé.

Doucement, charmante, ai-je dit en moi-même; n'allons pas trop loin là-dessus.

Le Capitaine a promis encore une fois de ne pas ménager ses services; et dans des termes si agréables, que la chère personne a prié le ciel que lui et les siens puissent toujours trouver des amis aussi bienfaisans que lui et les miens, aussi a-t-elle ajouté; parce que le Capitaine avoit laissé échapper qu'il étoit père de cinq enfans, par une des meilleures femmes et des meilleures mères du monde, dont l'excellente administration le rendoit aussi

heureux avec huit cents livres sterlings ; qui faisoient tout son revenu, qu'un autre le seroit avec deux mille.

Sans économie, a répondu mon cher oracle, il n'y avoit point de fortune qui put suffire. Avec cette qualité, le plus médiocre revenu suffisoit.

Silence, silence, importune ! Ce n'est qu'à ma conscience, Belford, que ce reproche s'adressoit.

Souffrez que je vous demande, m'a dit le Capitaine, et moins par aucun sentiment de méfiance que pour établir mes services sur des fondemens certains, et si vous êtes résolu de contribuer avec mon cher ami au grand ouvrage d'une réconciliation générale ?

Je réponds, Capitaine, qu'en faisant observer que mon empressement pour cette réconciliation avec une famille dont je n'ai pas sujet de louer beaucoup la générosité, vient uniquement de l'estime que j'ai pour cette adorable personne, non-seulement je contribuerai aux démarches de M. Jules Harlowe, mais je me présenterai dans cette disposition à M. Harlowe le père et à Mde. Harlowe. Je ferai plus : pour mettre en repos M. James et Miss Arabelle, je renoncerai à toutes prétentions sur l'héritage des trois frères, et à tout autre bien que celui que ma chère Clarisse tient du testament de son grand-père. Je me trouve fort bien partagé avec ma fortune pré-

sente et mes espérances dans ma propre famille ; assez récompensé, quand ma chère Clarisse ne m'apporteroit pas un schelling de dot ; par le bonheur d'obtenir une femme dont le mérite est supérieur à tous les biens de la fortune. Ce que je disois, Belford, est aussi vrai que l'évangile. Pourquoi manquoit-il à cette scène un fondement réel !

La divine fille m'a témoigné sa reconnoissance dans ses yeux, avant que ses lèvres aient pu l'exprimer. O M. Lovelace ! m'a-t-elle dit, que vous savez bien ! .. Elle s'est arrêtée. Le Capitaine ne m'a pas épargné les louanges : il étoit réellement touché. Pourquoi la vengeance et l'orgueil, me suis-je dit à moi-même, sont-ils mêlés dans mon cœur avec l'amour ? Mais revenant à ma vieille apologie, ne suis-je pas le maître, ai-je ajouté, de lui faire en tout temps une ample réparation ? Et sa vertu ne touche-t-elle pas à présent à sa dernière épreuve ? Si je pouvois seulement lui faire abandonner ses défiances, comme l'ont fait les parens de mon docile *Bouton de rose* ! Si je la voyois disposée à s'abandonner à ma discrétion pour quinze jours ! quinze jours seulement, d'une vie telle que je l'aime ! -- Hé bien qu'arriveroit-il ?..... Je ne saurois trop le dire, ce qui arriveroit.

Ne prends pas droit, Belford, de l'inconstance de mes idées pour me mépriser. Peut-être ne t'ai-je pas écrit deux lettres

où tu m'aies trouvé d'accord avec moi-même. Quelle constance demandes-tu à des gens de notre caractère ? Mais l'amour me rend fou ; la vengeance m'aiguillonne ; mes propres inventions m'embarrassent ; mon intrigue devient mon fléau ; mon orgueil fait ma punition. Je suis tiraillé de cinq ou six côtés à la fois. Il est impossible que Clarisse soit aussi malheureuse que moi. Ah ! pourquoi, pourquoi est-elle la plus excellente de toutes les femmes ! cependant suis-je sûr qu'elle le soit ? Quelles ont été ses épreuves ? Ai-je eu le courage d'en faire une seule sur sa personne, quoique j'en aie fait cinquante sur son humeur ? assez de celles-ci, je crois, pour lui faire craindre à l'avenir de me désobliger jamais.

Loin, loin de moi les réflexions, ou je suis un homme perdu. Depuis deux heures mes inventions me rendent odieux à mes propres yeux ; non-seulement par rapport à ce que je t'ai déja raconté, mais pour d'autres choses dont il me reste à te rendre compte. Cependant je suis parvenu encore une fois à m'endurcir le cœur. Ma vengeance prend le dessus. Je viens de relire quelques-unes des injurieuses lettres de Miss Howe. Je ne puis soutenir le mépris avec lequel ces deux filles m'ont traité.

Ma charmante a confessé que notre déjeûner étoit le plus heureux moment qu'elle ait connu depuis qu'elle a quitté

la maison de son père. Elle auroit pu s'épargner cette réflexion. Le capitaine à renouvelé toutes ses protestations de services. Il m'a promis de m'écrire comment son cher ami aura reçu la description qu'il lui fera de l'heureux état de nos affaires, et ce qu'il aura pensé des article, aussi-tôt que j'aurai pris la peine de les envoyer, suivant mon obligeante promesse. Nous nous sommes quittés avec de vifs témoignages d'une mutuelle estime; et ma belle a fait des vœux ardens pour le succès d'une si généreuse médiation.

Lorsque j'ai reparu devant elle, après avoir conduit le Capitaine jusqu'à la porte de la rue, ma charmante est venue au devant de moi, et la complaisance régnoit dans chacun de ses aimables traits. Vous me voyez déja toute autre, m'a-t-elle dit. Ah, M. Lovelace vous ne savez pas combien j'ai cette réconciliation à cœur. Je veux effacer jusqu'à la moindre trace des fâcheux souvenirs. Vous ne savez pas, Monsieur, combien vous m'avez obligée. Oh! M. Lovelace, que je serai heureuse, lorsque j'aurai le cœur soulagé du fardeau insupportable de la malédiction d'un père! lorsque ma tendre maman, (vous ne connoissez pas, Monsieur, la moitié du mérite de ma mère, et quelle est la bonté de son cœur livré à lui-même avec la liberté de suivre ses propres mouvemens) lorsque cette chère maman prendra plaisir encore

à me serrer contre son tendre sein ! lorsque j'aurai retrouvé des oncles, des tantes, un frère une sœur, tous empressés à combler de caresses et de bontés la pauvre proscrite, qui ne sera plus alors dans la disgrace ! Et vous-même, M. Lovelace, témoin de ce doux spectacle, reçu, vu de bon œil dans une famille qui m'est si chère... quoique d'abord peut-être avec un peu de froideur... Mais lorsqu'ils vous connoîtront mieux, qu'ils vous verront plus souvent, qu'ils n'auront plus aucun nouveau sujet de plainte, et que vous aurez pris, comme j'ose l'espérer, un nouveau plan de conduite ; de jour en jour l'affection ne fera plus que s'échauffer mutuellement, tant qu'à la fin tout le monde sera étonné d'avoir pu concevoir contre vous des sentimens opposés.

Ensuite essuyant ses yeux de son mouchoir, elle s'est arrêté un moment ; et tout-à-coup faisant réflexion sans doute que sa joie l'avoit conduite à m'exprimer des sentimens qu'elle n'avoit pas eu dessein de me laisser voir, elle s'est retirée dans sa chambre avec précipitation, tandis que je suis resté dans un désordre presque égal au sien.

En un mot, j'étois.... je ne trouve point de terme pour t'exprimer ce que j'étois. Je me suis déja senti fort ému dans une autre occasion. Cette beauté touchante avoit déja rendu mes yeux humides. Mais

avoir été si vivement affecté ! .... jamais, car en m'efforçant de vaincre ce mouvement de sensibilité, je ne m'en suis pas trouvé la force. Je n'ai pu même retenir un sanglot. Oui je te l'avoue, il m'en est échappé un, qu'elle doit avoit entendu ; et j'ai été forcé de détourner mon visage avant qu'elle eût fini son attendrissant discours.

A présent que je t'ai fait l'aveu de cette bisarre sensation, je voudrois pouvoir te la décrire. C'étoit quelque chose de si nouveau pour moi... quelque chose d'étouffant, qui me serroit le gosier.... je ne sais comment cela m'est arrivé ; mais quoique je me le rappelle avec un peu de confusion, je dois convenir que cette situation n'étoit pas du tout désagréable, et je souhaiterois l'éprouver encore une fois, pour en avoir moi-même et pouvoir t'en donner une idée plus juste.

Mais l'effet de sa joie dans cette occasion me fait prendre une haute idée du pouvoir de la vertu, (quel autre nom puis-je lui donner ?) qui dans une ame si capable d'un transport délicat, a la force de rendre une fille d'un âge si tendre, aussi froide que la neige et la glace, pour toutes les avances d'un homme qu'elle ne hait pas. Ce doit être absolument l'effet de l'éducation. Qu'en penses-tu, Belford ? L'éducation peut-elle avoir plus de force que la nature, dans le cœur d'une femme ?

Non, je ne saurois le croire. Mais si c'est une vérité, que les parens ont bien raison de cultiver l'ame de leurs filles, et de leur inspirer des principes de réserve et de défiance pour notre sexe! qu'il y a de sagesse même à leur donner une haute idée du leur! car l'orgueil, je te l'apprends, est un excellent substitut, dans un ame où la vertu ne brille pas, comme le soleil, de son éclat propre et non emprunté.

## LETTRE CCXVII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

IL est temps de t'avouer, quoique tes conjectures aient, j'en suis sûr, dévancé mes explications, que ce capitaine Tomlinson, qui a fait tant de progrés dans les bonnes graces de ma charmante, et qui prend tant de plaisir à renouer les ruptures, à réconcilier les cœurs divisés n'est ni plus ni moins que l'honnête Patrice Mac-Donald, suivi d'un valet hors de condition, qu'il avoit loué pour un jour.

Tu sais de quelle variété d'aventures la vie d'un vaurien est tissue, quoique sa naissance et son éducation eussent donné de lui de meilleures espérances. Mais cette ingénieuse friponnerie, qui l'a fait chasser de l'université de Dublin; et depuis encore

la malheureuse découverte d'un faux témoignage ont été la source de sa ruine. Ces petits tours l'ont forcé de s'expatrier, d'errer de contrées en contrées, et l'ont jeté à la fin dans un train de vie qui le rendroit très-propre à devenir le mari de la dame Towsend de Miss Howe, pour l'aider dans sa contrebande. Tu connois ses admirables qualités pour toutes les entreprises qui demandent de l'adresse jointe à un air imposant. Et après tout, crois-tu qu'il y ait rien de plus juste au monde, que de se munir d'un contrebandier pour l'opposer à un autre contrebandier?

Fort bien, Lovelace, me diras-tu. Mais comment as-tu pu hazarder une invention de cette nature, lorsque tu m'as dit toi-même, que Clarisse passoit souvent un mois entier chez son oncle, et que par conséquent elle devoit savoir qu'il n'y a point de capitaine Tomlinson dans le voisinage, ou du moins personne de ce nom qui soit aussi intime avec Jules Harlowe que ton homme prétend l'être?

Ton objection est si naturelle, Belford, que je n'ai pu manquer de faire observer à ma charmante, qu'elle devoit avoir entendu parler de cet ami de son oncle. -- Non, m'a-t-elle répondu, jamais je n'ai entendu parler de ce nom. D'ailleurs il y avoit près de dix mois qu'elle n'avoit pas été chez son oncle Jules; (ce que je lui avois entendu dire auparavant) et il se trouvoit

au jeu de boules d'autres personnes qu'elle ne connoissoit pas. Notre penchant tu le sais, nous porte tous à croire ce qui nous flatte.

(¶) Et pour quel raison penses-tu qu'elle n'a pas été depuis si long-temps chez son oncle?

Oh! le croiras-tu? c'est que ce vieux pécheur qui se croit en droit de demander compte des familiarités que je prends avec le sexe est soupçonné d'en avoir lui-même pris de très-grandes avec sa gouvernante, qui toute fière se donne déja des airs!... Ah sexe trompeur et maudit! Il n'est point d'âge à l'abri de tes pièges; jeunes et vieux s'y prennent également.

Ne vois-tu pas néanmoins que cette gouvernante ne doit rien savoir, et ne sait rien en effet du traité de réconciliation qui se médite, et voilà pourquoi l'oncle va toujours voir le Capitaine, sans que le Capitaine rende jamais à l'oncle ses visites? C'est ce que j'ai bien fait sentir à la belle, et la conséquence toute naturelle est qu'on s'est d'autant plus volontiers adressé dans cette affaire au capitaine Tomlinson, qu'il étoit étranger au reste de la famille: ai-je besoin de t'ouvrir l'esprit par de plus longues explications?

Mais cette intrigue du vieillard est une histoire particulière que ma charmante ne se soucie pas d'avouer, sur laquelle elle affecte même une apparente incrédulité; comme

comme elle fait aussi sur quelques galanteries récentes de son étourdi de frère, que j'ai su par voie de récrimination lui faire entendre, sans nommer l'agent, qui m'imforme de tous ces petits évènemens de la famille. (♭)

Mais tu me demanderas encore s'il n'est pas à craindre que Miss Howe prenne des informations sur ce Tomlinson, et que ne trouvant point... Je t'entends. Ma réponse, c'est que Wilson, si je le désire, aura la complaisance de mettre entre mes mains toutes les lettres qu'il recevra par celles de Collins dans toute la huitaine : je me flatte qu'à présent il ne te reste plus de nuages.

(¶) Je conclurai par une petite histoire. " Deux rois voisins se faisoient la guerre, » et cela, pour la conquête de quelque » misérable bagatelle, n'importe quoi. Car » le proverbe dit très-bien : *que les princes* » *et les enfans en viennent aux mains* » *pour des minuties.* Il y avoit déja quel- » ques jours que leurs armées étoient ran- » gées en bataille, et les deux cours atten- » doient à tout moment des nouvelles » d'une action décisive. On y vint à la fin ; » il se donna une bataille sanglante, et un » homme qui avoit été spectateur de l'af- » faire arriva avec les nouvelles d'une vic- » toire complète à la cour d'un des prin- » ces, quelque temps avant les courriers » d'office. Aussi-tôt on sonne toutes les

» cloches, les feux de joie et les illumi-
» nations brillent toute la nuit, et le peu-
» ple se couche enivré de joie, de liqueurs
» et de bonne chère. Mais la scène chan-
» gea bien le lendemain. L'ennemi victo-
» rieux poursuivant ses avantages, s'avan-
» çoit à grands pas vers les portes de la
» capitale presque sans défense. Aussi-tôt
» de rechercher l'homme, qui avoit apporté
» la veille une si fausse nouvelle, on le
» trouva : interrogé sur le motif d'une con-
» duite si bisarre, il prétendit se faire un
» très-grand mérite d'avoir, dans une cir-
» constance aussi fâcheuse sauvé à ses com-
» patriotes tant d'heures de désolations et
» de douleur, et qu'ils devoient lui savoir
» gré de toute la joie dont ils avoient joui
» pendant l'espace écoulé entre son agréa-
» ble mensonge et la triste vérité. »

Je te laisse, Belford, le soin de l'application. (b)

Enfin, Belford, je suis sûr d'avoir causé plus de joie à ma charmante qu'elle ne s'attendoit d'en goûter de si-tôt ; et comme elle n'ignore pas que la vie humaine est une *vraie marqueterie* de noir et de rose, un mélange de bien et de mal, il ne faut pas douter qu'une fille si prudente n'entende l'art des compensations, pour tenir la balance dans le plus juste équilibre possible.

(*Miss Clarisse communique à son amie, dans trois différentes lettres, les princi-*

*paux incidens et les conversations qu'on vient de lire dans celles de M. Lovelace. Voici ses idées sur la commission du capitaine Tomlinson, après les alarmes qu'elle avoit eues de ses premières recherches aux alentours de leur demeure.*)

« Heureusement, ma chère, toutes ces » défiances et ces craintes ont été dissi- » pées à la fin par un évènement qui ne » me laisse à leur place qu'une agréable » perspective. Il se trouve (et ceci est un » secret inviolable, pour les raisons que » je vous dirai dans la suite,) que cet » officier m'étoit envoyé par mon oncle » (je m'étois bien imaginé qu'il ne pou- » voit être fâché contre moi pour tou- » jours) et que tout est venu de l'entre- » tien que le cher M. Hickman s'est pro- » curé avec lui. Quoique la visite de M. » Hickman n'ait pas été d'abord reçue trop » favorablement, mon oncle n'aura pu » s'empêcher d'y faire ensuite plus de » réflexion; ainsi que sur les argumens que » cet honnête homme a fait valoir en ma » faveur. Un refus dicté par la passion » doit-il jamais faire désespérer du succès » d'une demande raisonnable? (¶) N'est- » il pas bien sage de s'efforcer par la dou- » ceur et la persuasion, de glisser dans » une ame irritée des impressions favora- » bles, qui dans le calme de ses réflexions, » font leur effet et peuvent l'amener in- » sensiblement à s'appaiser et à céder; ce

» sont deux choses bien différentes, je l'ai
» dit souvent, que de demander une fa-
» veur, ou de la réclamer comme un
» droit. Et quand on n'a pas le droit
» d'exiger comme une dette la grace qu'on
» implore, peut-on avoir celui de s'offen-
» ser du refus ? (b)

Elle représente le capitaine Tomlinson, pendant le déjeûner qu'il a fait avec elle, « comme un homme grave et d'un excel-
» lent caractère : d'une fort belle physio-
» nomie, dit-elle dans un endroit, où la
» raison et la bonté sont peintes ; âgé, à
» ce qu'elle croit, d'environ cinquante
» ans. Il m'a plû, dit-elle, à la première
» vue. »

Comme l'avenir lui offre des apparences plus favorables que jamais, elle désire bien que l'espérance de la réforme tant de fois promise de M. Lovelace, fût mieux fondée qu'elle n'ose encore s'en flatter.

« Nous avons eu, continue-t-elle,
» beaucoup d'embarras à concilier quel-
» ques parties du caractère de M. Lovelace
» avec d'autres, c'est-à-dire, les bonnes
» qualités avec les mauvaises ; par exem-
» ple sa bonté pour ses fermiers, sa géné-
» rosité pour la petite fille de l'hôtellerie,
» son empressement à m'offrir la faculté
» de faire du bien à ma bonne Norton,
» et plusieurs autres traits : mélange inex-
» plicable, lui ai-je dit quelquefois à lui-
» même ! Car il est certain qu'il a le cœur

» dur, comme je suis fondée à le dire en
» me rappelant sa conduite avec moi dans
» vingt occasions. En vérité, ma chère,
» j'ai pensé plus d'une fois qu'il prend plus
» de plaisir à me voir en pleurs, qu'à me
» donner sujet d'être contente de lui. M.
» Morden me dit dans sa lettre, que les
» libertins ne connoissent point le remords.
» (*) Je trouve la vérité de cette réflexion
» dans la nature même de leur caractère.

» M. Lovelace est un homme vain; c'est
» une observation que nous avons faite il
» y a long-temps. Je crains de bonne foi
» que sa générosité même ne vienne plutôt
» de son orgueil et de sa vanité, que de
» cette *philantropie* (me passerez-vous
» le mot) de cet amour pour ses sembla-
» bles, qui distingue les ames bienfaisan-
» tes. Il ne fait cas des richesses, qu'au-
» tant qu'elles peuvent servir à soutenir
» son orgueil et son indépendance. J'ai
» souvent pensé qu'il est aisé de soumet-
» tre une passion du second ordre, à la
» satisfaction d'une passion dominante.

» La source du mal ne seroit-elle pas
» quelque défaut dans son éducation? Je
» m'imagine qu'on ne s'est point assez atta-
» ché à connoître le fond naturel de ses
» inclinations. Dans l'opulence où il est

(*) [¶] Voyez CLXXIII, vol. 5. Voyez aussi l'aveu que M. Lovelace fait dans différentes lettres du plaisir qu'il prend à voir une femme en pleurs. [♭]

» né, on l'a peut-être instruit à faire des
» actions généreuses, mais je doute qu'on
» lui ait enseigné les vrais motifs qui doi-
» vent les inspirer. Autrement sa généro-
» sité ne s'arrêteroit pas aux bornes de
» son orgueil et se seroit élevée jusqu'à
» *l'humanité :* il ne se contenteroit pas de
» faire des choses louables par accès et
» par boutades, ou comme un homme qui
» se reposant sur la doctrine des *actions*
» *méritoires*, croit (*) qu'une bonne
» action en rachète, en expie une mau-
» vaise. Il seroit noble avec plus d'unifor-

(*) [¶] Pour preuve que Clarisse le juge bien ici, voyez Lettre XXXIV, vol. 2, où il donne le motif de sa générosité envers son Bouton de rose. " Comme je me suis fait, dit-il, une » règle, toutes les fois que j'ai commis quel- » que méchanceté bien noire, de faire quelque » bonne action pour l'expier; et comme je me „ crois encore fort endetté dans cette espèce de „ compte, je suis résolu de joindre une centaine „ de guinées aux cent guinées de la tante de „ Jean, pour faire le bonheur de ce couple „ innocent.„ Outre ce motif il avoit encore d'autres vues dans cet acte de générosité, comme on peut voir à la Lettre LXX qui termine le vol. 2, et aux Lettres LXXI, LXXII et LXXIII qui commencent le vol. 3. Voyez aussi la note de la Lettre LXII, vol. 2.

Pour voir l'accord de sa conduite actuelle avec les vues et les principes qu'il établit dans ses premières lettres, le lecteur peut recourir aux Lettres XXXIV et XXXV, vol. 2.

» mité, et porté à la vertu pour l'amour
» de la vertu même.

» Ah! ma chère! quel partage m'est
» échu! Un homme dont l'orgueil fait
» toute la vertu, et dont la seconde pas-
» sion dominante est la vengeance! Il me
» reste néanmoins une consolation : c'est
» qu'il n'est pas du moins un homme sans
» foi, un incrédule. S'il étoit de cette
» malheureuse classe, il faudroit désespè-
» rer de lui. Avec ce penchant à faire
» gloire de ses fertiles inventions, ce seroit
» un homme abandonné, incapable de
» retour; un sauvage immoral et brute. »

A l'occasion des circonstances où M. Lovelace confesse à son ami, qu'il s'est senti vivement touché, elle s'exprime dans ces termes.

« Il s'est efforcé, comme il avoit déja
» fait une fois, de me cacher son émo-
» tion. Mais pourquoi, ma chère, la plu-
» part de ces hommes (car M. Lovelace
» n'est pas le seul) croient-ils que ces
» marques si belles d'un cœur sensible
» soient au-dessous d'eux? Si je me retrou-
» vois libre de choisir ou de refuser, je

Les Lettres XXX, vol. 1, et XL, vol. 2, attestent la première opinion que Clarisse avoit conçue de bonne heure du caractère de M. Lovelace, source de son indifférence et de sa froideur pour lui qui lui en fait tant de fois le reproche, quoiqu'elles fassent bien plus d'honneur à Clarisse qu'à lui. (b)

„ rejetterois avec mépris l'homme qui
„ combat ou qui désavoue le pouvoir na-
„ turel d'être affecté par ce qui a droit de
„ toucher le cœur, comme un monstre
„ féroce ou un sauvage qui ignore ce qui
„ fait la principale gloire de la nature
» humaine au point de la placer dans une
» barbare insensibilité.

(¶) » Je me suis souvent rappelé avec
» plaisir ces vers de *M. Tate*, traduits
» d'un passage de Juvenal.

» La compassion paroît l'attribut distinc-
» tif de l'homme : la nature elle-même l'a
» déclaré en nous prêtant les larmes.
» L'homme seul parmi toutes les créatu-
» res a reçu cette faculté de montrer ses
» tendres sentimens, sa prérogative est
» de pleurer et d'exprimer par un regard
» attendri, par des yeux mouillés de
» pleurs, combien il est sensible aux mal-
» heurs des autres. Quiconque voit d'un
» œil sec l'infortune de ses semblables,
» n'est tout au plus qu'une brute sous
» une forme humaine. »

Je ne puis voir sans quelque plaisir d'après la mauvaise opinion que j'avois souvent prise des hôtesses de cette maison, qu'un aussi honnête homme que ce capitaine Tomlinson ait parlé d'elles en termes honorables, après des informations.

Je m'arrête ici un instant, pour recevoir en idée vos tendres félicitations.

J'espère que ma première lettre confir-

mera ce que vous dit celle-ci, et que la perspective de mon sort ne fera que s'embellir de plus en plus. Mais soyez bien assurée, ma chère, que quelque bonheur qui puisse m'arriver, il ne me fera jamais goûter un plaisir comparable à celui que me procure votre amitié.

Mille remercîmens de ma part à l'honnête M. Hickman à qui j'ai tant d'obligation dans la circonstance présente. Enfin croyez, ma chère Miss Howe, que je suis à jamais

Votre affectionnée (b)

CL. HARLOWE.

## LETTRE CCXVII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Mardi*, 30 *Mai.*

J'AI reçu une lettre de Milord M. . . . Elle est telle que je la pourrois souhaiter, si j'étois déterminé au mariage : mais dans les circonstances où nous sommes, je ne puis songer à la faire voir à ma belle.

Milord regrette " de ne pas lui servir » de père à la cérémonie nuptiale. De » quelques couleurs que j'aie revêtu mes » raisons, il paroît craindre encore que je » ne roule dans ma tête quelque mauvais » dessein. Il consent de la meilleure grace » que mon mariage ne soit pas différé ;

» mais apprenant, dit-il, que Miss Harlowe tremble de se hazarder avec moi, » il m'offre l'une ou l'autre de mes deux » cousines, ou toutes deux ensemble, pour » soutenir son courage. Pritchard a reçu » ses derniers ordres sur la rente perpétuelle de mille livres sterlings, dont je » recevrai l'acte au même instant que ma » femme aura reconnu notre mariage. Il » consent que le donaire soit assigné sur » mon propre bien. Il est fâché que Miss » Harlowe n'ait pas accepté son billet de » banque, en me chargeant de lui en réitérer l'offre, et il me reproche l'orgueil » d'avoir dédaigné de le garder moi-même. » *Ce que le côté droit néglige*, dit-il, *peut* » *faire du bien au côté gauche.* » Il parle apparemment de ses deux parentes *du côté gauche ;* de mes deux cousines ! oh ! de tout mon cœur. Si je puis obtenir ma Clarisse, que le diable prenne tout le reste. Le stupide Pair écrit cent autres fadaises du même goût. En plus d'un endroit, ce sont des douzaines de lignes qui n'ont d'autre but que d'amener l'occasion de placer un vieux proverbe exprimé en termes d'une vétusté dégoûtante.

Si tu me demandes comment je me tirerai d'embarras, lorsque ma charmante paroîtra surprise que Milord ne réponde point à ma lettre, ou, si j'avoue avoir reçu sa réponse, que je ne la lui montre pas, comme j'ai fait ma lettre ; ma réponse

est que je puis être informé par Pritchard, que la goutte a pris Milord à la main droite, et qu'il lui a donné ordre de me voir personnellement pour recevoir les miens, sur le transport de la rente. Je puis voir Pritchard, comme tu sais, *aux armes du Roi*, ou dans tout autre endroit de la ville qu'il me plaira de nommer, en moins d'une heure, quoiqu'il soit, lui au château de Milord et moi à Londres, et tenir de sa propre bouche les articles de la lettre de Milord dont il convient que ma belle soit informée. Ensuite il dépendra de moi de rendre, suivant l'occasion, l'usage de sa main droite au vieux Pair, qui pourra m'écrire alors une lettre un peu plus sensée que la dernière.

(¶) Tu sais que l'art de contrefaire les écritures est un de mes talens précoces. On a même dit en l'admirant, que si j'avois été un méchant homme dans les dissentions du *tien* et du *mien*, j'étois un homme à étouffer. Quant aux jeunes filles, nous tenons pour maxime que ce n'est pas un péché de les tromper. Et ne nous a-t-on pas dit cent fois, que tout le bonheur de la vie humaine consiste dans d'agréables erreurs? (♭)

*Mercredi*, 31 *Mai.*

Toujours de plus en plus heureux. On m'a fait la plus grande faveur. Au lieu d'une berline pour la promenade, on m'a permis de prendre un carrosse à deux, et

dans la vue de me donner toute la liberté de traiter le *sujet des sujets*. Notre entretien, dans cette agréable promenade, s'est tourné sur la forme de notre vie future. Le jour est promis, quoiqu'en rougissant. A mes instances répétées, on a répondu *bientôt*. Nos équipages, nos domestiques, notre livrée ont fait partie de ce délicieux sujet. On m'a déclaré son désir, que le misérable qui m'a servi d'espion dans la famille, (l'honnête Joseph Leman) ne fût pas reçu dans notre maison; et que rétablie ou non, sa fidelle Hannah fût appelée auprès d'elle. Et ces deux articles ont été consentis sans objection.

(¶) D'après ma conduite décente, le jour que je fus avec elle à St. Paul, elle a souhaité que je voulusse bien l'accompagner souvent au service divin, et je m'y suis engagé bien volontiers. Je l'ai assurée que j'avois toujours respecté le clergé en corps, et même quelques ecclésiastiques en particulier (entr'autres le docteur Lewen, pour qui j'avois la plus haute estime.) J'ajoutai, que quand même ce ne seroit pas un acte de religion que d'aller à l'église, c'étoit (comme je te l'ai déja dit) (*) le spectacle le plus intéressant, de voir les riches et les pauvres assemblés un jour de la semaine, chacun dans ses plus beaux habits pour adorer le commun créa-

(*) Voyez Lettre CLIX. vol. 5.

teur qui les a tirés du neant. Il ne doit point y avoir de répugnance pour un homme bien élevé à s'incorporer dans une assemblée si solemnelle, et à écouter la harangue d'un homme lettré, qui, ayant tourné ses études vers des objets différens des siens, doit toujours avoir quelque chose de *neuf* à lui apprendre : harangue, qui cependant ne fait pas la partie essentielle du service divin, comme la plupart le croient.

Elle secoua la tête, et répèta le mot *neuf :* mais elle eut pourtant l'air d'être pour le moment satisfaite de ma réponse. En vérité, camarade, je crois que sa majesté le diable doit être bien dépitée de la voir entreprendre et espérer ma conversion. Il n'est donc pas étonnant qu'il s'évertue si fort pour prévenir ses efforts et se venger d'elle : mais comment me trouvé-je amené là? Je suis toujours à prendre parti contre moi-même. Un jour, je l'imagine, je me haïrai en me rappelant l'envie qui m'occupe à présent. Mais il faut attendre ce temps là. Nous ne pouvons éviter tous tant que nous sommes de faire quelque chose dont nous devions un jour nous repentir. (*b*)

On a beaucoup raisonné sur les espérances de réconciliation. Si son oncle Harlowe ouvroit seulement le chemin, et si la négociation étoit entamée, elle seroit heureuse : *heureuse*, a-t-elle repris avec

un soupir, autant du moins qu'il lui est possible de l'être à présent! -- Toujours sa malheureuse restriction, Belford.

Je lui ai dit, qu'au moment de notre sortie pour la promenade, j'avois reçu des nouvelles de l'homme d'affaires de mon oncle, et que je l'attendois demain à Londres, de la part de son maître, pour recevoir mes instructions. J'ai parlé avec reconnoissance, des bontés de Milord pour moi : et avec plaisir de la vénération dont mes deux tantes et mes deux cousines sont remplies pour elle ; sans oublier le chagrin de Milord, que sa goutte l'ait empêché de répondre de sa propre main à ma dernière lettre.

Elle a plaint Milord. Elle a plaint aussi la pauvre Mde. Fretchvill : car dans l'abondance de sa bonté, elle n'a pas manqué de me demander de ses nouvellés. La chère personne a partagé sa pitié à tout ce qui en méritoit. Heureuse à présent dans ses propres espérances, elle a le temps de promener ses regards autour d'elle, et de souhaiter le même bonheur à tout le monde.

Il y avoit beaucoup d'apparence, ai-je répondu, que Mde. Fretchvill demeureroit fort maltraitée. Son visage dont elle s'étoit glorifiée, étoit menacé d'être entièrement défiguré. Cependant, ai-je ajouté, elle aura quelque avantage à tirer de ce triste accident. Comme le plus grand mal absorbe

toujours les petits, la perte de sa beauté peut lui causer une douleur qui sera capable de diminuer l'autre et de la rendre supportable.

On m'a fait une douce réprimande du tour badin que je donnois à des malheurs si sérieux : car quelle comparaison entre la perte de la beauté et celle d'un bon mari! -- Excellente fille!

Elle a parlé aussi de l'espérance qu'elle a de se réconcilier avec la mère de Miss Howe, et de la satisfaction que cette idée lui fait goûter d'avance. *La bonne Mde. Howe* ; c'est l'expression dont elle s'est servie, pour une femme si avare, et d'une avarice sans pudeur et sans remords, que nulle autre au monde ne la nommeroit bonne. Mais cette chère créature donne tant d'étendue aux affections de son cœur aimant: qu'elle est capable d'aimer jusqu'au plus vil animal qui appartient à ceux qu'elle respecte. *Qui m'aime, aime mon chien ;* ai-je souvent entendu dire à Milord M.... Qui sait si quelque jour, par complaisance pour moi, je ne l'amènerai pas à prendre bonne opinion de toi, Belford?

Mais où ma folle imagination m'égare-t-elle? Ne fais-je pas ici le procès à mon propre cœur? Je le reconnois aux remords dont je le sens piqué, tandis que ma plume rend témoignage à l'excellence de Clarisse. Cela ne m'empêchera pas d'ajouter, (car aucune considération d'intérêt personnel

ne peut m'empêcher de rendre justice à cette admirable personne) que par la prudence et les lumières qu'elle a montrées dans notre conversation, sur toutes les parties de l'économie domestiques qui sont du ressort d'une mère de famille, elle m'a convaincu qu'à son âge, il n'y a pas de femme au monde qui l'égale.

(¶) En vérité, je ne connois aucun sujet qu'elle ne puisse traiter avec une admirable supériorité, en sorte que si je pouvois surmonter mes préjugés contre le mariage, et me résoudre à suivre la route insipide et vulgaire battue par les pas de mes ancêtres, je serois le plus heureux des hommes. -- Et si cela m'est impossible, peut-être suis-je dix fois plus à plaindre qu'elle.

Mon cœur, Belford! Non, il n'y a pas moyen de se fier à mon cœur. Je m'interromps moi-même pour relire quelques-unes des lettres empestées de Miss Howe. (♭)

Maudites lettres, Belford, que celles de cette Miss Howe! Relis, relis toi-même celles des miennes où je t'en ai fait l'extrait. Mais je continue mon récit.

En un mot, ma charmante n'a été que douceur, complaisance, sérénité, dans cette délicieuse promenade. Et je ne lui ai pas donné sujet non plus de marquer d'autres sentimens. Comme c'est la première fois que j'ai eu l'honneur de me promener *seul* avec elle, j'étois résolu de

l'encourager par mon respect à m'accorder une autre fois la même faveur.

A notre retour, j'ai trouvé le clerc du conseiller Williams qui m'attendoit avec la minute du contrat : les articles ne sont proprement qu'une copie du contrat de ma mère, avec les changemens nécessaires. L'original m'étant renvoyé en même temps par le Conseiller, je l'ai remis avec ses copies entre les mains de ma belle. Cette pièce a rendu l'ouvrage de l'homme de loi fort aisé. Il ne pouvoit avoir de meilleur modèle, puisqu'il a été dressé par le célèbre Milord S..., à la prière des parens de ma mère ; et l'unique différence entre les deux contrats, consiste dans cent livres sterlings de pension annuelle que ma Belle a de plus que ma mère.

J'ai offert à ma charmante de lui faire la lecture du vieil acte, tandis qu'elle jetteroit les yeux sur le nouveau. Mais elle s'en est excusée, comme elle avoit refusé d'être présente, lorsque j'avois collationné ces deux actes avec le secrétaire. Je suppose qu'elle ne s'est pas souciée d'entendre parler de tant d'enfans ; le premier, second, troisième, quatrième, cinquième, sixième et septième fils, etc. et d'autant de filles qui doivent sortir des flancs de ladite Clarisse Harlowe. Charmant récitatif conjugal ! quoiqu'il soit toujours accompagné du mot de *légitime ;* comme s'il pouvoit arriver qu'un mari eût de sa femme des

enfans qui ne fussent pas légitimes. Mais crois-tu que par-là, ces archi-fripons de gens de robe n'aient pas en vue d'insinuer, qu'un homme peut engendrer de sa femme avant le mariage? Il faut bien que ce soit là leur intention. Pourquoi ces rusés robins font-ils naître des idées de cette nature dans l'esprit d'un honnête homme? Cet exemple, comme une infinité d'autres, nous montre que la *loi* et *l'évangile* sont deux choses bien différentes.

Dans notre absence, Dorcas s'est efforcée de parvenir à l'armoire du cabinet. Mais elle ne l'auroit pu sans violence; et s'exposer *présentement* par un motif de pure curiosité à des dangers de cette conséquence, ce seroit une indiscrétion inexcusable.

Mde. Sinclair et ses nymphes sont toutes d'avis que je suis à présent si bien dans l'esprit de ma belle, et que j'ai si visiblement part à sa confiance et même à son affection, que je puis entreprendre ce que je veux; en donnant la violence de ma passion pour excuse. (¶) Et la passion, soutiennent-elles, fait toujours pardonner par leur sexe la violence de l'action; excuse toujours reçue et qui atténue la faute aux yeux des indifférens de l'un et de l'autre sexe; et toutes s'offrent à seconder mes efforts. (¶) Pourquoi non, disent-elles? N'a-t-elle pas passé pour ma femme aux yeux de toute la maison? et n'est-elle

pas en beau chemin de se réconcilier avec ses parens ? prétexte qui de sa part a retardé la consommation. Elles me pressent aussi de tenter mon entreprise pendant le jour, puisqu'il est si difficile de mettre la nuit dans mes intérêts.

Elles me représentent que la situation de notre logement est telle que je ne dois pas appréhender que les cris soient entendus au-dehors, et elles me ridiculisent pour la nécessité que je me fais d'attendre un moment favorable et propre à la surprise. Je n'ai pas toujours été si timide, pauvre vieillard que je suis ! m'a dit effrontément Sally, en me jetant son mouchoir au visage.

## LETTRE CCXIX.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Vendredi, 2 Juin.*

MALGRÉ ma politesse de quelques jours et mes complaisances étudiées, et quoique jusqu'à présent j'aie manqué de courage pour lever tout-à-fait le masque, il m'est arrivé plus d'une fois de mettre ma charmante dans le cas de regarder autour d'elle par l'ardeur, quoique toujours décente, des témoignages de ma passion. Je l'ai réduite à confesser que son cœur est sorti pour moi de l'état d'indifférence. Mais

lorsque je l'ai pressée de reconnoître de l'amour : quel besoin d'aveux de ce genre, m'a-t-elle dit, de la part d'une femme qui consent à se marier ? et me repoussant même une fois avec chagrin, elle m'a prié de faire attention que la preuve du véritable amour étoit le respect, et non pas la licence. J'ai entrepris de me défendre ; elle m'a répondu que l'idée qu'elle avoit, été capable de se former d'une passion vicieuse, ressembloit parfaitement à la manière dont la mienne cherchoit à se montrer.

Je ne me suis pas moins efforcé de justifier mes sentimens, en l'accusant elle-même d'un excès de délicatesse. Ce n'étoit pas mon défaut, m'a-t-elle répliqué, si c'étoit le sien.

(¶) Elle étoit obligée de me dire franchement que je lui paroissois incapable de distinguer les qualités qui caractèrisoient une ame pure. Peut-être dans mon imagination libertine m'étois-je figuré qu'il n'y avoit point d'autre différence entre un cœur pur et un cœur impur, que celle qui provenoit de l'éducation et de l'habitude. Encore si je pensois ainsi, l'habitude seule doit faire une seconde nature dans la vertu comme dans le vice. (♭)

On vient dans le moment même de me demander compte de quelques libertés innocentes, que je me suis cru en droit de prendre aux yeux de nos hôtesses qui

nous supposent mariés et même dans les vues de consommer bientôt le mariage. J'ai souffert assez impatiemment cette leçon ; et j'ai souhaité de voir arriver l'heureux jour, où je n'aurois plus à combattre une réserve qui n'a jamais eu d'exemple, où enfin je pourrois la dire tout-à-fait à moi.

Elle m'a regardé avec une sorte de confusion mêlée d'un air de mépris. Je n'ai vu que le mépris, et je lui en ai demandé la raison, ne sachant pas, lui ai-je dit, avoir aucune offense à me reprocher. Ce n'est pas la première fois, M. Lovelace, m'a-t-elle répondu, que j'ai eu sujet de me plaindre de vous, quoique vous vous crussiez peut-être sans reproche. Mais je vous déclare qu'à mes yeux l'état du mariage est un état de pureté. Je ne sais si elle n'a pas même dit ; et non *un état de licence :* c'est du moins ce que j'ai cru recueillir de ses expressions.

La pureté du mariage, Belford ! Rien de si comique, la moitié du monde femelle est prête à s'enfuir avec un libertin, sans autre raison que parce qu'il est un libertin ; et souvent avec toutes sortes de raisons contre leur choix. Toi et moi, n'avons-nous pas vu de jeunes femmes qui vouloient passer pour modestes, et qui étoient d'une réserve outrée dans l'état de filles, permettre en public à la folle ardeur de leurs avides maris des libertés qui faisoient

craindre que l'époux et l'épouse n'eussent oublié tous les devoirs de la prudence et de la modestie ? tandis que tous les spectateurs décens tenoient les yeux baissés et rougissoient pour ceux qui n'étoient pas capables de rougir. Un jour dans une occasion de cette nature, je proposai à un cercle d'une douzaine de personnes scandalisées de pareille scène, de laisser le champ libre aux époux, parce que tout le monde devoit voir que la Dame, comme le Monsieur, avoient besoin de rester seuls en tête à tête. Cette proposition produisit son effet sur l'amoureux couple, et je fus applaudi d'avoir mis un frein à leurs libertés inconsidérées.

(¶) Mais dans une autre occasion semblable, j'agis un peu plus dans mon caractère ; car je hazardai de faire un essai sur la jeune épouse (tentative que je n'aurois jamais osé risquer, si je ne l'avois pas vue souffrir sans la moindre rougeur les badinages publics de son folâtre époux, et promener même d'un air de triomphe ses regards sur toutes les Dames qui étoient autour d'elle) une complaisance aussi passive piqua ma curiosité. Je voulus savoir si elle n'auroit pas la même douceur pour un ami discret. Il est vrai que je fus obligé sur mon honneur de garder le secret. Mais je n'ai jamais vu depuis des tourteraux se caresser d'un bec amoureux, que je n'aie songé que la même tourterelle peut accueil-

lir deux galans, et dans le fond de mon cœur, je remerciai l'amoureux mari de la leçon qu'il avoit bien voulu donner à sa docile épouse. (¶)

Tu peux conclure que j'approuve les idées de ma charmante sur les amours publics.

Ce qu'elle nomme la pureté du mariage, n'est, j'espère, qu'un grain de glace propre à rafraîchir, à tempérer de trop folles ardeurs.

Mais revenons.

Recueille de tout ce que tu viens de lire, que je n'ai pas perdu mon temps, et que ces derniers jours je n'ai pas été un idiot soupirant, un Hickman, quoique je n'aie pas été aussi actif qu'un Lovelace.

La chère personne se considère à présent comme mon épouse choisie. Son cœur dégagé de la tristesse cessera d'être prude, et ne donnera plus, j'espère, d'interprétation lugubre à chaque avance de l'homme qui ne lui déplaît pas. Cependant elle doit garder assez de réserve pour justifier son inflexibilitée passée. Combien de jolies personnes se défendroient mal, sans la crainte qu'elles ont de donner mauvaise opinion d'elles à l'homme qu'elles voudroient favoriser ? C'est encore là un article du symbole des libertins. Mais de quelque ressentiment qu'elle soit capable, elle ne peut rompre désormais avec moi. Ce seroit abandonner toute espérance de réconcilia-

tion avec sa famille, et par une voie qui lui feroit très-peu d'honneur.

*Samedi, 3 Juin.*

Je reviens de l'officialité, où j'étois allé demander les permissions ecclésiastiques. A la vérité, Belford, j'ai eu la mortification d'y trouver des difficultés. La Demoiselle est d'un rang et d'une fortune, qui exigent le consentement d'un père ou de quelque ami qui le représente, pour obtenir cette permission de se mettre aux fers.

Je lui ai rendu compte de cet obstacle. « Il est tout-à-fait juste, a-t-elle dit, qu'on » fasse ces difficultés. » Mais ce n'est pas avec un homme de ma sorte et de ma fortune, Belford, qu'on s'aviseroit de tenir à ces chicanes ; fût-il question de la fille d'un duc.

Je lui ai demandé si le contrat lui avoit plû. Elle m'a dit qu'elle l'avoit comparé avec celui de ma mère, et qu'elle n'y trouvoit aucun sujet d'objection. Elle m'a assuré qu'elle avoit écrit là-dessus à Miss Howe et pour l'informer aussi de notre situation. (*)

Ma belle vient à l'instant de me remettre le contrat, dont j'ai envoyé une copie au capitaine Tomlinson. Elle étoit d'une humeur charmante et m'a fait un compli-

(*) L'Editeur a supprimé cette lettre, parce qu'elle ne contient rien qu'on n'ait lu dans les précédentes.

ment.

ment. « Jamais, a-t-elle dit, elle n'a douté » de mon honneur dans les cas de cette » nature. » – D'homme à homme, tu sais qu'effectivement je n'ai jamais donné lieu au moindre doute. Il faut bien, diras-tu, que j'aie quelques bonnes qualités. Les grandes vertus et les grands vices se trouvent souvent réunis dans le même caractère. Je ne suis en rien fort méchant qu'à l'égard des femmes; mais n'est-ce pas ce sexe qui a commencé à l'être le premier avec moi? (*)

Nous avons quelquefois soutenu que les femmes n'ont pas d'ame; je suis, sur ce point, un vrai Mahométan, c'est-à-dire, porté à croire qu'elles n'en n'ont point. Si cette doctrine est vraie, à qui devrai-je compte du mal que je leur fais? Mais, quand elles auroient une ame, il paroît certain que la distinction des sexes est inconnue, et dès-lors fort inutile entre les substances éthérées. A quel propos une ame de femme se plaindroit-elle des injures qu'elle a reçues dans son état de femme après que cet état est anéanti?

(*) Voyez Lettre XXXI, vol. I.

## LETTRE CCXX.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Lundi, 5 Juin.*

JE désespère presque de réussir jamais par la douceur ou par l'amour avec cette charmante statue de glace. Tu te souviens que j'ai envoyé une copie du contrat au capitaine Tomlinson, et cela par un exprès. (*) On travaille à la *grosse :* je suis retourné à l'officialité, où vraisemblablement j'aurois obtenu les permissions par l'entremise du notaire Malory, ami de l'Official et le mien, si Malory n'avoit été obligé de partir subitement pour aller recevoir le testament d'une vieille Lady à *Cheshunt.* Pritchard que ma charmante n'a pas vu, m'a dit de bouche tout ce qu'elle doit savoir de la lettre que je ne lui ai pas montrée ; et je lui ai fait connoître mes intentions sur ce qu'il reste d'articles à régler en notre faveur. Cependant avec toutes ces belles apparences, je ne vois point arriver l'heureux moment de se rendre, ni aucun accroissement de tendresse qui me le promette.

A la vérité, je l'ai embrassée deux fois

(*) Il n'y a qu'un lecteur inattentif qu'il est besoin d'avertir, que ce que Lovelace dit comme vrai, n'est que ce qu'il a fait croire à Miss Clarisse.

avec transport, au point de s'en plaindre une fois, comme d'une incivile grossièreté, et de la porter par le ressentiment de cette liberté à se retirer sur-le-champ, mais il faut lui rendre justice, elle n'en est pas moins revenue, sur ma simple prière, sans entrer dans aucune explication du motif qui l'avoit obligée de me quitter. Quelle mauvaise politique de s'offenser ainsi d'une liberté innocente, que sa situation l'oblige aussi-tôt de pardonner ! *Et cependant une femme est perdue, lorsqu'elle ne se ressent point des premières hardiesses d'un amant;* car l'amour est un usurpateur progressif : jamais il ne retourne en arrière ; l'amour aspire toujours à de nouveaux progrès, et il y est forcé ; il n'est satisfait que par la dernière conquête qui éteint ses désirs ; et quel n'est pas l'avantage d'un amant qui craint peu de rompre la paix, sur une maîtresse qui est intéressée à la conserver ?

Je viens de me fortifier pour la douxième fois dans une demi-résolution. J'ai mille choses agréables à lui dire. Elle est dans la salle à manger, elle vient d'y monter ; c'est là qu'elle s'attend toujours à me voir.

Le comble du courroux ! . . . suivi d'un brusque départ.

J'avois commencé par m'asseoir près d'elle : j'avois pris ses deux mains dans les miennes. J'étois venu à bout de les y retenir. Ma voix étoit la douceur même ;

j'ai parlé de son père avec respect, de sa mère avec vénération ; j'ai nommé son frère d'un ton d'amitié. Je ne me serois pas cru capable, lui ai-je dit, de souhaiter aussi ardemment que je le faisois, notre réconciliation avec sa famille.

Une douce rougeur animée par la reconnoissance s'est répandue alors sur son beau visage. De tendre soupirs soulevoient de temps en temps son monchoir.

Je brûlois d'impatience de recevoir des nouvelles du capitaine Tomlinson. Il étoit impossible que son oncle trouvât quelque chose à redire aux articles. Cependant il se tromperoit beaucoup, s'il alloit croire qu'en les lui envoyant, je l'eusse rendu maître d'apporter quelque délai à mon heureux jour. Quand, quand arriveroit-il ce jour de félicité suprême ? J'étois résolu de retourner encore à l'officialité, et de ne pas revenir sans les permissions. Mon dessein, après la cérémonie, étoit de nous retirer au château de *Lawn*. J'ai proposé tel jour, ou tel jour.

Il seroit assez temps, a-t-elle répondu, de nommer le jour, lorsqu'on auroit fini tout ce qui concerne le contrat, et que les permissions seroient obtenues. Qu'elle se croiroit heureuse, a-t-elle ajouté, si l'obligeant capitaine Tomlinson pouvoit engager son oncle à se trouver secrètement à la célébration ?

Excellente ouverture, ai-je dit en moi-

même ! dont on peut tirer parti, soit pour ménager des délais, soit pour faire ma paix après l'offense !

Point de nouveau délais, au nom de Dieu ! lui ai-je dit avec instance ! et je lui ai fait de tendres reproches du passé. Nommez seulement le jour, un jour prochain : ce sera, j'espère, dans la semaine prochaine. Nommez-le, je vous en conjure, afin que je puisse bénir son approche, et compter les heures trop lentes.

J'avois le visage appuyé sur son épaule, baisant ses deux mains tour-à-tour. Elle s'efforçoit à la vérité de les retirer, mais par un sentiment de modestie plutôt que de colère ; et quoiqu'elle tâchât d'éviter aussi mon visage qui suivoit son épaule à mesure qu'elle se déroboit, je croyois m'apercevoir qu'elle étoit lasse, et plus que lasse de me quereller. Ses yeux baissés en disoient plus que ses lèvres ne pouvoient exprimer. Voici le moment, ai-je dit en moi-même, voici le moment d'essayer si j'obtiendrai le pardon de quelque hardiesse plus grande que celles que j'ai prises. J'ai laissé alors ses mains en liberté ; et passant un de mes bras autour d'elle, j'ai imprimé un ardent baiser sur ses lèvres. Laissez-moi, Monsieur ! c'est tout ce qu'elle m'a dit, en détournant le visage comme dans la crainte d'être surprise par un second baiser.

Encouragé par une si douce résistance, je lui ai dit les choses les plus tendres ;

mais pendant qu'elle paroissoit les entendre sans colère, j'écartois doucement de mon autre main le fichu qui cachoit ses trésors ; et tout d'un coup j'ai pressé de mes lèvres brûlantes le plus beau sein qui ait jamais ébloui mon œil enchanté.

Une passion fort différente de celle qui le faisoit si délicieusement soulever, a pris aussi-tôt sa place. Elle s'est arrachée de mes bras avec indignation. J'ai voulu la retenir par la main. *Laissez-moi*, m'a-t-elle dit d'un ton qui ne ressembloit point au premier. Je vois qu'il n'y a ni bornes, ni mesures à espérer de vous, vil séducteur ! Est-ce là le but de vos flatteuses expressions. Il n'est pas trop tard encore, je renoncerai à vous pour jamais. Vous avez un cœur haïssable : laissez-moi, je l'exige absolument.

Il ne me restoit que le parti d'obéir. Elle a pris la fuite en répétant *vil et dangereux séducteur*.

En vain l'ai-je fait presser par Dorcas, de m'accorder l'honneur qu'elle m'avoit promis de dîner avec elle. Elle ne vouloit pas dîner du tout, elle ne le vouloit pas.

Mais pourquoi vouloir que chaque ligne de sa personne soit sacrée ? Si proche surtout du temps auquel tout doit m'appartenir par droit de contrat et de marché ?

Elle a sans doute appris dans ses lectures l'art des monarques orientaux, qui se dérobent toute l'année aux yeux de leurs sujets, dans la vue d'exciter leurs adorations, lorsqu'aux jours solemnels ils daignent se laisser voir. Mais je te demande, Belford, si dans ces grandes occasions la calvacade, le nombreux cortège et les brillans équipages qui précèdent, ne préparent pas par degrés le spectateur étonné à soutenir l'éblouissant éclat du majestueux souvrain (dont la personne n'est quelquefois qu'un vieillard difforme) sous son dais environné de toutes les richesses de son vaste empire? Ma charmante ne devroit-elle pas pour son propre intérêt descendre par degrés de sa splendeur angélique à la foible humanité? Si l'orgueil est le principe de sa réserve, cet orgueil ne mérite-t-il pas d'être puni? Si l'art, comme dans les empereurs d'Orient, y entre autant que l'orgueil, n'est-elle pas de toutes les femmes celle qui a le moins besoin d'art? si c'est pudeur, quelle sorte de pudeur y a-t-il à craindre de communiquer la vue des plus belles graces, de ses plus admirables attraits, aux yeux de son adorateur?

Que je périsse, Belford, si je ne préférois au plus brillant diadême du monde, le plaisir de voir deux petits Lovelaces pendans de chaque côté au sein de ma charmante, pour en tirer leur première subsistance; à condition néanmoins, et

pour des raisons physiques (*) que ce pieux office ne durât pas plus de quinze jours. Je me représente cette belle, la plus belle des femmes, remplissant ce doux devoir, et ses yeux expressifs se baissant alternativement tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, avec un soupir de tendresse maternelle; élevant ensuite ses regards vers mes yeux enchantés, et m'exprimant son ardent désir, pour ces petits innocens, pour elle-même, que je daigne légitimer les fruits de notre amour, et condescendre à me charger de la chaîne conjugale.

## LETTRE CCXXI.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Lundi, après midi.*

UNE lettre du digne capitaine Tomlinson a servi à m'introduire auprès de ma charmante, plutôt que je ne l'aurois peut-être obtenu dans les circonstances présentes.

Elle est entrée d'un air sombre dans la salle, où ce prétexte m'a fait demander

(*) [¶] On a donné ces raisons dans Pemela, Tome IV, Lettre VI. Elles méritent l'attention des père et mère, ainsi que la lettre entière, qui renferme une discussion entre M. B. et sa Pemela sur l'importante question: *si les mères doivent être les nourrices de leurs enfans.* (L)

quelques momens d'audience. Il ne m'est pas échappé un mot sur l'aventure du matin, et sa colère s'est calmée d'elle-même.

Le Capitaine, « après m'avoir déclaré » qu'il ne vouloit pas m'écrire avant d'a- » voir reçu la copie des articles que je » lui ai fait espérer, me marque que son » cher ami, M. Jules Harlowe, dans la » première conférence qu'ils ont eu à » son retour, a paru extrêmement surpris » et même affligé (comme il l'avoit appré- » hendé) d'apprendre que nous ne sommes » point encore mariés. Ceux qui connois- » sent mon caractère, a dit M. Jules, ne » ménageroient pas leur censures, s'ils ve- » noient à savoir que nous avons vécu si » long-temps sous le même toit avant le » mariage; quelque éclat que nous puis- » sions donner désormais à la célébration. » Il ne doutoit pas que son neveu James » ne fit valoir cette objection dans toutes » sa force, contre les ouvertures de récon- » ciliation; avec d'autant plus de succès » peut-être, qu'il n'y avoit pas dans le » royaume de famille plus délicate sur » l'honneur que celle des Harlowes. »

C'est la vérité, Belford. On les a nommés *les fiers* Harlowes. J'ai toujours observé que l'*honneur nouveau* est hautin et chatouilleux.

Mais ne vois-tu pas combien j'avois raison de faire tous mes efforts, pour per-

suader à ma belle qu'il falloit laisser penser à l'ami de son oncle que nous étions mariés ; sur-tout lorsqu'il étoit venu tout disposé à le croire, et lorsque l'oncle s'en étoit flatté ? En vérité, ce bas monde n'a rien de si pervers, de si entêté qu'une femme qui s'est mis dans la tête de l'emporter sur quelque point, et qui n'a pour la contrarier, qu'un homme doux et ami de son propre repos.

Ma charmante souffroit cruellement pendant cette lecture. Elle a tiré son mouchoir : mais elle étoit plus portée à faire tomber le blâme sur moi que sur elle-même. — Si vous aviez été fidèle à vos promesses, M. Lovelace, et si vous m'aviez quittée en arrivant à Londres.... Elle s'est arrêtée en se rappelant sans doute, que c'étoit sa faute si notre mariage ne s'étoit pas fait avant que nous eussions quitté la campagne : et comment aurois-je pu m'éloigner d'elle ensuite ; tandis que son frère formoit des complots pour l'enlever ?

Il n'est pas même certain que le frère ait renoncé à ses complots ; car, suivant la lettre, « M. Jules a dit au Capitaine (en » confidence, remarque l'écrivain) que » son neveu s'occupe actuellement à » découvrir où nous sommes, dans l'opi» nion qu'ayant quitté la campagne, et ne » donnant plus de mes nouvelles à la » famille, nous sommes quelque part » ensemble. D'un autre côté, il est clair

» pour lui que nous ne sommes pas mariés, » n'en eût-il pour preuve que la démarche » récente de M. Hickman auprès de son » oncle, et celle de Mde. Norton auprès » de sa mère. » Or, M. James ne peut supporter que je jouisse paisiblement de mon triomphe.

Un profond soupir a suivi ce fâcheux détail, et le mouchoir a repris son chemin vers ses yeux. Mais la chère ame n'a-t-elle pas mérité ce petit retour, pour sa haute trahison dans le projet qu'elle a eu de se dérober à moi, si la démarche de Hickman eût réussi ?

J'ai continué de lire.

» Pourquoi donc, a demandé M. Jules, » s'est-on hâté de répondre au premier » ami qu'il avoit envoyé, que nous étions » mariée ? et de qui cette réponse ? de la » femme-de-chambre de sa nièce, qui en » devoit être bien informée, et qui auroit » pu sans doute donner des preuves con- » vaincantes. »

Ici ma charmante a recommencé à pleurer. Elle a fait un tour dans la chambre; et revenant à moi : continuez, a-t-elle dit.

Voulez-vous lire vous-même, ma très-chère vie ?

J'emporterai la lettre avec moi dans un moment : je ne suis point en état de lire à présent (essuyant ses yeux.) Continuez jusqu'à la fin. Vous pourrez me donner

votre sentiment sur cette lettre, comme je vous dirai le mien.

» Le Capitaine a donc dit au cher M. » Jules les raisons qui m'ont porté à déclarer que nous étions mariés, et les conditions auxquelles ma charmante, s'est » laissée engager à ne me pas contredire; » ce qui nous a tenus dans le plus scrupuleux éloignement. Mais on n'a pas cessé » d'insister sur mon caractère; et M. Jules » est parti fort mécontent. Le Capitaine » étoit si peu satisfait lui-même, qu'il » n'avoit pas eu beaucoup d'empressement à m'écrire le résultat de cette première conférence.

» Mais dans la suivante qui s'étoit » tenue immédiatement après la réception » des articles; (et de même que la première, dans la maison du Capitaine pour » être plus sûrs du secret.) M. Jules après » les avoir lus, et s'être fortifié par l'avis » du Capitaine, avoit paru beaucoup plus » tranquille. Cependant il avoit répété, » que si l'on apprenoit dans la famille un » si long séjour ensemble sans mariage, il » ne seroit pas aisé de persuader à personne d'en juger aussi favorablement que » lui. Alors le Capitaine dit que son ami » lui a fait les deux propositions suivantes: premièrement, que notre mariage » se fasse le plutôt qu'il sera possible, et » le plus secrètement: comme il remarque, à la vérité, que c'est notre dessein;

» car il n'avoit rien à objecter sur le con-
» trat : en second lieu, que pour ne lui en
» laisser aucun doute, un de ses plus fidè-
» les amis ait la liberté d'assister à la célé-
» bration. »

J'ai cessé de lire ici, avec quelque dessein de paroître faché. On ma pressé de continuer, et j'ai obéi.

» Mais qu'à l'exception de ce témoin de
» confiance du capitaine Tomlinson et de
» lui-même, tout le monde demeure per-
» suadé que nous étions mariés au moment
» que nous avons commencé à vivre dans
» la même maison, et que ce temps s'accor-
» de avec la date de la démarche que M.
» Hickman a faite auprès de lui de la part
» de Miss Howe. »

Il me semble, très-chère Clarisse, lui ai-je dit, que ces propositions sont extrêmement raisonnables. Ce que nous avons à faire uniquement, c'est de prévenir là-dessus nos hôtesses. Je n'aurois pas cru votre oncle Jules capable d'un si bon expédient. Mais vous voyez combien son cœur tient à cette réconciliation.

Voici le retour qu'elle a cru devoir à mes réflexions : « Vous avez toujours fait
» consister avec moi une partie de votre
» politesse à me laisser voir la mauvaise
» opinion que vous avez de toute ma
» famille.

Et tu crois, Belford, que je pourrai lui pardonner ce reproche ?

» Le Capitaine ajoute qu'il ignore si » nous goûterons l'idée de son ami ; mais » que si nous comptons son propre senti- » ment pour quelque chose, il regarde » cette ouverture comme un heureux » expédiant, qui fera évanouir un grand » nombre de difficultés, et qui coupera » peut-être le cours à tous les projets de » M. James. Sur ce principe et de l'avis » du très-cher oncle, il a déja déclaré à » deux ou trois personnes, qui peuvent le » redire à M. James, que lui, capitaine » Tomlinson, a de fortes raisons de croire » que notre mariage a suivi de près l'in- » fructueuse démarche de M. Hickman.

» Et cette circonstance, me dit le Capi- » taine, peut vous mettre en droit de » faire à la famille un compliment fort » bien placé, qui répondra parfaitement » à quelques déclarations généreuses que » je vous ai entendu faire à votre chère » Dame, et dont M. Jules pourra tirer » quelque avantage pour la réconciliation : » c'est que vous n'avez pas demandé le » bien de sa nièce aussi-tôt que vous y étiez » autorisé par les loix.

Ma belle doit avoir pris assurément une très-haute idée de la prudence du digne capitaine Tomlinson.

Mais il observe, « que si ma chère » Dame ou moi, nous désapprouvons le » récit qu'il a fait de notre mariage, il est » prêt à le rétracter. Cependant il se croit

» obligé de m'avertir que M. Jules paroît
» fort attaché à cette méthode, comme
» à la seule qu'il croie capable de produire
» une solide réconciliation. Si nous pré-
» nons ce parti, il conjure ma chère Dame
» de ne pas suspendre mon heureux jour ;
» afin qu'il puisse être autorisé à tenir ce
» langage, par la vérité du fait essentiel :
( Que cet homme est conscientieux,
Belford ! ) « Elle ne doit pas s'attendre
» non plus, dit-il, que son oncle fasse le
» moindre pas vers la réconciliation dési-
» rée, avant la célébration réellement
» accomplie. Il finit par promettre d'être
» bientôt à la ville, où d'autres affaires
» l'appellent, et de nous faire une visite
» pour nous expliquer plus particuliè-
» rement ce qui s'est passé et ce qui
» pourra se passer encore entre M. Jules
» et lui.

Hé bien, ma chère vie, que dites-vous de l'expédient de votre oncle ? Ecrirai-je au Capitaine, pour l'assurer que de notre part il n'y a point d'objection.

Elle est demeurée en silence pendant quelques minutes. Enfin, poussant un soupir : Voyez, M. Lovelace, m'a-t-elle dit, dans quels embarras vous m'avez jetée, en me faisant marcher après vous par vos chemins tortueux ! Voyez à quelle humiliation je me trouve exposée ! Assurément votre conduite n'a pas été celle d'un homme sage.

Ma très-chère Clarisse, ne vous souvenez-vous pas avec quelles instances je vous ai suppliée de consentir à la célébration, avant notre départ pour Londres ? Si vous m'aviez accordé alors cette faveur. . . .

Fort bien, fort bien, Monsieur ---- le mal vient sans doute de quelque côté : c'est tout ce que je puis répondre à présent. Mais puisque le passé n'est plus en notre pouvoir, je crois que mon oncle doit être obéi.

Charmante disposition à l'obéissance ! Il ne me restoit, Belford, pour ne pas demeurer au-dessous du digne Capitaine et du cher oncle, que de presser encore pour le jour. C'est ce que j'ai fait avec beaucoup de chaleur. Mais on m'a répété, comme je pouvois m'y attendre, que lorsque le contrat seroit achevé et les permissions obtenues, il seroit temps de nommer un jour. Ensuite détournant de moi son visage avec une grace et un air de tendresse inimitable, et portant son mouchoir à ses yeux : OM. Lovelace, quel bonheur, a-t-elle dit, si mon cher oncle pouvoit consentir dans cette occasion, à venir servir de père à la pauvre orpheline ! . . .

Quoi ! Que signifie cette émotion ? D'où vient cette goute d'eau qui est tombée sur mon papier ? Une larme ! Sur mon salut, Belford, c'est une larme : et bien prompte à couler, à ce qu'il me semble. Au simple souvenir, au seul récit ! mais j'ai devant

les yeux son aimable image, dans la même attitude où je l'ai vue prononcer ces paroles : et je t'avouerai, qu'au moment qu'elle les prononçoit, ce passage de shakespear m'est venu à l'esprit.

« Ton cœur est plein : tetire-toi à l'écart » et va pleurer. (¶) La douleur, je le vois, » est contagieuse ; car mes yeux en voyant » ces larmes qui couvrent les tiens, com- » mencent à s'en remplir aussi. (♭)

Je suis sorti ; et j'ai pris la plume pour écrire au Capitaine. « Je l'ai prié de dire » à son bon ami que nous acquiescions à » toutes ses propositions, et que nous » avions déja pris les mesures convena- » bles, du côté de nos hôtesses et de nos » domestiques : que s'il étoit disposé à me » donner de sa propre main celle de sa » chère nièce, cette faveur nous mettroit » tous deux au comble de nos désirs : qu'en » ce cas je consentois que le jour qu'il lui » plairoit de nommer, pouvu qu'il fût » prochain, fût le nôtre : que par ce moyen » le secret seroit partagé entre moins de » personnes : que je pensois comme lui, » qu'on ne pouvoit rendre la cérémonie » trop secrète, non seulement pour répon- » dre aux sages vues qu'il s'étoit proposées » lui-même ; mais parce que je ne voudrois » pas que Milord M..... eût sujet de se » croire négligé, après l'intention qu'il » avoit eue, et l'offre qu'il venoit encore » de nous faire, comme je l'avois dit au

» Capitaine, de nous servir de père à la » cérémonie; offre que nous n'avions refu- » sée, que pour éviter l'éclat d'une célé » bration publique, à laquelle sa chère » nièce ne vouloit pas consentir pendant » qu'elle étoit dans la disgrace de sa famille: » mais que s'il avoit quelque raison de ne » pas nous accorder cette faveur, je sou- » haitois que le capitaine Tomlinson fût » l'homme de confiance qu'il lui plût d'em- » ployer dans cette heureuse occasion. »

J'ai fait voir cette lettre à ma charmante. Tu juges qu'elle ne lui a pas causé de chagrin. Ainsi, Belford nous ne saurions actuellement faire trop de diligence pour le contrat et pour la permission. Le jour sera celui de l'oncle, ou peut-être du capitaine Tomlinson, suivant l'ordre que me dicteront les évènemens. Voilà dans toutes sortes de contre -- temps, des précautions sûrs contre le système contrebandier de Miss Howe. Mais il seroit inutile de t'expliquer d'avance tous les avantages que je puis recueillir de cette invention de mon génie, à laquelle j'ai donné tous mes soins. Pourquoi aussi ces deux petites créatures m'obligent-elles de recourir à mes *coups de maître?*

Je m'occupe actuellement d'une petite mine, que je veux tenir prête à jouer dans l'occasion. C'est la première de son genre que j'aie employée; et du pas dont j'avance, tantôt plein de résolution, et tantôt retenu

par le remords, peut-être sera-t-elle la dernière que je tenterai. Je la nomme *petite*; mais elle peut produire de grands effets: cependant je ne compte pas si absolument sur son succès, que je n'en aie encore de plus sûres en réserve. Mais les grandes machines sont souvent remuées par de petits ressorts. Une étincelle tombée par accident sur un magasin à poudre, fait quelquefois plus de ravage que cent canons ensemble.

Mettons les choses au pis. Le flambeau de l'himénée et la chaîne conjugale feront mon *amende honnorable*, pour me servir de l'expression françoise.

## LETTRE CCXXII.

### M. BELFORD à M. LOVELACE.

*Mardi, 6 Juin.*

QUOIQUE je n'aie guère à me louer jusqu'à présent du succès de mes représentations, mon cœur me force à prendre encore une fois la plume en faveur de cette divine fille, sans que je puisse expliquer d'où vient le zèle qui me fait épouser sa cause avec une ardeur si sincère.

Mais tu reconnois tout son mérite; tu avoues toute ta méchanceté, et tu oses même en faire gloire! Quelle espérance de toucher un cœur si endurci? Cependant,

comme il n'est pas trop tard, et que tu es néanmoins au moment de la crise, je suis résolu d'essayer quel sera l'effet d'une nouvelle lettre. Si elle ne produit aucun bien, je n'aurai perdu que ma peine à l'écrire; et si tu te laisses vaincre, je suis sûr que dans la suite tu m'en auras la plus grande obligation.

Raisonner avec toi, seroit une folie; le cas ne demande point de raisonnemens. Je me borne donc à te conjurer de ne pas faire perdre à la plus excellente de toutes les femmes le prix de sa vigilance et de sa vertu.

Je suis persuadé qu'il n'y eut jamais de libertins assez abandonnés pour ne pas se promettre de se corriger dans quelqu'âge de leur vie : et je demande de toi, que dans cette importante occassion tu te comportes de manière à te rendre quelque jour ton repentir aussi facile que tu le souhaiteras alors. Si tu persistes dans ton dessein, je ne doute nullement que de manière ou d'autre, cette affaire n'ait une fin tragique. Cela est infaillible. Une femme si extraordinaire doit intéresser dans sa cause les Dieux et les hommes. Mais ce que j'appréhende le plus, c'est que son ressentiment après l'outrage, ne la porte, comme une autre Lucrèce à donner un témoignage sanglant de la pureté de son cœur; ou que si sa piété la sauve de cette violence, l'excès de sa douleur n'abrège bientôt le

terme de sa vie. Dans l'un et l'autre cas, le souvenir d'un crime permanent pour un triomphe passager, ne sera-t-il pas pour toi le tourment des tourmens.

C'est après tout, un bien grand malheur, qu'une personne de ce mérite soit tombée entre des mains aussi méchantes, et aussi impitoyables que les tiennes; car depuis le berceau, comme je te l'ai entendu confesser plus d'une fois, tu t'es toujours fait un plaisir cruel de tourmenter tous les êtres, soit oiseaux, soit animaux que tu as animés, et sur lesquels tu as eu quelque pouvoir.

Que le cas de cette incomparable femme ressemble peu à celui de tant d'autres que tu as séduites! Est-il besoin que j'insiste sur une si prodigieuse différence? Justice, gratitude, intérêt, sermens, tout se réunit pour t'engager; ton amour même autant que tu es capable d'amour, qui te l'a fait mettre au-dessus de tout son sexe; (¶) elle! une victime qui n'aura pas séduite l'artifice, et qui n'aura pas succombé par excès d'imprudence et de crédulité, ni par défaut de lumières et de discernement (réflexion qui sera déchirante pour une ame aussi délicate que la sienne;) un combat entre vous deux qui n'est égal que parce qu'il est celui du crime armé contre l'innocence nue; dans tout le reste ses talens infiniment supérieurs aux tiens, comme tu l'avoues toi-même? quelle sera

sa destinée, si tu ne cèdes pas enfin aux coups redoublés de tes remords !

La première fois, il est vrai, que tu m'as introduit en sa présence, et jusqu'au moment où j'ai pu pénétrer ses sentimens par son maintien, et où je l'ai entendu parler, je ne l'avois pas crue douée d'un jugement fort au-dessus du commun. Tu m'avois préparé néanmoins à lui trouver beaucoup de sens et de lecture ; mais au premier coup-d'œil je me crus obligé de faire grace de quelque chose à sa tendre jeunesse, aux charmes de sa personne et à l'élégance de sa parure, qui, à ce que j'imaginois, devoient avoir dérobé une partie de son temps aux occupations sérieuses. Le choix qu'elle a fait de notre fol ami et par des voies si dangereuses, me disois-je encore à moi-même, confirme assez que son esprit manque d'une certaine maturité, que les années et l'expérience peuvent seules donner. J'en concluois que toutes ses connoissances devroient se réduire à la théorie ; et que la vivacité de son jeune âge étant toujours accompagnée de beaucoup de complaisance, une jeune personne si peu expérimentée ne manqueroit pas de se prêter, du moins par une tolérance apparente aux discours libres que pourroient se permettre ces femmes qui se trouvoient là, et qui pourroient nous échapper à nous-mêmes, malgré notre belle éducation perfectionnée par les lectures et les voyages.

Dans cette supposition, je me donnai carrière ; et ne reconnoissant de supérieur que toi parmi les convives, le désir de passer à ses yeux pour un galant du premier ordre, me fit hazarder quantité de folies plus éblouissantes par les mots que par le sens, et je crus gagner beaucoup. Si mes ridicules plaisanteries réjouirent ta Sinclair et la précieuse Partingon, sans faire sourire Miss Harlowe, je me figurai d'abord que cette réserve venoit de sa jeunesse, ou d'affectation, ou d'un mélange de l'une et de l'autre, et peut-être d'un certain empire sur les muscles de sont visage. J'étois fort éloigné de m'imaginer que je n'excitois alors que son mépris.

Mais lorsqu'elle eut commencé à parler, ce qu'elle ne fit qu'après nous avoir tous approfondis ; lorsque j'eus entendu son sentiment sur deux ou trois sujets, et que j'eus observé cet œil perçant, qui pénètroit jusque dans les recoins de nos cervaux légers, sur ma foi, elle me fit regarder autour de moi ; et commençant à me recueillir en moi-même, j'eus honte de tout ce qui étoit sorti de ma bouche. En un mot, je pris le parti de me taire jusqu'à ce que tout le monde eût parlé à la ronde, pour me donner le temps de prendre une contenance moins folle. Ensuite je fis naître divers sujets qui pouvoient mériter son attention, et qui excitèrent en effet sa conversation jusqu'à nous causer à tous de

la surprise et de la confusion. Toi-même, Lovelace, qui est si connu par la vivacité de tes reparties et par une humeur badine, qui fait les délices de tous ceux qui vivent avec toi, je te vis tout éclipsé dans l'ombre, et regardant autour de toi, tout aussi confondu que nous.

(¶) Veux-tu que je t'en rappelle seulement un trait? La conversation rouloit sur l'*esprit*, et nous parlions de *l'esprit* en cherchant qui en montreroit le plus, et nous le renvoyant de l'un à l'autre comme une balle, que tu gardois le plus longtemps, plus jaloux et plus vain encore dans ce moment que jamais d'assurer tes titres à l'esplit. Car tu nous avois assemblés, je crois, pour montrer à ta belle ta supériorité sur nous, et à nous ton triomphe sur elle. Alors Tourville qui est accoutumé à se contenter d'un *esprit de la seconde main*, de cet esprit de mémoire et d'emprunt, répéta quelques vers comme relatifs au sujet. Nous y applaudîmes tous deux, quoique ces vers prêtassent à l'équivoque. Remarquant l'air sérieux de ta belle sur une de ces citations, tu lui adressa la parole, et tu lui demandas ce qu'elle pensoit de l'*esprit*. C'est une qualité, ajoutas-tu, que chacun prise, soit en lui, soit dans les autres.

Ce fut alors qu'elle captiva toute notre attention. C'est, dit-elle, une qualité dont on parle beaucoup, mais qu'elle croyoit

croyoit qu'on entendoit très-peu. Cependant, continua-t-elle, si elle osoit prendre la liberté de dire son sentiment d'après ce qui venoit de se passer dans cette conversation, elle diroit que l'esprit est autre chose dans les hommes, autre chose dans les femmes.

Cette distinction nous saisit tous. Ressouviens-toi de l'air qu'avoient les femmes! Comme elles se pinçoient les lèvres, elles qui sourioient de toute leur bouche un moment auparavant, lorsque Tourville répétoit des vers dont leurs yeux annonçoient qu'elles comprenoient le sens à merveille.

Je la priai de vouloir bien nous dire pour notre instruction, quel étoit donc l'esprit des femmes; car je croyois qu'il devoit être le même que celui des hommes.

Cowley, dit-elle, en a donné une jolie définition par les négatives. -- Tu la prias de nous la dire.--Elle le fit, et cela avec une grace, un naturel, une justesse d'accent qui auroient donné du mérite aux plus méchans vers.

" L'esprit se montre sous mille formes
» différentes, et paroît sous chaque forme
» également agréable. L'esprit n'est ni un
» conte, ni un bon mot, qui excitent l'accla-
» mation et le rire dans la joie d'un festin :
» ce n'est pas non plus un discours fleuri
» qui doit obtenir ce titre ; car l'esprit doit
» laisser des preuves et des traces. Il faut

» encore moins le chercher dans tout pro-
» pos qui force la pudeur à voiler son
» visage ; ce n'est alors qu'une écume
» grossière que le feu doit purger. Il est
» juste que l'auteur rougisse, par-tout où
» le lecteur doit rougir lui-même.

Elle s'arrêta là, en nous regardant tous d'un air où se peignoit, à ce que j'ai cru voir, le sentiment intime de sa supériorité. Juste ciel ! comme nous restâmes muets à nous regarder les uns les autres ! Tu t'efforças de nous donner ta définition de l'esprit, pour ne pas paroître n'avoir rien à dire, et surpris dans un silence de modestie et d'insuffisance.

Mais comme si elle ne se fût pas souciée de s'en rapporter à toi sur la solution, elle en appela au même auteur pour donner sa décision positive, et trancha la question en récitant les vers suivans avec la même grace, et la même harmonie qu'elle avoit fait les précédens.

« L'esprit, s'il n'est point appuyé sur la
» vertu, ferme, droit et montant vers le
» ciel, n'est qu'une vigne surchargée
» d'une stérile abondance. Quand même
» il porteroit les plus belles feuilles et les
» fruits les plus agréables, on le verra
» bientôt flétri et défiguré, tomber en
» corruption sur la terre.

Si tu te rappelles bien cet endroit de notre entretien, et l'air imbécille dont nous nous regardions tous ; comme nous

fûmes décontenancés ; comme nous parûmes redouter Clarisse, lorsque nous vîmes notre conversation dépouillée du titre de *spirituelle* que nous avions cru incontestablement le nôtre, et si tu es capable de profiter du souvenir de cette aventure, tu avoueras avec moi, qu'il n'y a pas autant d'esprit dans le vice et la dépravation, que nous nous en étions flattés.

Après tout, j'ai toujours pensé depuis cette conversation, que l'esprit de tous les libertins que j'ai connus, depuis le brillant Robert Lovelace jusqu'au petit Jeannot Hartop le faiseur de pointes, consistoit en grande partie à tenir des propos hardis et choquans, avec un courage qui fait rougir les honnêtes gens, rire les impudens, et ouvrir de grands yeux aux ignorans.

Et quel motif imagines-tu, qui me fait rappeler ces faits, en apparence assez mal-à-propos ? C'est uniquement, permets-moi de te le dire, pour te remettre sous les yeux un seul exemple (parmi tant d'autres que je pourrois te rapporter de la conversation du même soir) de la supériorité de cette admirable femme dans les talens qui annoblissent la nature, et qui honorent son sexe. Ils ont fait sentir leur pouvoir, non-seulement à chacun de nous, en nous reprochant nos écarts indécens, mais même à la fine Partington et à la Sinclair, dont l'hypocrisie avec des traits plus grossiers n'est pas moins profonde et exercée,

par son œil de reproche, par sa rougeur décourageante, où se mêloit autant de mécontentement que de modestie, et quelquefois, suivant l'occasion, (car il y en avoit quelques-uns de nous dont le sens émoussé par l'habitude n'étoit pas susceptible de sentir un reproche délicat) par un souverain mépris mêlé d'une sorte de pitié dédaigneuse qui nous décéloit à-la-fois et le sentiment intérieur de sa propre vertu et notre pitoyable nullité. (♭)

Ah ! Lovelace, quel fut alors à mes yeux, et depuis dans mes réflexions, le triomphe de la vraie modestie, du bon esprit et de la véritable politesse, sur de misérables bons mots, d'impertinentes bouffonneries, et d'obscènes équivoques, dont le sens fait honte même à la bouche impure qui les hazarde, puisqu'elle n'ose les montrer qu'à demi sous le voile d'un double sens.

(¶) Et alors, comme tu l'as observé quelque part, (*) tous ses signes de réprimande étoient avoués par ses regards : ce n'étoit pas, comme dans le général des femmes, une pitoyable affectation de ne pas deviner un sens trop clair pour n'être pas saisi sur-le-champ : mais son ressentiment se montroit visiblement à chaque rire indécent, sur l'outrage qu'on avoit fait, et qu'avoit senti une vertu pure, qui

(*) Voyez Lettre CCII de ce vol.

s'étoit égarée de sa route au point de se rencontrer en semblable compagnie. Telle est la femme, tel est l'ange que tes artifices ont fait tomber sous ta puissance et dont tu voudrois opérer le déshonneur et la ruine. (b)

Je ne daigne pas étendre cette réflexion jusqu'aux deux femmes de l'assemblée, qui loin de pouvoir prétendre à l'honneur que tu leur as procuré de vivre familièrement avec Miss Clarisse Harlowe, ne sont pas même dignes de ses regards, ni de lui rendre les plus vils offices.

Charmante fille! Si le hazard, pensois-je alors comme aujourd'hui, lui faisoit seulement apprendre quel est le lieu qu'elle habite, de quels êtres elle est entourée, et quel est le complot qui se trame contre elle, combien la mort ne lui paroîtroit-elle pas préférable à cette horrible situation! et de quelle force ne seroit pas son exemple, pour armer la défiance de tout son sexe contre les protestations et les sermens du nôtre, et les éloigner de notre approche.

Mais permets que je te conjure encore une fois, mon cher Lovelace, si tu respectes un peu ton honneur, celui de ta famille, le repos de ta vie, ou l'opinion que j'ai de toi, (quoique je ne prétende pas ici être autant remué par principe, que par l'éclat d'un mérite qui devroit faire encore plus d'impression sur toi) de te lais-

ser toucher.... d'être.... d'être humain ; voilà tout : de ne pas déshonorer notre espèce humaine !

Tout endurci que tu es, je sais que ce sont tes infâmes hôtesses qui te soutiennent dans ta résolution contr'elle. Ah ! pourquoi la prudente Clarisse, avec tant d'innocence et de charité dans le cœur, a-t-elle été si ferme à tenir ces trois femmes dans l'éloignement ? Que n'a-t-elle, puisqu'elle devenoit leur pensionnaire, consenti plus souvent à manger avec elles ! Malgré toute leur adresse à se masquer, elle n'auroit pas eu besoin de huit jours pour les pénétrer. Elles n'auroient pu se tenir toujours sur leurs gardes, comme elles l'ont fait en la voyant rarement, et jamais sans y être préparées ; et alors elle auroit abandonné leur maison comme un lieu infecté. Mais peut-être aussi avec un homme aussi déterminé que toi, cette découverte auroit-elle hâté sa ruine.

Je sais que tu es délicat dans tes amours ; mais n'y a-t-il pas des milliers de femmes, qui, sans être tout-à-fait abandonnées, se laisseroient prendre par tes qualités extérieures ? Fais-toi, si tu veux, un jeu des principes avec celles qui s'en font elles-mêmes un jeu comme toi. Mais ne dépouille pas un ange de cette pure innocence, qui dans son opinion fait la différence essentielle qui distingue l'homme de la brute.

(¶) Et quant à la passion même, moins il y a d'ame dans l'homme ou dans la femme, plus il sont dominés par les sens. Toi, Lovelace, tu as une ame, quoique ce soit une ame corrompue; et tu tiens beaucoup plus, comme tu t'en glorifies toi-même, au plaisir de préparer, d'arranger ton stratagême, que tu n'es attaché au succès et à la victoire.

Ne voyons-nous pas le penchant de la grossière nature dans les idiots et les cerveaux foibles? La passion ne veut que le corps: et nous-mêmes, le moment où nous devenons les plus fous et les plus stupides, est celui où nous sommes le plus ardens à la poursuite de ces plaisirs sensuels. Vois comme cette passion change en insensés les plus sages. Ils pleurent comme des enfans, ils radotent comme des vieillards en démence, aussi-tôt qu'ils se laissent saisir de ce délire. Et encore comme cette passion est passagère! Car si, honteux de lui donner le nom qui lui est propre, nous voulons absolument l'appeler *amour*, l'amour favorisé est un amour satisfait, et un amour satisfait est l'indifférence commencée. Est c'est là le sort même de la jouissance où le consentement de l'une des parties ajoute à l'obligation de l'autre. Quelles autres suites que les remords peut donc avoir l'attentat de la violence?

Et les chastes amans ne cherchent-ils pas toujours les lieux solitaires, lorsqu'ils se font

la cour! ne seroient-ils pas honteux de souffrir même un enfant pour témoin de leurs folles actions et de leurs expressions plus folles encore ? Cette passion déifiée par l'homme est-elle propre, même dans ses plus nobles transports à soutenir à la lumière du jour ? Lorsqu'un consentement mutuel unit les volontés de deux amans, ne s'enfoncent-ils pas dans les sombres asyles, et dans l'épaisseur des ténèbres pour combler leurs désirs ? Et faudra-t-il donc permettre à une passion aussi basse, et que les plus vils des êtres peuvent si aisément satisfaire, d'avilir la plus noble, la plus sublimes des créatures ?

Si les délais mis à tes indignes projets ne venoient pas plutôt du respect que t'imprime la majesté de sa vertu, que de ton manque d'adresse en fait de scélératesse (je t'écris là-dessus mes sentimens sans ménagement : car n'ai-je pas vu ton ange ?) je serois porté à mépriser quelques-uns de tes artifices et de tes prétextes pour suspendre le jour attendu, comme des moyens usés, rebattu, et même pitoyables à mes yeux, moi qui connois ton intention, tu les as trop souvent employés : et ici la gloire de la fin ne peut pas relever la petitesse des moyens. Par exemple, veux-tu que j'admire l'aventure de Mennell, la dame aux vapeurs, et la maison si promptement meublée ?

Elle doit avoir pensé quelquefois comme

moi sur cet article, et t'avoir méprisé au fond de son cœur ; ou bien elle t'aura donc aimé assez, malgré ton ingratitude, pour nourrir encore des espérances, contre toute probabilité. Ce seroit encore une autre leçon pour le sexe, si l'on venoit à savoir cette histoire : les femmes verroient de quels déplorables prétextes il faudra qu'elles se satisfassent, si une fois elles se livrent au pouvoir d'un homme d'intrigues. (*)

Si ton unique but étoit l'épreuve, comme tu t'en es fait d'abord un prétexte, (*) n'as-tu pas assez éprouvé ce modèle de vertu et de vigilance ? Mais je te connois trop bien pour t'avoir cru capable de t'arrêter à ce point. Les hommes de notre classe, lorsqu'ils entreprennent de séduire une femme, ne renoncent à leurs vues que par impuissance. Je savois qu'un avantage obtenu t'en ferois tenter un autre : je connoissois trop bien ton ancienne aversion pour le mariage : et ne m'as-tu pas avoué l'espérance que tu avois de lui inspirer le goût d'un commerce libre, dans la lettre même où tu me donnois l'épreuve comme ta principale vue ? (**) Mais tes remords même si fréquens et si involontaires, qui te poursuivent au sein même d'un lieu et d'une société si propres avec d'autres circonstances à t'entretenir dans ton

(*) Voyez Lettre CX, vol. 4.

(**) *Ibidem*. et Lettres CLXX et CLXXI, vol. 5.

criminel projet, ne te convainquent-ils pas que cette espérance est une présomptueuse chimère, qui ne se réalisera jamais ? Pourquoi donc, lorsque tu l'aimes assez pour vouloir l'épouser plutôt que de la perdre, pourquoi vouloir la forcer à te haïr à jamais ?

Mais si tu oses en effet méditer la dernière épreuve de sa personne, et que tu sois dans la sincère résolution de régler la récompense sur sa conduite, je te demande en grace de la tirer du moins de cette infâme maison. Ce sera rendre le combat égal entr'elle et ta conscience. La pauvre abusée se repose maintenant avec tant de confiance sur la douce illusion d'un avenir plus heureux, que tu ne dois plus craindre qu'elle pense à te fuir, ou qu'elle veuille avoir recours à ce systême de Miss Howe, qui t'a fait employer ce que tu appelles tes *coups de maitres*.

Enfin, quelque résolution que tu aies en tête, et si je n'ai plus le temps de t'écrire avant que tu aies jeté le masque, garde-toi, si tu veux éviter la malédiction du genre humain, et tôt ou tard celle de ton propre cœur, garde-toi, Lovelace, de laisser un instant le moindre pouvoir sur elle à cette femme détestable, qui a, s'il est possible, plus de dureté que toi-même avec moins de remords, et qui a vieilli dans le métier de briser la résistance de la vertu et de ruiner l'innocence novice dans

le mal. O Lovelace, Lovelace, combien d'horribles histoires cette exécrable mégère pourroit raconter à son sexe ; et voudrois-tu que celle de ta Clarisse grossît sa coupable liste ? Mais c'est une prière que j'aurois pu m'épargner. Non, tout démon que tu es, il est des excès dont je ne te crois pas capable. Tu ne trouverois pas de satisfaction dans un triomphe qui blesseroit même ton orgueil pervers et qui déshonoreroit l'humanité.

Si tu t'imaginois que le triste spectacle que j'ai sans cesse devant les yeux m'a rendu plus sérieux que je ne le suis ordinairement, peut-être ne te tromperois-tu pas. Mais la seule conclusion qu'on en puisse tirer, quand je recommencerois à mener mon ancienne vie, c'est qu'aussi-tôt que la froide saison des réflexions sera venue, soit qu'elle soit amenée par nos propres désastres ou par ceux d'autrui, nous ne manquerons pas, si nous sommes capables de penser, et si nous en avons le temps, de penser tous de même. Quelque soit notre folie, aucun de nous n'est assez insensée pour nier un état futur, et pour croire que nous ne soyons venus au monde que par hazard, ou que pour y faire tout le mal dont nous sommes capables. Je n'ai pas honte d'avouer que dans les prières que mon oncle mourant me fait quelquefois réciter près de lui, pendant l'absence d'un honnête ministre que de

lui rendre régulièrement ce service, je n'oublie pas de mettre un mot ou deux pour moi-même. Si tu en ris, Lovelace, ta raillerie sera plus conforme à tes actions qu'à ta croyance. Les démons *croient et tremblent;* vois si tu es plus abandonné qu'eux. J'ajouterai qu'à la vue du pauvre moribond, je souhaiterois souvent que tu fusses témoin du même spectacle, seulement une demi-heure chaque jour, (¶) que tu visses les misérables réstes d'une vie dérèglée se consumer dans les tortures et de la goutte et de la pierre, et du scalpel des chirurgiens acharnés sur le même corps, et que tu pusses entendre cet infortuné déplorer la dissolution de sa vie passée, dans les agonies cruelles d'une ame qui à chaque instant s'attend à être citée pour rendre son compte devant le juge suprême. (♭)

Et cependant, d'après ses propres aveux, pendant soixante-sept ans qu'il a vécu, il n'a pas à se reprocher la moitié des désordres que nous avons commis toi et moi dans le court espace des sept dernières années.

En finissant, je recommande à tes plus sérieuses réflexions tout ce que je viens d'écrire, comme sorti de l'ame et du cœur de ton véritable ami

BELFORD.

## LETTRE CCXXIII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Mardi, 6 Juin après midi.*

DES difficultés qui ne finissent point pour cette maudite permission ! J'ai toujours haï, et je haïrai toujours ces officiers spirituels et leur cour ecclésiastique.

A présent, Belford, si je n'ai pas assuré la victoire, je me suis du moins ouvert une belle retraite. Mais qu'apperçois-je ? ton laquais avec une lettre.... Et de quelle damnable longueur ! quoiqu'elle n'ait pas l'air d'une narration.

Encore un plaidoyer pour ma charmante? Cesse ton bavardage, sotte créature. Que peux-tu m'écrire qui puisse faire impression sur moi au moment de cette crise ? Et ne t'ai-je pas laissé la liberté de me dire avant tout ce qui pouvoit faire honneur à ton esprit ? Cependant, je veux bien prendre encore une fois la peine de te redresser.

(¶) Rien de si usé, de si rebattu, de si pitoyable, oses-tu dire, que quelques-unes de mes inventions, et en particulier le stratagême de la veuve.--Tu me fais perdre patience. Est-ce que ce moyen n'a pas eu son effet ? N'a-t-il pas fait remettre l'affaire au lendemain ? N'avois-je donc pas raison de craindre que ma

belle ne trouvât que trop de sujets de dégoût pour cette maison ? Et d'après les vues que j'avois, ne devois-je pas la conduire d'un jour à l'autre, et l'amuser de l'idée qu'il y auroit bientôt une maison de prête pour lui appartenir en propre, afin de l'engager à rester ici jusqu'à ce temps là ?

Encore une fois, *usés*, *rebattus*, *et même pitoyable !* --- Que tu es simple et sot, lorsque tu parles de la sorte ! ma fois, tu es un bien mauvais juge. Si je ne t'avois pas révélé moi-même comme un imbécille tous les desseins secrets de mon cœur, l'un après l'autre, mais que je les eusse gardés au-dedans de moi, jusqu'à ce que l'évènement dévoilât mes mystères, je t'aurois défié, aussi bien que Clarisse, d'avoir deviné ce qui devoit lui arriver, qu'après l'évènement. Tu n'eusses certainement pas dit alors, en lui reprochant sa crédulité, *qu'elle m'aimoit pour son malheur, ni qu'elle espèroit contre toute probabilité ;* tu l'aurois censuré au contraire pour son excès de scrupule et de délicatesse.---Oui sans doute ; elle m'eût aimé comme je désirois qu'elle m'aimât, quoiqu'en général mon caractère n'eût pas parlé en ma faveur, elle n'eût pas conçu tant d'alarmes sur mes desseins, et elle ne se fût pas gouvernée comme elle a fait, par les craintes et les précautions de Miss Howe.

Mais ce qui me rabaisse dans ton opinion, c'est la simplicité de mes stratagê-

mes, tandis qu'elle en fait le principal mérite. Je n'ai jamais besoin de mettre en jeu de machines compliquées ; je n'aspire point à des tours de force, à des écarts extraordinaires. Tout est avec moi la pure nature : je trouve mes avantages en suivant sa marche, en allant avec elle à son but. Mes ruses sont si simples, que quand leur effet est connu, toi-même tu crois de bonne foi que tu en aurois bien imaginé autant. En vérité, tu sembles avouer que si tu fais si peu de cas de mes inventions, c'est parce que je t'initie toujours d'avance dans leur secret : ingrat, qui ne sait rien discerner ni prévoir !

Après tout néanmoins, je ne voudrois pas que tu crusses que je ne connois pas mes endroits foibles. Je t'ai déja dit qu'il est très-difficile, même au plus habile général d'armée, de dire, ce qu'il fera ou ce qu'il pourra faire, lorsqu'il est obligé de régler ses mouvemens sur ceux d'un ennemi vigilant. (¶) Si tu donnes à cette considération son véritable poids, tu ne t'étonneras plus de ce que je fais tant de démarches et de contremarches, dont la plupart peuvent paroître inutiles à un observateur superficiel. (♭)

Mais je veux m'amuser un moment à discuter avec toi ce point, à présent que

(*) Voyez Lettre CXXXI, Vol. 4.

je touche au terme de ma carrière et de mes travaux.

Tu me débites quantité d'impertinences, les unes que tu sais de moi-même, d'autres que je savois déja.

Tout ce que tu dis à l'avantage de cette charmante créature, n'approche pas de ce que je t'ai dit ou écrit sur ce sujet inépuisable. Sa vertu, sa résistance, qui font ici son mérite, sont un aiguillon de plus pour moi. Ne te l'ai-je pas vingt fois répété ?

Que les femmes entr'elles me traitent de démon tant qu'elles voudront; en quoi suis-je démon, si ce n'est dans mes inventions ? Je ne le suis pas plus qu'un autre dans la fin que je me propose; car lorsque je serai parvenu à mes fins, ce ne sera jamais qu'une séduction *unique* : et peut-être les difficultés que je trouve à celle-ci m'ont-elle sauvé le crime de plusieurs autres qui m'auroient réussi dans l'intervalle.

Que trouves-tu d'extraordinaire dans l'aventure présente ? La vigilance de cette belle, et rien de plus. Malgré toute la passion que j'ai pour l'intrigue et les stratagêmes, crois-tu que je n'eusse pas mieux aimé vaincre avec moins de peine et plus d'innocence ? Je t'apprends que quiconque est aussi méchant qu'il peut l'être, est un homme pire que moi. Demande à tout libertin qui auroit résolu de remporter la victoire, s'il auroit été capable d'une si lon-

gue patience, et s'il auroit senti autant de remords : et sans chercher les libertins, si chaque homme prenoit la plume comme moi, pour écrire tout ce qui lui entre dans le cœur ou dans la tête, et pour s'accuser lui-même avec autant de franchise et de liberté, quelle armée de coupables n'aurois-je pas avec moi pour me rassurer.

C'est une maxime assez commune qu'un homme qui se trouve seul avec une femme, l'offense, s'il ne fait pas quelque tentative galante. Ceux qui pensent ainsi, ne sont-ils pas plus méchans que moi ? Car, quelle opinion doivent-ils avoir de tout le sexe ?

Je veux le défendre ce sexe que j'aime si tendrement. Si ces ainés de notre confrérie, qui jugent si mal de lui, croient y être fondés, ils doivent avoir vecu en bien mauvaise compagnie, ou juger du cœur des femmes par leur propre cœur. (¶) Il n'y a qu'une femme abandonnée qui puisse se rendre à une première attaque brusque et grossière, et ne pas rentrer dans sa vertu, comme un limaçon dans sa coquille. (♭) Une femme honnête et modeste doit être naturellement froide, réservée et calme. Elle ne peut être autant et aussi-tôt émue, que la plupart des libertins se le persuadent. Elle doit avoir pris du moins quelque confiance à l'honneur ou à la discrétion d'un homme, avant que ses désirs puissent se déclarer, encourager les avances de l'assaillant, et s'enflammer

avec lui. Pour moi, j'ai toujours gardé la décence avec les femmes, jusqu'au moment où je me suis cru sûr d'elles. Jamais je ne leur ai fait d'offense grave, avant d'avoir éprouvé qu'elles m'en pardonneroient de légères, et qu'elles ne m'évitoient pas après avoir connu mon caractère.

Ma divine Clarisse a dérangé mes idées et déconcerté mes principes. Je me suis flatté d'abord de la vaincre en l'intimidant. Ensuite je me suis promis de la vaincre par l'amour au *jeu de la balançoire amoureuse*, comme je l'ai appelé quelque part. (*) Il ne me reste à présent que la surprise à joindre à ces deux moyens, et nous verrons ce que peuvent les trois réunis ensemble.

De qui m'accuseras-tu de vouloir usurper le bien, si je persiste dans mes projets d'amour et de vengeance ? Ceux qui avoient des droits sur elle n'y ont-ils pas renoncé ? Ne l'ont-ils pas exposée volontairement au danger ? Lorsqu'ils devoient savoir qu'une créature si charmante seroit regardée comme de bonne prise par ceux qui auroient l'occasion de l'attaquer ? Et quand ils ne l'auroient pas abandonnée si barbarement, n'est-elle pas *fille* ? Faut-il t'apprendre Belford, que les gens de notre espèce (j'en-

(*) Voyez Lettre CIX, vol. 4, où l'on a traduit par l'équivalent de, *manége amoureux*.

tends les moins méchans, car les autres ne respectent rien) croient faire beaucoup de grace aux maris de leur laisser leurs femmes, en se contentant, par composition, de leurs sœurs, de leurs filles, de leurs pupilles et de leurs nièces? Je ne désavoue point que ces principes ne soient choquans en eux-mêmes pour une ame qui réfléchit; mais ce ne sont pas moins les principes de la moitié des hommes, lorsqu'ils ont l'occasion ou le courage de le suivre; et tu en connois des milliers qui ne seroient pas capables de la générosité que j'ai eue pour presque toutes les femmes qui ont été ma conquête. Assurément cette classe de galans n'a pas droit de me blâmer.

Tu reviens sans cesse à faire valoir ce que ma belle a souffert de sa famille. Mais je me lasse enfin de te répèter que ce n'est pas pour moi qu'elle a souffert. N'a-t-elle pas été la victime d'un frère avide et d'une sœur jalouse, qui n'attendoient que l'occasion de la perdre dans l'esprit de ses autres parens, et qui ont saisi la première qui s'est présentée pour la chasser de la maison paternelle? Et le hazard a voulu qu'ils l'aient précipitée entre mes bras: mais tu sais combien ce fut *contre son inclination*.

Si tu me forces de te rappeler ses propres péchés, de combien d'offenses cette chère personne n'est-elle pas responsable à l'amour et à moi? Ne m'a-t-elle pas dit vingt fois, et vingt fois vingt fois, que si elle

refusoit l'odieux Solmes, ce n'étoit pas en ma faveur ? N'a-t-elle pas offert aussi souvent de renoncer à moi pour se réduire au célibat, si ses implacables parens avoient voulu la recevoir à cette condition ? A combien de répétitions me force ta lâche pitié ?

Jette les yeux un peu plus loin en arrière ; aurois-tu perdu la mémoire de tout ce que j'ai souffert moi-même de cette orgueilleuse beauté, pendant tout le temps de mon esclavage, lorsque j'observois ses mouvemens aux environs du château d'Harlowe, et dans la misérable hôtellerie du cerf blanc au hameau de Néal ? N'ai-je pas promis vengeance à l'amour, et ce vœu n'est-il pas justifié par l'infidélité qui lui fit rompre une entrevue promise ?

O mon ami, quelle nuit je passai dans le taillis voisin du parc de son père ! Mon linge et mes cheveux humides et glacés ! Tous mes membres engourdis ! Mes doigts à peine capables de tenir ma plume ! Obligé de me les frotter rudement, et de me battre les flancs des deux mains pour les échauffer ! Un genou plié dans la fange : écrivant sur l'autre, si ces caractères informes pouvoient porter le nom d'écriture ! Mes pieds si glacés pendant cet office, qu'en voulant me lever, il me sembloit qu'ils eussent pris racine, ou qu'ils ne pussent plus servir à me soutenir quelques minutes ! L'amour et la rage entretenoient et pouvoient seuls

entretenir le mouvement de mon cœur, sans quoi j'aurois souffert, j'aurois dû souffrir beaucoup davantage.

A mon triste retour, je te communiquai ce que j'avois écrit; (*) et je te fis voir ensuite la réponse de mon tyran. Tu m'aimois alors; tu eus pitié de ton ami souffrant. Le dieu d'amour outragé approuva lui-même le serment de ma vengeance contre cette belle infidelle; quoiqu'à présent au jour de mon pouvoir, oubliant la nuit de mes souffrances, il prenne parti pour elle avec toi. Que dis-je ? n'est-ce pas lui qui m'amena mon adorable *Nemesis*; (**) et ne se réunirent-ils pas tous deux pour me faire prononcer ce vœu sacré : « que je » renonçois au repos, jusqu'au jour où » j'amènerois cette divinité des Harlowes à » être ma concubine, en dépit de toute son » orgueilleuse famille ? » Tu ne peux avoir oublié mon serment. Je t'ai encore actuellement devant les yeux, avec la triste contenance que tu pris alors : tes gros traits enflammés de compassion pour moi, tes lèvres repliées, ton front sillonné de rides, toute la stupidité rondeur de ta face allongée en ovale hideuse, chaque muscle contribuant de tout son pouvoir à te donner un air de douleur, et ta langue incapable de prononcer un autre mot qu'*amen*, pour le succès de mon vœu.

(*) Voyez Lettre LXIV, vol. 2.
(**) Déesse de la vengeance.

Quelle marque distinguée d'amour ou de confiance, quelle faveur ai-je depuis reçue d'elle, qui puisse me le faire rétracter ? Il est vrai que je ne l'ai pas renouvelé depuis, et que j'étois même depuis long-temps disposé à l'oublier. Mais la répétition des mêmes offenses fait revivre le souvenir de la première ; et si tu y joins les violentes lettres de Miss Howe, que je me suis procurées si nouvellement, que peux-tu dire en faveur d'une rebelle, qui s'accorde avec la fidélité que tu dois à ton ami ?

Laisse chacun à son génie et à son caractère. On a nommé Annibal le père des ruses militaires. Si tu supposes qu'Annibal, dans la vie privée, eût tourné ses inventions contre l'autre sexe, et que moi, général, j'eusse tourné les miennes contre des êtres de mon espèce, que je me crusse en droit de regarder comme mes ennemis, parce qu'ils seroient nés et qu'ils vivroient dans un climat différent ; Annibal auroit fait moins de mal, et Lovelace davantage ; telle eût été toute la différence.

Il n'y a pas un Souverain sur la terre, s'il n'est pas un homme de bien, et s'il est d'humeur guerrière, qui ne fasse mille fois plus de mal que moi. Pourquoi ? parce qu'il a le pouvoir d'en faire davantage.

Un honnête homme, diras-tu peut-être, ne souhaitera jamais le pouvoir de faire du mal. Il ne le doit pas, lui répondrai-je fort bien ; mais s'il a ce pouvoir,

mille à parier contre un que ce pouvoir même le portera à en abuser.

En quoi donc suis-je d'une méchanceté si singulière ? dans mes inventions, dirastu (car tu es mon écho), si ce n'est pas dans la fin que je me propose. Mais songes-tu combien il est difficile à tous les hommes de combattre une passion dominante ? J'ai trois passions qui me dominent tour à tour ; toutes trois royales, l'amour, la vengeance et l'ambition, ou le désir des conquêtes.

Quant à l'invention particulière de Tomlinson et de l'oncle, celle-là te paroîtra peut-être un peu noire. Je ne l'aurois pas mise en œuvre, si ces deux filles ne m'avoient fait naître l'idée de trouver un mari pour leur Mde. Townsend. Ce tour n'a donc pour objet que d'en prévenir un autre. Me crois-tu capable de souffrir qu'on me surpasse en adresse et en ressources ? et cette invention même ne peut-elle pas sauver quantité de désastres ? Car peux-tu penser que j'eusse abandonné tranquillement ma déesse à la contrebande de la Townsend.

Quel est le but d'une autre de tes réflexions, si ce n'est de battre en ruine ton propre plaidoyer ? « Les gens de notre » classe, dis-tu, ne renoncent à leur mé» chanceté que par impuissance. » Tu as donc oublié que Clarisse est en mon pouvoir ?

Tu ajoutes, « que je n'ai que trop » éprouvé ce modèle de vertu. » Erreur ; car je n'ai pas même encore commencé à l'éprouver. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent n'est qu'une préparation à l'épreuve.

Mais ton inquiétude est pour les moyens que je puis employer, et pour l'honneur de ma bonne foi.

Pauvre esprit que tu es ! crois-tu qu'un homme ait jamais trompé une femme, si ce n'est aux dépens de la bonne foi ? Autrement pourroit-on dire qu'il l'a trompé ?

A l'égard des moyens, tu ne t'imagines pas que j'attende un consentement direct. Mon principal espoir est dans un mélange de consentement et de résistance, sans lequel je suis prêt à jurer qu'il n'y eût jamais de véritable viol, en supposant le combat de personne à personne. La bonne Reine Betty d'Angleterre (*) eût été de mon opinion. Il ne seroit pas mal-à-propos que le beau sexe fût instruit de ce que nous pensons sur ce point. J'aime à l'armer de précaution. Je voudrois être le seul homme qui réussît auprès des femmes.--Ne t'ai-je pas dit un jour, que *tout libertin* que je suis, je ne suis pas l'*ami d'un libertin*. (**)

Tu prétends que j'ai toujours eu de l'aversion pour le mariage. D'abord : et tu ne dis pas moins vrai lorsque tu ajoutes

(*) Allusion à un trait connu de la Reine Elisabeth.

(**) Voyez Lettre CX, vol. 4.

que

que j'épouserois Miss Harlowe plutôt que de la perdre. Mais tu me menaces de sa haine éternelle, si je tente l'épreuve sans succès.--Prends-garde, Belford, prends-garde; ne vois-tu pas que c'est m'avertir de ne pas l'éprouver, sans être résolu de vaincre?

Je dois te dire aussi que j'ai douté pendant quelque temps, si je n'avois pas tort de t'écrire aussi librement que je fais, surtout dans la supposition que cette chère fille devienne ma femme. Chaque lettre que je t'écris n'est-elle pas un *bill* d'accusation contre moi? J'en rejette en partie le reproche sur ma maudite vanité, et je crois que je serai plus circonspect à l'avenir; car tu deviens très-impertinent. J'avoue que dans la bouche d'un homme de bien, une partie de tes argumens pourroit avoir quelque force; mais en vérité, ils ont fort mauvaise grace de ta part, et tu dois sentir que je puis te répondre sur chaque point par nos principes communs, auxquels nous sommes attachés depuis long-temps. Ce que tu viens de lire, te montre assez que je le puis.

Dis-moi, je te prie, Belford; si je ne t'avois jamais écrit sur ce sujet, et si je ne m'étois pas accusé moi-même, quel auroit été l'abrégé de mon histoire et de celle de ma belle, après dix ans de *cohabitation*? Le voici sans doute, et je te laisse à juger si tu l'aurois mieux fait.

« Robert Lovelace, connu pour *un mangeur de femmes*, fait honorablement sa » cour à Miss Clarisse Harlowe, jeune per- » sonne du mérite le plus distingué. Fortu- » ne sans objection des deux côtés. Aprés » avoir vu sa recherche approuvé : il est » insulté par le frère emporté de sa belle, » qui se croit obligé par son propre inté- » rêt d'écarter cette alliance, et qui le » forçant à la fin de tirer l'épée, est forcé » de devoir sa méprisable vie à la généro- » sité de son adversaire.

» Les parens aussi enragés que s'il avoit » ôté à cet indigne frère la vie qu'il lui a » donné, l'outragent personnellement, et » déterrent un odieux amant pour leur » fille.

» Pour éviter un mariage forcé, cette » jeune personne se laisse engager dans » une démarche qui la jette sous la pro- » tection de M. Lovelace. Cependant elle » désavoue tout sentiment d'amour pour » lui ; et s'adressant à ses parens, elle leur » offre de renoncer à lui pour jamais, s'ils » veulent la recevoir à cette condition, et » la délivrer de l'amant qu'elle déteste.

» M. Lovelace, homme impétueux dans » ses passions, et à ce qu'on dit, d'un or- » gueil extraordinaire, croit lui avoir fort » peu d'obligation, et ne se sentant pas » un penchant extrême pour le mariage ; » ayant d'ailleurs de si fortes raisons de » haïr ses parens, il s'efforce de l'engager

» dans un commerce libre, qu'il nomme la » *vie honorable* : et à la fin, par son adres- » se, ses inventions et ses ressources, il » obtient ce qu'il désire.

» Il est déterminé à ne jamais épouser » d'autre femme. Il se fait honneur de lui » faire porter son nom. La différence n'est » que dans la cérémonie du sacrement. Il » la traite avec la tendresse qu'elle mérite. » Personne ne révoque leur mariage en » doute, à l'exception de ces fiers parens » de sa belle, auxquels il se fait une joie » de laisser le tourment de ce doute. Cha- » que année lui apporte un fruit charmant » de son amour. Le bien ne lui manque » point, pour soutenir avec splendeur l'ac- » croissement de sa famille. Il se pique » d'être un père tendre, un ami zélé, un » maître généreux, et de payer fidèlement » ses dettes. Quelquefois peut-être, il se » permet un goût passager pour un nouvel » objet afin de ranimer ses plaisirs lors- » qu'il retourne à sa charmante Clarisse. » Son seul défaut est l'amour du beau sexe; » et les femmes assurent que ce défaut se » guérira de lui-même : il est si délicat » d'ailleurs que dans son libertinage, il a » toujours respecté la paix et la foi des » époux. »

Sur le pied où le monde est aujoud'hui, que trouves-tu de si choquant dans cette peinture ? Conviens que si je ne t'avois fait entrer dans le progrès de ma grande entre-

prise, mille et mille histoires te paroîtroient pires que la mienne. D'ailleurs tu sais que tout ce que j'ai dit à Joseph Leman, de la manière dont j'en use avec mes maîtresses, approche bien de la vérité. (*)

Si j'étois aussi ardent à me défendre que tu l'es à m'accuser, je pourrois te convaincre par d'autres argumens, par des observations, par des comparaisons sans nombre (et n'est-ce pas dans la comparaison que consiste le bien ou le mal que font les hommes? que si l'ingénuité de mon caractère me porte à m'accuser librement dans mes récits, mais à toi seul, à toi qui possèdes tous les secrets de mon cœur, je ne laisse pas, chemin faisant, d'avoir quelque chose à me répondre pour ma défense, quoique mes raisons peut-être ne fussent pas d'un grand poids pour tout autre qu'un libertin. Mais enfin, je pourrois dire à ceux qui s'arrêteroient *pour me jeter la première pierre* : " prenez-garde que vos » passions dominantes, quelles qu'elles " soient, ne vous précipitent dans les » mêmes attentats où m'entraînent les » miennes. Supposé que vous vailliez » mieux que moi sur plusieurs points, » voyez si vous n'êtes pas pires sur quan- » tité d'autres; (¶) et sur des points en- » core dont les conséquences sont bien » autrement étendues et funestes, que

(*) Voyez Lettre CXL, vol. 4.

» celles de la séduction d'une jeune fille » (dont on prend soin après) qui depuis » son berceau est armée de précautions » contre les pièges des hommes. (b) »
Et je ne suis pas non plus si partial pour mes fautes, au point de justifier celle-ci à mes propres yeux, lorsque je me permets d'y réfléchir.

J'ajouterai une autre observation, tandis que je suis en haleine; et tu me diras si tu la trouves aussi grave qu'elle l'est pour moi. « J'ai tant de passion pour les femmes, » que si j'avois cru le caractère de la vertu » généralement nécessaire pour réussir auprès d'elles, j'aurois apporté plus de soin » que je n'ai fait à régler mes mœurs et » ma conduite avec ce sexe. »

En un mot, je sais parfaitement que les hommes vertueux et les cœurs honnêtes, qui ne se sont jamais permis un mal volontaire, et qui mettroient en ligne de compte toutes les perfections de cette incomparable fille, non-seulement me condamneroient, mais auroient horreur de moi, s'ils étoient aussi bien informés que toi de ma conduite et de mes sentimens. Mais il me semble que je serois bien aise d'échapper du moins à la censure de ceux ou de celles qui n'ont jamais su ce que c'est qu'une épreuve ou une tentation capitale; de ceux qui n'ont aucun génie pour l'invention; de ceux qui manquent plutôt de courage que de volonté pour mal faire; et plus particulièrement

encore de ceux qui ont seulement gardé leur secret mieux que moi, ou mieux que je n'ai souhaité de garder le mien.

(¶) Belford, si j'en etois à faire valoir toutes ces restrictions, peut-être que je trouverois dix hommes qui seroient portés à m'absoudre, pour un qui me condamneroit. N'ai-je pas dit cent fois que *la nature humaine étoit scélérate?* (♭)

P. S. Je t'ai menacé de ne plus écrire. Mais ne t'afflige pas, Belford. Vas, mon ami, il faut que je t'écrive; je ne puis m'en empêcher.

## LETTRE CCXXIV.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Mercredi, à onze heures du soir.*

MA foi, Belford, tu m'as presque abattu par tes impertinentes réflexions, quoique je n'aie pas voulu te l'avouer dans ma lettre d'hier. Ma conscience étoit encore de ton parti. Mais je me flatte d'être redevenu maître de moi-même.

Si proche du succès de mes complots! A la veille de faire jouer ma mine! Tout étoit arrangé ici entre les femmes et moi; sans quoi, je crois que tu aurois renversé mes projets.

J'ai le temps de t'écrire quelques lignes pour te préparer à ce qui doit arriver dans

une heure ou deux, et je me plais à écrire jusqu'à l'instant décisif.

Nous avons été extrêmement heureux. Combien d'agréables jours nous avons passés ensemble! Mais qui peut deviner ce que deux heures de temps vont produire?

Lorsque j'ai quitté ma charmante, il y a une demi-heure (et toujours à regret et après une longue résistance), je lui avois fait promettre auparavant qu'elle ne s'arrêteroit pas ce soir ni à lire ni à écrire. Car sa conversation avoit eu tant de charmes pour moi, et la satisfaction qu'elle avoit témoignée de ma conduite avoit ajouté un surcroît si sensible à ma joie, que je l'avois pressés, si elle ne se retiroit pas pour se mettre au lit, d'accorder encore une heure de plus à mon plaisir. En passant une partie de la nuit à lire ou à écrire, ce qui lui arrive quelquefois, elle auroit déconcerté mes vues, comme tu l'observeras, lorsque ma petite trame se développera.

Quoi! quoi! voudrois-tu m'étouffer, traitre? -- C'est à mon cœur que je parle, Belford. Il s'est gonflé jusqu'à me couper la respiration. Pourquoi tant de mouvemens? Lorsqu'un homme croit toucher au rivage, ces femmes réservées l'exposent encore à des tempêtes.

Tout est-il prêt, Dorcas? Ma bien-aimée m'a-t-elle tenu parole?

Mais d'où me viennent ces agitations orageuses que je ne puis appaiser? Est-ce

amour ? Est-ce effroi ? Je ne puis, sur mon ame, décider lequel des deux. Si je parviens seulement à la surprendre, avant que sa défiance, avant que son éloquence se réveillent. . . .

Et pourquoi donc ces convulsions dans tous mes membres ? -- Mes genoux, naturellement si fermes, qui chancelent et heurtent l'un contre l'autre ! Ces mains qui ont déja refusé deux fois de conduire ma plume, ne me manqueront-elles pas tantôt dans l'instant décisif ?

Encore une fois ; d'où peuvent venir toutes ces convulsions ? Assurément, cette entreprise ne doit point aboutir au mariage.

Mais les conséquences peuvent être plus graves que je ne l'ai pensé jusqu'à ce moment. La destinée de ma chère Clarisse ou la mienne ; peut dépendre du succès de ces deux heures. Je reculerai, je crois ! (¶) Dors en paix, ange d'innocence : et que ton repos soit aussi sûr qu'il est doux ! -- (♭) Il faut que je relise encore une fois la lettre de mon ami Belford. --- Tu auras beau jeu, ma charmante ; je vais relire tout ce que ton avocat a pu dire en ta faveur. De foibles raisons pourront suffire dans la situation où je suis !

(¶) Mais quoi ? Qu'y a-t-il ? Quel double.... Bon le tulmulte s'appaise.... quel double poltron suis-je donc ? -- C'est peut-être que je suis surpris dans mon instant de lâcheté, car les héros ont leurs momens

de poltronnerie, les lâches leurs momens de bravoure, et les femmes vertueuses --- toutes, excepté ma Clarisse, ont leurs momens de foiblesse.

Mais, quoi; encore ? tandis que je me livre tranquillement à tes réflexions, l'ouragan recommence ! encore nouvelle tempête dans mon cœur ! Pourquoi ! comment quelle en est la cause ?

Ma bien-aimée est-elle en paix ? Ah ! n'éveillez-pas trop rudement ma bien-aimée !

## LETTRE CCXXV.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Jeudi, 8 Juin, à cinq heures du matin.*

C'EST à présent que ma réforme est assurée. Car jamais, jamais je n'aimerai d'autre femme. -- (¶) Oh ! elle est une source d'inépuisables variétés ! Elle ne peut manquer d'être toujours nouvelle pour moi. L'imagination ne peut créer; bien moins le pinceau représenter; ni la poésie, cette ame de la peinture, d'écrire un ange aussi parfait, aussi rempli de graces et d'attraits ! -- Mais je ne veux pas, pour calmer ton impatience, rien anticiper sur l'ordre de mon récit. Quoique le sujet soit trop sacré pour être exposé à une contemplation profane; tu verras pourtant devant

tes yeux toute la scène dans sa vérité ; et ce n'est pas une folle envie de me livrer aux descriptions dans un sujet si riche, c'est uniquement pour mettre des bornes aux écarts de tes pensées errantes. Ce sera une iniquité plus grande que celle dont Lovelace ait jamais été coupable, que de leur laisser passer le terme que j'aurai avoué et marqué moi-même. Lie donc cette lettre à la précédante et suis-moi. (b)

N'as-tu pas remarqué la consternation où j'étois hier au soir en finisant ma dernière lettre, lorsque j'eus quitté la plume pour relire la tienne, dans la vue de chercher à me détourner moi-même du dessein de troubler le doux repos de ma belle par un reveil terrible ? De quoi penses-tu qu'il fût question ? Je vais te l'apprendre.

Un peu après deux heures, lorsque toute la maison étoit endormie, ou feignoit de l'être ; ma Clarisse dans son lit, et dans un profond sommeil ; moi-même déshabillé depuis plus d'une heure, en robe-de-chambre et en pantoufles, quoi qu'à la vérité la plume à la main pour t'obliger. -- J'ai été tout-à-coup alarmé par le bruit de plusieurs personnes qui marchoient au-dessus de ma tête, et par le mélange confus de plusieurs voix, les unes plus hautes, et les autres plus basses, mais qui sembloient quereller entre elles, et pousser comme des cris d'effroi. Tandis que j'en cherchois la cause avec étonne-

ment, Dorcas se précipitant pour descendre, est venue crier à ma porte, dans un accent sourd et plus effrayant que ne l'auroit été un cri perçant *au feu ! au feu ! au feu !* Et mon alarme a été d'autant plus vive, que cette fille paroissoit vouloir crier encore plus haut sans en avoir la force. La plume m'est tombée des mains à la dernière ligne, où je priois le ciel de bénir le sommeil de ma Clarisse. Je me suis levé précipitamment, et ne faisant que trois pas jusqu'à la porte, j'ai ouvert, j'ai crié : *où ? où ?* presque aussi effrayé que Dorcas. Elle, plus qu'à demi déshabillée, son corset dans une main, et sans pouvoir articuler ses mots, m'a montré de l'autre le second étage.

J'y ai volé aussi-tôt, et j'ai trouvé que tout le mal venoit de la négligence de la cuisinière de Mde. Sinclair, qui ayant passé une partie de la nuit à lire un conte des Fées (*), avoit mis le feu en se couchant à une vieille paire de rideaux de fenêtre de toile des Indes. Dans sa frayeur, elle avoit eu la présence d'esprit de les arracher à demi-brûlés, et tout en flammes ; comme ils étoient, elle venoit de les jeter dans la cheminée, lorsque je suis entré dans sa chambre ; de sorte que j'ai eu la satisfaction d'arriver après le danger.

En même temps Dorcas, après m'avoir

(*) L'histoire de *Dorastus* et de *Faunia*.

montré le siège de l'incendie, ne sachant point que le péril fût passé, et s'attendant à tout moment à voir la maison réduite en cendre, par un tendre mouvement d'affection pour sa maîtresse (ce zèle me la fera aimer toute ma vie) a couru vers sa porte. Elle a frappé rudement. Elle s'est écriée d'une voix renaissante et aussi vive que son affection, *au feu ! au feu ! La maison est en feu. Levez-vous, Madame ! levez-vous promptement, si vous ne voulez pas être brûlée dans votre lit !*

A peine avoit-elle proféré ces terribles cris, que j'ai entendu tirer verroux et barres, tourner la clef, ouvrir la porte de sa maîtresse ; et je n'ai pas distingué moins clairement la voix de ma charmante, dont le son paroissoit celui d'une personne prête à s'évanouir. Tu peux juger combien j'ai été affecté. J'ai frémi d'inquiétude pour elle. J'ai volé plus légèrement encore que je n'avois fait à la première nouvelle du feu, pour l'assurer que le danger étoit passé.

En me précipitant à la porte de sa chambre, mes yeux ont vu la plus belle de toutes les femmes, appuyée sur le bras de Dorcas, hors d'haleine, soupirante, tremblante, prête à tomber sans connoissance, n'ayant sur elle qu'un petit jupon, son sein charmant à demi couvert, et les pieds nuds glissés dans ses mules.--Aussitôt qu'elle m'a vu, elle a tressailli ; elle

s'est efforcée de parler : mais elle n'a pu prononcer que mon nom... O *M. Lovelace !* et je l'ai crue prête à tomber à mes pieds.

Je l'ai prise dans mes bras, avec une ardeur jusqu'alors inconnue d'elle. Ma très-chère vie ! soyez sans crainte : je suis monté ; le danger n'est plus rien, le feu est presque éteint. Imprudente misérable (*à Dorcas.*) comment avez-vous pu alarmer, effrayer mon ange à ce point, par vos hideuses exclamations ?

Ah ! Belford ! quels charmes dans les mouvemens de son sein palpitant, pendant que je la tenois serrée contre le mien ! Je distinguois son cœur qui battoit, battoit contre le mien ; et durant quelques minutes, j'ai continué d'appréhender pour elle une attaque de convulsions. Dans la crainte que ma belle à demi morte, et nue comme elle étoit, ne prît un rhume, je l'ai portée sur son lit, et je me suis assis près d'elle, m'efforçant par la tendresse de mes expressions et de mes caresses de dissiper ses terreurs. Mais qu'ai-je gagné pour le généreux soin que j'avois pris d'elle, et pour le bonheur de l'avoir aidée à rappeler ses esprits ? -- Rien, rien de la part de l'ingrate que de la colère et les plus violens emportemens. Nous avions déja perdu tous deux le souvenir du terrible danger qui l'avoit jetée entre mes bras ; moi par le transport de ma joie d'entourer, de presser

contre mon sein le corps presque nud de la plus charmante des femmes ; elle par ses frayeurs, plus grandes que celle du feu, en sentant un de mes bras passé autour d'elle, et me voyant assis sur le bord de son lit, d'où la peur l'avoit chassée il n'y avoit qu'un instant.

Ici, Belford, rappelle-toi un peu la distance où ma vigilante déesse m'avoit toujours tenu d'elle. Rappelle-toi mon amour et mes souffrances pour elle. Rappelle-toi toutes ses réserves, et depuis combien de temps j'épiois l'occasion de la surprendre. Songe à la contrainte du respect que sa froide vertu et ses excès de modestie m'avoient imposé. Songe enfin que jamais je n'avois été si heureux avec elle, et peins-toi là dessus, quelle a dû être l'impétuosité de mes désirs dans ce fortuné moment. Cependant, j'ai eu la force d'être décent, d'être généreux, du moins à mon avis.

Mais loin d'être touchée, comme je le souhaitois, de mes ardens transports, quoiqu'ils vinssent d'un homme dont elle avoit reconnu depuis si peu de temps que les soins ne lui déplaisoient pas, et qu'elle avoit quitté avec tant de satisfaction une heure ou deux auparavant, je n'ai jamais vu de douleur plus amère, ou de désespoir plus touchant ; lorsqu'elle est revenue tout-à-fait à elle-même. Elle a invoqué le secours du ciel contre ma *trahison ;* c'est le nom qu'elle a donné à mon amour,

tandis que moi, avec les sermens les plus solemnels, j'ai protesté que ma frayeur avoit égalé la sienne, et que la cause de nos alarmes communes n'avoit été que trop réelle. Elle m'a conjuré dans les termes les plus forts et les plus attendrissans, me menaçant et me flattant tour-à-tour, de quitter sa chambre, et de lui permettre de se cacher à la lumière et à tous les regards humains.

Je lui ai demandé pardon; mais sans pouvoir me défendre de l'offenser; et je lui ai juré plusieurs fois que le jour suivant éclaireroit notre mariage. --- Mais regardant apparemment ce langage comme une preuve que je pensois à ne plus garder de ménagement, elle n'a voulu rien entendre, et redoublant ses efforts pour s'arracher de mes bras, avec des reproches interrompus et les plus violentes exclamations; elle a protesté qu'elle ne survivroit pas à ce qu'elle a nommé un *traitement si lâche et si infâme*. Jetant même des yeux égarés autour d'elle, comme pour chercher quelque instrument funeste, elle a découvert une paire de ciseaux fort pointus, sur une chaise peu éloignée de son lit; elle a fait ses efforts pour les saisir dans le dessein d'exécuter sur-le-champ sa résolution.

La vue d'une si furieuse agitation m'a contenu. Je l'ai suppliée de se rassurer et de m'écouter un moment, en lui déclarant

que je ne pensois point à blesser son honneur. Je me suis emparé des ciseaux, que j'ai jetés dans la cheminée. Enfin, comme elle me conjuroit ardemment de m'éloigner, j'ai consenti à lui laisser prendre une chaise.

Mais quel charmant désordre! ses épaules et ses bras nuds, d'une beauté incomparable! Ses mains croisées et étendues sur son sein ravissant, sans pouvoir cacher la moitié de ses charmes! un étroit et court manteau de lit qui ne me déroboit presque rien de ses formes admirables et des gracieux contours de ses membres! Ses yeux errans et semblant me menacer d'une future vengeance: et à la fin ses lèvres prêtant leur secours à l'indignation peinte dans ses regards et dans ses traits enflammés, et s'écriant comme si je lui avois fait le dernier des outrages, et faisant serment de ne me pardonner jamais. Seras-tu étonné, Belford, si alors j'ai resaisi ma belle en courroux, et déja emportée au delà des justes bornes?

Je l'ai fait: je l'ai reprise dans mes bras, et l'ai serrée contre mon sein. Quand je considère sa délicatesse, j'admire d'où lui venoit tant de force. Elle s'est débattue si furieusement, que je n'ai pas eu besoin d'autre preuve pour m'assurer que sa colère étoit sérieuse. J'ai eu une peine extrême à la retenir, et je n'ai pu l'empêcher à la fin de glisser d'entre mes bras pour tomber

à genoux à mes pieds. Là, dans l'angoisse de son cœur, les yeux noyés dans les pleurs, avec un regard adouci et suppliant, attachés sur les miens, les mains jointes, les cheveux épars (car sa coëffure de nuit étant tombée dans le débat, sa charmante chevelure s'étoit déployée en boucles naturelles, comme pour cacher officieusement les attraits éblouissans de son cou et de ses épaules) le sein agité par la violence de ses soupirs et de ses sanglots, comme pour aider ses lèvres tremblantes à plaider pour elle : là, dans cette humble posture, après avoir fait un effort sur sa douleur pour retrouver la force de parler, elle a imploré ma compassion et mon honneur avec cette énergie et cette propriété d'expression qui distinguent cette admirable fille, dans son langage, de toutes les femmes que j'ai jamais entendues. Voyez-moi, *cher* Lovelace, (*cher* a été son terme) je vous supplie à genoux de me regarder comme une malheureuse créature qui n'a d'autre protecteur que vous ; qui n'a pour défense que votre honneur ! Par cet honneur, par votre humanité, par tous les sermens que vous m'avez faits, je vous conjure de ne me pas rendre un objet d'horreur à moi-même, de ne pas me rendre vile à mes propres yeux.

Je lui ai parlé du lendemain comme du plus heureux jour de ma vie.

Ne me parlez point de demain. Si vos

vues sont honorables, c'est à présent, c'est à l'instant qu'il vous faut le prouver, en sortant d'ici. Jamais, jamais dans la plus longue vie, vous ne pourrez réparer les maux que vous me faites souffrir en ce moment.

Insolent! Misérable! Infâme!... S'est-elle écriée tout d'un coup. Oui, elle a eu l'audace de m'appeler *infâme*, quoique livrée actuellement à mon pouvoir. Et pourquoi? Parce que j'ai baisé successivement, à la vérité, avec la plus vive ardeur, son cou charmant, ses lèvres, ses joues, son front et ses yeux baignés de larmes, à mesure que cet assemblage de beautés s'offroit à ma vue enchantée; et elle étoit toujours prosternée à mes pieds, et moi assis. -- Si *je suis un infâme*, *Madame*, *si je suis un infâme*.... et, ma main devenant plus hardie, quoique tremblante; -- j'espère néanmoins n'avoir pas blessé ses plus tendres et ses plus ravissans appas.... *Si je suis un infâme*, *Madame*....

Elle a déchiré ma manchette, s'est arrachée de mon heureuse main, avec une force et une agilité surprenantes, dans le moment que je voulois l'environner de mon autre bras... Oui un infâme, a-t-elle répété, et le plus infâme de tous les hommes? Au secours! au secours! s'est-elle mise à crier! d'une voix lamentable. Anges du ciel! Charitables gens de la maison! N'y a-t-il pas de secours à espérer pour une pauvre malheureuse?

Je suis donc un infâme, Mademoiselle! Suis-je un infâme, dites-vous ? et passant mes deux bras autour d'elle, je tentois de la soulever jusqu'à mon cœur bondissant de transports. -- Ah non, non, .... et cependant vous l'êtes, mais n'êtes-vous pas?.... Et de nouveau elle m'a nommé son *cher* Lovelace; ses deux mains reportées sur son sein charmant qu'elle s'efforçoit de couvrir. Tuez-moi, m'a-t-elle dit d'un air égaré; tuez-moi, si je suis assez odieuse à vos yeux pour mériter ce traitement; et je vous en rendrai graces. Depuis trop, trop long-temps la vie n'est qu'un fardeau pour moi; ou bien (jetant un regard farouche autour d'elle) donnez-moi seulement les moyens, et je vais vous convaincre sur-le-champ que mon honneur m'est plus cher que ma vie. Ensuite les mains toujours croisées sur sa poitrine, et deux nouveaux ruisseaux de larmes coulant de ses yeux, elle m'a nommé encore une fois son *cher* et *généreux* Lovelace; elle m'a promis de me remercier jusqu'à son dernier soupir, si je voulois lui accorder ce qu'elle me demandoit, ou la sauver de nouvelles indignités.

Je suis demeuré quelques momens suspendu. Sur mon ame, me suis-je dit à moi-même, tu n'es point une femme, mais un ange! Et cependant je la tenois encore serrée contre mon sein dans l'état où je l'avois soulevée. Mais elle a encore glissé

de mes bras pour retomber à genoux! Voyez, M. Lovelace.... Grand Dieu! faut-il que je vive pour voir ce moment, et pour éprouver ce traitement! Voyez à vos pieds une infortunée qui implore votre pitié, et qui à cause de vous est abandonnée de tout le monde! Ah! n'accomplissez pas ainsi l'horrible malédiction de mon père! n'en soyez pas l'instrument, comme vous en avez été la cause! Epargnez-moi! épargnez-moi; je vous conjure de m'épargner. -- Comment ai-je mérité que vous me traitiez ainsi? Pour vous-même, si ce n'est pas par intérêt pour moi, comme vous souhaitez que le Tout-Puissant ait pitié de vous à votre dernière heure. Epargnez-moi!

Quel cœur n'auroit pas été pénètré? J'ai voulu relever plus doucement cette chère suppliante. Elle n'a pas voulu quitter sa posture; si je ne l'assurois, m'a-t elle dit, que mon ame adoucie se rendoit à sa prière, et qu'elle pouvoit se lever pour vivre innocente. -- Levez-vous, mon ange; soyez ce que vous êtes, et tout ce que vous souhaitez d'être. Seulement assurez-moi vous-même que vous me pardonnez tout ce qui s'est passé, et dites-moi que vous continuerez de me regarder du même air de faveur et de sérénité qui a fait mon bonheur depuis quelques jours A cette condition, je me soumets vaincu à ma chère souveraine, dont l'empire n'a jamais eu

tant de force que dans cet instant, et je me retire aussi-tôt dans ma chambre.

Que le Dieu tout-puissant, a-t-elle dit, écoute vos prières dans vos plus fâcheux momens, comme vous avez écouté la mienne! -- Laissez-moi donc à présent. Retirez-vous. Laissez-moi à mes propres réflexions. Ce sera me laisser en elles assez de tourmens, et plus que vous n'en devez souhaiter à vos plus cruels ennemis.

Ne me soupçonnez pas d'un dessein prémédité, ma très-chère bien-aimée; il n'y a eu aucun dessein.

Ah! M. Lovelace!

En vérité, Madame, le feu étoit réel. (Il l'étoit en effet, Belford.) Toute la maison étoit menacée d'être réduite en cendres, comme vous en serez convaincue ce matin par vos propres yeux.

Ah! M. Lovelace!

Que l'excès de ma passion, Madame, et le bonheur inattendu de vous rencontrer à la porte de votre chambre dans une attitude si charmante....

Laissez-moi, laissez-moi sur-le-champ! Je vous conjure de me laisser; jetant un œil égaré et confus; tantôt autour d'elle, tantôt sur elle-même.

Pardonnez-moi, très-chère Clarisse, d'innocentes libertés, que l'excès de votre délicatesse peut vous faire trouver offensantes.

Rien de plus, cessez. -- Laissez-moi, je

vous en conjure ; portant encore ses regards et sur elle et autour d'elle avec une douce confusion. Sortez, sortez. Et se remettant à pleurer, elle a fait de nouveaux efforts pour retirer ses mains que je n'avois pas cessé de tenir dans les miennes. Et dans ses efforts, ô que de nouveaux charmes, à présent que je me les retrace, ses mouvemens donnoient à chaque partie, à chaque trait du plus beau corps du monde !

Impossible à moi de sortir, ma très-chère vie, si vous ne prononcez mon pardon. Dites seulement que vous me pardonnez. Dites seulement que vous me pardonnez.

Je vous en conjure, sortez. Laissez-moi le temps de penser à ce que je puis, à ce que je dois faire.

Ce n'est point assez, mon cher amour. Il faut me dire que je suis pardonné ; que vous me verrez demain, comme s'il n'étoit rien arrivé. -- Et alors je l'ai reprise dans mes bras, espèrant qu'elle ne me pardonneroit pas. -- Hé bien, je vous pardonne, misérable que vous êtes !

Quoi ? chère Clarisse ! c'est avec cette répugnance et en mêlant ce terme de reproche, que je me verrai congédié, lorsque vous êtes entièrement (la serrant de nouveau contre mon sein) sous ma puissance.

Hé bien, je vous... je vous pardonne.

Du fond du cœur ?

Oui, du fond du cœur.

Et librement ?

Librement.

Et me regarderez-vous demain comme s'il n'étoit rien arrivé ?

Oui, oui.

Ce ton, chère Clarisse, et ces monosyllabes me font soupçonner l'intention d'un refus. Dites-moi que vous me le promettez sur votre honneur.

Hé bien, sur mon honneur. Sortez, sortez donc à présent ; sortez et que jamais.... jamais....

Que veut dire ce *jamais*, mon ange ? Est-ce là pardonner ?

Que jamais, a-t-elle repris, cette cruelle scène ne soit rappelée.

J'ai insisté sur un baiser, pour sceller mon pardon ; et je me suis retiré comme une véritable dupe que j'étois, la dupe d'une femme ! je me suis retiré honteux et confus. -- T'attendois-tu à cette conclusion ?

Mais je ne me suis pas plutôt vu dans mon appartement, que réfléchissant à l'occasion que je venois de perdre, considérant que je n'avois fait qu'augmenter mes propres difficultés, et m'exposer à la raillerie des femmes de la maison qui me reprocheroient une foiblesse si éloignée de mon caractère, je me suis repenti, et je suis retourné promptement sur mes pas, dans l'espérance que le trouble où je l'avois laissée ne lui auroit pas permis de fermer

si-tôt sa porte, et bien résolu d'exécuter tous mes projets, quelles qu'en pussent être les suites. J'ai déja poussé l'offense trop loin, disois-je en moi-même, pour croire qu'elle m'ait pardonné de bonne foi; et de quelque excès qu'elle soit capable dans son désespoir, ma dernière ressource sera le mariage pour l'appaiser.

Mais j'ai été justement puni. J'ai trouvé sa porte fermée. Cependant, comme je l'entendois pousser des soupirs et des sanglots, comme si son cœur eût été près de se briser : Chère Clarisse, lui ai-je dit, en frappant doucement à sa porte (et ses soupirs ont aussi-tôt cessé) je n'ai que deux mots à vous dire, les plus agréables que vous ayez entendus de moi. Permettez que je vous parle un instant.

Je l'ai entendue venir à la porte. Je me suis flatté qu'elle alloit ouvrir, et mon cœur a sauté de joie dans cette espérance. Mais elle n'a fait que pousser un autre verrou pour assurer sa porte ; et soit qu'elle n'ait pas eu la force ou la volonté de répondre, elle s'est retirée au fond de son appartement, suivant toute apparence, dans son cabinet. -- J'ai repris le chemin du mien, encore plus dupe et plus mécontent qu'auparavant.

Telle étoit ma mine. Tel étoit mon complot. Et voilà tout le fruit que j'en ai tiré.

Je l'aime plus éperdument que jamais.

-- Eh !

--Eh ! comment pourrois-je m'en défendre ? (¶) Jamais je n'ai vu ivoire poli si blanc, si beau que ses épaules et ses bras : jamais je n'ai touché velours aussi doux que sa peau : et son sein de vierge ! -- (♭) Cette aventure m'a fait découvrir mille nouveaux sujets d'extravagance et d'idolâtrie. Ah ! Belford, elle est un composé de toutes les perfections. -- (¶) Et tant de graces !... Lorsque dans ses efforts, sa mule, qui n'étoit qu'à demi chaussée, comme je te l'ai dit, m'a laissé voir son joli pied, aussi délicat, aussi blanc que la main de toute autre femme, ou même que la sienne ! -- (♭) Mais, ne vois-tu pas que j'ai pour obtenir grace, un titre que tout le monde m'avoit jusqu'aujourd'hui refusé ? Je parle de la faculté de me laisser toucher par les prières et les larmes. Où étoit dans cette occasion, le *calus*, la roche dont on prétend que j'ai le cœur environné? C'est à la vérité le premier exemple decette nature, qu'on puisse nommer dans l'histoire de ma vie. Mais pourquoi est-il le seul ? C'est que je n'ai jamais trouvé de résistance si sérieuse, une résistance, en un mot, si absolue. Quel triomphe son sexe obtient dans mes idées, par une si belle défense !

A présent, Belford, si elle peut me pardonner.... Si elle le peut ? Elle le doit. Ne m'a t elle pas déja pardonné sur son honneur ? Mon embarras est de savoir comment la chère petite personne remplira

vette partie de sa promesse qui l'oblige à me poir demain, comme s'il n'étoit rien arrivé nendant la nuit. Je me figure qu'elle donderoit le monde entier, pour être quitte e notre première entrevue. Le meilleur parti pour elle n'est pas d'en venir aux reproches. Et cependant, comment ne pas me faire de reproches ! Le charmant embarras ! -- Guelle manque à sa parole, à ses périls et risques.--Me fuir, lui est impossible. Point de tribunal où rappeler du mien. Quels amis lui reste-t-il dans le monde, si ma compassion ne se déclare point en sa faveur ? D'ailleurs le digne capitaine Tomlinson et l'oncle Jules sauront tout réparer, de quelque nouvelle offense que je puisse me rendre coupable.

Quant à tes appréhensions de quelque emportement qui pourroit la porter à quelque attentat sur elle-même, j'ignore de quoi elle auroit été capable dans sa fureur, si les ciseaux ou quelque autre instrument s'étoient trouvés sous sa main ; mais j'ose dire que dans ses momens de sang froid, il n'y a rien de cette nature à craindre d'elle. --Un galant homme n'a que trop de peine avec ces filles vraiment pieuses, vraiment vertueuses ; (car je commence à croire qu'il s'en trouve au monde) il faut bien qu'il ait quelque avantage, quelque confiance à retirer de la droiture de leurs principes. En un mot, je n'appréhende pour celle-ci que la force de sa douleur. Mais

c'est un mal, comme tu sais, dont l'action est assez lente, et qui, dans ses sombres intervalles, laisse luire encore quelques rayons de joie.

## LETTRE CCXXVI.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Jeudi, à 8 heures du matin.*

SA chambre n'est point encore ouverte. --Je ne dois pas m'attendre qu'elle déjeûne avec moi; ni même qu'elle y dîne; j'en ai peur. -- Petite sotte ! Combien de peines elle se cause par ses excès de délicatesse ? Pur badinage, folie de jeunesse pour toute autre femme, que ce qui s'est passé entr'elle et moi, et dont neuf sur dix n'auroient fait que rire. Plus elle y attache d'importance, plus elle augmente son tourment, et le mien aussi. Qu'en penses-tu, Belford ? S'il est vrai qu'elle soit si fâchée, ne feroit-elle pas mieux, dans ses propres principes, de ne pas marquer tout le chagrin qu'elle affecte ?

Mais peut-être que mes craintes vont trop loin : je le croirois assez. Elles viennent plutôt de l'excessive délicatesse que je lui connois, que d'aucun sujet fondé et extraordinaire de ressentiment. La première fois, peut-être, elle s'estimera fort heureuse, s'il ne lui arrive rien de pis.

La chère personne a été si fatiguée, si effrayée cette nuit, qu'il n'est pas surprenant qu'elle demeure ce matin plus longtemps au lit. Je souhaite qu'elle y ait trouvé plus de repos que moi, et qu'un sommeil doux et paisible l'ait disposée à me recevoir avec une humeur supportable. --Je la vois d'avance ; une douce rougeur, un air de confusion. Mais pourquoi de la confusion dans celle qui souffre, tandis que l'offenseur en ressent si peu ? Effet prodigieux de l'habitude ! On apprend aux femmes que la rougeur donne de l'éclat à leurs graces. Elles se forment à rougir. Rougir est un art à leur commandement comme celui des larmes. Oui, l'explication me plaît assez : tandis que nous autres hommes, prenant la rougeur, entre nous, comme un symptôme de mauvaise conscience ou de timidité sotte, nous n'apportons pas moins d'étude à nous en défendre.

Par ma foi, Belford, je suis presque aussi confus de reparoître aux yeux des femmes de cette maison, que ma belle peut l'être de se présenter aux miens. Je n'ai point encore ouvert ma porte, dans la crainte qu'elles ne viennent fondre sur moi. Au vrai, comme il est aisé de transformer en démon ce sexe variable ! et à quel degré.... Comment dirai-je ? *Corruption* est trop foible... doivent être arrivées deux filles, qui ayant eu pour un homme autant de passion que Polly et Sally en ont eu

pour moi, ont pu devenir assez insensibles aux tourmens de la jalousie, à la mortification de partager avec de nouveaux objets celui qu'on aime de préférence à tous, pour souhaiter qu'il leur donne une rivale, et pour faire leur plaisir suprême de voir d'autres femmes rabaissées à leur niveau? Tu ne saurois te représenter combien Sally même se réjouissoit cette nuit, de la seule pensée que l'heure de Clarisse approchoit.

*A dix heures.*

De ma vie je n'ai rien désiré avec tant d'impatience que de voir ma charmante. — On croit avoir entendu quelque mouvement dans sa chambre depuis environ deux heures.

Dorcas vient de frapper à sa porte, pour lui demander ses ordres. La réponse, c'est qu'on n'a pas d'ordre à lui donner. — Elle a demandé à quelle heure elle souhaitoit le déjeûner. La proposition a été refusée net d'une voix basse et chagrine. — Je vais y aller moi-même.

J'ai frappé trois fois à la porte, sans avoir obtenu la moindre réponse. — Très-chère Clarisse, ai-je dit, permettez que je m'informe de votre santé. On ne vous a pas vue d'aujourd'hui. Je suis impatient de savoir comment vous vous portez.

Pas un mot. Mais un profond soupir qui alloit jusqu'à sanglotter.

Je vous demande en grace, Madame,

de monter avec moi au second étage. Vous verrez avec joie, à quel danger nous avons heureusement échappé tous.

Très-heureusement en effet, Belford; car le feu a laissé des traces effrayantes. Les chassis de la fenêtre, les tentures, et jusqu'aux lambris, tout est brûlé.

Vous ne me répondez pas, Madame! Suis-je indigne d'une parole? Est-ce ainsi que vous tenez votre promesse? Ne m'accorderez-vous pas, pendant deux minutes, seulement deux minutes, l'honneur de votre compagnie dans la salle à manger?

Elle a toussé, elle a poussé un soupir: c'est toute sa réponse.

Apprenez-moi du moins l'état de votre santé. Assurez-moi que vous vous portez bien.-- Est-ce là ce pardon qui devoit être le prix de mon obéissance?

Alors d'une voix foible, mais irritée: quittez ma porte misérable, homme inhumain, barbare, et tout ce qu'il y a de lâche et de perfide au monde. Quittez ma porte, a-t-elle répété; et n'insultez pas à une malheureuse créature, à qui vous deviez de la protection et non des outrages.

Je vois, Madame, quel fond je dois faire sur vos promesses! Si un mouvement subit, si les effets d'un hazard imprévu ne peuvent être pardonnés...

O terrible malédiction d'un père! Si bien accomplie à la lettre... et sa voix se perdant alors dans un murmure inarticulé,

j'ai eu la curiosité de regarder par le trou de la serrure : je l'ai vue à genoux, mais non pas en face, le visage et les bras levés vers le ciel, les mains étendues, et le conjurant sans doute de détourner d'elle la malédiction de ce sombre tyran. Je n'ai pu me défendre de quelque émotion.

Ma très-chère vie, ai-je repris d'un ton plus tendre, accordez-moi quelques momens d'entretien ; confirmez le pardon que vous m'avez promis ; et puisse la foudre m'écraser à l'instant, si je porte d'autre sentiment que mon repentir sincère aux pieds de votre personne sacrée ! Je vous quitterai ensuite pour tout le jour ; et demain, je ne me présenterai à vous qu'avec les articles prêts à signer, et la permission obtenue ; ou si je ne l'obtiens point, avec un ministre qui nous en tiendra lieu. Daignez me croire cette seule fois. Lorsque vous aurez vu la réalité du danger, qui est devenu la malheureuse occasion de votre ressentiment, vous jugerez moins mal de moi. Enfin, je vous conjure d'exécuter votre promesse, à laquelle, vous me permettrez de le dire, je me suis fié assez généreusement.

Je ne puis vous voir, m'a-t-on répondu ; et plût au ciel que je ne vous eusse jamais vu ! si je vous écris, c'est tout ce que je suis capable de prendre sur moi.

Que votre lettre, ma chère vie, con-

firme donc votre promesse. Je me retire dans cette espérance.

Elle vient de sonner pour Dorcas.

Elle n'a fait qu'entrouvrir sa porte : et la tenant d'une main, elle a passé l'autre bras pour donner à Dorcas un billet pour moi. -- Dans quel état as-tu trouvé cette chère personne, Dorcas ?-Elle étoit habillée, m'a-t-elle dit, elle a détourné de moi son visage, et elle poussoit des soupirs, comme si son cœur alloit se rompre. -- Adorable créature ! j'ai baisé le pain à cacheter de sa lettre, qui étoit encore humide, et l'ai détaché du papier avec mon soufle. Voici ce qu'elle contient, mais sans adresse, sans *Monsieur* ou M. Lovelace.

« Je ne puis vous voir, et je ne vous » verrai point, si je puis l'éviter. Il n'y a » point de termes qui puissent exprimer » l'angoisse de mon ame et ma douleur de » votre bassesse et de votre ingratitude. Si » je suis réduite à n'espérer que par vous » le moyen de me réconcilier avec ceux » qui auroient été mes protecteurs naturels » contre de tels ouvrages ; seul motif qui » puisse me retenir un moment de plus » dans cette maison, ce ne sera plus désor- » mais que par écrit, que j'aurai quelque » relation avec vous. -- Le plus vil des » hommes ! Le plus détestable des séduc- » teurs ! Par où ai-je mérité vos indignes » traitemens ? N'en parlons plus : mais

» pour votre propre intérêt, ne souhaitez
» pas d'une semaine entière de voir la
» malheureuse et innocente victime de
» vos indignes outrages. »

CL. HARLOWE.

Ainsi, Belford, tu comprends que j'ai beaucoup d'obligation à l'histoire de Tomlinson et de l'oncle. Dans quel joli embarras je me suis jeté moi-même ! Si César eût été aussi sot, il n'auroit jamais passé le *Rubicon*. Mais après l'avoir passé, s'il eût pris le parti de la retraite, sans avoir rien fait, intimidé par un édit du sénat, la belle figure qu'il auroit faite dans l'histoire ! je ne devois pas ignorer que l'entreprise d'un vol est punissable comme le vol même.

Mais ne la pas voir d'une semaine entière ! Chère petite personne ! N'admires-tu pas comme elle me prévient sur chaque article ? Le contrat sera achevé, prêt à signer demain, ou le jour d'après au plus tard. La permission avec le ministre, ou le ministre sans la permission, ne sont pas moins sûrs dans l'espace de vingt-quatre heures. Les arrangemens et expéditions de Pritchard ne se feront point attendre. Tomlinson est tout prêt à paroître avec une réponse favorable de M. Jules Harlowe. -- Cependant ne la pas voir d'une semaine entière ! Ce cher amour ! Son bon ange est sûrement en campagne; ou il fait un somme pour le moins.--Mais apprends, ma char-

mante, qu'avant la fin de ta semaine, je suis bien trompé si je n'achève mon triomphe.

Ce qui me chagrine le plus, c'est qu'une fille si sublime s'expose à manquer de parole. Fi, fi! Mais personne n'est absolument parfait. L'erreur, je le sais, est l'appanage de la foiblesse humaine, oui, pourvu qu'on n'y persévère pas; et je me flatte que ma charmante ne peut rien avoir *d'inhumain*.

## LETTRE CCXXVII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

Aux armes du Roi, dans Pallmall (*)

*Jeudi, à deux heures après-midi.*

AVANT mon départ, nous nous sommes écrit plusieurs billets par l'entremise de Dorcas, ce qui m'a autorisé à mettre son nom de mariage pour adresse. Elle a refusé d'ouvrir sa porte pour recevoir les miens, dans la crainte apparemment que je n'y fusse moi-même. Dorcas s'est vue forcée de les faire passer sous la porte, et de recevoir les siens par la même voie. -- Je les ai fait copier pour toi. Tu peux les lire ici, si tu veux.

(*) Nom d'une auberge et d'une rue de Londres.

## A Mde. LOVELACE.

En vérité, ma très-chère vie, vous poussez le ressentiment trop loin. Les femmes de la maison nous supposent mariés : que penseront-elles d'une si étrange délicatesse ? Des libertés si innocentes dans une occasion née d'un accident si imprévu. Songez que c'est vous exposer vous-même autant que moi. Jusqu'à présent elles ignorent ce qui s'est passé ; et que s'est-il passé en effet, pour exciter toute cette colère ? Je suis sûr que vous ne voudriez pas me donner sujet, en manquant à votre parole d'honneur de conclure qu'il ne pouvoit m'arriver rien de plus fâcheux, si j'avois refusé de vous obéir.

Je me repens bien sincèrement d'avoir blessé votre délicatesse. Mais un incident si peu prévu doit-il m'attirer des noms si choquans ? *Le plus vil des hommes ! Le plus détestable des séducteurs !* ces termes sont bien durs ! de la plume d'une personne telle que vous !

Si vous preniez la peine de monter au second, vous seriez bientôt convaincue, que tout détestable que je suis à vos yeux, je n'ai à me reprocher nulles intrigues dans cet évènement.

Permettez que j'insiste sur la nécessité de vous voir, pour recevoir votre avis sur quelques-uns des points que nous traitâmes hier au soir. Tout ce qui passe le

nécessaire est de trop. Je réclame le pardon que vous m'avez promis, et j'aspire au moment de vous le demander à genoux. Un quart-d'heure de votre présence dans la salle à manger est la grace que j'implore, et je vous quitte pour le reste de la journée. Ne la refusez pas à mon repentir. Il est aussi sincère que mes adorations.

## A M. LOVELACE.

Je ne vous verrai point. Je ne puis vous voir. Je n'ai point d'avis à vous donner. La providence décidera de mon sort à sa volonté.

Plus je réfléchis sur votre bassesse, sur votre ingrate et cruelle bassesse, plus je sens croître mon ressentiment.

Vous êtes la dernière personne du monde, dont je voulusse prendre le jugement sur ce qui passe ou ne passe pas les bornes, en matière de décence.

C'est un tourment pour moi de vous écrire. C'en est même un de penser à vous à présent. Cessez donc de me presser. Encore une fois, je ne vous verrai point. Et je ne m'embarrasse plus, depuis que vous m'avez rendue vile à mes propres yeux, de ce que les autres peuvent penser de moi.

## A Mde. LOVELACE.

C'est votre promesse, Madame, que je vous rappelle encore; et je vous demande

le permission de vous dire que j'insiste sur son exécution. Souvenez-vous, très-chère Clarisse, qu'une faute d'une personne blâmable ne justifie pas celle d'une personne plus parfaite. Un excès de délicatesse pourroit bien n'être qu'un défaut de délicatesse. Je ne puis rien me reprocher qui mérite ce ressentiment outré. J'avoue que la violence de ma passion pour vous peut m'avoir emporté au-delà des justes bornes; mais s'il m'est permis d'oser le dire, l'empire qu'ont eu sur moi vos ordres et vos pressantes instances dans un pareil moment, pour me porter à vous obéir, mérite un peu de considération.

Vous me défendez de paroître devant vous de toute une semaine! Si vous ne me pardonnez point avant le retour du capitaine Tomlinson, qu'aurai-je à lui dire?

Je vous demande, encore une fois, un moment d'entretien dans la salle à manger. En vérité, Madame, il est nécessaire que je vous voie. J'ai besoin de vous consulter sur la permission ecclésiastique et sur d'autres points de la même importance. Comment les expliquer au travers d'une porte? Et les femmes de la maison, qui nous croient mariés!

Au nom du ciel, accordez-moi votre présence pour quelques instans. Je vous laisse en liberté le reste du jour.

Si je dois obtenir grace, suivant votre promesse, vous vous épargnerez des pei-

nes en cessant de la différer. Vous en épargneriez de mortelles au plus affligé, au plus repentant de tous les hommes.

## A M. LOVELCE.

Votre obstination à m'importuner ne fera qu'affermir mes résolutions contre vous. J'ai besoin de temps, pour considérer si je ne dois pas renoncer absolument à vous. Dans la disposition où je suis actuellement, mon sincère désir est de ne vous revoir jamais en face. S'il vous reste quelque ombre de faveur à vous promettre de moi, vous ne la devrez qu'à mes espérances de réconciliation avec mes véritables amis, et non pas avec mon *traître protecteur*. Ne me parlez pas des suites. Elles ne me touchent plus. Je me hais moi-même. Et de qui dois-je priser l'estime? Ce n'est pas celle de l'homme capable d'avoir formé un noir complot pour déshonorer ses propres espérances, et avilir une fille infortunée sans amis (grace à vous) par des outrages dont la seule pensée est insupportable.

## A Mde. LOVELACE.

MADAME.

Je vais de ce pas à l'officialité; et continuer de donner mes soins à tous les détails, comme si je n'avois pas le malheur de vous avoir déplu. L'unique réflexion sur laquelle j'insiste; c'est que malgré la

faute où je me suis laissé emporter par l'excès de ma passion, dans un accident si fortuit, l'obéissance que j'aie eue pour vos ordres, dans un moment où peu d'hommes, auroient été capables de cet effort sur eux-mêmes, m'autorise à vous demander l'exécution de cette promesse solemnelle que vous avez accordée à ma soumission.

Je pars avec l'espérance de vous trouver à mon retour, dans une disposition plus favorable, et j'ose dire plus juste. Soit que la permission ecclésiastique me soit accordée ou non, je vous demande en grace que demain soit le jour qu'il vous a plu de nommer *bientôt*. Il expiera toutes les fautes, en me rendant le plus heureux des hommes. Les articles sont prêts, ou le seront ce soir. Au nom du ciel! Madame, que le ressentiment ne vous jette pas dans un chagrin et un courroux si peu proportionnés à l'offense. Ce seroit nous exposer tous deux à l'étonnement de nos hôtesses, et ce qui est beaucoup plus important pour nous, à celui du capitaine Tomlinson. Mettons-nous en état, je vous en supplie, Madame, de pouvoir l'assurer à sa première visite que nous ne sommes plus qu'un.

Comme les apparences ne me promettent pas l'honneur de dîner avec vous, je ne reviendrai point au logis avant le soir. Alors je *m'attends* (vos promesses, Madame, autorisent ce terme) à vous

trouver dans la résolution de rendre heureux demain par votre consentement, votre adorateur passionné.

LOVELACE.

Quel plaisir, Belford, je m'étois promis à jouir de la douce confusion où je m'attendois à la trouver, dans la chaleur récente de l'aventure ! Mais elle me verra : rien ne la dispensera de me voir à mon retour. Il seroit plus avantageux pour elle et peut-être pour moi, qu'elle n'eût pas fait *tant de bruit pour rien.* (*) Il faut que j'aie soin de nourrir ma colère, pour ne pas la laisser s'éteindre dans la compassion. Quel que sujet qu'on ait de se plaindre, l'amour et la compassion ne se séparent pas facilement : au lieu que la colère change en ressentiment ce qui deviendroit pitié sans elle. Il n'est point d'objet aimable aux yeux d'un homme dominé par la colère.

J'avois donné ordre à Dorcas de lui dire, en mettant mon dernier billet sous la porte, que j'espèrois un mot de réponse avant que de sortir. Elle a répondu de bouche : « dites-lui que peu m'importe s'il sort, ni » tout ce qu'il peut faire. » Pressée encore une fois par Dorcas, elle a répété que c'étoit là tout ce qu'elle avoit à me dire.

Je ne suis pas sorti sans m'être approché doucement de sa porte ; je l'ai vue par la serrure à genoux au pied de son lit, la

(*) Allusion à une comédie de Shakespear.

tête et le sein penchés sur le lit (la charmante fille : comme je l'adore ! ) les bras étendus, poussant des sanglots que j'entendois à cette distance, comme si elle eût été dans les douleurs d'une mortelle agonie. -- Ma foi, Belford, j'ai le cœur trop sensible à la pitié : la réflexion est mon ennemie. Divine fille ! après m'être vu si heureux avec elle pendant tant de jours ! Me voir si malheureux ! -- Et pourquoi ? Mais le cœur de Clarisse est la pureté même. Et quel plaisir, après tout, puis-je prendre à tourmenter ainsi. . . En vérité, dans la disposition où je suis, je ne dois pas me fier à moi-même.

Pour me désennuyer, en attendant ici Mowbray et Mallory, qui doivent me faire obtenir la permission, j'ai tiré les papiers que j'avois sur moi, et ta dernière lettre est le premier qui s'est officieusement présenté. Je t'ai fait l'honneur de la relire. Elle m'a remis devant les yeux le sujet sur lequel je n'osois me fier à mes réflexions.

Je me souviens que dans cette réponse déchirée à mes articles, cette chère fille observe que la *condescendance n'est pas bassesse*. Qui entend mieux qu'elle à vérifier cette maxime ! Il est certain que la condescendance renferme de la dignité, et j'ai toujours remarqué de la dignité dans la sienne ; mais une dignité adoucie par les graces, car elle n'y a jamais mêlé d'orgueil ni d'air insultant, ni la moindre affectation

de supériorité. Miss Howe qui la connoît mieux que personne, confirme que c'étoit le fond de son caractère. (*)

Je pourrois lui enseigner la conduite qu'elle auroit à prendre, pour me fixer éternellement dans ses chaînes. Elle sait qu'il lui est impossible de me fuir. Elle sait que tôt ou tard il faut qu'elle me revoie, et qu'elle se feroit un mérite à mes yeux, si elle en avançoit l'heure. Je lui passerois volontiers son ressentiment : non que je croie qu'il y ait dans quelques libertés innocentes, matière à courroux pour une femme, si elle n'étoit pas Clarisse ; mais parce qu'il convient à sa singulière délicatesse de s'en ressentir. Si je voyois seulement plus d'amour que d'aversion pour moi dans son courroux, si elle étoit capable de feindre, oui de feindre seulement, qu'elle croit le feu réel, et que tout ce qui l'a suivi n'est que l'effet du hazard ? de se réduire à de tendres plaintes à quelques reproches de l'avantage que j'ai tiré de l'avoir surprise ; enfin de paroître contente (comme elle devoit l'être) de ce que cette aventure n'a pas eu d'autres suites, et de se fier généreusement à mon honneur, (le pouvoir, Belford, est jaloux de la confiance), je crois que je prendrois le parti de finir toutes les épreuves, et de lui payer mon hommage à l'autel.

(*) Voyez Lettre CLXXVII, vol. 5.

Cependant, après une démarche si hardie du côté de Tomlinson et de l'oncle; dans le chemin du succès. . . Ah! Belford, dans quel embarras j'ai trouvé le secret de nous jeter tous deux! Que cette maudite aversion pour le nœud du mariage a mis de confusion dans toutes mes vues! De combien de contradictions elle m'a rendu coupable!

Avec quelle satisfaction je tourne les yeux sur quelques jours que je lui ai fait passer heureusement! Mon bonheur sans doute, mon propre bonheur auroit été plus pur, si j'avois pu renoncer à toutes mes inventions, et être aussi sincère avec elle qu'elle le méritoit.

Si cette disposition me dure seulement jusqu'à demain (elle s'est déja soutenue deux heures entières, et je crois prendre plaisir à la fortifier) je m'imagine que tu recevras ma visite, ou je te presserai de me venir trouver, et alors je... te consulterai sur ce qui se passe dans mon cœur.

Mais elle ne voudra pas se fier à moi. Elle ne prendra point confiance à mon honneur. Ici le moindre doute est défiance. Elle ne m'aime pas assez pour me pardonner généreusement. Elle est *si supérieure à moi!* Comment puis-je lui pardonner un mérite si mortifiant pour mon orgueil! Elle *pense*, elle *sait*, (cette phrase me retentit toujours aux oreilles) *qu'elle est au-dessus de moi.* (¶) Loin de moi, Love-

lace ! Mon ame est au-dessus de toi, homme ! Tu as affaire à un cœur fier. -- Mon ame est supérieure à toi, homme ! (¶) (*) Ne me l'a-t-elle pas dit à moi-même ? Miss Howe le croit aussi, qu'elle est au-dessus de moi ! et toi, mon intime, mon fidèle ami, tu es de la même opinion. Je la crains donc autant que je l'aime. Comment mon orgueil soutiendra-t-il ces réflexions ! *Ma femme si supérieure à moi*, comme je te l'ai si souvent répété, parce que cela me revient toujours en pensée ! Moi, reduit au second rang dans ma propre famille ! Peux-tu m'apprendre à supporter cette idée ?

Ne me dis pas qu'avec toute son excellence et ses perfections, c'est à moi, c'est à son mari qu'elle appartiendra en pleine propriété ! Erreur ! impossible ! N'est-ce pas moi qui serai à elle plutôt qu'elle à moi ? Chaque témoignage que je recevrai de sa soumission, n'étant pas mérité de moi, ne sera-t-il pas une pure et froide condescendance, un triomphe qu'elle aura remporté sur moi ? Il faudra donc regarder comme une grace qu'elle m'épargne son mépris ; qu'elle daigne condescendre à supporter mes foibles ; qu'elle m'humilie et m'offense par un regard de pitié. Quoi ! une fille des Harlowes jouira de cette ascendant sur le dernier, et non, comme je l'ai

(*) Voyez Lettre CCI de ce vol.

toujours dit jusqu'à présent, sur le moins méritant des Lovelaces (*) ! M'en préserve la ciel !

Mais que dis-je ? N'ai je pas en ce moment.... N'ai-je pas sans cesse cette divine créature devant les yeux, avec tous ses charmes, avec la droiture et la pureté de son cœur ? Puis-je écarter un moment l'image de cette dernière nuit ; ses combats, son courage, ses cris, ses larmes, ses reproches, ses sentimens, qui répondent avec tant de grandeur et d'éclat au caractère qu'elle a soutenu depuis le berceau ?

Que d'avantages je te donne ici sur moi ! Au fond, ne lui ai-je pas toujours rendu justice ? Pourquoi me chagrines-tu donc par ton impertinente morale ? Cependant je te pardonne, Belford, car je consentirois plutôt (tant je suis capable de générosité en amour) à me voir condamné de tout le monde qu'à devenir l'occasion de la moindre tache dans le caractère de ce que j'aime.

Cette chère personne m'a dit un jour qu'il y avoit un mélange surprenant dans le mien (**). Les deux fières beautés m'ont donné le nom de *diable* et de *Belzébuth* dans les lettres. Je serois effectivement un Belzébuth, si je n'avois pas quelques qualités supportables.

(*) Voyez Lettre CIX, vol. 4.
(**) Voyez Lettre CXXV, vol. 4.

Mais s'il en faut croire Miss Howe, le *temps des souffrances est la saison brillante* (*) de ma belle. Elle n'a donc fait jusqu'à présent que briller avec moi.

Elle me traitoit *d'infâme*, Belford, il n'y a pas deux heures. A quoi se réduit le fond de l'argument ? Le voici : si je n'avois pas un peu mérité le nom *d'infâme*, dans le sens qu'elle donne à ce mot, elle mériteroit moins celui d'ange.

Ah ! Belford, Belford, cette entreprise nocturne m'a rendu fou, m'a perdu sans ressource. Comment la chère personne peut-elle dire que je l'aie avilie à ses propres yeux, lorsque sa conduite dans une pareille surprise, et son ressentiment déclaré dans de semblables circonstances l'ont tant exaltée aux miens ?

Mais de quelle étrange rapsodie t'ai-je entretenu ? A quoi dois-je l'attribuer ? Viendroit-elle du lieu où je suis ; ou plutôt de ce que je ne suis plus chez la Sinclair ? Mais si cette maison est infectée, comment ma charmante est-elle échappée à la contagion ?

Changeons de style. Il faut voir quelle sera sa conduite à mon retour.

Cependant je commence à craindre déja quelque foiblesse, quelque petite rétrogradation : car je sens renaître un doute ! le voici : pour son propre intérêt, dois-je

(*) Voyez Lettre CLXXVII, vol. 5.

souhaiter qu'elle me pardonne facilement ou avec peine?

Il y a beaucoup d'apparence que j'obtiendrai la permission désirée.

Je viens de faire des réflexions plus libres et plus calmes sur chaque point contesté entre ma belle et moi; et toutes mes difficultés sont évanouies. Ce qui ma déterminé si promptement, c'est que je crois avoir pénétré ses vues, dans cette distance où elle prétend me tenir pendant une semaine entière. Elle veut se donner le temps d'écrire à Miss Howe, pour réveiller son maudit système, et se procurer les moyens de me quitter en renonçant tout-à-fait à moi. A present, Belford, si je n'obtiens pas la liberté de la revoir à mon retour, si je suis refusé avec hauteur, si l'on insiste sur une semaine d'absence (avec une pareille perspective devant elle!....) je serai confirmé dans ma conjecture; et je demeurerai convaincu que son amour du moins doit être bien foible, pour écouter une vaine délicatesse dans le temps que les médiateurs de la réconciliation générale n'attendent que ses ordres: du moins d'après l'idée qu'elle doit en avoir. Alors je me rappellerai toutes ses rigueurs et tous ses caprices, je relirai les lettres de Miss Howe, les extraits des autres, je lâcherai la bride à mon aversion pour les entraves du mariage, et je me rendrai

maître d'elle a mon gré, et la soumettrai à mes vues.

Cependant je me flatte encore que ce soir je la trouverai mieux disposée par ses réflexions; que la menace d'une semaine d'éloignement lui est échappée dans la chaleur du ressentiment; et qu'elle conviendra que j'ai autant de reproches à lui faire pour m'avoir manqué de parole, qu'elle croit m'en devoir pour avoir troublé la paix. -- Il me revient quatre vers de Rowe qui paroissent faits exprès pour demander cette grace à l'amour. Je les répèterai dévotement dans ma chaise en retournant bientôt au logis.

(¶) Puissances du ciel, enseignez-moi l'art heureux de l'éloquence; apprenez-moi à orner ma proposition d'un doux langage, qui fasse glisser la persuasion dans son ame charmée, sans y éveiller les passions orageuses. (b)

## LETTRE CCXXVIII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Lundi au soir, 8 Juin.*

MALÉDICTION! fureur! désespoir! Ton ami est perdu, perdu sans ressource! Il est joué! trahi! Clarisse a disparu! Clarisse est partie, c'en est fait; absolument partie! Elle s'est échappée!

Non,

Non, tu ne sais pas, tu ne peux concevoir les tourmens qui me déchirent le cœur ! Que faire ! O Dieu ! Dieu ! Dieu !

Et toi, bourreau ! qui t'es efforcé de contenir mes mains, tu vas battre des aîles à cette nouvelle !

Mais il faut que je t'écrive, ou que la fureur me fasse courir les rues. Je suis hors de moi, j'ai l'air d'un insensé depuis deux heures ; dépêchant des messagers à chaque poste, à chaque voiture lente ou rapide, à chaque hôtellerie, à chaque maison ; avec des billets que j'ai fait répandre à plus de cinq milles à la ronde.

Petite hypocrite ! Qui ne connoît pas une ame dans toute la ville ! -- Je me croyois sûr d'elle pour toujours ! Une pareille traîtresse avec son inexpérience, qui m'avoit déclaré dans son premier billet que l'espoir d'une réconciliation avec sa famille lui ôtoit l'idée de toute démarche de cette nature ! Malédiction sur ses artifices ! J'avois la folie d'attribuer à sa délicatesse, à sa modestie, la peine qu'elle avoit à me regarder en face, après quelques libertés innocentes ; tandis qu'impudemment, oui *impudemment*, je le dis, toute Clarisse qu'elle est, elle tramoit les moyens de me dérober le plus précieux trésor dont j'eusse jamais acquis la propriété ; acquis par le pénible esclavage de plusieurs mois, par quantité de combats contre les bêtes féroces de sa famille, mais sur-tout contre un

*moulin à vent*, (*) de vertu, dont la seule attaque m'a coûté un million de parjures, et qui de ses maudites aîles m'a jeté plus d'un mille et demi au-delà de toute espérance ! Et cela au moment même où je me voyois sur le point de combler tous mes vœux !

O démon d'amour ! car je ne te reconnois plus pour un Dieu ; que t'ai-je fait, pour avoir mérité cette cruelle vengeance? N'ai-je pas toujours été l'ennemi de la froide vertu ? Vaine et impuissante idole ! car si tu ne feins pas de me tromper pour me servir mieux, tu dois être sans pouvoir: qui fléchira désormais le genou devant tes autels ? Puissent tous les cœurs audacieux te mépriser, te détester, renoncer à toi, comme je fais solemnellement !

Mais Belford, Belford ! De quoi me servent à présent mes imprécations et mes fureurs ?

Mon étonnement, c'est qu'elle ait pu trouver le moyen de fuir, tandis que toutes les femmes de la maison avoient entrepris de la garder. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu la patience d'entendre de leur bouche les circonstances de son évasion, ni d'en laisser paroître une devant moi. Je suis sûr d'un point, sans lequel je ne l'aurois pas amenée ici : c'est qu'il n'y a pas

(*) Allusion au combat de Don Quichotte de la Manche.

une ame dans cette maison, qui puisse être corrompue par la vertu ou par les remords. La plus grande joie que pût goûter toute l'infernale société de cette demeure pire que l'enfer, seroit de voir cette fière beauté réduite à leur niveau. Et mon fripon de valet, qui étoit aussi chargé de sa garde, est un instrument si propre à mes vues, qu'il se plaît au mal pour l'amour du mal même. Qu'il entre de la méchanceté dans mes ordres, ç'en est assez pour que rien ne soit capable de l'engager à trahir l'office qui lui est confié. Cependant il est heureux de ne s'être pas trouvé dans mon chemin, lorsque j'ai reçu la fatale nouvelle. Le coquin étoit allé aux enquêtes, dans la résolution, à ce qu'il a déclaré, de ne pas revenir, de ne jamais reparoître devant moi, s'il n'a rien d'elle à m'apprendre. Tous les domestiques hors de condition qu'il a pu découvrir parmi ses nombreuses connoissances, sont employés de toutes parts à la même recherche.

Dans quelle vue avois-je amené ici cette fille angélique ? (car je suis forcé dans cette infernale maison de l'appeler encore un ange.) N'étoit-ce pas pour lui rendre l'honneur qu'elle mérite? Sur mon ame, Belford, j'étois résolu... Mais tu sais quelle étoit ma résolution *conditionnelle*. A présent, qui sait dans quelles mains elle peut être tombée ?

A cette idée je suis confondu, je deviens

fou, furieux ! -- Sans guide, sans secours, dans des lieux qu'elle ne connoît pas ! Quelque misérable pire que moi, qui ne l'adore pas comme je l'adore, peut l'avoir arrêtée, s'être prévalu de sa détresse.... Que je périsse mille fois, Belford, si plus d'une hécatombe d'innocentes (puisque c'est le nom qu'on donne à ces petites pestes) n'expie pas les promesses violées et les noirs artifices de cette impitoyable fille !

Retournant au logis avec des résolutions si favorables pour elle, juge dans quels transports frénétiques m'a jeté la première nouvelle de son évasion, quoiqu'elle ne m'ait été qu'indiquée à mots couverts et interrompus. Je ne sais ni ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. Mon premier mouvement me portoit à tuer quelqu'un. J'ai volé d'une chambre à l'autre, tandis que tout le monde me fuyoit, à l'exception de la vieille servante Carberry qui m'a fait en tremblant un récit fort mal conçu. J'ai accusé tout le monde de perfidie et de corruption ; et dans ma première furie j'ai menacé de poignarder jeunes et vieilles, à mesure qu'elles tomberoient entre mes mains.

Dorcas continue de se tenir enfermée sous la clef. Sally et Polly n'ont point encore osé paroître. L'infâme Sinclair...

Mais j'entends venir cet odieux mons-

tre. Elle frappe à ma porte, quoiqu'elle soit entr'ouverte, gémissant, reniflant; sans doute, pour me laisser le temps de prendre un peu de modération.

Quel état désespéré que celui d'un homme, qui ne peut que se détester lui-même et regarder les autres avec horreur; tandis que la cause de sa rage subsiste, que la réflexion aggrave le mal, et que le temps ne sert qu'à le rendre plus insupportable! -- De quelles imprécations j'ai chargé la vieille furie!

(¶) Elle est actuellement devant moi, pleurante et les joues bouffies. Que la douleur enlaidit encore un laid visage! Le tien, Belford, et celui de cette vieille mégère dans l'affliction, au lieu d'exciter la compassion, ne sont propres qu'à fortifier l'aversion; tandis que la beauté en pleurs reçoit un nouvel éclat de ses larmes; et c'est un spectacle qui a toujours fait les délices de mon cœur. (♭)

Quelle excuse! Que me diras-tu, toi et tes maudites filles pour excuse? N'est-elle pas partie? Ne s'est-elle pas échappée? -- Mais avant que je perde tout-à-fait l'esprit, avant que je fasse ruisseler le sang dans cette maison, raconte-moi tout ce qui s'est passé.

(♭)

Je viens d'entendre son récit. -- Ruse; imposture; impardonnable artifice, méchanceté dans une fille du caractère de

Clarisse ! Mais montre-moi une femme ; et je te montrerai une artificieuse créature. Ce maudit sexe est la fraude même personnifiée. Chacun de ses individus est fourbe par nature. -- Voici la substance du récit que m'a fait le vieux monstre.

A peine étois-je sorti de son infâme maison, que Dorcas ayant appris mon départ à la *sirène* (car il faut que je lui donne les noms qu'elle mérite. Je t'en prie, Belford, laisse-moi la satisfaction de lui donner les noms qu'elle mérite) et lui ayant dit que j'étois allé à l'officialité, où je resterois quelques heures, en cas que le conseiller Williams ou quelqu'autre vinssent à me demander dans mon abscence, et que delà j'irois au *cocotier* ou aux *armes du roi*, d'où je ne reviendrois que sur le soir, elle l'a pressée de prendre quelque rafraîchissement. -- La perfide étoit noyée dans ses pleurs, lorsqu'elle a permis à Dorcas d'entrer dans sa chambre. Ses yeux insolens étoient tout rouges d'avoir pleuré. Elle a refusé de boire et de manger. Ses soupirs auroient fait croire qu'elle étoit au dernier moment de sa vie. Douleur fausse et haïssable. C'est la douleur humble et muette qui seule mérite de la pitié. Sous ces trompeuses apparences, n'étoit-elle pas occupée de ma ruine et du dessein de m'enlever tout ce que j'avois de précieux au monde ?

Cependant, étant résolue de ne me pas

voir au moins d'une semaine, elle s'est fait apporter quelques biscuits avec du beurre et une caraffe d'eau. Elle a dit à Dorcas que c'étoit tout ce qu'elle vouloit prendre dans cet intervalle et qu'elle la dispensoit de son service. L'artificieuse créature ! feindre, comme tu vois, de faire des provisions pour un siège de huit jours ! (¶) Car, pour une nourriture grossière et substantielle, elle n'en a pas besoin, pas plus que les autres anges... *Anges*, -- ai-je dit ? Que l'enfer me saisisse, si jamais dorénavant elle est un ange pour moi ! Elle est odieuse à mes yeux ; et je la hais mortellement. -- Mais que dis-tu, Lovelace ? tu mens ! elle est tout ce qu'il y a de sublime au monde ! --- tout ce qu'il y a de sublime et de parfait ! -- (♭) Mais est-elle donc partie ? Est-il possible qu'elle soit partie ? Ah ! quel triomphe pour Miss Howe ! Cependant je conseille à cette petite furie de bien veiller sur elle-même. Si elle a l'audace de la recevoir, le sort me prépare une ample réparation. Je trouverai le moyen de les enlever toutes deux.

Le fil de ma narration m'échappe. Mais au diable le fil et les liaisons. Elles ne sont pas faites pour moi. C'est le désordre qui convient au délire, et le délire et la démence seront bientôt mon partage.

Dorcas a consulté la misérable Sinclair. Elle a demandé si elle devoit obéir. « N'y » manquez pas, lui a dit ce vieux ce serpent ;

» M. Lovelace saura ce qu'il doit faire, » lorsqu'il sera résolu de la voir. » Elle a joint seulement une bouteille de vin d'Espagne aux provisions.

Cette facilité a rendu la belle si obligeante, qu'elle s'est laissée persuader de monter au second pour voir les ravages du feu. Non-seulement elle en a paru effrayée; mais après avoir confessé qu'elle s'étoit défiée de quelque artifice, elle a paru persuadée, à ce qu'elles ont cru, que le danger avoit été réel. -- Ce langage a fait naître la confiance dans toute la maison seulement. Chacun rioit en soi-même de l'expédient puérile qu'elle s'avisoit d'employer pour marquer son ressentiment. Sally faisant toujours le bel esprit, a dit, qu'après tout Mde. Lovelace auroit tort de se brouiller avec le pain et le beurre.

Pour moi, ce qui paroissoit puérile à toutes ces misérables, m'auroit fait soupçonner, dans une fille si sensée, ou quelque aliénation d'esprit, après l'aventure de la nuit précédente, ou la vérité de son dessein; lorsque suivant ce qu'elle en savoit, notre mariage devoit être célèbré dans le cours de la semaine qu'elle prétendoit vouloir passer sans me voir.

Après avoir paru tranquille pendant quelques momens, elle a chargé mon valet de porter chez Wilson une lettre adressée à Miss Howe, et de s'informer s'il n'y en avoit pas pour elle. Il a gardé cette lettre

pour moi ; et feignant d'avoir exécuté ses ordres, il est revenu lui dire qu'il n'avoit rien trouvé chez Wilson.

Elle lui a commandé alors de porter à l'auberge de l'officialité, une autre lettre qu'elle lui a remise pour moi. Tous ces ordres ont été donnés sans aucune apparence de trouble ou d'empressement. Cependant elle paroissoit fort grave, et elle portoit fréquemment son mouchoir à ses yeux.

Will a feint d'exécuter cette commission comme la première. Mais quoique le misérable ait eu l'esprit de se défier de quelque chose, en recevant un second ordre de sortir, et cela pour m'apporter une lettre, à moi qu'elle avoit refusé de voir, ce qui lui a paru étrange, les femmes auxquelles il a communiqué ses soupçons, l'ont traité de visionnaire, sur-tout Dorcas qui les assuroit que sa maîtresse étoit stupide de douleur, loin de songer à aucune entreprise, et qu'elle lui croyoit même la tête un peu renversée au point de ne pas savoir ce qu'elle faisoit. D'ailleurs elles se reposoient toutes sur son peu d'expérience, sur la candeur de son naturel, sur ce qu'elle n'avoit pas marqué le moindre dessein de faire venir un carrosse ou une chaise, comme il lui étoit arrivé plusieurs fois ; et encore plus sur les préparatifs qu'elle avoit faits pour ce que j'ai nommé son siège d'une semaine. — Will est sorti pour garder les apparences,

sous prétexte de m'apporter la lettre ; mais il s'est hâté de retourner. Ses soupçons n'étoient pas diminués. Il n'oublioit pas non plus que je lui ai recommandé souvent de ne pas s'en rapporter à ses propres idées, lorsqu'il a des ordres positifs, et si quelque circonstance que je n'ai pu prévoir lui fait naître du doute, de s'attacher à les suivre littéralement, comme le seul moyen de justifier sa conduite.

C'est dans cet intervalle si court qu'il faut qu'elle se soit échappée ; car immédiatement après le retour de Will, on a fermé soigneusement la porte de la rue et celle de la cour. La vieille et ses deux nymphes ont pris ce temps pour aller faire un tour au jardin. Dorcas est montée au second, et Will craignant que son absence ne parût trop courte s'est retiré dans la cuisine pour éviter de se faire voir ou de se faire entendre.

Il ne s'étoit passé qu'une demi-heure, lorsque Dorcas appréhendant, dit-elle, que sa maîtresse ne fût capable d'entreprendre quelque chose contre elle-même, dans l'humeur sombre où elle se souvenoit de l'avoir laissée, est descendue par un simple mouvement de curiosité, pour jeter les yeux au travers de la serrure. Elle a trouvé la clef à la porte. Comme rien n'étoit moins ordinaire, sa surprise l'a fait frapper deux ou trois fois ; et n'entendant point de réponse, elle a ouvert. -- Ma-

dame, Madame, avez-vous appelé? Elle la supposoit dans son cabinet.

Ne recevant aucune réponse, elle est entrée; et a été étonnée de ne trouver personne. Elle a couru aussi-tôt vers la salle à manger, dans mon appartement, dans tous les cabinets; l'imagination remplie de sa crainte qui lui représentoit déja quelque fatale catastrophe. Enfin, ne la trouvant nulle part, elle est descendue au jardin, elle a demandé à la vieille et à ses nymphes, si elles avoient vu Madame? Hé bien, Madame est partie. J'ai parcouru toute la maison; elle n'y est plus.

Nous sommes sûres, ont-elles répondu toutes ensemble, qu'elle ne peut être sortie de la maison.

Dans un instant tout a été bouleversé, en haut, en bas, depuis les greniers jusqu'aux caves; chacune criant dans cette confusion, comment oserons-nous paroître devant lui? -- Will a répété vingt fois qu'il étoit un homme mort. Il a fait et reçu des reproches. L'un accusoit l'autre, tout le monde cherchoit à s'excuser.

Après avoir visité inutilement toute la maison et recommencé dix fois leurs recherches inutilement, ils se sont avisés d'aller à toutes les chaises, à tous les carrosses qui étoient depuis deux heures aux environs, et de demander aux porteurs et aux cochers s'ils n'avoient pas vu une jeune personne dont ils donnoient le signa-

lement. Ces informations leur ont procuré quelques lumières ; seul rayon d'espérance qui me soutienne contre l'extrême désespoir.

Un porteur a dit, qu'un peu avant quatre heures il avoit vu sortir de cette maison une jeune fille de cette figure avec un air de précipitation et de frayeur, tenant à la main un petit paquet lié dans un mouchoir ; qu'il l'avoit fait observer à son compagnon qui s'étoit offert à le porter, sans avoir reçu d'elle aucune réponse ; que c'étoit une fort jolie personne ; et qu'il lui croyoit un mauvais mari, ou des parens de mauvaise humeur, parce qu'elle paroissoit avoir les yeux tout gros de larmes : sur quoi un troisième porteur a remarqué que ce pouvoit être quelque Colombe échappée de ce maudit Parc. Madame Sinclair, en me faisant ce récit, s'est emportée contre l'infâme manant, qu'elle souhaiteroit, m'a-t-elle dit, de pouvoir retrouver. Elle avoit vraiment cru sa réputation, a-t-elle ajouté, mieux établie dans le quartier : vivant sur un si bon pied, étant si exacte à payer tout ce qu'elle prend, ne recevant que d'honnêtes gens, et n'ayant jamais souffert la moindre esclandre dans sa maison.

Sur les apparences, le porteur qui avoit procuré cette information avoit eu la curiosité de suivre ma fugitive, sans qu'elle pût s'en défier. Elle a regardé souvent derrière elle. Chaque passant tournoit la tête pour

la suivre des yeux, et portoit son jugement sur ses pleurs, sa précipitation, et sa charmante personne. Enfin ayant gagné une place et trouvant un carrosse vide qui s'est offert, elle l'a pris. Le cocher est descendu, s'est hâté d'ouvrir la portière, en remarquant son air empressé. Elle a voulu monter brusquement; et le porteur croit qu'ayant fait un faux pas, elle s'est blessée au menton.

Que je périsse, Belford, si malgré sa noire tromperie, mon généreux cœur n'est pas vivement touché, lorsque je considère quelles devoient être alors ses réflexions et ses craintes! Une ame si délicate qui court les rues à pied, sans prêter l'oreille à aucun propos des passans; qui croit voir apparemment dans chaque homme qu'elle rencontre, un Lovelace prêt à la saisir, qui ne sait pas d'ailleurs les périls auxquels sa résolution va l'exposer, ni de qui, ni de quel côté elle peut se promettre un asyle; étrangère dans Londres qu'elle ne connoît point; l'après-midi fort avancée; avec très-peu d'argent, et sans autres habits que ceux qu'elle avoit sur elle.

Dans un espace aussi court que depuis la dernière nuit, il est impossible que la Townsend de Miss Howe ait pu contribuer à sa fuite.

Mais combien doit-elle me haïr, pour s'exposer à tant de dangers? Quelle horreur doit-elle avoir conçue de moi, pour

mes libertés de la nuit passée? Ah! que n'ai-je donné un fondement plus juste à des ressentimens si violens! qu'on ne me parle pas de sa vertu : je suis trop furieux pour lui en faire un mérite. Est-ce vertu qui lui a fait fuir la charmante perspective que je venois d'ouvrir devant elle? Non, c'est malice, haine, mépris, orgueil d'Harlowe (le pire des orgueils) et toutes les mortelles passions qui ont jamais régné dans le cœur d'une femme. Si je puis la ressaisir!.... Mais silence, ma fureur! modérez-vous, orageux transports! n'est-ce pas contre Clarisse (dois-je ajouter Harlowe?) que j'ai l'impiété de m'emporter?

Le même témoin prétend avoir entendu de sa bouche; *allez vîte, très-vîte. Où*, Mademoiselle, a demandé le cocher? *A la barrière d'Olborn*, (*) a-t-elle répondu, en répétant, *allez très-vîte.* Elle a levé les deux portières, et dans un instant notre homme a perdu le carrosse de vue. Will, après cet éclaircissement, s'est hâté de suivre ses traces. Il a déclaré en partant, que jamais il ne reparoîtroit devant moi, s'il ne pouvoit m'apporter de ses nouvelles.

Mon unique espoir, cher Belford, c'est que ce misérable, qui nous a suivis dans nos promenades à Hamstead, à Muswell-

(*) Fauxbourg de Londres.

Hill, à Kentish-Town, entendra parler d'elle dans quelqu'un de ces lieux. J'ai d'autant plus de confiance à cette idée, qu'un jour, il m'en souvient, elle s'est informée curieusement des voitures et de leur prix, en admirant les commodités qu'on a pour voyager à toute heure. Will étoit présent. Malheur à lui, s'il est capable de l'avoir oublié!

Je viens de visiter son appartement, livré à mes farouches réflexions, et prenant néanmoins avec transport dans mes mains tout ce qu'elle a touché, ou ce qu'elle employoit à son usage. J'ai été prêt à briser le miroir qui lui servoit à s'habiller, parce qu'il ne m'a pas présenté l'image qu'il a reçue tant de fois, et qui m'est pour jamais présente. Je l'appelle par son nom, comme si elle pouvoit m'entendre; tantôt dans les termes les plus tendres, tantôt avec les plus vifs reproches. Il semble que depuis qu'elle me manque, mon ame ou tout ce qui étoit capable de me plaire dans la vie, m'ait abandonné! Quel vide dans mon cœur! quel froid dans mes veines, la circulation de mon sang s'est comme arrêtée! je retourne sans cesse sur mes pas, de ma chambre à la sienne; je vais, je viens; j'entre dans la salle à manger, dans tous les lieux où je me rappelle d'avoir vu la bien-aimée de mon cœur. Mais je ne peux m'arrêter long-temps dans aucun. Son aimable image fond cruel-

lement sur moi et me la montre dans quelque attitude vive où je crois la voir encore, et me rappeler nos différens entretiens.

(¶) Mais lorsque dans mon premier transport de fureur, au moment de mon retour, j'ai monté deux degrés de l'escalier, dans la résolution de forcer la porte de Dorcas, et que j'ai apperçus le chassis de la fenêtre noirci du feu qui l'avoit brûlé, et que cette vue m'a rappelé mon vain stratagême, échoué par ma propre sottise, j'ai cru que c'étoit fait de ma raison : j'ai redescendu l'escalier en courant comme un homme effrayé de la vue d'un spectre, et prêt à hurler d'effroi. Le sang battoit dans ma tête et mes tempes avec une violence que je n'avois jamais éprouvée, et le dos me faisoit des douleurs, comme si mes vertèbres alloient se disloquer et se briser. (♭)

Cependant depuis que j'ai entendu le récit du vieux démon, et que j'ai vu quelque lueur d'espérance dans les informations du porteur, je me sens un peu plus tranquille et plus en état de suivre mes réflexions. A chaque minute, je fais des vœux ardens pour le succès des recherches de Will. Si je la perds, toute ma rage renaîtra sans doute, avec un redoublement de transports. L'humiliation de voir mes stratagêmes et mes inventions surpassés par une novice, d'être trompé par un enfant, jointe à la violence de ma

passion pour elle, sera capable ou de me faire mourir de honte et de chagrin, ou, ce qui sauve quelquefois la vie dans des maux insupportables, de renverser tout-à-fait ma raison. Qu'avois-je à faire de sortir et d'aller solliciter des permissions de prêtres, du moins avant de l'avoir vue et d'avoir fait ma paix avec elle ? Si ce n'étoit pas l'usage des maîtres de rejeter toutes leurs fautes sur ceux qui les servent, et de n'avoir jamais rien à se reprocher, je serois tenté de reconnoître que je suis plus coupable que personne. Cette réflexion ne manquera pas de devenir plus cuisante, si je perds malheureusement un reste d'espoir : et comment serai-je capable de la supporter !

Mais si je suis assez heureux.....

( *L'éditeur avertit qu'il supprime ici un serment trop horrible pour être répété, par lequel M. Lovelace s'engage à se venger de l'innocente Clarisse, si jamais elle retombe entre ses mains.* )

Je viens de congédier de ma chambre l'odieuse figure de Dorcas que la vieille sorcière toute dolente m'avoit amenée pour me demander pardon. Je ne leur ai pardonné qu'à demi et à regret. -- Bientôt les deux nymphes auront leur tour. Je ne leur reprocherai pas avec moins de violence les effets de ma propre folie. C'est en même temps un fort bon moyen de prévenir les railleries auxquelles je

devois m'attendre de leur part, pour avoir manqué cette nuit une si glorieuse occasion.

J'ai recueilli des informations du porteur et des observations de Dorcas avant l'évasion de cette cruelle fille, une description de la manière dont elle étoit mise aujourd'hui, et je suis résolu, si je n'apprends point de ses nouvelles par d'autres voies, de la faire proclamer dans la gazette, comme une femme fugitive, sous son nom de fille et sous le mien. Puisque sa fuite ne peut être ignorée long-temps de mes ennemis, pourquoi ferois-je difficulté d'en instruire tous mes amis, dont les mouvemens et les recherches peuvent m'aider après tout à la découvrir?

« Une femme vêtue d'une robe brune, » très-fraîche, et qu'on croiroit neuve, » comme tout ce qu'elle porte, neuf ou » vieux, par une élégance qui lui est natu- » relle; un chapeau de castor, un ruban » noir autour du cou, des nœuds de ruban » bleu sur la poitrine, un jupon de satin » piqué, couleur de chair; un rubis que » je lui suppose au doigt; et dans son » maintien comme dans sa personne, un » air de dignité (c'est le nom que je lui » donnerai) qui attire sur elle, et rappelle » plus d'une fois l'attention de tous ceux » qui la voient. »

La description particulière de ses charmes demandera un peu plus de peine; et j'ai besoin pour cette entreprise, d'avoir

l'esprit plus tranquille. J'avertirai que si je n'apprends rien d'elle, après un certain temps que j'accorderai pour son retour volontaire, ma résolution est de poursuivre quiconque aura la hardiesse de la loger, de la garder, de la nourrir et de la protéger avec toute la vengeance à laquelle un gentil-homme et un mari outragé peut être autorisé par les loix ou par son propre ressentiment.

Nouveau sujet de frayeur ! Il faut que je me soulage en t'écrivant, sans quoi je deviendrai fou.

Etant retourné à sa chambre, par la seule raison que c'étoit la sienne, et soupirant sur le lit et sur chaque pièce de l'ameublement, j'ai jeté les yeux sur un tiroir de sa toilette, d'où j'ai vu sortir le coin d'une lettre. Avec quel empressement je m'en suis saisi ! J'ai trouvé pour adresse : *à M. Lovelace.* Cette vue m'a fait bondir le cœur. Je me suis senti si tremblant qu'à peine ai-je pu rompre le cachet.

Que ce maudit amour m'énerve ! Mais jamais passion n'approcha de la mienne. Elle ne fait qu'augmenter par cette indigne fuite et par le renversement de mes espérances. L'ingrate ! Se dérober à une passion si ardente, dont la flamme, comme le palmier, croît et s'élève d'autant plus qu'on l'opprime !

Je ne veux point t'envoyer une copie de sa lettre. Je ne dois pas un si bon office à la cruelle.

Mais te serois-tu jamais imaginé que cette fille hautaine, qui s'entend si bien à violer ses promesses, pût renoncer à moi, m'abandonner pour l'aventure de cette nuit? Qu'elle fût capable de passer l'éponge sur toutes ses espérances de réconciliation avec une indigne famille qui est en possession de tout son cœur? Et tu le vois pourtant! Aussi, Belford, que je me crois bien acquitté de toute obligation! et qu'il lui reste peu de droits à tout ce qu'elle pouvoit attendre de mon amour! Oh! tout mon regret est de l'avoir ménagée! (¶) Toute sa maudite délicatesse n'étoit que pruderie, qu'affection, ou sotte ignorance, si ce n'étoit pas de l'affectation! Sur mon ame, Belford; je t'ai dit tout le mystère. -- J'étois plus animé par ses résistances, que par ma fougue naturelle. (¶) Je ne puis soutenir mes propres réflexions sur tant de décence qu'elle a si mal récompensé. (¶) Elle ne se seroit pas montrée, elle n'auroit pu se montrer autant une Harlowe dans son ressentiment, si j'avois mérité sa colère, comme je l'aurois dû. Tout ce qu'elle redoutoit auroit été une chose faite. Et son bon sens, sa propre modestie lui auroient appris à se soumettre, et à en tirer le meilleur parti qu'elle auroit pu. -- Mais si jamais elle retombe sous ma main, elle peut s'attendre à éprouver l'artifice, et plus que jamais, et la violence aussi, si elle m'y force, de l'homme qui s'en est

laissé imposer encore plus par la crainte qu'il avoit d'elle, que par son amour pour elle, et dont la douceur et la modération n'ont servi qu'à préparer sa trahison et son indigne triomphe. Le poëte a bien raison de dire :

« Il y a plus de noblesse à fondre, comme » le lion, sur ma proie, et à la saisir au » gré de ma passion, qu'à lui faire servile- » ment ma cour, comme un dogue sup- » pliant, et attendre qu'un froid consen- » tement me jette les vils restes de l'a- » mour. » (♭)

Tu sais par quel redoutable serment je me suis tout récemment engagé à la vengeance.

Et cependant, toute cruelle, toute ingrate qu'elle est à mes yeux, je ne sens que trop la vérité de ce qu'exprime un autre poëte dans les vers suivans :

(¶) « Elle règne sur mon ame avec plus » d'empire que jamais. Elle s'est retran- » chée dans mon cœur : et elle arme dans » mon sein contre moi jusqu'à mes pen- » sées rebelles, secondées de la foule » de ses graces, de ses charmes, et de » mille beautés toutes nouvelles à mes » yeux. » (♭)

## LETTRE CCXXIX.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

WILSON m'a remis une lettre en main propre. Une lettre ! Elle est de Miss Howe à sa cruelle amie. Je n'ai pas fait scrupule de l'ouvrir. C'est un miracle que je ne sois pas tombé en convulsion à cette lecture ; sur-tout en considérant quels effets une pièce si infernale auroit pu produire, si elle étoit tombée dans les mains de *cette Clarisse Harlowe*.

Colins, quoique ce ne soit pas son jour, l'a remise à Wilson cette après midi, et l'a pressé particulièrement de la faire porter en toute diligence à Miss *Beaumont*, et remise à elle-même, s'il étoit possible. Il étoit venu auparavant ici, chez la Sinclair, dans l'intention de la remettre à Clarisse même. On lui avoit dit (et cela n'est que trop vrai !) qu'elle étoit absente ; et qu'il pouvoit laisser ce qu'il avoit pour elle, avec confiance que tout lui seroit remis à son retour. Mais il n'avoit voulu se fier à personne. Il est revenu une seconde fois ; et ne recevant pas d'autre réponse que la première, il a pris le parti de retourner chez Wilson et de lui laisser la lettre.

Je te l'envoye sous cette enveloppe, parce qu'elle seroit trop longue à trans-

crire. Elle t'apprendra ce qui a conduit ici Colins. Oh ! cette détestable Miss Howe ! Il faut absolument que je prenne et que j'exécute quelque résolution sur cette petite furie.

(¶) Tu verras la marge de cette maudite lettre toute chargée d'apostilles, j'ai noté tous les endroits qui appellent ma vengeance sur ce petit démon, ou qui demandent réflexion. (¶) Renvoie-la moi aussi-tôt que tu l'auras lue. (*) C'est ici que je t'exhorte à la lire. -- Empêche-toi de trembler pour moi, si tu le peux.

## A MISS LÆTITIA BEAUMONT.

*Mercredi, 7 Juin.*

MA TRÈS-CHÈRE AMIE,

PEUT-ÊTRE vous plaignez-vous, que mon silence devient trop long. Mais depuis ma dernière lettre j'en ai commencé deux en différens temps, toutes deux fort longues, et je vous assure assez vives ; animée comme je l'étois, contre
§ l'abominable personnage avec lequel vous êtes, sur-tout après avoir lu la vôtre du (**) 21 Mai dernier.
§ Mon dessein étoit de garder la première ouverte, jusqu'à ce que je fusse en état de vous apprendre le progrès de

(*) Ce signe (§) en marge indiquera les endroits dont parle ici Lovelace.
(**) Voyez Lettre CC, à la fin du vol. 5.

mes soins du côté de Mde. Townsend. C'étoit quelques jours avant que j'aie pu voir cette femme. Ayant eu le temps dans l'intervalle, de relire ce que j'avois écrit, j'ai cru devoir mettre cette lettre à l'écart, et vous écrire d'un
§ style un peu plus modéré; car vous auriez blâmé, j'en suis sûre, la liberté de quelques-unes de mes expressions, ou, si vous voulez; de mes exécrations. Ensuite lorsque la seconde étoit déja fort avancée, le changement de vos propres idées, à l'occasion de la lettre de Miss Montaigu qu'il vous a communiquée, et de sa meilleure conduite, me l'a fait aussi mettre de côté. Je suis demeurée incertaine; et je penchois même à tout suspendre jusqu'à la décision de votre sort, que je ne pouvois croire fort éloignée. Peut-être me serois-je arrêtée à cette résolution, d'autant plus que suivant vos lettres les apparences devenoient plus favorables de jour en jour, si je n'avois reçu depuis vingt-quatre heures des éclaircissemens qui sont de la dernière importance pour vous.

Mais il faut que je m'arrête ici, et que je fasse un tour ou deux dans ma chambre, pour contenir la juste indignation qui se communiqueroit à ma plume, dans le récit que j'ai à vous faire.

Je ne me sens pas assez maîtresse de moi. Et puis ma mère que j'entends sans cesse

cesse monter ou descendre, et qui est toujours à m'épier, comme si j'écrivois à un galant. --- Cependant je veux essayer si je suis capable d'un peu de modération.

Les femmes de la maison où vous êtes. Ah ma chère! les femmes de cette maison. . . . Mais vous n'en avez jamais pensé fort avantageusement; ainsi vous ne sauriez être fort surprise. . . et vous n'auriez pas fait un si long séjour avec elles, si l'espérance de prendre bientôt une maison à vous, ne vous avoit rendue moins inquiète et moins curieuse sur leur caractère et leur conduite. Cependant il seroit à souhaiter aujourd'hui que vous eussiez été moins réservée à leur égard. Mais je vous cause de l'impatience. En un mot, ma chère, vous êtes certainement dans une maison infernale. -- Soyez sûre que la vieille hôtesse est une des plus viles malheureuses qui soient au monde. Et vous ne la connoissez pas sous son vrai nom; et comptez là-dessus. Elle ne s'appelle pas Sinclair. La rue où elle demeure n'est pas la rue de Douvres. N'êtes-vous donc jamais sortie seule, et n'avez-vous jamais changé de voiture ou de porteur pour revenir? Je ne me souviens pas à la vérité que vous m'ayez marqué l'avoir fait. Si vous l'aviez fait, vous n'auriez jamais retrouvé votre chemin, en nom-

mant, ou la Sinclair, ou la rue, indiquées par ce Doleman dans sa lettre sur le logement. (*)

Votre monstre ne seroit peut-être pas inexcusable de vous avoir tenue dans cette erreur, si la maison étoit honnête, et s'il ne s'étoit proposé que de vous mettre à couvert de la violence de votre frère. Mais il me semble que cette imposture a précédé le complot de votre frère. Ainsi les intentions qu'il avoit alors ne peuvent être excusées, et quelque jugement qu'on doive porter aujourd'hui de ses vues, elles ne pouvoient être même alors que celles d'un infâme.

Que je regrette amèrement de m'être laissée engager, d'un côté par vos excès de délicatesse, et de l'autre par le ton despotique de ma mère, à demeurer tranquille, avant que d'avoir su directement votre adresse ! Je m'imagine même que la proposition de faire passer nos lettres par une main tierce, ou plutôt de voiler notre correspondance d'une première adresse inconnue, est venue de lui ; et que vous n'y avez consenti comme moi (**) que pour me mettre

(*) Voyez Lettres CXXX et CXXXI, vol. 4.

(**) Voyez Lettres CXLVIII et CL, vol. 4, où le lecteur verra que la proposition est venue d'elle-même, ce qu'on peut présumer qu'elle peut fort bien avoir oublié, sur-tout lorsqu'elle l'a entendu faire aussi par M. Lovelace ; voyez

en état de répondre que je ne savois où vous adresser les miennes. Foible et vaine considération ! J'ai honte de moi-même. Quand cette raison auroit eu d'abord quelque apparence, devoit-elle me faire persister dans la même folie, lorsque je vous ai vu du dégoût pour
§ votre logement, et lorsqu'il a commencé à chercher des prétextes pour ses délais ? (¶) Quoi. . . ! Je devois me défier de moi-même ! le devois-je ? . . . . laisser croire que je n'étois pas capable de gar-
§ der mon propre secret ! (♭) Mais la mai-
§ son qu'il vous proposoit dans ce temps-là, puis dans un autre nous a menées l'une et l'autre comme deux folles, deux pauvres folles attachées à la même lisière.
§ En vérité, ma chère, cet homme est tout ce que je connois de plus infâme et de plus méprisable. Dois-je parler net ? Combien n'aura-t-il pas ri sous cape de votre crédulité et de la mienne? Mais je ne puis dire combien de temps.

Cependant, qui se seroit imaginé qu'un homme fort bien établi dans le monde, et de quelque réputation, ) je parle de ce Doleman, et non pas assurément de votre monstre (autrefois libertin à la

Lettre CLV, vol. 4.) en sorte que Clarisse avoit un double motif pour acquiescer à ce moyen de correspondance avec Miss Howe, par l'entremise de Wilson, et sous le nom de Lætitia Beaumont. (♭)

vérité, car je n'ai pas attendu si long-temps à m'informer de son caractère) mais marié à une femme de bonne maison : relevant d'une attaque de paralysie,
§ et par conséquent repentant, comme on devoit le croire, de ses anciens désordres, fût capable de recommander une telle demeure, (et il n'avoit pas besoin d'informations pour connoître ce qu'elle étoit) à un homme de la naissance de Lovelace, pour y conduire, pour y loger sa future épouse, qui même alors passoit déja pour sa femme ?

§ J'écris peut-être avec trop de violence, pour me faire bien comprendre. Mais quel moyen d'être plus modérée ? Cependant je quitte la plume à chaque minute, dans le dessein de laisser calmer un peu ma bile. Et puis ma mère va et revient sans cesse. Quel besoin, me dit-elle, de m'enfermer, si je ne fais que relire vos anciennes lettres ? (¶) Car c'est le prétexte que j'emploie lorsqu'elle vient tourner autour de moi avec un visage tout aiguisé, puis-je dire par une curiosité, qui lui cause bien plus de peine que de plaisir ? (♭) Dieu veuille me pardonner ! Mais je crains de m'emporter contre elle, la première fois que je l'entendrai à ma porte.

(¶) Me pardonnez-vous aussi, vous ma chère ? pour ma mère, elle le doit : puisqu'elle dit que je suis la fille de mon

père, et que je suis sûre, moi, d'être la sienne. (♭)

A présent je ne sais par où recommencer. J'ai tant de choses à vous écrire, si peu de liberté, de si fortes raisons d'impatience! Mais il faut vous apprendre d'où sont venues mes nouvelles lumières. (¶) Comme il s'agit de faits, ce qui demande moins d'attention, je vais essayer de vous en faire le récit. Voici comme ils sont venus à ma connoissance. (♭)

Miss *Lardner* que vous avez vue plusieurs fois chez sa cousine Biddulph, vous a reconnue dans l'église de Sainte James. Elle y étoit, comme vous, il y eut dimanche huit jours. Sa surprise lui fit tenir les yeux sur vous pendant tout l'office. N'ayant pu rencontrer les vôtres, quoiqu'elle vous ait saluée deux ou trois fois, elle se proposoit de vous faire compliment sur votre mariage en sortant de l'église; car elle ne doutoit pas que vous ne fussiez mariée, sur cette simple raison qu'elle vous voyoit seule à l'église. Tout le monde, dit-elle, n'eut § d'attention que pour vous; tribut ordinaire de tous ceux qui vous voient. Comme vous étiez plus près qu'elle de la porte, en apparence empressée de sortir pour vous dérober aux regards, vous vous retirâtes avant qu'elle pût vous joindre. Mais elle chargea son

laquais de vous suivre jusqu'à votre demeure. Il vous vit entrer dans une chaise qui vous attendoit ; et vous ordonnâtes aux porteurs de vous mener où ils vous avoient prise.

Le jour suivant, Miss Lardner, par un pur mouvement de curiosité, renvoya le même homme, avec ordre de s'informer si M. Lovelace étoit ou non avec vous dans la même maison. L'éclaircissement qu'elle reçut lui parut fort étrange. Son émissaire lui rapporta d'après plusieurs témoignages que la maison étoit suspecte, et passoit dans le voisinage pour une de ces retraites libres où l'on ne se refuse aucun plaisir. Dans l'étonnement d'un récit sans vraisemblance, Miss Lardner recommanda le silence à son laquais, mais elle chargea secrètement de la même commission un honnête homme de ses amis qui lui confirma bientôt, d'après un jeune libertin de sa connoissance, (¶) que dans cette maison il y avoit deux corps-de-logis, l'un dans lequel on gardoit toutes les apparences de la décence, et où l'on admettoit rarement des hôtes ; l'autre qui étoit le réceptacle de ceux des deux sexes qui étoient entièrement abadonnés à ce vil métier.

§ Dites, ma chère amie ! ne parlerai-je pas de votre monstre avec exécration ? Mais les expressions sont foibles. Que

puis-je imaginer d'assez fort pour exprimer mon horreur pour un misérable qui projetoit de conduire une Clarisse dans une pareille maison ?

Miss Lardner a gardé le secret pendant quelques jours, sans savoir à quoi se déterminer. Car elle vous aime. Elle est remplie de tendresse et d'admiration pour vous. Enfin elle l'a confié par une lettre à Miss Biddulph, qui dans la crainte de me faire tourner l'esprit en me l'apprenant sans précaution, l'a communiqué à Miss Lloyd. Ainsi, comme la plupart des nouvelles scandaleuses qu'on murmure d'abord à petit bruit, ce secret n'est venu à moi qu'après avoir passé par divers canaux et je n'en suis informée que depuis lundi dernier.

A ce terrible recit, je me suis crue prête à tomber sans connoissance. Mais, la rage succédant m'a rendu mes forces : j'ai conjuré Miss Lloyd d'exiger le secret de nos deux amies. Je lui ait dit que je
§ ne voudrois pas pour l'empire du monde que ma mère ni personne de votre famille en eût la moindre connoissance ; et sur-le-champ, j'ai chargé un homme de confiance, de prendre des informations sur la personne et le caractère du capitaine Tomlinson.

§ Lidée m'en étoit déja venue ; mais cette curiosité me paroissant inutile, parce que vous commenciez à vous louer

de vos espérances, et ne soupçonnant
§ rien moins que l'infamie de votre de-
§ meure, j'avois suspendu cette démarche d'autant plus que dans l'état des choses, (¶) Mde. Hodges est supposée ne rien savoir du traité projeté d'accommodement; et qu'on devoit au contraire lui en faire un mystère, à elle et à toute autre que les parties intéressées, et c'étoit Mde. Hodges que j'avois proposé de sonder de la seconde main. (♭) Ce qui est présent certain pour moi, sans qu'il soit besoin de s'adresser à cette femme-de-charge trop favorisée, c'est que dans l'espace de dix milles à la ronde, il n'y a personne autour du château de votre oncle qui soit connu sous le nom de Tomlinson, faites fond là-dessus. On a bien trouvé un *Tomkins* à quatre milles du château, mais c'est un pauvre journalier; et de l'autre côté un Thompson, à cinq ou six milles, qui n'est qu'un maître d'école, pauvre et d'environ soixante-dix ans. Un homme qui a huit cents livres sterlings de rente
§ ne peut se transplanter d'un comté dans un autre, sans être bien connu dans tous les deux; et ces changemens font toujours une nouvelle publique. On pourroit, si vous voulez, faire sonder de loin la femme-de-charge de votre oncle. Votre oncle est un vieux garçon.
§ Ces vieux gasçons n'ont ordinairement

rien de réservé pour leurs tendres gouvernantes, quand elles sont plus jeunes qu'eux. Mais en supposant qu'il fasse un secret du traité en question à Mde. *Hodges*, il est impossible qu'elle n'ait pas vu quelquefois au château avant même qu'on parlât de ce traité, un homme qui se donne pour un de ses meilleurs amis, ou qu'elle n'ait pas du moins entendu parler de lui avec éloge à votre oncle, quelque récent que puisse être son séjour dans le canton.

§ Cependant cette histoire paroît si plausible ! Tomlinson suivant le portrait que vous en faites, est un si bon, un si galant homme ! Le fruit qu'ils auroient
§ à tirer de leur imposture si peu néces-
§ saire, supposé que Lovelace eût des vues infâmes, et dans la maison où vous êtes ! La conduite que votre monstre a tenue avec lui, si brusque et si impérieuse ; la réponse de Tomlinson si ferme
§ et si mesurée ! D'ailleurs, ce qu'il vous
§ a communiqué de la négociation d'Hickman et de Mde. Norton, avec plusieurs circonstances que le misérable Joseph Leman n'a pu révéler ; ses instances au nom de votre oncle, pour presser le
§ jour de votre mariage, qui ne peuvent recevoir aucun mauvais sens ; la propositon qu'il vous fait de la part de votre oncle, dans la vue de persuader au public que vous êtes mariés depuis le premier

jour que vous avez habité la même mai-
§ son, et d'en faire quadrer l'époque avec le temps de la visite de M. Hickman à votre oncle ; la précaution d'exiger que la cérémonie ait pour témoin une personne de confiance, une personne nommée par votre oncle : *toutes ces considérations ensemble me portent quelquefois* à chercher des explications supportables : quoique si confondue par toutes les raisons qui se balancent des deux
§ côtés de la question, que j'en reviens toujours à détester le double monstre
§ dont les inventions et les ruses donnent tant d'exercice à une tête ausssi active que la mienne, sans aucun moyen de pénétrer entièrement le fond du mistère.

La conjecture à laquelle je m'attache le plus, c'est que Tomlinson, tout spécieux que sont les dehors, n'est qu'une machine de Lovelace, employée dans
§ quelque vue qui n'a point encore éclaté. Il est sûr du moins que non-seulement Tomlinson, mais aussi Mennel, qui vous a vue plusieurs fois dans l'infâme maison où vous êtes, ne peuvent ignorer que c'est une maison infâme. Ainsi que pouvez-vous penser du témoignage favorable que Tomlinson rendoit à vos femmes, sur des informations supposées ?.... — Lovelace ne peut l'ignorer non plus ; et quand il ne l'auroit pas su avant de vous y mener, il ne doit pas avoir été

long-temps à le découvrir. Qui sait si
§ ce n'est pas la compagnie même qu'il y a trouvée, qui lui a fait prendre le parti de s'y arrêter ? Cette raison explique assez tout ce qu'il y a d'étrange dans ses délais, lorsqu'il dépendoit de lui de s'assurer promptement d'une femme, d'un ange tel que vous. --- Ma chère, ma chère, cet homme est corrompu jusqu'au fond du cœur. C'est le dernier des misérables, sous quelque jour que je me le
§ représente : -- Voilà de quoi je suis convaincue ; et ce Doleman est sans doute un autre de ces suppôts. Il y a tant de misérables qui traîtent de badinage le plus grand des crimes, la plus noire des ingratitudes, celui de ruiner de jeunes personnes de notre sexe, qu'il doit paroître moins surprenant que honteux, qu'entre les gens même de quelque apparence, il s'en trouve de toujours prêts à seconder les affreuses intrigues des libertins d'une certaine distinction à qui leur fortune et leur rang donnent de la considération.

§ Mais puis-je croire, me demanderez-vous avec étonnement, que Lovelace ait formé des vues contre votre honneur?

§ Qu'il en ait formé d'abord, quand même elles ne subsisteroient plus, c'est de quoi je ne puis douter, depuis que je sais dans quelle maison il vous a logée. Cette

découverte est le fil qui m'a conduit dans tous les détours de sa conduite avec vous, depuis que vous êtes dans ses mains.

Permettez que je jette un coup-d'œil rapide sur le passé.

§ Nous savons toutes deux que l'orgueil, la vengeance et la passion de marcher par des routes nouvelles, sont les principaux ingrédiens qui composent le caractère de cet archi-libertin.

§ Il hait toute votre famille, à l'exception de vous, et je crois m'être apperçue plusieurs fois qu'il étoit humilié de se
§ voir forcé par l'amour à fléchir devant vous, parce que vous êtes une *Harlowe*. Cependant le misérable est un vrai sauvage en amour. L'amour, qui humanise les ames les plus féroces, n'a pas été
§ capable de dompter la sienne. Son orgueil et la réputation qu'il s'est acquise par
§ un petit nombre de qualités *passables* qui se trouvent mêlées parmi ses vices, l'ont accoutumé à se voir trop bien reçu de notre sexe trop enclin à juger sur les apparences, qui ne sait pas voir au-delà, et qu'aveuglent son amour-propre et son excès de présomption, pour s'être jamais fait une étude de l'assiduité et de la complaisance, ou d'assujettir ses passions dérèglées.

§ Son animosité contre *tous* les hommes et contre *une* femme de votre famille,

n'est pas tout-à-fait sans fondement. Il a toujours fait voir, et même à ses pro-
§ pres parens, que l'intérêt de son orgueil lui est plus cher que celui de sa fortune. Il fait profession de haïr le mariage. Il aime passionément l'intrigue. Il a l'esprit fertile en inventions, et l'impudence d'en faire gloire.--Il n'a jamais pu vous arracher une déclaration d'amour; et avant la
§ persécution de vos *sages* parens, il n'avoit pu parvenir à vous faire recevoir ses soins à titre d'amant.--Il savoit que ses mauvaises mœurs vous donnoient un dégoût déclaré pour sa personne, et par conséquent il ne pouvoit blâmer avec justice l'indifférence et la froideur qu'il vous reprochoit d'avoir pour lui.

§ La crainte des accidens et le désir de les prévenir ont été votre premier motif pour la correspondance dans laquelle il a su vous engager. Il n'a donc jamais dû s'étonner de la préférence que vous donniez au célibat sur l'engagement du mariage. Il savoit que vous aviez toujours pensé de même; il le savoit, avant que ses artifices vous eussent attirée et
§ forcée à la fuite. Qu'a-t-il donc fait depuis cet évènement, qui puisse vous avoir obligé tout d'un coup de changer de sentiment?

Ainsi votre conduite a toujours été régulière, soutenue, respectueuse pour ceux à qui vous devez du respect par

le droit du sang ; elle n'a jamais été ni prude, ni coquette, ni tyrannique pour
§ lui. Il étoit convenu de se soumettre à vos loix, et de faire dépendre votre faveur de ses soins pour la mériter, et
§ de sa réforme future. A la vérité, moi que vous faisiez lire dans votre cœur, quoique vous n'y vissiez pas vous-même tout ce que j'y découvrois ; j'ai vu clairement que l'amour avoit commencé de bonne heure à s'y établir, et vous l'au-
§ riez vous-même reconnu plutôt, si vos alarmes continuelles suscitées par lui, et sa conduite incivile et grossière ne vous avoient tenu le bandeau sur les yeux.

§ Je savois par expérience que l'amour est un feu avec lequel on ne badine pas impunément. Je savois que la familiarité d'une correspondance n'est jamais sans danger entre deux personnes de différent sexe. Un homme qui prend la plume pour écrire et qui n'écrit pas d'après son cœur ne doit-il pas être capable d'artifice ? Une femme qui écrit ce qu'elle a dans le cœur à un homme versé dans l'art de tromper, ou même à l'homme d'un meilleur caractère, ne lui donne-t-elle pas sur elle une extrême avantage ?

§ Comme la vanité de cet homme lui a toujours persuadé qu'une femme ne peut résister à l'amour lorsqu'il se pré-

sente avec des vues honorables, il n'est pas surprenant qu'il se voit révolté comme un lion pris dans les toiles, contre une passion que vous n'avez payée d'aucun retour. Et comment auriez-vous pu marquer du retour à un esprit si présomptueux qui vous avoit enlevée malgré vous par un lâche artifice, sans approuver ce même artifice que vous condamniez dans le cœur?

§ Ces réflexions peut-être font trouver moins de peine à concevoir comment il est possible qu'un misérable de cette trempe ait repris ses anciennes préventions contre le mariage, et soit revenu à sa passion favorite, qui a toujours été la vengeance. Il me semble que c'est la seule explication qu'on puisse donner aux horribles vues qui l'ont porté à vous conduire dans le lieu où vous êtes. Tout le reste ne se trouve-t-il pas expliqué aussi naturellement par les mêmes suppositions? Ses délais, ses méthodes vexatoires; l'adresse avec laquelle il a trouvé le moyen de s'établir dans la même maison; celle de vous faire passer pour sa femme devant vos hôtesses, avec quelque restriction à la vérité, mais dans l'espoir sans doute, l'infâme qu'il est de vous surprendre quelque jour avec avantage; la partie du souper avec
§ ses compagnons de débauche; l'entreprise de vous faire partager votre lit

avec cette Miss Partington, projet que je crois sorti de sa tête, et qui couvroit quelques détestables vues ; les alarmes qu'il vous a causées plusieurs fois ; son obstination à vous accompagner à l'église, dans la crainte apparemment que vous ne vinssiez à découvrir avec quelles gens vous viviez ; enfin l'avantage qu'il a tiré du complot de votre insensé de frère avec Singleton.

Voyez, ma chère, si toutes ces conséquences ne suivent pas comme d'elles-mêmes, de la découverte de Miss Lardner. Voyez s'il ne demeure pas évident § que ce monstre, auquel mon embarras à l'expliquer m'a fait quelquefois donner le nom de *fou et d'étourdi*, étoit au fond le plus infâme de tous les hommes.

Mais si je raisonne juste, demanderoit ici une personne indifférente, à quoi devez-vous jusqu'aujourd'hui votre conservation ? Excellente fille ! -- à quoi, moralement parlant, si ce n'est à votre vigilance ? à la majesté de votre vertu ? à cette dignité naturelle, qui dans une situation si difficile, sans amis, sans secours, passant pour mariée, environnées de créatures qui se font un jeu de trahir et de ruiner l'innocence, vous a rendue capable de contenir, d'intimider, de confondre le plus dangereux des libertins, le plus insensible au remords, comme vous l'avez observé vous-

même ; le plus variable dans son caractère, le plus rusé dans ses inventions, secondé d'ailleurs, soutenu, excité même, comme il n'est que trop probable, par les conseils et par l'exemple !-- Votre *dignité naturelle*, dois-je répéter, cet *héroïsme*, je veux lui donner ce nom, qui s'est montré à propos dans son plein éclat, sans mélange de cette
§ condescendance obligeante et de cette charmante douceur qui en tempèrent toujours la majesté, lorsque vous aviez l'esprit libre et tranquille.

(¶) Permettez que je m'arrête ici pour admirer et bénir mon illustre amie, qui malheureusement pour elle à un âge si tendre, sans aucune connoissance du monde et des vils stratagêmes des libertins, ayant été appelée à soutenir les plus rudes et les plus révoltantes épreuves, d'un côté la persécution de parens injustes, de l'autre celle d'un lâche et vil amant, a été capable de donner un exemple éclatant de courage et de prudence, inconnu avant elle ! comme je l'ai déja remarqué, (*) elle a plus brillé dans le malheur, qu'elle n'auroit pu le faire quand toutes ses qualités se seroient montrées dans toute leur force et leur éclat, et qu'elle eût continué de jouir de cette prospérité

(*) Voyez Lettre CLXXVII, vol. 5.

qui a suivi ses pas depuis dix-huit ans jusqu'à dix-neuf. (b)

§ Mais actuellement, ma chère, j'appréhende que vous ne soyez plus en danger que jamais, si, continuant de demeurer dans cette abominable maison, vous n'êtes pas mariée avant la fin de la semaine. Si vous en étiez dehors, § j'avoue que je n'aurois plus grande inquiétude sur votre sort.-Après les plus sérieuses réflexions, voici mes idées : que le misérable est enfin convaincu qu'il ne trouvera jamais votre vigilance en défaut; que par conséquent, s'il n'obtient pas de nouvel avantage sur vous, il est résolu de vous rendre la foible et chétive justice qu'il est au pouvoir d'un homme de son caractère de vous rendre. Il y est d'autant plus porté, qu'il voit toute sa famille ardemment § engagée dans vos intérêts, et que le sien est d'être juste avec vous. Et puis l'horrible monstre vous aime à samanière (cela est très-possible,) plus qu'il n'est capable d'aimer toute autre femme; je § n'en fais nul doute; vous aime, c'est-à-dire du même amour qu'Hérode avoit pour sa Mariamne. J'en conclus qu'à présent du moins, il est probable qu'il est enfin de bonne foi.

Comme j'ai lieu de juger par les lumières que vous m'avez données sur votre situation, que de quelque nature

que soient ses desseins, ils ne peuvent
§ éclore ni en bien ni en mal, qu'après le résultat de ce nouveau complot entre Tomlinson et votre oncle ; j'ai pris du temps pour diverses recherches. C'est un complot, je n'en puis douter ; dans quelques vues que ce ténébreux, cet impénétrable esprit l'ait formé.

§ Cependant j'ai vérifié que le conseiller Williams, qui est connu de M. Hickman pour un homme fort distingué dans sa profession, a presque mis la dernière
§ main au contrat ; qu'on en a tiré deux copies, dont l'une, suivant le témoignage du clerc, doit être envoyée au capitaine Tomlinson ; et j'apprends, avec la même certitude, qu'on a sollicité plus d'une fois les permissions ecclésiastiques et qu'on y a trouvé des diffi-
§ cultés, dont Lovelace a paru surpris et fort chagrin. Le procureur de ma mère qui est intime ami du sien, a tiré ces éclaircissemens en confidence. Il ajoute que vraisemblablement la haute naissance de Lovelace fera lever les obstacles.

Mais je ne veux pas vous déguiser le sujet de mes alarmes ; après vous avoir fait observer que votre honneur n'ayant
§ encore souffert aucune atteinte, elles ne me seroient pas entrées dans l'esprit, si je n'avois appris dans quelle maison vous demeurez, et si cette découverte ne m'avoit fait raisonner sur les circonstances passées.

L'état favorable de vos espérances présentes vous oblige à souffrir sa compagnie, chaque fois qu'il désire la vôtre. Vous vous trouvez dans la nécessité d'oublier, ou de feindre d'oublier les mécontentemens passés et de recevoir ses soins comme ceux d'un amant reconnu. Vous vous exposeriez au reproche de pruderie et d'affectation, peut-être vous le feriez-vous à vous-même, si vous le teniez à la même distance qui a fait jusqu'à présent votre sûreté :
§ son indisposition subite, et son rétablissement qui ne l'a pas été moins, lui ont donné l'occasion de reconnoître que vous l'aimez. (Hélas ! ma chère *je le savois bien que vous l'aimiez* ! ) vous m'apprenez qu'à chaque instant il en prend droit de pousser de plus en plus ses usurpations; qu'il paroît avoir changé de naturel : qu'il ne respire qu'amour et complaisance. C'est le loup qui s'est revêtu de la peau du mouton. Cependant il n'a pas laissé de montrer plus d'une fois les
§ dents; et je vois qu'il lui est difficile de cacher ses griffes. Les libertés qu'il a prises avec vous, (*) à l'occasion de la lettre de Tomlinson, et dont vous

(*) Elle veut parler des libertés que Lovelace a prises avec Clarisse avant l'aventure du feu. Voyez Lettre XVI de ce vol. dont Miss Howe ne pouvoit encore être instruite lorsqu'elle écrivoit cette lettre.

n'avez pu vous dispenser de vous offenser, et qu'il vous a fallu lui pardonner ensuite, (*) dans l'état où sont
§ les choses entre vous, montrent l'avantage qu'il a maintenant sur vous, et la volonté qu'il a de pousser plus loin, s'il le peut, ses entreprises. J'appréhende beaucoup qu'il n'ait introduit Tomlinson dans cette vue; c'est-à-dire, pour vous
§ inspirer plus de sécurité, et pour faire l'office de médiateur, s'il vous faisoit une mortelle offense par quelque lâche attentat. Le jour de la célébration ne paroît plus être autant en votre pouvoir qu'il devoit l'être, puisqu'il dépend désormais du consentement de votre oncle, dont il a désiré la présence à votre propre sollicitation, désir au reste, dont l'accomplissement me paroît fort douteux, quand toutes les apparences seroient réelles.

§ Dans cette situation, s'il s'échappoit à de plus grandes libertés, ne seriez-vous pas forcée de lui pardonner? Contre une vertu si bien établie, je ne crains ni homme ni démon, (**) tant qu'il l'attaquera ouvertement et en face; (et je sais de qui est cette phrase.) Mais dans la maison où vous êtes, dans les circonstances où je vous vois, que je

(*) Voyez Lettre CCXXX de ce vol.

(**) Voyez la Lettre de Mde. Norton, *vol.* 5; Lettre CLXXX.

redoute la surprise! -- Et de la part d'un
§ homme qui a déja triomphé de plusieurs femmes dignes de son alliance!
§ Quel autre parti avez-vous donc à prendre, que de fuir cette maison, cette infernale maison? Ah! que votre cœur pût aussi avoir la force de le fuir lui-même!
§ Si vous y étiez disposée. Mde. Townsend seroit prête à vos ordres. Cependant, si vous ne voyez pas de nouveaux obstacles, ou de nouvelles raisons de défiance, je suis toujours persuadée que votre réputation aux yeux du public,
§ je ne parle plus de votre bonheur, vous fait une loi d'être sa femme. Et pourtant je ne puis supporter l'idée, que pour récompense de leurs infamies, ces libertins obtiennent ce qu'il y a de plus estimable dans notre sexe: tandis que la dernière femme du monde seroit encore trop bonne pour eux.

Mais si vous trouvez le moindre fondement à de nouveaux soupçons, s'il cherche à vous retenir dans cette odieuse demeure, ou s'il veut différer votre départ, à présent que vous connoissez
§ le caractère de ces femmes: fuyez-les, fuyez-le; de quelque espérance qu'il puisse vous flatter. Dans une de vos premières promenades, s'il ne se présente point d'autre voie, refusez abso-
§ lument de retourner avec lui. Déclarez-

lui que vous êtes informée de l'infamie du lieu où vous êtes, et nommez-*moi*. Si vous jugez que les circonstances ne vous permettent pas de rompre en ce moment avec lui, feignez de croire qu'il peut ignorer ce que c'est que votre maison ; et dites-lui que je le crois moi-même : quoique de votre part et de la mienne, cette feinte doive leur paroître bien peu vraisemblable. La chaleur qui est étouffante depuis quelques jours, vous offre un prétexte naturel pour lui proposer de prendre l'air. Alléguez votre santé : il n'osera résister à cette raison.

§ Je sais par des voies certaines, que l'insensé projet de votre frère, est abandonné. Ainsi vous n'avez rien à craindre de ce côté là.

Si vous ne vous déterminez point à quitter cette maison après avoir lu ma lettre, ou si vous ne cherchez pas aussitôt le moyen d'en sortir, je jugerai de l'ascendant qu'il a sur vous par le peu de pouvoir que vous avez sur lui ou sur vous-même.

§ Un de mes correspondans a fait quelques recherches concernant Mde. Fretchvill ; Lovelace vous a-t-il jamais nommé la rue ou la place qu'elle habite ?

§ Je ne me souviens pas que vous me l'ayez marqué dans vos lettres. N'est-il pas étrange, et des plus étranges qu'on ne puisse découvrir ni cette femme ni

sa maison, dans aucune des rues et des places où je me suis imaginée, sur quel-
§ qu'une de vos expressions, qu'on devoit la chercher ? Il faut qu'il s'explique. Demandez-lui nettement le nom de la rue, s'il ne vous l'a point encore dit ; et ne manquez pas de m'en instruire. S'il balance à vous satisfaire sur ce point, c'est une preuve qui n'en laisse plus
§ d'autres à désirer. Et cependant, je crois que vous en avez déja assez, sans cette confirmation.

Je chargerai Collins de cette longue lettre. Il change, pour m'obliger, le jour ordinaire de son départ : et cela pour essayer, à présent que je sais votre demeure, s'il pourra vous remettre de paquet en mains propres. S'il n'en trouve pas l'occasion, il le laissera chez Wilson. Comme il n'est arrivé par cette voie aucun accident à nos lettres, dans un temps où vous aviez moins à vous louer des apparences, j'espère que celle-ci n'ira pas moins sûrement jusqu'à vous, s'il est obligé de la laisser chez Wilson.

§ Dans mon premier trouble, je vous en avois écrite une qui ne contenoit pas vingt lignes, mais pleine d'effroi, d'alarmes et d'exécrations. Ensuite craignant qu'elle ne fît trop d'impression sur vous, j'ai pris le parti de suspendre un peu mes éclaircissemens, par les raisons que je vous ai dites, et aussi pour

pour me mettre en état de recueillir d'autres circonstances et d'y joindre mes réflexions. Enfin je m'imagine qu'en vous aidant de vos propres découvertes passées ou futures, vous êtes maintenant assez armée pour résister à toutes sortes d'entreprises et de complots de
§ sa part. Je n'ajoute qu'un mot. Donnez-moi vos ordres, si vous me jugez propre à vous rendre le moindre service. Je mets l'opinion publique, la censure, et je crois même la vie, au-dessus de votre honneur et de notre amitié. Votre honneur n'est-il pas le mien ? et votre amitié ne fait-elle pas la gloire de ma vie?

Que le ciel vous conserve, ma très-chère amie, dans l'honneur et la sûreté : C'est la prière que lui fait à toutes les heures, votre etc.

ANNE HOWE.

*Jeudi, à cinq heures du matin.*

J'ai eu la plume à la main toute la nuit.

Reprends haleine, Belford, pour lire attentivement la réponse suivante.

## A MISS HOWE.

Que vous m'avez causé d'étonnement, ma chère amie, de trouble, de confusion, d'épouvante par vos horribles informations ! mon cœur est *trop foible* pour soutenir ce coup; dans un temps où tout

m'excitoit à l'espérance ; où ma perspective sembloit heureusement changée ! --- Mais comment est-il possible que les hommes soient capables de tant de bassesse et de méchanceté que vous m'en montrez dans ce vil chef d'intrigues et dans son agent aussi vil que lui ?

Je me trouve réellement mal--fort mal. La douleur, la surprise, et je puis dire à présent le désespoire, l'ont emporté sur moi. Tout ; tout ce que vous m'aviez donné sous le nom de conjecture, prend à mes yeux l'apparence et la force d'une cruelle réalité.

Ah ! si votre mère avoit la bonté de m'accorder la vue de ma consolatrice ! de la seule amie qui soit capable de ranimer mon cœur affligé, à demi brisé ! Mais gardez-vous, très-chère Miss Howe, de venir sans son indulgente permission. Je suis trop mal à présent, ma chère, pour penser à combattre cet homme terrible, ou à fuir de cette affreuse maison ! vous reconnoîtrez mon abattement au désordre de mes caractères. L'état ou je suis fera ma sûreté, s'il étoit vrai qu'il eût médité quelque infâme dessein. Pardonnez très-chère amie, ah ! pardonnez les embarras et la peine que je vous ai causés. Tout approche de sa fin. . . Mais pourquoi ajouté-je peine sur peine, douleur sur douleur ! encore une fois, je vous recommande, chère Miss Howe, de ne pas penser à

venir sans la participation et le consentement de votre mère, secourir votre amie, vraiment désolée, vraiment abattue,

CL. HARLOWE.

Hé bien, Belford? Que penses-tu de cette lettre? Miss Howe se *met au-dessus de l'opinion publique et de la censure*: crois-tu qu'une lettre de ce style n'amènera point cette petite furie: dût-elle se mettre dans un des paniers de Collins et sa femme-de-chambre dans l'autre? Elle sait à présent où s'adresser. J'ai punis plus d'une de ces petites pervers, pour avoir porté leur curiosité plus loin que je ne voulois, et je réduis toute leur punition à leur donner plus de lumière et d'expérience. Que dirois-tu, Belford, si réussissant à faire arriver ici cette *Virago*, et lui donnant quelques justes raisons d'écrire une lettre lamentable à son amie, j'étois assez heureux pour rappeler par cette voie la belle fugitive? pourroit-elle se dispenser de venir voir une amie, qui ne se seroit jetée dans la situation dont elle s'est perfidement échappée, que pour lui rendre les devoirs d'une tendre amitié?

Laisse-moi jouir de cette idée. -- Ferai-je partir la lettre? -- Tu vois qu'ayant contrefait son écriture, j'ai prévenu les objections qui pourroient lui venir à l'esprit, si l'imitation n'est pas parfaite, ne méritent-elles pas bien toutes deux cette

vengeance ? As-tu remarqué comment cette petite enragée menace sa mère ? Ne doit-elle pas être puni ? et quand ma vengeance s'exerceroit sur ces deux filles autant qu'elles ont l'imprudence de m'y exciter, serois-je plus diable, plus infâme, plus monstre qu'elles n'osent me nommer dans leurs lettres et sur-tout dans celle que je t'envoie ? Lorsque j'aurai satisfait une fois mon ressentiment, avec quelle humilité charmante ne se retireront-elles pas toutes deux dans le coin d'une Province, pour y vivre ensemble, et pour se réduire au célibat qui paroît avoir tant de charmes pour elles, par des motifs bien plus raisonnables que celui de leur suffisance et de leur orgueil ?

Il faut que je transcrive sur-le-champ cette lettre. Les délibérations viendront à la suite. -- Cependant que m'a fait le pauvre Hickman pour mériter ce traitement de moi ? Mais ce seroit punir glorieusement la mère de sa sordide avarice et de ses mauvaises manières pour l'honnête M. Howe, qu'elle a fait mourir de chagrin. Je trépigne d'impatience, Belford, d'entreprendre ce projet. Tous les pays du monde ne sont-ils pas égaux pour moi, supposé que je sois obligé de quitter encore une fois le mien ?

Mais je ne veux rien donner au hazard. On m'assure que cet Hickman est un bon homme. J'aime les bonnes gens, et je ne

désespère pas d'être moi-même quelque jour du nombre. D'ailleurs j'ai appris de lui, depuis peu de jours, quelques particularités qui paroissent prouver qu'Hickman a une ame : quoique j'eusse cru jusqu'à présent que s'il en avoit une, elle étoit trop enfoncée pour pouvoir se montrer ; excepté peut-être dans quelques occasions extraordinaires, après lesquelles il m'avoit paru qu'elle rentroit dans sa retraite *adipeuse*. C'est un homme chargé d'embonpoint. Ne l'as-tu jamais vu ?

Au fond, la principale raison qui m'arrête (car le projet me tente beaucoup) c'est la crainte de voir toutes mes espérances renversées, si ma lettre n'arrivoit pas assez tôt, ou si Miss Howe prenoit du temps pour délibérer et pour sonder les dispositions de sa mère ; il pourroit arriver qu'elle reçût dans l'intervalle une lettre de ma belle éperdue. Car quelque lieu que cette beauté fugitive ait choisi pour asyle, je ne doute pas que son premier soin ne soit d'écrire à sa maligne amie. J'en conclus qu'il faut s'armer de patience, et prendre du temps pour me venger de cette furie. Mais malgré toute ma compassion pour Hickman, (dont le caratère excite quelquefois mon envie ; car c'est un de ces grossiers mortels qui mettent la stupidité en honneur dans l'esprit des mères, à la grande disgrace des jolis garçons tels que nous, et souvent au grand malheur de nos

projets sur les jeunes filles : d'ailleurs il a fait l'empressé pour assister ces deux beautés armées contre moi ) je jure par tous les dieux du premier et du second ordre, que j'aurai Miss Howe, si je perds l'espérance d'obtenir son amie, qui est bien au-dessus d'elle. Alors si les flammes de l'amitié sont aussi vives entre ces deux belles qu'elles le prétendent, quel avantage ma charmante aura-t-elle tiré de son évasion ?

(¶) Et supposé que je veuille bien laisser durer encore le regne de Miss Howe, permets-moi de te demander, si tu n'as pas, dans l'incluse que je t'envoie, une preuve toute nouvelle, que je dois à cette petite cervelle toutes les difficultés que j'éprouve avec sa belle amie. -- Il est bien vrai que je suis aux prises ici avec le froid le plus diabolique, avec l'hiver en personne : qu'il n'est pas étonnant, si vous jetez un peu d'eau tiède dans le chemin, de la voir glacée à l'instant ; et qu'il est impossible à un pauvre voyageur d'y trouver une route praticable : s'il avance d'un pied, il glisse et recule autant de l'autre, au risque de se briser les membres et de se casser le cou : mais pourtant je n'en crois pas moins impossible qu'elle eût déconcerté toutes mes ruses, comme elle a fait, novice comme elle est, n'étant encore jamais sortie de dessous les aîles de ses parens, si elle n'eût pas été sans cesse avertie et secondée

par une *Virago*, qui a été bien près de montrer qu'elle s'entendoit mieux à donner des avis qu'à les mettre elle-même en pratique : mais c'est une remarque que je crois t'avoir déja faite plus d'une fois.

Je ne suis pas trop d'humeur de me faire des reproches à moi-même, à présent que cette cruelle fille s'est échappée de moi ; car à quoi serviroient ces reproches ? qu'à ajouter à mon tourment : les maux que nous nous sommes attirés par notre faute, et que nous aurions pu éviter, n'admettent ni palliatif, ni consolation. Et cependant si tu me disois qu'elle ne doit sa force qu'à ma foiblesse, et que je me suis conduit comme un maudit poltron dans toute cette affaire ; hé bien, Belford, ton reproche pourroit me faire rougir, et me vexer ; mais sur mon ame, je ne te démantirois pas.

Mais j'ai du moins une espérance, Belford ; -- c'est que si je peux convertir en aliment salutaire le poison renfermé dans la lettre que je t'envoie, c'est-à-dire, si je peux en tirer parti pour mon avantage, j'aurai ton libre consentement et ton approbation.

Je prends toujours les plus grandes précautions pour ouvrir les lettres et pour conserver les cachets entiers. -- Je veux tirer de cette maudite épître un alphabet qui me servira : et Nicolas Rowe n'aura jamais été si diligent à apprendre l'espagnol

à la folle recommandation d'un certain Pair que je le serai à me mettre au fait de contrefaire parfaitement l'écriture de cette petite sorcière. (b)

## LETTRE CCXXX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

*Jeudi au soir, 8 Juin.*

APRÈS ma dernière lettre qui étoit remplie d'espérances bien différentes, celle ci vous surprendra bien ! O ma chère ami ! Lovelace s'est fait connoître enfin pour un vil et mal honnête homme. C'est avec la dernière difficulté que je me suis garantie de ses insultes, la nuit dernière. Il n'a pas laissé de m'arracher une promesse de pardon, et celle de le voir le jour suivant, comme s'il n'étoit rien arrivé ; mais à moins que de m'être trouvée dans l'impossibilité absolue de fuir un misérable que je soupçonne d'avoir mis exprès le feu à la maison pour m'effrayer et me faire tomber presque nue dans ses bras, comment aurois-je pu consentir à le voir le lendemain de cette fatale aventure ?

Je suis échappée à son infâme complot ; graces au ciel ! je suis échappée ! Il ne me reste plus d'autre sujet de peine, que d'avoir perdu la seule espérance qui pouvoit me rendre un tel mari supportable :

celle de ma réconciliation avec ma famille, dont mon oncle s'est chargé de si bonne grace.

Tous mes désirs se bornent présentement à trouver quelque famille honorable ou quelque personne de mon sexe qui soit obligée de passer la mer ou qui aille s'établir dans un pays étranger; peu m'importe lequel : je choisirois, si j'avois la liberté de choisir, quelqu'une de nos Colonies d'Amérique -- pour être à jamais oubliée de mes parens que j'ai si mortellement offensés. Que votre cœur généreux ne soit pas trop attendri de cette résolution. Si je puis échapper à la plus terrible partie de la malédiction de mon père ( car celle qui regarde cette vie est déja remplie si cruellement qu'elle me fait trembler pour l'autre. ) Je regarderai la perte de mon bonheur temporel comme une heureuse composition. Il n'est pas besoin non plus que vous me renouveliez les offres que votre tendre amitié m'a faits tant de fois. J'ai mes bagues et d'autres effets de quelque prix, qui m'ont été envoyés avec mes habits, et qui étant changés en argent, pourront fournir à tous mes besoins, jusqu'à ce que la providence m'ouvre quelque voie où je puisse me secourir moi-même; si pour augmenter ma punition, la vie m'est prolongé au-dela de mes desirs.

N'attribuez pas ce plan, ma chère amie, à l'abattement de mon courage, ni à ce

tour d'imagination romanesque dont nous avons souvent observé l'ascendant sur les jeunes personnes de notre sexe, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à vingt-deux. Daignez considérer ma triste situation, dans le jour sous lequel il me semble qu'elle doit être envisagée par toutes les personnes sensées qui en seront informées. Premièrement, l'homme qui a l'audace de s'attribuer des droits sur moi, va s'efforcer de me suivre à la trace, et me chercher comme un meuble égaré. Il sait qu'il peut exercer impunément ses violences. Car à quelle protection puis-je recourir pour me défendre de lui ? En second lieu, ma terre, cette terre qui excite tant de jalousie et qui est l'origine de toutes mes infortunes, ne sera jamais à moi, s'il faut avoir recours, pour l'obtenir, aux voies de la justice. Quel avantage me reviendra-t-il de pouvoir me vanter que j'ai plus de bien que je n'en désire ou que je n'en puis employer ? (¶) Si mes facultés sont bornées, j'aurai moins de compte à rendre : au lieu que je serois responsable d'un superflus, dont je n'aurois pas fait l'usage que je devois en faire. Je n'aurai point de mari dont les intérêts me fassent craindre d'être plus que juste envers les autres, pour ne pas être injuste envers lui. (♭) La seule grace que je demanderai quelque jour à mon père, sera d'assurer sur mon revenu une pension à ma chère Mde. Norton qui commence à

vieillir, pour lui faire passer doucement le reste de ses jours, et de remettre tous les ans à cette digne femme une autre somme de cinquante guinées, pour être distribuées à *mes pauvres*, comme j'ai eu la vanité d'appeler un certain nombre d'indigens, sur lesquels elle connoît mes intentions. Ma seule vue est que ceux qui auroient eu droit à mes bienfaits se ressentent, le moins possible, des conséquences de ma faute. Ce devoir une fois rempli, que le ciel bénisse ma famille, et qu'elle jouisse tranquillement du reste.

Vous expliquerai-je d'autres raisons qui m'attachent à la résolution dont j'ai parlé?

Le méchant homme sait que je n'ai pas au monde d'autre ami que vous. Quand vous trouveriez le moyen de me procurer quelque retraite cachée dans votre voisinage, il ne faut pas douter que ses recherches ne se tournent d'abord de ce côté là, et vous vous trouveriez alors exposée à de nouveaux embarras, plus fâcheux encore que ceux dans lesquels j'ai déja eu le malheur de vous engager.

Je n'ai pas de protection à me promettre de M. Morden, quand son retour seroit prochain. La lettre que j'ai reçue de lui me prouve bien que mon frère l'a attiré dans son parti. D'ailleurs je ne voudrois pas exposer un si galant homme au danger qui le menaceroit de la part d'un esprit aussi fougueux que ce Lovelace.

En partant de ces considérations, quel meilleur parti pour moi que de passer dans quelqu'une de nos Colonies, d'où je ne donnerai de mes nouvelles qu'à vous; avec la restriction de ne vous en donner à vous-même, qu'après m'être fixée dans quelque situation qui soit, s'il plaît à Dieu, supportable pour ma façon de penser? Car ce n'est pas une petite partie de mon chagrin, de voir le blâme que mes indiscrétions ont fait rejaillir sur vous, ma très-chère amie; sur vous, hélas! à qui je me flattois autrefois de causer plus de satisfaction que de peine.

Je suis actuellement dans le village d'Hamstead, chez une femme qui se nomme Mde. *Moore*. Mon cœur a été saisi d'un pressentiment fâcheux à mon entrée dans ce lieu, parce que j'y suis venu plus d'une fois avec lui; mais la voiture publique s'est présentée si à propos vers la barrière d'Holborn, que je n'ai rien eu de mieux à choisir. Je ne m'y arrêterai néanmoins que le temps de recevoir votre réponse. Marquez-moi, je vous prie, si par le secours de Mde. Townsend, je puis espérer de me cacher à toute la terre, pendant la première ardeur des recherches dont je me crois menacée: heureuse, si j'avois eu plutôt recours à son assistance! Je me figure que Deptfort est un lieu assez favorable pour y être informée des passages, et me rendre à bord sans aucun danger.

( ¶ ) Ah ! pourquoi la Providence a-t-elle permis que le plus méchant des démons déchaînés, prît une forme si séduisante, et sût cacher à mes yeux les marques infernales qui auroient pu me le faire reconnoître, jusqu'au moment où il a été sur le point de fouler mon honneur sous ses pieds, et de m'enfoncer ses griffes dans le cœur ! Et qu'avois-je fait pour mériter qu'on le lâchât particulièrement sur moi ?

Pardonnez-moi ce murmure contre la Providence : c'est l'effet de mon impatience, et d'une impatience que je crains bien qui ne soit coupable. Car puisque j'ai eu le bonheur d'échapper avec l'honneur, et que dans ce naufrage de mes espérances et de mon bonheur, il n'y a que mes projets de ce monde, que mon orgueil, mon ambition et ma vanité, qui ont souffert, ne puis-je pas me voir encore plus heureuse, que je ne mérite de l'être ? Et n'est-il pas toujours en mon pouvoir, avec le secours du ciel, d'assurer le point capital de mon sort ? Et qui sait si ce sentier détourné où m'a jetée mon imprudence, tout hérissé qu'il est de ronces et d'épines, qui déchirent tous les vains ornemens de mon orgueil, ne me conduira pas directement dans la route de mon bonheur éternel ; qui auroit pu être exposé par la contagion de la société d'un pervers ?

Et après tout, n'y a-t-il pas des per-

sonnes d'un mérite bien supérieur au mien, qui, sans avoir jamais péché dans le point capital de leur devoir, ont été encore plus humiliées que je ne le suis; et quelques-unes aussi qui n'étoient que les victimes des erreurs de leurs parens, des intrigues et de la bassesse de leurs tuteurs et de leurs gardiens, sans avoir à se reprocher elles-mêmes ni témérité ni folie ? (b)

J'apporterai donc tous mes soins à tirer le meilleur parti possible de mon sort. Joignez-vous à moi, ma chère, ma seule amie, pour supplier le ciel que mon châtiment soit borné à cette vie, et que mes afflictions présentes puissent servir à ma vertu.

Cette lettre servira d'explication à quelques lignes que vous devez avoir reçues de moi par la voie de Wilson, et que je n'ai fait porter chez lui que par feinte, dans la vue de dérouter un valet qu'on n'avoit; comme je l'ai présumé, laissé près de moi que pour m'observer. Il est revenu si vîte que j'ai été forcée d'écrire un autre billet que je lui ai donné ordre de porter à son maître dans la même vue, à une taverne voisine de l'officialité : et ce second expédient m'a heureusement réussi. J'avois écrit dès le matin une lettre fort amère à ce misérable; et l'ayant laissée dans un lieu où elle doit s'offrir d'abord à sa vue, je suppose qu'elle est à présent entre ses mains. Je n'en ai pas gardé de copie : mais

il me sera aisé de m'en rappeler la substance, lorsque j'aurai plus de loisir pour vous faire le récit de toute l'aventure.

Je suis sûre que vous approuverez ma fuite; d'autant plus que les femmes de cette maison doivent être des créatures fort méprisables. Elles m'ont entendue crier au secours; je ne puis douter qu'elles ne m'aient entendue. Si le feu n'avoit pas été un artifice concerté, quoique le matin j'aie affecté de le croire réel, pour leur ôter toute défiance, elles n'auroient pas été moins alarmées que moi. Elles seroient accourues pour me rassurer, supposé que la cause de mes cris eût été la crainte du feu, ou pour me secourir dans toute autre danger. Cette infâme Dorcas prit la fuite aussi-tôt qu'elle vit son coupable maître passer les bras autour de moi. Bon Dieu! ma chère, je n'avois que mes mules et un simple jupon de dessous. A leurs cris *au feu*, l'effroi m'avoit fait sauter de mon lit, comme si j'eusse été menacée d'être réduite en cendre au même moment. -- Dorcas me quitter dans cet état! Ne pas revenir, elle ni les autres -- Cependant j'entendis des voix de femmes dans une chambre voisine; oui, j'en suis très-sûre: preuve évidente de leur complot à tous. - Dieu soit loué; je suis hors de leur maison.

Mais je ne suis pas hors de crainte. J'ai peine encore à me croire en sûreté. Chaque homme bien mis que j'apperçois de

mes fenêtres, à cheval ou à pied, je le prends pour lui.

Je suis sûre que vous vous hâterez de me faire quelques mots de réponse. On me procurera demain de grand matin un homme à cheval pour vous porter ma lettre. Il n'y a pas d'apparence que vous puissiez me répondre par la même voie, puisque vous serez obligée de voir auparavant Mde. Townsend. Cependant j'attendrai de vos nouvelles avec une extrême impatience. Songez que je n'ai point d'autre amie que vous; qu'étrangère comme je suis dans ce canton, je ne sais de quel côté tourner, ni quel lieu je dois choisir, ni à quelle résolution je dois m'arrêter. Connoissez-vous rien de si terrible!

Madame Moore chez laquelle je suis, est une veuve de fort bonne réputation. Du moins c'est le témoignage qu'on m'en a rendu dans une boutique voisine où j'ai acheté un mouchoir pour avoir occasion de m'informer de son caractère avant d'entrer chez elle. Je ne mettrai pas le pied hors de sa maison, que je n'aie reçu votre réponse. -- Dans la vue de me dérober plus sûrement, j'ai feint en descendant du coche, d'attendre une chaise que j'espèrois rencontrer en chemin, pour me rendre à *Hendon*, petit village peu éloigné de Hamstead; et prenant en effet cette route, je me suis promenée, quelque temps sur la hauteur, d'abord faute de savoir à

quoi me déterminer, et aussi dans le dessein de m'assurer que je n'étois pas observée avant de me hazarder à chercher un logement.

Vous aurez la bonté, ma chère, de m'adresser votre lettre sous le nom de Miss *Henriette Lucas*.

Si je ne m'étois pas échappée avec tant de bonheur, j'étois résolue de tenter plusieurs fois mon entreprise. Il m'avoit écrit qu'il devoit sortir pour aller à l'officialité; car malgré la promesse qu'il m'avoit arrachée, je refusois constamment de le voir. --- Après une faute capitale, qu'il est difficile et presque impossibe, ma chère, d'éviter un grand nombre d'autres écarts, qui viennent comme nécessairement à la suite du premier! La crainte de manquer le succès de mon premier effort, m'avoit fait prendre le parti de lui déclarer que je ne jetterois pas les yeux sur lui de toute une semaine, dans la vue de me procurer le temps de tenter mon dessein par différentes voies. Si j'avois été trop observée, j'aurois pris le parti, après l'exemple que j'avois eu de son intelligence avec les femmes de la maison, de descendre brusquement, de sortir dans la rue, et de me jeter dans la première maison que j'aurois trouvée ouverte pour y demander la protection des premières personnes qui se seroient présentées. Quel nom donnerez-vous à des femmes qui ont été capa-

bles d'abandonner une malheureuse personne de leur sexe dans une telle situation ? D'ailleurs je leur ai trouvé l'air si coupable, la contenance si embarrassée, lorsque j'ai consenti à les voir le matin, après qu'il étoit sorti, tant d'empressement à me faire monter au second étage, pour me convaincre par la vue des rideaux et du lambris brûlés, que l'incendie avoit été réel ; qu'en feignant de croire tout ce qu'elles s'efforçoient de me persuader, je me confirmois dans la résolution de fuir de leur maison à toutes sortes de risques.

En prenant la plume, je m'étois proposé de vous faire une lettre très-courte. Mais quelque sujet que je traite, je suis embarrassée à finir, lorsque c'est à vous que j'écris. Ce sujet de reproche n'est pas nouveau. Ainsi n'attribuez pas uniquement ma longueur à l'embarras d'une aussi touchante et aussi malheureuse situation ; quoiqu'elle soit bien capable, vous en conviendrez d'occuper entièrement toutes les facultés de *votre infortunée et toujours affectionnée*

CLARISSE HARLOVE.

## LETTRE CCXXXI.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*Vendredi, à deux heures du matin.*

VICTOIRE ! Triomphe ! Chante avec moi, Belford, Clarisse et victoire. Quel heureux homme que ton ami ! Sotte et chère petite novice, de ce faire entendre, en donnant ses ordres au cocher, et de choisir Hamstead pour retraite, entre tous les villages voisins de Londres ; un lieu où nous avons été plusieurs fois ensemble !

Il me semble que j'ai quelque regret qu'elle ne s'y soit pas pris plus adroitement! Je commence à craindre qu'il ne me soit trop facile de la trouver. Que n'a-t-elle su combien la difficulté relève pour moi le prix des choses ! Avec la moindre envie de m'obliger elle ne se seroit sûrement point arrêtée à Hamstead, si près de Londres.

Après ces chants de joie, tu me demandes si j'ai déja fait rentrer ma charmante sous le joug. Non, Belford. Mais savoir où elle est, c'est à peu près comme si je l'avois déja en mon pouvoir. C'est un plaisir délicieux pour moi de me représenter sa surprise et son effroi, lorsqu'elle me verra sortir de terre devant elle. Quel air coupable elle aura à la vue d'un amant

outragé, d'un mari reconnu, qu'elle n'a pu fuir sans la plus noire *félonie*. Compte que mon attentat nocturne de mercredi en est plus qu'effacé.

Mais tu dois être impatient d'apprendre comment je suis parvenu à la découvrir. Lis la lettre que tu trouveras jointe à celle-ci. Si tu te souviens des instructions que j'ai données de temps en temps à mon valet, dans la crainte du malheur qui m'est arrivé, elle t'apprendra tout ce que je dois attendre de la diligence et des soins de mon drôle, s'il se soucie de reparoître jamais aux yeux de son maître. Il n'y a pas une demi-heure que je l'ai reçue. J'allois me mettre au lit tout habillé; mais elle a réveillé si vivement mes esprits, qu'à minuit, qu'il est actuellement, j'ai envoyé sur-le-champ des ordres à *Blunt*, pour avoir un carrosse et mon cocher ordinaire à la pointe du jour : et ne sachant que faire de moi, non-seulement j'ai pris la plume pour t'écrire dans la joie de mon cœur, mais j'ai médité sur la conduite que j'ai à tenir lorsque je me présenterai devant ma charmante; car je prévois toute la peine que j'aurai à combattre sa mauvaise humeur.

*Monsieur, mon très-honoré Maître.*

« CELLE-CI (*) est pour vous certifier

(*) Le style de cette lettre est fort grossier dans l'orthographe : l'imitation seroit choquante et illisible en françois.

comme quoi je suis à Hamstead, où j'ai trouvé Madame, qui loge chez une veuve Moore. J'ai si bien arrangé les choses, qu'elle ne peut bouger que je ne sois informé de ses allées et venues. Comme je savois que je n'aurois jamais osé regarder mon maître entre deux yeux, si je n'avois pas découvert la trace de Madame, quoiqu'elle se fût évadée dans l'espace comme qui diroit d'un quart-heure pendant mon absence. Je suis certain de même que cette nouvelle vous fera beaucoup de plaisir. J'ai promis cinq schellings au porteur Pierre Patrice, qui n'a pas voulu partir à moins et sans un pour boire, parce qu'il est près de minuit, et j'étois bien aise d'attendre que tout fût clos et coi dans le logis de Madame, avant de dépêcher vers vous. Il me reste une bonne partie de votre argent entre les mains; mais je n'ai pas jugé à propos de payer l'homme d'avance, de crainte qu'il ne me jouât de quelque tour. Ainsi, Monsieur aura la bonté de le satisfaire.

« Madme n'a aucune connoissance que je sois ici aux environs; mais j'ai cru ne pas devoir quitter la place, parce qu'elle n'a pris son logement qne pour quelques nuits.

« Si Monsieur vient demain à Upper-Flask, j'aurai soin de me tenir en vue pendant tout le jour aux environs du cabaret, qui n'est pas loin du logement de Madme. J'ai emprunté un habit d'une autre cou-

leur que la livrée de Monsieur, et j'ai pris une perruque noire, de sorte que Madame ne me reconnoîtroit pas, quand par hazard elle viendroit à m'appercevoir. Mais pour me déguiser encore mieux, je fais semblant d'un mal de dents qui m'oblige de tenir mon mouchoir à la bouche ; et ce n'est pas blesser beaucoup la vérité, car il me reste encore de la douleur de cette dent que Monsieur se souvient de m'avoir cassée d'un coup de poing.

« Les incluses sont deux lettres que Madame m'avoit ordonné de porter, avant qu'elle eût quitté la maison ; l'une chez M. Wilson pour Miss Howe ; l'autre pour Monsieur. Mais je savois que Monsieur n'étoit pas dans le lieu où la sienne étoit adressée ; et la cranite de ce qui est arrivé m'a fait prendre le parti de les garder pour Monsieur, et comme ça je n'ai pas pu vous les remettre, avant que je vous visse. J'ai fait croire à Madame que j'avois porté celle de Miss Howe chez M. Wilson, et que je n'y avois rien trouvé pour elle, comme elle désiroit le savoir. Sur quoi je prends la liberté de me dire, Monsieur et très-honnoré Maître, votre respectueux et jadis heureux serviteur, »

WILL-SOMMERS.

Il est clair que les deux lettres qu'il appelle *incluses*, n'ont été écrites que pour l'écarter ; et celle qui m'est adressée pour

me donner le change à moi-même. Voici le billet à Miss Howe, qui ne contient que trois lignes.

*Jeudi, 8 Juin.*

« Je ne vous écris, ma chère Miss Howe, que pour tenter si le passage est ouvert à mes lettres. Vous en recevrez bientôt une fort longue, si je ne suis pas misérablement prévenue !!! »

CL. HARLOWE.

Hé bien, Belford, crois-tu que cette ruse ne justifie pas les miennes ! N'est-ce pas usurper mes droits ? et n'en sommes-nous pas venus par degrés à voir qui des deux sera le plus habile à tromper l'autre ? Grace à mon étoile, il me semble qu'à présent nous sommes bien de pair sur ce point ; et tu te figures bien que ma conscience en est fort soulagée.

(¶) Et si Hudibras dit vrai, la chère fugitive a bien du plaisir en venant : sans doute, le plaisir d'être dupe vaut celui d'en faire. Le plaisir du peuple attroupé autour de l'escamoteur est d'autant plus grand, qu'il devine moins le secret de ses tours : et moins il le conçoit, plus il admire l'adresse du charlatan. (♭)

Voilà la seconde des incluses de Will, la lettre que m'avoit adressée ma chère bohémienne

*Jeudi, 8 Juin.*

« Ne me donnez pas sujet, M. Lovelace, d'appréhender votre retour. Si vous ne

voulez pas que je vous haïsse toute ma vie, écrivez-moi deux mots par le porteur, pour m'assurer que d'une semaine entière vous n'entreprendrez point de me voir. Je ne pourrois vous regarder en face, sans un mélange égale de honte et d'indignation. La grace que je vous demande de m'obliger sur ce point, n'est qu'une bien foible expiation de l'infâme traitement que j'ai reçu de vous cette nuit.

« Vous pouvez prendre ce temps pour faire un voyage chez votre oncle : et je ne doute pas que si les Dames de votre famille sont aussi bien disposées pour moi que vous m'en avez assurée, vous ne puissiez en engager du moins une à m'honorer de sa compagnie. Après la bassesse de votre conduite avec moi, vous ne serez pas surpris que j'exige cette preuve de votre honneur pour l'avenir.

« Si le capitaine Tomlinson vient dans l'intervalle, je puis l'entendre, et vous écrire ce qu'il m'aura communiqué. Mais si vous me voyez avant la fin de la semaine, vous n'en aurez l'obligation qu'à quelque nouvelle violence dont vous ne connoissiez pas les suites. Accordez-moi donc les deux mots que je vous demande, du moins si vous souhaitez que je confirme le pardon que vous avez extorqué à l'infortunée »

CL. HARLOWE.

Voyons, Belford. Que peux-tu dire à présent, en faveur de cette chère friponne ?

Il

Il paroît qu'elle étoit pleinement déterminée à la fuite, lorsqu'elle m'écrivoit dans ces termes. Elle vouloit donc aussi m'armer contre moi-même, en me pressant de lui accorder une semaine dont elle croyoit avoir besoin pour réussir pleinement dans son projet; et plus méchamment encore, elle vouloit me charger de la folle commission d'amener à Londres une de mes cousines, pour nous donner la satisfaction d'apprendre à notre arrivée son évasion et ma honte éternelle. Crois-tu qu'il y ait quelque punition assez sévère pour ce noir petit démon?

Mais observe, je te prie, quel air plausible elle donne par ce billet, à la résolution de ne me pas voir d'une semaine; supposé qu'elle ne trouvât pas plutôt l'occasion de s'évader. Vois comment la provision d'eau et de biscuit se trouve expliquée, tout puérile que nous a paru cet expédient.

Le carrosse ne paroît point encore; et quand il seroit arrivé je m'apperçois qu'il n'est pas jour, et qu'il est trop tôt pour tout, excepté pour mon impatience. Comme j'ai déja pris mes mesures, et que je ne puis m'occuper que de mon triomphe; je vais relire sa violente lettre (*) pour me fortifier dans mes résolutions. Jusqu'à présent mes idées ont été si noires,

(*) Celle qu'il avoit trouvée dans sa chambre.

que je n'ai pas voulu m'arrêter trop à ce qui n'étoit capable que d'en augmenter le trouble. Mais depuis que la perspective est changée, mon imagination plus gaie peut y répandre un jour agréable, comme un rayon de soleil qui tombe sur la plaine noircie par les ombres, et la change en une verdure brillante.

Lorsque j'aurai tiré de ma charmante l'explication de quelques endroits de sa lettre, et que je lui en aurai fait expier d'autres ; je te promets une copie de ce curieux ouvrage.

Il suffit à présent de te dire, en premier lieu, *qu'elle est déterminée à n'être jamais ma femme.* Assurément, Belford, la violence ne doit avoir aucune part dans un engagement de cette importance. La violence fut le crime de ses parens, et je les ai trop condamnés pour être capable de mériter le même reproche. Je suis donc bien aise de connoître ses intentions sur un point si essentiel.

*Je l'ai perdue d'honneur*, dit-elle, c'est un mensonge grossier, dans le sens même qu'elle le prend. Si j'avois fait ce qu'elle dit, peut-être n'auroit-elle pas pris la fuite.

*Elle se voit jetée dans le vaste espace du monde.* Je conviens que la colline d'Hamstead lui offre d'assez jolies perspectives et assez étendues ; mais ce n'est pourtant pas le vaste espace du monde. D'ailleurs si c'est ce qui l'afflige, j'espère la faire

bientôt rentrer dans une enceinte plus étroite.

*Je suis tout-à-la-fois l'ennemi de son ame et de son honneur.* Accusation bien cruelle, qui n'est après tout qu'un nouveau mensonge ! La vérité est, que j'aime fort son ame, mais que dans cette occasion je n'y pense pas plus qu'à la mienne.

*La voilà reduite à chercher des secours étrangers.* N'est-ce paspar sa faute? Rienn'est assurément plus contraire à mes désirs.

*Elle se voit tombée de l'indépendance, dans un état d'assujettissement et d'obligation.* Jamais elle n'a connu l'indépendance ; et c'est un état qui ne convient à aucune femme, de quelque âge et de quelque condition qu'on la suppose. A l'égard de celui *d'obligation*, qu'on me nomme quelqu'un parmi les vivans, qui n'y soit point assujetti. Les obligations mutuelles sont l'essence et l'ame de la vie sociale. Pourquoi seroit-elle dispensée de cette commune nécessité ? Celui dont elle fait aujourd'hui l'objet de sa fureur, ne souhaite certainement pas d'en être exempt. Il a *dépendu* long-temps d'elle, et toute sa joie seroit de lui avoir plus d'obligation qu'il ne peut s'en vanter jusqu'à présent.

Elle parle de *l'imprécation de son père.*— Mais n'ai-je pas rendu cent fois le change à ce vieux tyran ? D'ailleurs pourquoi fait-elle tomber sur moi les fautes d'autrui ? N'ai-je pas assez des miennes ?

Mais je vois percer le crépuscule grisâtre du matin naissant. Reprenons en deux mots. La lettre de cette chère personne est un recueil d'invectives, qui ne sont pas fort nouvelles pour moi, quoique l'occasion de les employer le soit sans doute pour elle. J'y remarque une teinte d'un esprit romanesque et en contradiction avec lui-même. Elle aime; elle hait; elle m'encourage à pousser mon entreprise, en me faisant remarquer que j'en ai le pouvoir, tandis qu'elle me supplie de n'en point user. Elle appréhende l'indigence, et n'en est pas moins résolue d'abandonner sa terre; en faveur de qui? de ceux qui ont causé toutes ses disgraces. Enfin, quoiqu'elle soit bien résolue de n'être jamais à moi, elle a quelque regret de me quitter, parce qu'elle voit des apparences d'ouvertures pour se réconcilier avec ses parens.

Mais jamais l'aurore ne fut si paresseuse. Et le carrosse se fait trop attendre aussi. -- Quelqu'un qui demande à me voir, Dorcas? -- Et qui peut avoir besoin de moi si matin?

Monsieur Tomlinson, dis-tu? Assurément cet homme-là doit avoir marché toute la nuit. Quelque matinal que je sois d'habitude, comment a-t-il pu se promettre de me trouver déja levé? N'importe. Que le carrosse arrive seulement. Le Capitaine, qui est la bonté même, ne fera pas difficulté de m'accompagner jusqu'au bas

de la colline, quand il devroit être obligé de revenir à pied. Ainsi, sans perdre un moment, je pourrai l'entendre et lui expliquer mes idées.

Fort bien. Je commence à croire que cette fuite rebelle pourra tourner à mon avantage; comme les révoltes, dans un état, tournent presque toujours au profit du souverain.

Cher capitaine! Qu'elle joie j'ai de vous voir! Vous ne pouviez arriver plus à propos! -- Voyez, voyez paroître l'aurore aux doigts de rose; (¶) voyez la secouer de son manteau la rosée de ses pleurs, le soleil qui se lève et réjouit les mortels, et qui chassant les vapeurs suspendues sur les plaines, promet un jour radieux. (*) (♭) Pardon, Monsieur, si je vous salue en style poétique. Ce sont des vers de mon poëte favori. Celui qui se lève avec l'alouette, chantera avec elle. (**) Que d'étranges nouvelles, Capitaine, depuis que je ne vous ai vu! Imprudente Clarisse! Mais je vous reconnois trop de bonté pour révéler à M. Jules Harlowe les erreurs de cette beauté capricieuse. Elles peuvent se réparer. Il faut que vous preniez la peine de m'accompagner une partie du chemin. Je sais que votre plus grande satisfaction est de concilier les différends. C'est l'office

(*) Vers Anglois.
(**) Proverbe Anglois.

de la prudence, de remédier aux téméritées de l'imprudence et de la folie.

Mais le repos et le silence régnent encore autour de moi... Qu'entends-je? C'est le bruit d'un carrosse, qui retentit dans l'éloignement.--Je pars. Je vais revoir cette femme angélique! Dieu d'amour! Ah! c'est ici ta cause. Récompense, comme tu le dois, mes peines et ma constance. Seconde mes efforts pour ramener sous ton empire cette charmante fugitive. Fais-lui reconnoître sa témérité! Qu'elle se repente de ses insultes; qu'elle implore ma clémence; qu'elle me demande de la recevoir en grace, et d'ensevelir dans l'oubli l'odieux souvenir de ses offenses contre toi, son maître et le mien; contre moi, le plus fidelle et le plus volontaire de tes esclaves.

Enfin le carrosse est à la porte.... J'y vole..... Passez, cher Capitaine; je vous suis.... De grace, Monsieur.--Je vous en supplie, Monsieur: la civilité ne consiste pas dans les cérémonies.

Enfin, paré comme un jour de nôces, le cœur enflé de désir et d'espérance, suivi d'un laquais que ma belle n'a jamais vu, je suis déja à Hamstead.

## LETTRE CCXXXII.

### M. LOVELACE à M. BELFORD.

*D'Uppers Flask à Hamstead, Vendredi 9 Juin, à 7 heures du matin.*

C'EST de Hamstead, cher ami, c'est de l'hôtellerie du coche que je t'écris. J'y suis depuis plus d'une heure. Quel esprit industrieux j'ai reçu de la nature ! On ne me reprochera pas de manger le pain de l'oisiveté. Je me donne des peines sérieuses pour avoir tout le plaisir que j'ai. En vérité je ne puis m'empêcher de m'admirer moi-même. Avec une ame si active, j'aurois fait par-tout une figure éclatante, dans quelque état que j'eusse été placé. Mais si j'avois été un prince! Oh, à coup sûr j'aurois été un grand prince ! Je vous aurois mené une danse militaire égale à celle du fameux conquérant de Macédoine. J'aurois entassé couronnes sur couronnes, et dépouillé tous mes voisins, pour mériter le nom de *Robert* (*) *le grand*. Et j'aurois été faire la guerre au Grand-Turc, au Persan, au Mogol, pour leurs serrails, et je n'aurois pas laissé à tous ces monarques Orientaux, une jolie femme sur laquelle je n'eusse pris mes droits.

(*) Robert est son nom de baptême.

Après m'être muni de toutes les informations qui conviennent à mes vues, il me reste tant de loisir, que je puis l'employer à t'écrire. Cependant je me servirai de ma méthode d'abréviation, pour ménager le temps. Le sujet est maintenant devenu digne de moi. Il est, je crois encore trop tôt pour me présenter à ma charmante, qui a besoin de repos après deux ou trois jours de fatigue; et d'ailleurs je te dois quantité d'éclaircissemens préliminaires sur mes opérations futures, afin que tu en conçoives mieux l'ensemble, et que tu puisses en saisir l'enchaînement.

Je me suis séparé du Capitaine au pied de la colline, et je l'ai laissé triplement instruit, c'est-à-dire, pour les trois suppositions du fait, du probable et du possible. Si je puis revoir ma charmante et faire ma paix avec elle, sans la médiation de ce digne conciliateur, ce sera le mieux. C'est mon ancienne maxime en amour d'y faire intervenir le moins de secours étrangers qu'il m'est possible; et je regrette aujourd'hui de ne pouvoir me tenir à cette règle. Qui sait même si ma charmante ne s'en trouveroit pas mieux? Je ne puis lui pardonner de pousser l'indifférence pour moi jusqu'à être prête à m'abandonner pour jamais, sous un prétexte frivole, ni même sous aucun prétexte que ce soit, sans aucune apparence de raison. Si je la trouve trop difficile.... Mais suspendons les me-

naces, jusqu'à ce qu'elle soit en mon pouvoir. Tu sais quel est mon serment.

Voici toutes les circonstances que j'ai pu recueillir du récit de Will, de celui des gens de l'hôtellerie, et des informations que Will a tirées du cocher.

Le coche de Hamstead n'avoit encore que deux personnes, lorsque ma belle fugitive y est montée. Mais elle a feint d'être fort pressée; et payant pour les places vacantes, elle a fait partir aussi-tôt la voiture. En arrivant au terme, elle est descendue à l'hôtellerie avec les deux passagers qui l'ont quittée sans doute avec beaucoup de respect. Elle est entrée dans la maison; elle a demandé une tasse de thé et l'usage d'une chambre pour une demi-heure. On lui a donné la chambre d'où je t'écris. Elle s'est assise à la même table, et je crois sur la même chaise où je suis actuellement. Ah! Belford, si tu connoissois l'amour, tu sentirois le prix de ces légères circonstances!

Elle paroissoit fort abattue et fatiguée. L'hôtesse, charmée de sa figure, s'est crue obligée de lui tenir compagnie. Elle lui a offert du pain et du beurre pour prendre avec son thé. -- Non, a-t-elle répondu, je ne me sens pas d'appétit. --- Cette femme lui a proposé de goûter de ses biscuits qui étoient excellens.--Ce qu'il vous plaira, lui a-t-elle dit.- L'hôtesse, étant sortie un moment pour aller prendre quel-

ques biscuits, s'est apperçue à son retour, que la chère fugitive s'efforçoit de contenir la violence d'une douleur à laquelle il paroissoit qu'elle s'étoit abandonnée dans le court intervalle de son absence.

Cependant, lorsqu'on lui a servi le thé, elle a prié l'hôtesse de s'asseoir. Elle a fait quantité de questions sur les villages voisins et sur les routes. L'hôtesse a pris la liberté de lui dire, qu'elle lui croyoit quelques sujets de chagrin. -- Les personnes sensibles, a-t-elle répondu, ne quittent point leurs amis sans beaucoup de tristesse. -- C'est de moi, sans doute, qu'elle vouloit parler.

Elle n'a pas fait la moindre question sur les logemens; quoiqu'on doive juger par la suite, qu'elle ne se proposoit pas d'aller cette nuit plus loin qu'à Hamstead. Après avoir pris deux tasses de thé, elle a mis un biscuit dans sa poche; chère petite créature apparemment pour lui servir de souper. Elle a laissé sur la table un demi écu, dont elle a refusé de prendre le reste; et poussant un soupir, elle s'est disposée à partir, en disant qu'elle alloit continuer son chemin vers Hendon, c'est un des lieux dont elle avoit demandé la distance. On lui a proposé d'envoyer savoir, s'il n'y avoit pas quelque voiture de Hamstead, qui allât le même soir à Hendon. Elle a répondu que c'étoit prendre une peine inutile, parce qu'elle espéroit rencontrer une chaise qui

venoit au-devant d'elle. Autre de ses petites ruses, je suppose : car depuis hier au matin, avec qui et comment auroit-elle pu prendre un arrangement de cette nature ?

Tous ceux qui l'ont vue se disoient entr'eux, qu'un air si noble dans sa figure et dans sa conduite, annonçoit une personne de qualité. Comme elle étoit sans aucune suite, et que ses beaux yeux ( c'est l'expression de l'hôtesse, quoiqu'étrangère et femme ) paroissoient rouges et enflés, ils n'ont pas douté qu'elle ne fût dans le cas d'avoir fui ses parens ou ses tuteurs ; car ils l'ont jugée trop jeune, avec certain air de vierge, pour la croire mariée. Un mari, me disent-ils, n'abandonneroit point à elle-même une femme de cet âge et de cette beauté ; ou ne lui causeroit pas les chagrins qu'elle porte empreints sur son visage. Ils ajoutent, que pendant quelques momens, ils ont remarqué tant de trouble dans ses regards, qu'ils l'ont soupçonnée d'un funeste dessein contre elle même.

Toutes ces observations réunies n'ont pas manqué d'exciter leur curiosité. Ils ont engagé un laquais de grand seigneur, c'est leur terme, qui buvoit bouteille avec le valet de l'écurie, à suivre toutes ses traces. Je viens d'apprendre d'eux-mêmes le récit qu'il leur a fait.

» Elle a pris effectivement son chemin

» vers Hendon, passant près du château
» sur la colline; mais là elle s'est arrêtée
» pour jeter les yeux autour d'elle et
» dans la vallée qui s'offroit à ses pieds. »
Ensuite tournant ses regards sur Londres, elle a porté son mouchoir à ses yeux, comme si elle eût pleuré, se repentant peut-être de la démarche téméraire où elle s'est engagée, et souhaitant pouvoir retourner sur ses pas. Je le répète, Belford; c'est le meilleur parti qu'elle puisse prendre. Malheur à la fille qui, après avoir pensé à devenir ma femme, sera capable de me fuir et de renoncer pour jamais à moi!

» Ensuite, s'étant remise à marcher,
» elle a fait quelques pas et s'est encore
» arrêtée, et comme si la route avoit com-
» mencé à lui déplaire, après avoir recom-
» mencé à pleurer, elle est retournée vers
» Hamstead. »

Je suis ravi qu'elle ait tant pleuré; parce que dans les plus grands chagrins, un cœur qui reçoit ce soulagement devient capable de résister à la plus grande douleur. De là vient que je n'ai jamais été fâchée de voir rouler ces belles perles des yeux d'une belle femme. Combien de fois n'ai-je pas souhaité depuis hier après midi, de pouvoir pleurer à chaudes larmes!

« Bientôt elle a vu venir vers elle un
» carrosse vide, à quatre chevaux. Elle a
» quitté le sentier qu'elle suivoit, pour
» aller à sa rencontre, dans le dessein

» apparemment de parler au cocher ,
» s'il s'étoit arrêté pour lui faire les pré-
» mières questions. Il l'a regardée atten-
» tivement. Mais tous les passans lui
» payoient cette espèce de tribut , ce qui
» servoit à lui rendre moins suspect ce
» drôle qui la lorgnoit fixement. » Heu-
reux coquin de cocher , si tu avois su qui
daignoit te regarder , et qui tu pouvois
obliger ! Et c'étoit la divine Clarisse que
tes yeux comtemploient ! Ma Clarisse Har-
lowe ! Mais quel bonheur pour moi que tu
aies été aussi stupide que les animaux que
tu conduis , autrement comme on m'au-
roit fait voir du chemin , en emmenant ma
proie ! « En un mot , il paroit que la belle
» aussi bien que le cocher ont tous deux
» manqué de résolution. Les chevaux ont
» suivi la route , et le cocher sans doute
» a tourné plusieurs fois les yeux derrière
» lui ; tandis que regretant l'occasion
» qui s'éloignoit à une distance irrévoca-
» ble , elle a poussé des soupirs , en sui-
» vant la voiture des yeux , elle a recom-
» mencé à verser des larmes qui ont été
» observées par l'espion.

» Pendant ce temps elle regagnoit le
» village d'Hamstead , elle regardoit au
» visage chaque personne qu'elle rencon-
» troit; et poussant quelquefois son haleine
» sur sa main , elle l'appliquoit sur ses
» yeux , pour en dissiper la rougeur , et
» sécher ses larmes. Enfin la vue d'un

» écriteau qui offroit des logemens à louer,
» l'a fait avancer et retourner plusieurs
» fois, comme incertaine du parti qu'elle
» devoit prendre. Elle n'a pas laissé de
» passer au-delà de cette maison : et l'es-
» pion arrêté alors par quelques gens de
» sa connoissance l'a perdu de vue pen-
» dant quelques minutes. Mais il l'a bientôt
» vue sortir d'une boutique de marchand
» de toiles, où elle paroissoit avoir fait
» quelques emplettes, accompagnée d'une
» servante qu'elle avoit engagée, comme
» l'effet l'a prouvée, à la conduire dans la
» maison où elle est actuellement logée.
» Ne la voyant plus reparoître, après
» l'avoir attendue plus d'une heure, il
» est revenu à l'hôtellerie, persuadé qu'elle
» devoit y avoir pris un logement. (*)

Will s'étoit procuré toutes ces informations avant mon arrivée, par le soin qu'il avoit eu de raconter en échange diverses particularités dont j'ai chargé depuis long-temps sa mémoire, à force de les lui répéter de bouche et par écrit. Ainsi j'ai trouvé les gens de cette maison déja dans mes intérêts. Ils m'ont répété tout ce qu'il leur avoit dit, avec des souhaits pour le succès de mon entreprise.

Mais il a commencé par me rendre compte de l'idée qu'il leur avoit fait pren-

(*) Voyez Lettre CCXXX de ce vol.

dre de sa maîtresse et de moi. C'est un détail dont il est nècessaire que tu sois informé ; et j'ai encore un peu de temps devant moi. Une servante de cette hôtellerie, qui revient de faire une commission, m'assure qu'elle a vu Mde. Moore, (à qui je destine ma première visite) entrer dans la maison d'une vieille fille de son voisinage, nommée Miss *Rawlings*, et sa sœur, si respectée pour sa prudence, qu'aucune femme du bourg n'entreprend rien d'important sans la consulter. J'ai chargé aussitôt mon honnête cocher de veiller à la porte de cette oracle d'Hamstead, pour m'avertir du moment où Mde. Moore retournera chez elle. J'espère que l'entretien des deux commères ne durera pas plus que mon récit, dont je ne veux pas que tu perdes un seul mot.

« Will avoit donc raconté à ceux qui » avoient voulu l'entendre, que sa maî» tresse étoit mariée tout nouvellement à » un gentilhomme des plus accomplis, » mais si vif et si dissipé qu'étant mortelle» lement jalouse, elle l'avoit quitté dans » un accès de cette furieuse passion. Quoi» qu'elle l'aimât tendrement, et qu'étant » une des plus belles femmes du monde, » comme ils en avoient pu juger par leurs » propres yeux, elle en fût adorée, sa » jalousie, s'il lui étoit permis de le dire, » (mais la vérité étoit la vérité) l'avoit » rendue si capricieuse, d'une humeur si

» sombre, que lorsqu'il refusoit de faire
» ses volontés, s'agit-il d'une bagatelle,
» elle étoit toujours prête à le quitter.
» C'étoit un tour qu'elle lui avoit déja
» joué deux ou trois fois, mais avec toute
» l'innocence et toute la vertu du monde.
» Elle se retiroit ordinairement chez une
» de ses intimes amies, jeune demoiselle
» remplie d'honneur, quoique trop indul-
» gente pour elle sur ce point, qui étoit
» à la vérité son *unique* défaut. Cette
» raison avoit porté son maître à la mener
» à Londres; car leur résidence ordinaire
» étoit à la campagne. Mais pour avoir
» refusé depuis peu de satisfaire à ses
» questions sur une femme avec laquelle
» on l'avoit vu au parc de S. James, elle
» l'avoit traité avec sa rigueur ordinaire,
» dès la première fois qu'elle étoit venue
» à la ville; et le pauvre gentilhomme
» étoit à demi fou de cette aventure.

» Et ce pauvre gentilhomme est en
» effet bien à plaindre, s'écrièrent ces
» honnêtes gens, qui s'attendrissoient de
» pitié pour moi, avant même de m'avoir
» vu Ensuite il avoit expliqué par quel
» hazard il avoit découvert les traces de
» sa maîtresse. En un mot, il les avoit
» fait entrer si vivement dans mes inté-
» rêts, qu'ils lui avoient prêté un habit
» pour se déguiser, et qu'à sa prière, le
» maître de l'hôtellerie s'étoit informé s'il
» étoit certain qu'elle eût pris un loge-

» ment chez Md. Moore, et pour com-
» bien de temps. Il avoit su par cette
» voie qu'elle s'étoit engagée pour une
» semaine, qu'oiqu'en même temps elle
» eût ajouté qu'elle ne croyoit pas faire
» un si long séjour à Hamstead ; et c'étoit
» alors qu'il m'avoit dépêché un exprès,
» avec la lettre que je t'ai communiquée. »

A mon arrivée, ma personne et mes habits répondant fort bien à la description de Will, tous les gens de l'hôtellerie étoient disposés à la vénération pour moi. Je poussois quelquefois un soupir ; quelquefois je prenois une contenance plus gaie, mais qui laissoit voir un chagrin mal déguisé, plutôt qu'une joie réelle. Ils ont dit à Will, qu'il étoit bien fâcheux qu'une dame si charmante fût d'une humeur si ombrageuse : que ces fuites inconsidérées l'exposoient à de grands dangers ; qu'il se trouvoit de tous côtés des libertins (*des Lovelaces à chaque pas, Belford !*) sur-tout aux environs de la ville ; que les gens de cette espèce étoient capables de tout entreprendre pour trouver accès auprès d'elle ; et que quand leurs efforts seroient vains, ils pouvoient nuire du moins à sa réputation, et lui faire perdre tôt ou tard l'affection d'un mari si respectable. Les bonnes ames que les gens de Hamstead ! Conviens-en, Belford.

J'ai fait appeler le maître de l'hôtellerie --Un mot, Monsieur ! J'apprends de mon valet, lui ai-je dit gravement, qu'il ne

vous a pas caché les raisons qui m'amènent ici. Fâcheuse aventure, Monsieur! Très- fâcheuse aventure! Mais jamais femme ne fut plus vertueuse.

Elle en a bien l'air, Monsieur, a-t-il répondu. Il est bien malheureux qu'une jeune Dame soit capable de ces petits entêtemens, sur-tout avec un mari d'aussi bon naturel que vous le paroissez.

Un enfant gâté par sa mère, Monsieur! un enfant gâté : voilà tout le mal : mais (en poussant un soupir) il faut s'armer de patience. Ce que vous pouvez faire pour moi dans cette occasion, c'est de me prêter une redingotte ; n'importe laquelle. Si ma femme m'appercevoit de loin, peut-être me seroit-il difficile de parvenir à lui parler. Une redingotte avec un capuchon, si vous en avez une de cette espèce. Il faut que je m'approche d'elle, sans qu'elle puisse s'en défier.

Je crains bien, Monsieur, de n'en avoir pas une sortable à vous offrir.

Oh! la première venue : la plus mauvaise sera la meilleure.

L'hôte sort, et rentre un moment après tenant deux redingottes.

Donnez, Monsieur, voilà celle que je préfère ; parce que le capuchon peut se boutonner sur le visage.

Ne me trouvez-vous pas l'air horriblement abattu et chagrin? lui ai-je demandé avec un nouveau soupir.

(¶) Jamais je n'ai vu de gentilhomme dont la physionomie annoncât plus de bonté. Il est bien affreux que vous soyez exposée à pareille épreuve, Monsieur? (♭)

Je suis réellement bien à plaindre, Monsieur, cela est sûr. Cependant vous devez juger que ce n'est pas une légère consolation pour moi, de la retrouver avant que le mal soit plus grand. Mais si je ne puis la guérir de ces cruels caprices, elle me fera mourir de chagrin. Avec tous ses défauts, je l'aime à l'idolâtrie.

L'hôtesse, qui nous écoutoit à quelque distance, s'est approchée par un mouvement de compassion. Puis-je vous demander, Monsieur, m'a-t-elle dit d'un ton radouci, si Madame a jamais été mère? --Hélas! non, ai-je répondu en soupirant; il y a fort peu de temps que nous sommes mariés. Je puis vous assurer néanmoins que c'est sa faute, s'il n'en paroît encore aucun fruit. (Tu sais, Belford, si je mentois d'une sylabe:) mais, pour vous parler de bonne foi, Madame; elle est d'une réserve.....

Je vous entends, a repris ma tendre hôtesse avec un sourire: Madame est fort jeune, Monsieur. Je me souviens d'avoir connu de mon temps deux jeunes Dames de ce caractère ombrageux. Mais comme elle vous aime (et je la trouverois bien étrange en effet de ne pas vous aimer) elle n'aura pas plutôt l'espérance d'être

mère, que ces petites inégalités disparoîtront, et qu'elle fera la meilleure de toutes les femmes. – C'est mon espérance, ai-je répondu.

(¶) C'est une des plus belles Dames que j'aie jamais vues. J'espère, Monsieur, que vous ne voudriez pas la traiter à la rigueur. Tous ces caprices s'évanouiront, Monsieur, si elle devient une fois maman, je vous le garantis.

Il me seroit impossible d'être sévère avec elle : elle le sait bien. Au moment où je la vois, un seul regard tendre fait tomber tout mon ressentiment. (♭)

Pendant ce temps-là, j'ajustois la redingotte de l'hôte, et Will y arrangeoit les nœuds de ma perruque, (*) et me boutonoit le capuchon sur le manton. J'ai demandé à l'hôtesse un peu de poudre. Elle m'en a apporté une boîte. J'en ai parsemé légèrement mon chapeau, dont j'ai rabattu un côté, quoique le bord en parût un peu trop brillant pour mon accoutrement, et le baissant sur mes yeux. Croyez-vous, Madame, ai-je dit à l'hôtesse, que je puisse être reconnu ? --Que vous l'entendez admirablement ! s'est-elle écriée. Je ne suis pas surprise, si vous me permettez de le dire, que Madame ait eu quelque petit mouvement de jalousie. --Assurément, si vous avez soin de cacher

(*) Les perruques étoient alors à la mode.

le galon de votre habit, il n'y a personne qui puisse vous prendre pour le même, à moins qu'on ne pût vous reconnoître à vos bas.

La remarque est juste. -- Auriez-vous, ai-je dit à l'hôte, une paire de gros bas à me prêter ou à me vendre pour mettre par dessus les miens. Il n'est question que d'en couper le pied, s'ils ne peuvent pas entrer dans ma chaussure. -- Il m'a offert une paire de mauvais bas de botte, mais blancs. - C'est précisément ce qu'il me faut. -- Il me les a apportés. Allons, Will chausse-les moi--et ils ont donné à mes jambes un air goutteux. La bonne femme s'est mise à rire, et m'a souhaité bon succès. Son mari a fait de même. Tu sais que je ne suis pas mauvais comédien. J'ai pris une canne que j'ai empreuntée de l'hôte ; et baissant les épaules d'environ trois pouces, j'ait fait quelque tour dans le jeu de boule, pour m'exercer un peu à la marche d'un goutteux. Will me raconte que pendant ma promenade, l'hôtesse disoit à l'oreille de son mari : Il n'est pas fait d'hier, j'en réponds ; je gage hardiment que toute la faute n'est pas d'un côté -- L'hôte a répondu que je lui paroissois si gai et de si bon naturel, qu'il ne comprenoit pas qu'on pût être de mauvaise humeur avec moi quoique je pusse faire. Cet homme, Belford, juge fort bien. Je suhaiterois bien que ma charmante pensât comme lui.

Je vais essayer à présent si je pourrois convenir avec Mde. Moore d'un logement et d'autres commodités pour ma femme malade. Car qui sait quelles précautions la chère fugitive a pu prendre, dans la crainte qu'elle a de moi?

Mais la bonne Moore a-t-elle d'autres logemens à louer? Oui, oui, j'ai pris soin de m'en éclaicir, et je trouve, qu'elle a précisément toutes les commodités dont j'ai besoin. Je ne suis pas moins sûr que ma femme en sera satisfaite: parce que tout marié que je suis, graces au ciel, j'ose dire que je suis le maître, et c'est là un mot bien hardi, comme tu sais. Si Madame Moore n'avoit eu qu'un grenier de reste, je ne l'aurois pas trouvé moins de mon goût, en prenant la qualité d'un pauvre Auteur menacé de la prison, qui cherche un asyle et qui a fait quelque argent de ses petits meubles pour être en état de payer son loyer d'avance. Il n'y a point de rôle auquel je ne puisse m'ajuster; voilà ce qui me console.

Enfin la veuve Moore est rentrée, dites-vous! -- Silence, mon cœur! ce lâche cœur, je crois, m'importune plus que ma conscience.

Je serai obligé de prendre d'abord une voix enrouée, et un air dur, pour soutenir tous ces petits mouvemens impertinens. Mais voyons: Marquerai-je de la colère ou de la joie, lorsque je paroîtrai devant

ma charmante? ... De la colère, à coup sûr. N'a-t-elle pas violé sa promesse, et dans un temps encore où je méditois de lui rendre une généreuse justice? Entre les honnêtes gens, l'infidélité n'est-elle pas un crime horrible? Ma règle, pour juger des actions et des choses, a toujours été moins leur nature, que le caractère des acteurs: et sur ce principe, il seroit aussi ridicule pour des jeunes gens, de notre espèce d'être fidelles à leurs engagemens d'amour, qu'il est noir pour une femme d'y manquer envers nous.

Ah! cher Belford, remarques-tu que cette gravité hors de saison n'est que pour appaiser les palpitations d'un cœur difficile à gouverner? Mais je saurai le réduire. J'essaierai de le *tranquilliser*, pendant le chemin que j'ai à faire dans ma victoire. Que ce chemin est court néanmoins! Est-ce la peine de monter? --Oui, montons. Ne suis-je pas un pauvre goutteux? D'ailleurs c'est flatter Mde. Moore, que de paroître avec un équipage pour lui demander un logement. Quelle veuve, quelle servante de Hamstead, oseroit faire la moindre question à l'homme d'importance qui se présente dans un carrosse?

J'abandonne mon cocher et mon laquais à la direction de Will. Jamais coquin ne fut plus hideux qu'il le paroît dans son déguisement. Il ne peut être reconnu que du diable et de son autre maître, qui lui

ont tous deux imprimé leur marque. Pour la mienne, il la portera toute sa vie sur sa maudite mâchoir ; car le coquin sera pendu avant que l'âge fasse tomber le reste des dents que je lui ai laissé.

Je suis parti !

*Fin du Tome Sixieme.*

# TABLE

## DES SOMMAIRES

### Du Tome Sixième.

LETTRE CCI. Lovelace à Belford. *Il se trouve avec Clarisse à déjeûner. Scène dans laquelle il fait voler en l'air sa tasse à thé, etc. Il la jette dans l'épouvante par la liberté de ses poursuites.* Folâtreries : *leur usage en amour. Il veut essayer* des surprises de la nuit. *C'est une femme au cœur de lion, dans tout ce qui touche à son honneur. Il faudra qu'il ait recours à ses* coups de maître. *Fable du soleil et du vent du nord. La maison de Mde. Fretchvill est un embarras. Il fait avoir la petite vérole à cette Dame. Autres artifices pour ramener Clarisse au cas qu'elle s'échappe. Le plan de Miss Howe relativement à Mde. Townsend est, dit-il, une épée qui pend sur sa tête. Il va prendre des mesures pour le faire avorter. Autre conversation. Apostrophe de Clarisse à son père. Il éprouve des instans d'émotion. Dorcas lui donne notice d'un papier qu'elle a découvert. Il presse Clarisse pour le jour, dans l'intention de la retenir. Il imagine que Miss Howe est amoureuse de lui. Ses raisons. Il voit que Clarisse ne le hait point.* page 1

CCII. Du même. *Copie du papier de Dorcas, qui n'est autre chose que la réponse à ses propositions déchirées. La douceur est la gloire du sexe. Portrait burlesque d'une* virago. *Il voudroit n'avoir pas eu connoissance de ce papier. Il a de violens*

*remords qu'il peint avec vivacité. Il représente la vertu transcendante et la grandeur d'ame de Clarisse. Il est surpris par sa conscience dans ses argumens en sa faveur qui ne tardent pas à s'évanouir.* pag. 31

LETT. CCIII. Lovelace à Belford. *Mennell se fait scrupule de le servir dans ses desseins. Les personnes vaporeuses sont de vraies vaches à lait pour les médecins. Avis à la Faculté. Réussite de son projet concernant la maison de Mde. Fretchvill. Soupçons de Clarisse. Lettre de Miss Charlotte arrivée fort à propos pour son cousin Lovelace. Il envoye cette lettre à Clarisse. Elle écrit à Miss Howe sur l'usage qu'elle en doit faire, et pour suspendre leurs recours à Mde. Townsend.* page 49

CCIV. Lovelace à Belford. *Entrevue paisible et des plus agréables. Tout va bien maintenant pour lui. Tout ce qu'il attend, c'est une lettre de Lord M... Informations sur leur mariage, faites par un inconnu d'une apparence honnête. Alarmes qu'en conçoit Clarisse.* page 58

CCV. Du même. *Il maudit son oncle à l'occasion d'une nouvelle lettre farcie de proverbes, qu'il vient d'en recevoir. Il l'a fait voir à sa belle. Les neuf dixièmes des femmes qui succombent, succombent, dit-il, par leur propre faute.* pag. 63

CCVI. Lettre caractéristique de Lord M. pag. 65

CCVII. Lovelace à Belford. *Sa belle vient maintenant à lui* à son premier signal. *Il s'applaudit de la douceur de son naturel, et de la patience qu'elle a avec lui. Il met ses papiers entre les mains du conseiller Williams, pour préparer les articles du mariage. Il aura désormais* doubles armes, *en main. Il se vante de garder* in petto *d'autres inventions pour le besoin. Il apporte à sa belle les modèles du contrat. Il lui offre des*

*bijoux. Il l'admire pour sa prudence à l'occasion de ses offres de faire du bien à sa bonne femme Norton. Ce que sa femme doit être et faire. Elle ne veut point d'un mariage public : ses raisons tirées de ses égards pour sa famille. Elle voudroit aussi dispenser Milord M. d'assister à la cérémonie. Il écrit à son oncle en conséquence.* page 77

Extrait d'une lettre de Clarisse. *Après avoir rendu compte à Miss Howe de la perspective favorable qui s'ouvre devant elle, elle la prie de tenir secrètes les confidences qu'elle lui a faites, du moins celles qui pourroient faire tort au caractère de M. Lovelace.* page 88

LET. CCVIII. Lovelace à Belford. *Son plan de vengeance contre Miss Howe.* page 89

CCIX. Du même. *Foule d'inventions nouvelles qui lui viennent à l'esprit. Il annonce une maladie grave pour le lendemain : et ses vues. Les femmes de la maison l'accablent d'impertinences et de reproches. Il ne veut être le successeur de personne. Il ne s'accommode point de filles déja vaincues, son histoire avec une Marquise Françoise.* page 105

CXX. Du même. *Agréable promenade avec sa belle ; dont elle a joui avec une douce et tranquille satisfaction, et où il s'est conduit avec toute sorte de respect et de complaisance. Le plan de Miss Howe ne l'inquiète plus. Il donne le récit de leur entretien pendant leur promenade.* page 116

CCXI. Du même. *Récit de la scène de l'ippécacuanha. Ses instructions à Dorcas, pour jouer la surprise et l'effroi. A quoi il compare les monosyllabes et les trisyllabes. Les momens de tumulte et de trouble ne sont point ceux de la politesse. Crieurs publics--il est convaincu qu'il est aimé de sa belle. Sa généreuse tendresse pour*

*lui. Il peut se reposer maintenant sur ces favorables dispositions et travailler sur ce fonds.* page 126

LETTRE CCXII. Clarisse à Miss Howe. *Elle avoue sa tendresse pour Lovelace. L'amour pour un libertin mérite d'être puni.* page 133

CCXIII. Lovelace à Belford. *Recherches suspectes sur lui et sa dame par un laquais à livrée envoyé par le capitaine Tomlinson. Terreur de Clarisse à cette occasion. Conduite de Lovelace propre à augmenter encore ses alarmes. Elle prend la résolution de ne pas sortir de la maison. Il s'applaudit de ce qu'il ne lui voit aucune volonté de le quitter.* page 138

CCXIV, CCXV. Du même. *Visite du Capitaine Tomlinson avec une prétendue commission de M. Jules Harlowe, pour entamer le plan d'une réconciliation générale, pourvu toutes fois qu'on puisse le convaincre qu'ils sont actuellement mariés--différentes conversations à cette occasion--Clarisse insiste pour qu'on déclare la vérité à Tomlinson.--Elle l'emporte sur ce point, quoique cela dérange une des vues secrètes de Lovelace. Il conçoit de grandes espérances de succès des effets de sa prise d'ippécacuanha.* page 144

CCXVI. Du même. *Il fait à Tomlinson une peinture si favorable des termes où il en est avec sa belle; il se conduit si bien, il fait des ouvertures si généreuses, que Clarisse est toute complaisance, toute confiance pour lui. Sa joie touchante sur l'heureux changement de sa perspective. Réflexions sur les bons effects de l'éducation. Orgueil est un équivalent parfait de la vertu.* pag. 177

CCXVII. Du même. *Ce qu'est Tomlinson. Il suppose des objections de Belford, pour avoir occasion d'exposer ses desseins en y répondant. Jules Harlowe est un vieux pécheur. Ses cruels*

*motifs pour donner à sa belle une courte joie ; éclaircis par son histoire de deux souverains en guerre.* page 190

Extrait d'une lettre de Clarisse à Miss Howe. *Elle se réjouit des agréables espérances dont elle se flatte. Elle en fait honneur en grande partie à la démarche de M. Hickman. Elle fait le portrait du capitaine Tomlinson. Elle donne aussi celui de Lovelace ; qu'on ne doit pas perdre de vue, sur-tout ceux qui ont jugé favorablement de lui sur quelques traits généreux, et désavantageusement d'elle sur ce qu'elle le tenoit dans l'éloignement.* pag. 195

LET. CCXVIII. Lovelace à Belford. *Lettre de son oncle. Nouvelles précautions et nouveaux artifices de sa part. Promesse du jour prochain de son bonheur. Son opinion du clergé et de la fréquentation des églises. Clarisse accorde sa pitié à quiconque a besoin de pitié. Elle aime tout le monde, il avoue qu'il seroit le mortel le plus heureux, s'il pouvoit surmonter son aversion pour le mariage. Copies des articles. Raison plaisante qu'il donne du refus qu'elle fait d'en écouter la lecture. La loi et l'évangile sont des choses bien différentes. Sally lui jette son mouchoir au visage.* page 201

CCXIX. Lovelace à Belford. *Il a donné occasion à sa belle de regarder plus d'une fois autour d'elle. Elle avoue qu'elle a même pour lui plus que de l'indifférence. Elle réprime avec douceur l'audace de ses libertés. Signes auxquels elle reconnoît le véritable amour. Il tourne en ridicule la pureté du mariage. Il satirise vivement les familiarités de certains maris avec leurs femmes en public. Avantage qu'il a su en tirer une fois avec une femme. Il est sorti pour avoir une permission ecclésiastique, difficultés qu'il a rencontrées. De*

*grands défauts et de grandes vertus souvent réunis dans la même personne. Il est porté à croire que les femmes n'ont point d'ame, raisons bisarres qu'il en donne.* page 211

LET. CCXX. Lovelace à Belford. *Il désespère presque de réussir par l'amour et la douceur, comme il s'en étoit d'abord flatté. Il loue sa modestie. Elle s'offense de ses libertés toujours croissantes. Il observe qu'une femme, qui souffre les premières familiarités, est une femme perdue. Il raisonne à sa manière sur la délicatesse de Clarisse. Réserve des monarques orientaux à se montrer en public.* page 218

CCXXI. Du même. *Une lettre du Capitaine Tomlinson a tout raccommodé. Prétendue proposition de l'oncle Harlowe; remplie d'adresse et propre à faire illusion à sa nièce. Elle y acquiesce. Il écrit au fourbe Tomlinson, d'après une idée touchante qui est venue d'elle, pour prier son oncle Harlowe de vouloir bien lui donner sa nièce de sa main; ou de se permettre à Tomlinson de le représenter dans cette occasion, et il est à présent occupé, dit-il, d'une petite mine, qu'il est prêt à faire jouer.* page 224

CCXXII. Belford à Lovelace. *Nouvelles et vives remontrances à son ami en faveur de Clarisse. Il se rappelle avec applaudissement la part qu'elle prit à la conversation dans le goûter qu'ils ont fait ensemble. Combien l'esprit frivole des libertins est méprisable. Il censure la folie, la foiblesse, la grossièreté, et l'inconstance de l'amour sensuel. Il traite quelques-unes de ses ruses* d'usées *et* rebattues. *Il le conjure de la délivrer de cette infâme maison. Combien d'horribles histoires, l'affreuse Sinclair seroit en état de faire au sexe, pour l'instruire. Sérieuse réflexion sur l'état de son oncle mourant.* page 235

LET. CCXXIII. Lovelace à Belford. *Il ne peut venir à bout d'obtenir la permission ecclésiastique. Il s'est assuré sa retraite, s'il ne peut obtenir la victoire. Il vante et défend avec colère la simplicité de ses ingénieux stratagêmes. Il fait son apologie générale, en comparant sa conduite avec les principes et la pratique des autres libertins. Les héros et les rois conquérans font plus de mal que lui. Sommaire de son histoire avec Clarisse après deux ans de cohabitation. Avis à ceux qui s'aviseroient de le critiquer. Si le sexe, dit-il, avoit fondé sur la vertu les moyens de se rendre recommandable, il auroit eu plus d'attention sur ses mœurs qu'il n'en a eu.* pag. 253

CCXXIV. Du même. *Préparatif pour faire jouer sa* petite *mine, comme il l'appelle. Il se plaît à écrire jusqu'au moment de l'exécution. L'alarme commence. Sa feinte frayeur.* pag. 270

CCXXV. Du même. *Clarisse chassée de son lit par les cris effrayans qu'elle entend répéter,* au feu, au feu *! elle lui imprime un respect qui le force à la décence : il la quitte, sur une promesse extorquée de lui pardonner. Il s'en repent et revient à sa porte : mais il la trouve fermée. Quel triomphe le sexe a remporté par la vertu de Clarisse ! mais il est curieux de savoir de quel œil elle se présentera à sa vue le lendemain, suivant la parole qu'elle lui en a donnée. Il triomphe à l'idée de l'embarras où il l'a mise.* pag. 273

CCXXVI. Lovelace à Belford. *Son dialogue avec elle, la porte fermée entre eux deux. Lettre qu'elle lui écrit. Elle ne veut pas le voir d'une semaine entière.* page 291

CCXXVII. Du même. *Copies de différens billets qu'ils s'écrivent. Il va à l'officialité pour tenter d'obtenir la permission. Il déclare qu'il faudra bien qu'elle le voie à son retour : l'amour et la*

*compassion sont difficilement séparés. Ses raisonnemens pour et contre leur situation présente. Il est jaloux de sa supériorité. Il rend justice à la vertu inébranlable de Clarisse.* page 298

LET. CCXXVIII. Du même. *Clarisse s'est échappée. Sa rage. Il fait vœu de se venger, si jamais elle retombe sous sa puissance. Son valet Will est allé à la recherche. Description de la manière dont elle étoit habillée. Lettre qu'elle a laissée dans sa chambre. Il l'accuse (c'est-à-dire, lui, Lovelace) d'excès de délicatesse, de pruderie, d'affectation.* page 312

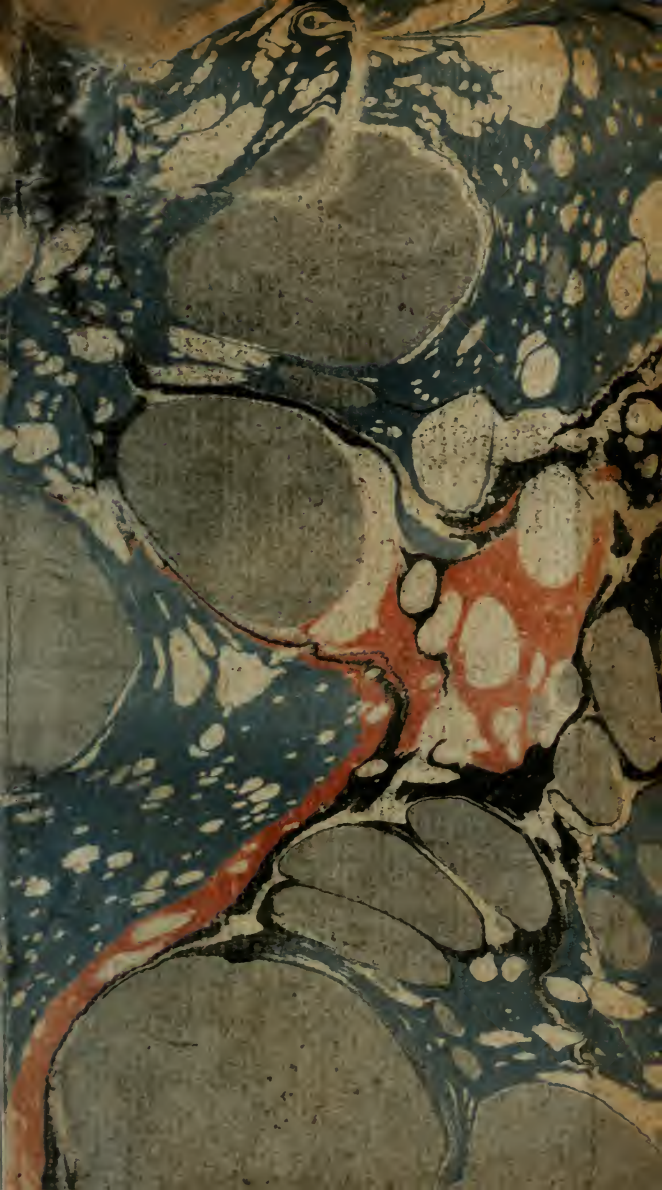
CCXXIX. Du même. *Une lettre de Miss Howe à Clarisse tombe dans ses mains. Si elle fût parvenue dans celles de Clarisse, elle lui découvroit tous ses complots. Clarisse y est absoute par son amie de tout reproche de pruderie, de coquetterie, et de réserve outrée. Elle l'admire, l'applaudit, la bénit pour l'exemple éclatant qu'elle a donné à son sexe, et l'honneur qu'elle lui fait par sa conduite dans les situations les plus difficiles.* page 334

Cette lettre peut être regardée comme une espèce de sommaire des épreuves des persécutions, et de la conduite exemplaire de Clarisse jusqu'à ce moment, et comme un abrégé des intrigues, des complots et des desseins de Lovelace, autant que Miss Howe en a pu apprendre par ses recherches, ou pénétrer par ses conjectures.

*Lettre de Lovelace, qui montre encore plus la fertilité de son génie pour les inventions et les ruses.* page 361

CCXXX. Clarisse à Miss Howe. *Elle l'instruit de l'infamie de Lovelace, et de son évasion, quel est son seul chagrin, ce qu'elle compte faire.* page 368

LET. CCXXXI. Lovelace à Belford. *Ses transports en apprenant de son valet Will, que sa belle s'est réfugiée à Hamstead. Ses commentaires dans son style libertin sur la lettre qu'elle a laissée dans sa chambre. Il fait entendre que Tomlinson est arrivé pour le seconder dans ses desseins. La voiture est arrivée, et habillé comme en un jour de noces, suivi d'un laquais que sa belle n'a jamais vu, il est déja, dit-il, à Hamstead.* page 379

CCXXXII. Du même. *Il s'applaudit de ses ruses.* page 391.

Fin de la Table du Tome VI.